Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Jean-Richard Bloch

… & Cie

1917

Table des matières

Préface datée du 18 août 1912 4

Préface écrite à Florence, le 18 mai 1914 7

Avertissement de la première édition 10

Avertissement de l'édition de 1925 11

1ère partie 1871 13

1 14

2 20

3 35

4 47

5 55

6 65

7 74

8 90

9 96

10 112

11 131

12 144

2ème partie 157

1 158

2 169

3 179

4 190

5 199

6 210

7.....220
8.....235
9.....247
10 258
11 272
12 280
13 289
14 303
15 317
16 326
17 339
18 349
3ème partie 370
1.....371
2.....380
3.....390
4.....402
5.....416
6.....428
7.....440
8.....447
ÉPILOGUE 1889 456
1.....457
2.....474
À propos de cette édition électronique 492

Préface datée du 18 août 1912

Ce livre est une explication.

Toute œuvre d'art qui ne se propose pas pour seul but la distraction momentanée du public, doit s'assigner dans les conflits qu'excitent la nature de l'homme et l'organisation de la société le rôle d'arbitre.

De tout temps l'art proposa à l'homme isolé des formules de résistance vitale et aux hommes son hautain pessimisme. Moins que jamais, à une époque où aucun pouvoir durable ne semble plus capable de dominer sur la conscience ni sur la société, l'Art ne doit défaillir à cet idéal.

Décrire la réalité par le menu, sans foi ni but, n'est pas assez. Ni consoler des choses par une pirouette. Ni les travestir par des fadeurs de romance ou des rodomontades de rhétorique. Ni s'en évader par un apitoiement bénisseur. Ni s'y enfouir par une douceâtre admiration.

La réalité nous pose des problèmes si complexes que nul, ni législateur, ni sociologue, ni philosophe, n'est plus en état d'en établir une formule satisfaisante. Ce qu'ils ne peuvent faire, l'art le peut. Il en trouve le secret dans la synthèse qui est sa loi.

Tout le reste des forces humaines tend à dissocier la réalité pour l'offrir, par molécules fragmentaires et inanimées, à l'examen de l'intelligence critique. L'art seul prend la route

inverse. Avec une foule de réalités existantes, il crée une unique réalité fictive, mille fois plus réelle que l'autre. Des milliers de jeunes gens ont souffert des souffrances anonymes et sont morts, seul WERTHER demeure, qui jamais ne vécut, mais tira d'eux toute sa substance. La création artistique réalise la réalité que se bornent à ébaucher les exemplaires incertains de la vie courante. Mais en fixant ainsi cette existence, elle la rend sensible à tous, ***elle l'explique***. C'est en ce sens qu'il faut dire qu'un type artistique achevé est par soi-même, et sans autre effort, un symbole. Symboles, la Nuit de Michel-Ange, Caliban, Tartufe, Wilhelm Meister, Rastignac et Siegfried.

Un art qui se proposerait d'étudier quelques conditions de la vie contemporaine devrait donc nous présenter, en une série de caractères, les principaux spectacles que nous offre l'activité humaine, et il élirait pour les y faire se mouvoir, les circonstances où se posent, d'une façon exaspérée, les problèmes particuliers à notre époque.

Et par là même, sans digression ni affirmation, il fournirait une explication du monde.

Voilà par où l'art doit être vraiment social. Il ne peut prétendre à ce rôle qu'à force de précision, d'audace, de généralité et de force – nullement à force de partialité pour une classe de préférence à une autre.

L'artiste, en tant qu'homme, est libre de relever d'un parti, d'une secte, d'une classe, d'une religion ou d'une nationalité. En tant qu'artiste, il ne relève plus que de l'humanité,

voire même d'une sorte de suprahumanité cruellement clairvoyante.

Cette impossibilité (contradiction) apparente n'est pas le moindre paradoxe que l'art met en jeu. Shakespeare, excellent Anglais, ne se montre pas moins excellent Français ou excellent Italien. L'Américain Whitman a chanté le chant de toutes nos races. Goethe est du pays de tout homme qui pense. Et Balzac, royaliste et catholique d'opinion, n'est plus, quand il écrit, qu'un implacable arbitre des batailles de son temps.

Le récit que ces lignes précèdent ne prétend pas se couvrir des noms qui viennent d'être cités comme d'une auréole héroïque. Il n'est qu'un loyal essai d'explication artistique…

Préface écrite à Florence, le 18 mai 1914

Avertissement que l'auteur prie

le lecteur de lire avant de commencer

le roman et qu'il l'engage

à relire après qu'il l'aura achevé.

Il n'est pas d'usage qu'un auteur encore près de ses débuts, demande au public de subordonner son jugement sur l'œuvre qu'il lui présente à la place qu'elle occupera un jour dans la suite de ses travaux.

Est-il beaucoup plus légitime pourtant d'exiger de lui qu'il sache dire en une seule fois sur le problème le plus irritant des temps modernes, toute la vérité, dans son entier ?

L'auteur prie donc qu'on regarde ce livre, quelque volumineux qu'il soit, comme une sorte d'essai qui attend d'ouvrages ultérieurs, sa confirmation et son complément, ce qui est presqu'écrire, en un sens, sa contre-partie.

Ce roman dit la vérité depuis sa première jusqu'à sa dernière ligne, et il a été écrit, faut-il le dire ? dans le tremblement, l'admiration et l'horreur de la vérité.

Mais est-il *toute* la vérité ? En contient-il toutes les faces ? L'auteur ne peut y prétendre.

Si vaste et si terrible est le monde que l'auteur croit pouvoir affirmer que tous les aspects du Juif, fût-ce même du Juif

bourgeois, sont loin d'être contenus dans l'aventure particulière que ce roman développe. Et il serait aussi vain de penser que sa description embrasse tout ce qu'il y ait à écrire sur l'Industriel des vieilles provinces agricoles de l'Ouest français.

Cette histoire est le récit peut-être vivement poussé, d'un cas particulier ; l'auteur se défend d'avance avec énergie contre toute tentative qui aurait pour but d'en tirer soit un symbole, soit des conclusions générales.

Son dessein et son pouvoir ont été plus modestes ; il n'a cherché qu'à contribuer sur un canton écarté, à l'étude d'une situation d'ensemble, extrêmement compliquée, et quoiqu'on dise, étrangement peu connue. Il s'est borné à réunir les quelques circonstances que son inexpérience et la difficulté du sujet lui ont permis d'imaginer, au sein d'une réalité bien plus diverse encore et plus contradictoire.

Les Juifs pourront objecter à ce livre que la part n'a pas toujours été faite à la gaîté juive, à la bonhomie, à la charité, à l'entraide, à l'idéalisme, au renoncement, à la pauvreté juive.

Les Non-Juifs pourront objecter que la part n'a pas toujours été faite à l'activité, à l'énergie, à la vitalité, à la générosité des Français de souche ancienne, et particulièrement des Français de l'Ouest.

L'auteur est prêt à reconnaître le bien fondé de toutes ces objections et de beaucoup d'autres encore.

Il se contentera d'y répondre généralement, que la moindre part de sincérité contient de soi – quelqu'infinis scrupules qu'on y ait apportés – plus d'offense mortelle que d'agrément et que ce qui va suivre n'est qu'un conte tel qu'on

en pourrait d'ailleurs écrire mille autres, tous différents, sur le même sujet sans qu'il soit retiré une cheville à celui-ci.

Avertissement de la première édition

Cet ouvrage, entièrement composé entre les années mil neuf cent onze et mil neuf cent quatorze, était en cours d'impression quand la guerre a éclaté.

Des considérations tant morales que matérielles ont différé sa publication jusqu'à ce jour. Il est donné aujourd'hui sans retranchement ni addition d'aucune espèce, tel qu'il était prêt à l'être, il y a trois ans.

Aux armées, août 1917.

Avertissement de l'édition de 1925

C'était en 1917. Que ceux de cette année-là, qui avaient fait la guerre depuis le premier jour, disent quelle perspective, quelle illusion subsistaient en nous.

J'avais été transporté dans un hôpital. Je me souvins de l'insistance avec laquelle Gaston Gallimard, ami prévenant et fidèle, me pressait, depuis trois ans, de laisser publier ce livre. Je m'y étais refusé jusqu'à ce jour, pour les raisons de décence que l'on devine. L'envie me vint de voir mon enfant avant de disparaître. On pensera ce qu'on voudra de cette faiblesse.

Je partageais une chambrée avec neuf autres malades et blessés. Pour me permettre de lire mes épreuves, les joueurs de bridge et de poker voulurent bien me concéder un coin de table, entre les repas.

Il est à peine besoin de dire que mes soins ne purent porter que sur la correction typographique. Le texte imprimé fut celui du manuscrit tout brut, le premier jet.

En outre, le zèle de mon éditeur ne put faire que l'ouvrage ne fût présenté au public sous l'aspect le plus défavorable : papier rudimentaire, caractère minuscule, pages trop denses. Il fut à sa façon un grand blessé. Pour achever sa disgrâce, il parut la semaine même de la plus grande bataille de la plus grande guerre. Il fut mis en vente le jour où les armées

allemandes entraient à Montdidier. Je ris encore en me représentant le tonnerre qui se déchaîna contre cette petite rumeur.

Je prie donc le public de regarder celle version comme la première valable, la seule authentique. Pour reprendre la formule des catalogues, le présent tirage annule les précédents.

J'espère que celle nouvelle édition sera digne de la faveur émouvante que ce roman a rencontrée depuis sept ans, malgré les défauts qui le déshonoraient.

À Paris, juillet 1925.

1ère partie

1871

1

Trois hommes sortirent du bâtiment abandonné et en firent encore une fois le tour. Un gros, qui portait un melon, et dont les breloques cliquetaient sur le ventre, s'arrêta contre un des angles de la maçonnerie. Il désigna successivement les quatre coins cardinaux. Ses ongles noirs rattachèrent l'usine au réseau du trafic national : dix minutes jusqu'à la gare d'eau, douze jusqu'à la voie ferrée, sept pour la poste, un quart d'heure pour la Chambre de Commerce. Tandis que cette rose des vents industrielle sortait de ses joues, les deux autres échangeaient des regards anxieux. Leur attention s'accrochait à des cicatrices du mur, où manquait le ciment. L'un d'eux avait les pantalons retroussés sur les brodequins.

Une poussière de deux jours le bottait jusqu'aux genoux. Autour du cou, un foulard gris remplaçait le col. Le charbon d'une nuit de chemin de fer maquillait encore ses paupières et fardait ses rides. Il était petit et maigre, avec une agitation nerveuse dans les mains.

Son compagnon, qui était gras sans être plus grand, le regardait sans le voir à travers ses lunettes. Ses lèvres trahissaient la rapidité des calculs auxquels il se livrait. Par moments, du bout des doigts, il faisait sauter du mur une plaque de mousses jaunes. Par moments, il retirait son chapeau de paille commune et s'épongeait le crâne.

Ils achevèrent, à la suite de l'agent, le tour des bâtiments, et se retrouvèrent devant la porte de fer rouillée. La chaleur recuite d'une matinée d'orage incendiait le mâchefer de la

chaussée et leur brûlait les pieds à travers leurs semelles trop minces.

Le petit homme avança le menton vers l'extrémité de la rue. Entre le plafond d'un ciel de plomb et la réverbération sourde du sol, la lumière de dix heures se faisait déjà noire. L'éclat des façades blanchies mordait les paupières. Un jour et une nuit de voyage, six mois d'insomnies et de calculs se traduisaient, ce matin-là, par un cercle enflammé autour des yeux et deux pouces appuyés sur les tempes.

Quel serait le voisinage, dans ce quartier ?

L'agent se lança dans un panégyrique du faubourg. Quatre pas plus loin, à droite, Morindet et Cie, la fabrique de chemises bien connue. L'autre long mur de briques, surmonté de verdures poussiéreuses, représentait le dos du tissage Lorilleux-Pommier et Cie. Au-delà, sur la gauche, un porche de maçonnerie en tuffeau évoquait les millions du peignage Sabouret fils. La cheminée qui crachait la fumée, et dont le couronnement surgissait des toits, marquait l'emplacement extrême de Chevalier-Lefombère.

Ces noms lui tombaient de la bouche avec un bruit de louis d'or. Des fumées envahissaient le ciel sous la poussée d'un petit vent chaud d'Est ; il tendit vers le front de cette nuée ses doigts chargés de bagues en simili :

« Vous êtes ici en plein cœur des affaires. Pour gagner de l'argent, il faut d'abord venir où l'on en gagne. »

Un coup d'œil de l'étranger gras vers les genouillères de ses pantalons de cheviot ne le ramena pas à la juste appréciation de cet aphorisme. Il se tourna vers la grille, et la rouvrit. Elle céda avec un long cri.

« Je ne vous ai pas fait voir le logement du portier. »

Il poussa une porte de bois, et les introduisit dans un pavillon à un étage. Le parquet était carrelé. Les fenêtres prenaient jour, chaleur et poussière, par moitié sur la chaussée, par moitié sur les scories rougeâtres de la cour.

L'agent d'affaires fit bâiller une sorte de trou, d'où monta un souffle moisi ; il annonça :

« La cave ! »

Un escalier en tire-bouchon menait au premier. Un faux grenier, auquel on accédait par une échelle, protégeait seul l'étage contre le froid ou la canicule. Les papiers de tentures en loques, les boiseries disjointes, les vitres cassées, un nid de chauves-souris au premier, de la fiente de pigeon partout, constituaient l'ameublement du logis.

« Deux chambres et un cabinet au premier ; cabinet, salle à manger, cuisine au rez-de-chaussée ; eau et gaz. Un portier sans enfants y sera au large. »

Quelque chose de scintillant se croisa entre les deux étrangers ; ils demeurèrent un instant les yeux engagés dans les yeux. En fait de portier sans enfants, cette maisonnette était destinée à héberger, le cas échéant, leur père et mère, un d'eux avec sa femme et ses deux petits, et l'autre, provisoirement célibataire. L'agent se retournait vers eux pour signifier que la visite lui paraissait achevée.

« En effet ! » dit le plus maigre avec âpreté. Et leurs regards se disjoignirent brusquement, laissant une douceur étrange en sourire au coin des lèvres. Ils partirent, le dos rond, sans ajouter un mot, le long des avenues où coulait la chaleur de cette matinée.

Le bouclier des fumées s'était déployé sur la ville. Les rues ouvraient des canaux à travers la rumeur des usines. Par instants, le battement des métiers scandait ces bruits sourds ; quatre pas plus loin, le ronflement des foulons le submergeait. Une filature faisait trembler les cinq étages d'un bâtiment sous son roulement d'artillerie. Une conduite de fonte chauffait tout à coup le dallage des trottoirs ; elle dégorgeait dans les ruisseaux un flot savonneux, où une file de pauvresses plongeait une lessive de misère.

Une maison de maîtres, flanquée de communs, caparaçonnée de balcons, creusait parfois, en plein cœur du tumulte, une aire de silence. Le silence convient à qui détient le commandement.

À travers la grille, les étrangers apercevaient au passage la pelouse tondue qui s'arrondissait devant le perron. Les hautes vitres du jardin d'hiver jetaient sur les palmiers un glaçage de bonne compagnie. Les rideaux pendaient sans un pli ; ils laissaient deviner la cristallerie d'un lustre et le bras d'un David de bronze, s'estompant dans la profondeur d'un salon.

Sous la remise ouverte, derrière l'allée de gravier ratissé, un palefrenier, les bras nus, lavait à grande eau le vernis impeccable d'un coupé. L'angle des bâtiments de maîtres ne cachait qu'à demi une longue allée de tilleuls. Un portier, en redingote bleu de roi, sortait de sa loge ; il jetait sur les passants un regard qui remontait des bottes au chapeau, et, ayant évalué les unes et les autres, se détournait.

Trente pas plus loin, le cortège des fabriques en clameur se refermait autour d'eux. Ce fut l'histoire de longues minutes où ils allèrent ainsi, les pieds endoloris et le cœur chaviré.

L’agent marchait devant, pour marquer sa discrétion, et distribuait des saluts importants sur sa route. Il se retournait par moments, et posait sur les usines l’étiquette de leur raison sociale.

Les chiffres des inventaires célèbres faisaient couler dans ces noms une graisse de millions.

Eux deux avançaient coude à coude. Ils baissaient le front sans parler encore, parce qu’il n’y avait pas moins en jeu que le pain de leur vie, le travail de leurs mains et la soif dévorante de leur ambition.

À la fin, l’un d’eux, le plus gros, dit :

« Ma parole, on marche dans de l’or. »

L’autre répondit quelque chose, sans élever la voix ni redresser la tête.

Ils passaient devant un hôtel privé. Le nom lancé par l’agent les arrêta.

« Voilà un homme parti de Bitche, il y a cinquante ans, comme nous allons partir de Buschendorf. Regarde où demeurait sa veuve, Joseph. »

L’étranger maigre mordait les mots comme un chien happe sa nourriture.

« Dans cinquante ans, Hermine habitera-t-elle une semblable maison ? »

Son gros compagnon rejeta la tête en arrière pour l’examiner à travers ses lunettes. Il ne souriait pas ; l’heure n’était pas de sourire.

« Dans cinquante ans, Guillaume… ? »

Il reporta les yeux sur l'hôtel aux huit fenêtres de façade, dont le pavillon central se casquait d'un haut toit d'ardoise à quatre pans.

L'officieux s'était rapproché. Il attira l'attention de ces messieurs sur cette particularité, que toutes les cheminées que l'on pouvait apercevoir de cet endroit crachaient leur fumée au profit de la veuve ou de sa dynastie.

L'étranger aux lunettes se retourna de nouveau vers le mince, lui posa la main sur l'épaule :

« L'heure est de louer notre fabrique. »

Ils se remirent en marche, mais cette fois d'un pas élastique et allongé de loups en chasse, dont on ne les aurait pas crus capables. Dans l'écheveau de ces pistes qu'ils croisaient depuis le matin, et qui toutes avaient conduit au succès, ils avaient enfin reconnu une direction d'ensemble. Ils venaient de mettre le pied là où l'une d'elles avait pris naissance.

« Ce que Schermann a fait, les deux Simler peuvent le faire, » bougonna le gros. Ils quittaient les pistes d'autrui et commençaient à tracer la leur.

2

Une porte capitonnée de cuir se rabattit sourdement derrière eux et les enferma dans une manière de tunnel. Si l'on excepte le commis maladif qu'on apercevait de l'antichambre, à travers les carreaux d'une porte-fenêtre, au fond d'une sorte de cave, l'endroit plein d'une odeur douceâtre où leur piste les avait d'abord conduits ne contenait absolument que l'agent, et eux deux.

La porte était double et rembourrée ; les deux fenêtres étaient garnies de vitres dépolies ; elles étaient l'une et l'autre armées de solides barreaux. Tant de rembourrages et de barreaux laissaient supposer tout ce que l'agent souhaitait que le public supposât. Quand il n'y eut plus, autour d'eux trois, que ces fenêtres, ces barreaux, cette porte, les cartonniers verts, et cette autre chose à quoi ils pensaient et qui se dit moins, les deux étrangers échangèrent un nouveau regard. Il jaillit à la façon d'une aussière qu'on se lance, en mer, d'un bord à l'autre. Puis ils s'humectèrent les lèvres avec leur langue, et attendirent ensemble que l'autre montrât la couleur de sa voix.

L'agent d'affaires leur tournait le dos. Il venait d'atteindre un carton. Il en tira, en soufflant, un rouleau de papier calque, et le déploya sur la table avec la résignation polie d'un fonctionnaire public. Il eût offert, avec la même indifférence, du thé noir, des cravates à vingt-neuf sous ou des pianos mécaniques. C'était sa routine. En face de lui, deux quidams se préparaient à risquer l'enjeu de leur existence.

Le geste que l'homme venait de faire avait écarté les deux coins de son col ; on vit une pomme d'Adam livide qui dansait de l'effort récent, comme un bouchon de pêcheur aux secousses d'un barbillon. Joseph sourit.

« Il me semble utile de procéder avec méthode et de rentrer dans le détail d'une énumération qui… Les locaux que vous venez de visiter… » commença l'agent d'une voix blanche. L'homme maigre projeta alors sa main droite en avant, avec un mouvement de râteau, après lequel rien de ce qui était sur la table n'y fût demeuré.

« Qu'est-ce que nous avons encore besoin de ces affaires-là ?

— Hé, Wilhelm, les plans ! »

Son compagnon s'était jeté sur les calques, tout le poids de son corps portant sur le plat des mains. Ses lunettes glissèrent de son nez, et tombèrent sur la table, les bras en l'air.

« Monsieur ! »

L'agent était devenu rouge. Les plans étaient ses œuvres vives. Il y tenait comme à la preuve d'un métier noble. Il gravait sur ses cartes : ***Ingénieur Expert***.

« Qu'est-ce que tu veux faire avec ces papiers, Joseph ? Est-ce que tu ne connais pas à présent cette fabrique aussi bien que si tu l'avais construite ?

— En cas de contestation sur les bâtiments, Monsieur, ou les terrains, ces plans font foi… »

Joseph remit ses bésicles, sortit un double décimètre de sa poche, et coupa tranquillement l'expert :

« Laisse-moi faire, Wilhelm. Cause avec Monsieur. Je vous écoute. »

Il se pencha sur les calques. L'autre eut son mouvement nerveux des mains et haussa les épaules. Il commença en bégayant, parce qu'il reprenait le gouvernement de soi-même, et sans regarder cet homme d'abord :

« Vous n'avez rien de ***mieux*** à nous montrer ?

— Je vous ai fait voir tous les locaux présentement vacants à Vendeuvre.

— Hon ! Ils sont dans un bel état ! »

L'agent se retrancha, d'un geste, derrière les décrets de la Providence.

« Si vous préférez que je vous soumette les plans de la petite fabrique Le Pleynier, dans l'impasse ? »

Sans relever la tête, Joseph eut un mouvement des doigts qui envoya cette proposition en rejoindre bien d'autres, derrière les cartonniers. L'agent s'inclina ; son heure allait venir ; il attendait patiemment la question inévitable qui les amènerait sur son terrain. Aussi bien ses deux adversaires n'étaient pas d'humeur à le faire languir :

« Quel prix ? » aboya Wilhelm.

« Quel prix ? Mon Dieu, il faudrait que j'en réfère au propriétaire.

— Que vous en référiez ? Ah ? Vous vous chargez de louer un local et vous ne vous seriez pas enquis du prix qu'on en demande ?

— Permettez, Messieurs, je ne dis pas ça. Mais il ne faut pas croire que les affaires se présentent toujours avec cette simplicité.

— Toujours, Monsieur Gabard ! » affirma Joseph, en le regardant par-dessus ses lunettes. M. Gabard eut un sourire figé :

« Assurément. Nous autres, agents d'affaires, nous ne demanderions pas mieux. Quel est notre intérêt ? C'est de…

— Pardon, fit la voix la plus douce de Joseph Simler. « Notre intérêt, à nous, est d'aller le plus vite possible. Par conséquent, Monsieur, si c'était un effet de votre bonté… ? »

Gabard poussa un soupir de condoléance :

« Assurément, assurément. Allons droit au fait. La fabrique que vous venez de visiter appartenait au grand-père des propriétaires actuels. Il la tenait lui-même, – mais cela importe peu, je crois… »

Il se plongea gracieusement dans son dossier :

« Nous disons donc… c'est ça… j'arrive à, à, à… mil huit cent trente-six.

— Mil huit cent trente-six ? »

Joseph essaya trop tard d'étouffer la sortie intempestive de son frère. Elle fournissait déjà à l'agent le prétexte de la digression souhaitée :

« Quand je dis 1836… elle date *effectivement* de mil huit cent sept, ayant été fondée par monsieur Poncet l'arrière-grand-père, pendant la durée du Blocus Continental. Il y fit de

bonnes affaires, – c'est un local qui porte chance, Messieurs ! Mais étant mort assez rapidement… »

Joseph se redressa et abandonna le double décimètre :

« Monsieur, mon frère vous a posé une question. Nous ne sommes plus tout à fait des enfants. Je ne sais pas ce que vaut votre temps, mais le nôtre est d'un prix hors de comparaison avec l'intérêt des histoires que vous nous racontez là. Monsieur Gabard, quel prix le propriétaire vous a-t-il chargé de louer la fabrique que nous venons de visiter ?

— Hé, Messieurs, le propriétaire, où est-il ? Qui est en droit de fixer un prix ? Messieurs, ne vous emportez pas, mais puisque vous n'êtes plus tout à fait neufs en affaires, vous aurez bien entendu parler de ce qu'on appelle la tutelle des mineurs, le curateur au ventre, le… Ah ! Messieurs, je souhaiterais pouvoir répondre à votre question et vous dire : ***c'est tant, voilà !*** Mais, mais, mais, ha ! »

Puis, profitant du léger désarroi qu'il avait jeté dans les rangs ennemis, il reprit, avec sa placidité molle :

« En mil huit cent trente-six mourait monsieur Frédéric Poncet, fils lui-même de… mais passons ; il laissait deux fils majeurs, qui se partagèrent ses biens meubles, et s'associèrent pour continuer l'exploitation de l'affaire. Je parle ici de messieurs Firmin et Alexis Poncet. Le onze de septembre mil huit cent cinquante-huit, monsieur Alexis décédait, laissant trois enfants mineurs, dont deux filles, et demandant que son fils, le jeune Norbert-Elesban, alors âgé de sept ans, lui succédât en temps voulu comme associé de son oncle, monsieur Firmin. Vous suivez ? Mais le jeune Norbert-Elesban étant venu à décéder lui-même, avant sa majorité, au cours d'un accident de rivière qui lui coûta la vie en même temps qu'à sa

mère, monsieur Firmin fut déclaré tuteur des deux filles survivantes. Six ans plus tard, monsieur Firmin, qui était sensiblement plus jeune que son aîné, monsieur Alexis, et qui était resté célibataire, s'éprenait de la seconde de ses pupilles, mademoiselle, mademoiselle, mademoiselle – heu ! Élisabeth-Athénaïs-Juliette, et l'épousait, le dix-sept de mars mil huit cent soixante-neuf, étant âgé lui-même de quarante-six ans, et la demoiselle de dix-sept ans. Le malheur a voulu que monsieur Firmin Poncet abandonnât son foyer et la conduite de ses affaires pour obéir à son devoir civique, fût désigné comme capitaine des mobiles du département, et tué, dans les derniers jours de l'année septante, à la bataille d'Orléans, laissant sa malheureuse veuve enceinte de deux mois. Vous saisissez ? Du reste, rien de plus clair. Un curateur au ventre a été nommé, comme la loi le veut, qui est, en l'espèce, Monsieur le Président du Tribunal Civil. Mais, un an auparavant, mademoiselle Marguerite-Antonine-Félicie-Odette-Anne-Marie Poncet, sœur aînée de ci-devant mademoiselle, présentement madame Élisabeth-Athénaïs-Juliette Poncet, avait épousé monsieur Taffoneau des Lauriers. Elle mourait le sept avril mil huit cent septante, en mettant au monde le jeune Urbain-Félix-Alexis Taffoneau des Lauriers. Je dois ajouter », fit l'agent, sur un ton creux, « que la bonne entente entre les demoiselles Poncet n'avait pas résisté au mariage de la seconde d'entre elles avec son oncle, circonstance qui a rendu impossible toute tentative d'accommodement entre cette dernière d'une part, et son beau-frère de l'autre, et nécessaire la liquidation judiciaire d'une succession si difficile. »

Les deux Simler avaient écouté ce récit avec une mine où la colère finit par compter plus qu'à moitié.

« Mais enfin, Monsieur, il existe bien un tuteur légal, un liquidateur, un magistrat quelconque qui a la charge de cette succession ?

— Messieurs, il y en a bien un.

— Ah !

— Il y en a bien *eu* un, voulais-je dire.

— Quoi ? Il est mort aussi, celui-là ?

— Grâce à Dieu, non, mais c'était un homme peu propre à ces affaires industrielles, et…

— Et ?

— Qui s'est démis de ses fonctions, il y a une huitaine. »

Ce fut le moment où les Simler comprirent leur homme, l'Ouest, ses ruses, les traquenards que couvrent tant d'indolence et de bonhomie. Ils se jetèrent un coup d'œil, et Joseph devint rouge. Sa voix n'en demeura que plus calme. Ce fut alors aussi le tort de l'homme d'affaires de ne rien remarquer.

« Monsieur Capard, fous fous moquez de nous. Che fous le pardonne, puisque c'est à ce métier que vous cagnez votre fie. Mais comme nous afons besoin de gagner la nôtre, nous allons fous tirer notre révérence. Si, d'ici au moment où nous serons arrifés à cette porte, fous ne nous afez pas donné la réponse sur le prix, – il y a le train à midi. Mon cher monsieur, che fous souhaite le ponchour. »

Il fit trois pas, Guillaume deux.

« Hé, messieurs, fixez-le vous-même, votre prix ! »

Ils s'arrêtèrent, Joseph revint jusqu'à la table, y reposa son chapeau de paille, et prit le double décimètre qu'il avait oublié.

« Tix mille, Monsieur ! » dit-il, avec un tremblement enroué dans la voix.

Alors une surprise innocente haussa les sourcils de l'honnête homme. Il les contempla l'un et l'autre successivement, abaissa son regard vers les breloques de son ventre, le releva enfin sur eux, et un sourire de paternité indulgente se joua autour de ses lèvres boursouflées :

« Dix mille francs, Messieurs ? Mais cette usine n'est pas à louer, – elle est à ven… endre.

— À vendre ? »

Il n'y avait pas à se tromper au cri qui échappa aux deux frères. Pour la première fois de la matinée, l'homme sentit qu'il se jouait un autre jeu que celui des préliminaires cérémonieux.

Joseph était déjà devant lui, ayant contourné la table. Gabard vit briller ses lunettes à vingt centimètres de ses propres yeux, et sentit le chaud de son haleine sur ses joues :

« Che crois qu'il vaut mieux en finir… Nous ne sommes pas hapitués… Toute une matinée que fous nous traînez… Vous saviez pourtant ce que nous temantions ? Ce n'est pas faute qu'on se soit expliqué. Vous mentez, n'est-ce pas ?

— Messieurs ! »

Le gros homme trouva sa ligne de retraite barrée par son fauteuil.

« Il n'y a plus de *Messieurs !*

— Je vous jure. J'ai reçu ordre de vendre. Voulez-vous voir ?

— De qui, ordre ? Il n'y a plus de liquidateur !

— Mais il reste en fonctions jusqu'à ce qu'on ait nommé son success… ah ! »

Joseph avait jeté ses deux lourdes pattes sur les épaules de l'homme.

« Recartez-nous pien, monsieur Capard. Nous ne sommes *pas* de l'espèce que vous croyez. Il y a eu méprise. Fotre métier c'est de tromper, le nôtre c'est de fabriquer, parce que c'est ça notre fie, et maintenant il nous faut cette fabrique. Je ne fous donne pas même une minute pour accepter. C'est dix mille francs et un bail de quinze ans. Vous entendez ?

— Monsieur », gémit Gabard, en essayant de diriger sa face vers Guillaume, et en tendant le bras vers sa table, « Monsieur, regardez, là, ces papiers, je ne suis qu'un intermédiaire, je dois ven… endre. »

Joseph lui serrait les épaules et le secouait.

« Alors pourquoi cette comédie ? Pourquoi… »

Mais il vit tout à coup, à un pouce de ses lunettes, la glotte livide qui dansait comme un bouchon de pêcheur ; il sourit de nouveau, lâcha l'homme, et se tourna vers la table. Guillaume fouillait déjà dans le dossier. Gabard, affalé dans son fauteuil, tenta de glisser un bras vers le cordon de la sonnette.

« Pas un cheste, c'est un conseil que je vous donne », gronda Joseph, avec un mouvement significatif.

L'homme attrapa des deux mains les bords de son col, et se mit à geindre d'une façon apitoyante.

Les deux autres grouinaient pendant ce temps à travers les papiers, avec une hâte fiévreuse.

« Acte de mariage… acte de décès… acte… acte… acte… procès verbal d'adjudication… acte… lettre du sept janvier 1861… lettre… acte… procuration – heu – rien. Si elle n'y est pas, mon cher monsieur, si elle n'y est pas…

— Du vingt mars de cette année, ha, une lettre du liquidateur, ha, papier à en-tête, ha, du tribunal civil, elle, ha, elle y est.

— Je l'espère pour vous, » dit froidement Joseph.

Guillaume cria : *Voici !* et ils se trouvèrent penchés tous deux sur la lettre, tempe contre tempe, Joseph immobilisant derrière soi, de sa main droite, l'homme au fond de son fauteuil.

Ils lurent en silence, relurent, et le papier grelotta légèrement au bout des doigts de Guillaume. Celui-ci l'ayant reposé, les deux Alsaciens se redressèrent et, reculèrent de part et d'autre de la table. Ils avaient le visage eu feu, et se taisaient, en évitant de se regarder.

« Vous… vous avez vu ?

— Oui. »

Il n'y avait pas à se méprendre aux termes de la lettre. La loi était formelle et ordonnait la vente.

« Vous avez un code ? demanda Joseph. C'est bien. Ne bougez pas. »

Il suivit le doigt vacillant du gros homme, tira un volume de la bibliothèque ouverte, et le feuilleta. Guillaume se rongeait la moustache. Joseph referma le livre et le jeta sur la table.

« C'est pien. »

Il leva les yeux sur Guillaume, et trouva un regard qui attendait le sien. Il y vit sans doute tout, ce qu'il souhaitait et craignait d'y voir, car il parut manquer de souffle, et fit à son tour, vers son col, le geste du marchand de biens.

On pouvait lire aux traces, sur les bottes des deux hommes, plus d'un jour de voyage, et, sur leur visage, un air de convoitise exténuée. Ils devaient courir la France depuis des semaines sans avoir rien trouvé, et en être à leur dernier effort. Quant au motif qui les avait fait sortir d'Alsace, comme les loups d'un bois, l'agent négligea de s'en informer, et ce fut le second de ses torts.

« C'est pien, » grommela encore une fois Joseph. Il dévisageait son frère avec une sorte d'égarement. Celui-ci prit la parole, et porta la main à sa poitrine, au niveau de la poche intérieure :

« Notre père, monsieur Simler, Hippolyte Simler, fabricant de drap à Buschendorf, Haut-Rhin, nous a donné procuration… »

(La voix s'éteignit, au souvenir trop net de l'acte notarié :

« Je donne et confère, par la présente procuration, plein pouvoir à mes fils Guillaume et Joseph Simler, tous deux majeurs, pour conclure et signer en mon nom tous actes,

contrats, traités et stipulations concernant la location d'une usine… » Qui dit location ne dit pas acquisition.)

« … procuration, légalisée à la mairie de Buschendorf, le 7 juin 1871, pour… *agir* en son nom. Vous êtes un malhonnête homme, Monsieur Gabard, de nous avoir fait visiter cette fabrique quand vous saviez qu'elle n'était pas à louer. Quel prix… en demande-t-on ? »

Les regards de Joseph couraient de l'agent à Guillaume et de Guillaume à l'agent. Celui-ci se pencha sur la table sans arrêter de surveiller peureusement les deux Simler, et fouilla à son tour dans le désordre de son dossier :

« Voulez-vous voir la lettre du liquidateur ? C'est – trois cent cinquante mille. »

Un éclat de rire lui enleva la parole :

« Trois cent cinquante mille ! » ricanait Joseph qui sentait ses idées se brouiller.

« Messieurs, je ne suis qu'un pauvre agent… simple interm…

— Taisez-vous donc ! Trois cent cinquante mille ? C'est une dérision. Haha ! La bicoque tombe en ruines. Ça vaut, ça vaut dix mille francs de loyer, deux cent mille francs, acte en main.

— Voulez-vous voir la lettre ? Je suis simple agent…

— Taisez-vous donc ! On ne se moque pas du monde de cette façon. Tout de suite le double, pourquoi pas ? »

Guillaume rentra dans la mêlée :

« Vous avez pouvoir pour traiter, vous, au moins ?

— Laisse ! » cria brusquement Joseph. « Le Code ! Où est le Code ? Ah mais !… Pache, pache… Il y a liquitation chuticiaire, n'est-ce pas ? ***Tonc*** il toit y afoir atchutication publique, n'est-ce pas ? Il a ***tû*** y afoir atchutication publique ? Répondez, fous ! »

L'agent leva vers lui un œil blanchâtre :

« Oui.

— Pardi ! Tonnez-moi ce dossier. Naturellement ! Foici l'acte d'atchutication. Je n'y avais pas pensé. Wilhelm, fois donc ! »

Guillaume ne comprenait pas. Joseph feuilletait avec rage le cahier de papiers timbrés, broché sous carte de Lyon avec des rubans de couleur suave.

« Pardi ! Pardi ! Chugement rendu le… Euh ! Tripunal cifil de première instance. Étais-je pête ! Adjudication… voyons : ***plusieurs bougies ont été allumées, pendant la durée desquelles aucune enchère n'a été portée***… Che me tisais pien ! Mais c'est la mise à prix qu'il me faut… la mise à prix… Ah ! Mise à prix… Dis donc Wilhelm, sais-tu quelle a été la mise à prix de la picoque ? Che me tisais aussi. Deux cent soixante-quinze mille, mon vieux, pas un centime en sus, et, à ce compte, personne encore n'en a foulu. Nous donnons teux cent mille, Capard mon ami, acte en mains.

— Imp…

— Teux cent mille !

— Mais, Messieurs…

— Il n'y a plus de ***mais :*** teux cent mille. Fous afez la procuration, nous afons la nôtre, approchez-vous là et écrifez. »

L’agent se souleva des deux bras sur son fauteuil :

« Je ne peux pas !

— Ce n’est plus temps. Fous afez menti trois fois. C’était une de trop.

— Un acte arraché par violence…

— Est-ce que je vous force ? » ricana Joseph en se reculant et en écarquillant les mains d’un air ingénu. « Mais, dites-moi donc : quels sont les honoraires de l’agent ? »

Gabard blêmit :

« Je ne saisis pas.

— Mensonche numéro quatre. Quels sont vos honoraires, monsieur Capard ?

— Vous le savez bien.

— Dites toujours.

— D… eux du cent.

— Bon ! » Ici Joseph se frotta les mains et eut un rire si nerveux, que son frère tourna vers lui une figure alarmée. « Mais il m’a semblé voir… »

Gabard couvrit machinalement ses papiers avec les bras.

« Aha ? On se comprend, maître Capard. Une petite lettre… Fous ne fous rappeliez pas l’avoir laissée là, sans doute ?

— Non ! C’est faux ! »

La voix de Joseph monta d’un ton :

« Une lettre du liquidateur, une petite réponse, où il est question, hein ? de quelque chose comme un petit supplément de ristourne ? On oublie des choses… Imprudent, quand on n'a pas le cœur solide ! »

La gorge de Gabard battait la chamade. Joseph se rapprocha de lui, imité par Guillaume qui commençait à comprendre.

« Je dis deux cent mille, acte en main. »

L'agent répondit d'une voix terreuse :

« Deux cent mille plus les frais.

— Acte en main. »

L'homme, le front baissé, les mains à plat sur ses dossiers, secoua la tête :

« Je ne peux pas, monsieur Simler. Deux cent dix mille, c'est mon dernier mot. »

Joseph regarda le misérable, et comprit que, cette fois il avait dit vrai.

« Écrifez », murmura-t-il simplement.

3

Quant ils sortirent de chez l'agent, l'aplomb du soleil de midi réduisait sous eux leurs ombres à des petites flaques. L'un d'eux était boutonné jusqu'au cou et tenait les bras collés au corps. L'autre, le gros, était très congestionné.

Il fit halte sur le seuil même de cette maison où venait de se jouer, à pile ou face, une tranche de leur destin. Il passa un doigt entre son col et son cou. L'effort fit craquer le bouton de derrière. L'homme jura, puis leva ses yeux où dansaient des petites flammes de sang, et contempla un instant le plomb du ciel :

« Je me demande comment le soleil fait pour vivre dans une pareille espèce de ciel, Guillaume. »

Il éclata d'un rire exagéré.

« Hé, Guillaume, à quoi penses-tu ? C'est notre ciel, à partir d'aujourd'hui, cette chose noire, là-haut. »

Il abattit une claque sur l'épaule de Guillaume. Mais son rire s'éteignit devant la figure que son compagnon tourna vers lui.

« Pour l'amour de Dieu, Joseph, ne ris pas comme ça. »

Et Guillaume serra plus étroitement les bras contre sa maigre poitrine.

« Je me demande ce que le père va dire, et ce qui va sortir de tout ça. Viens. »

Il se mit en marche. Une tache blanche se dessinait à ce moment, derrière eux, dans les carreaux dépolis de l'étude ; l'agent était en train de reprendre ses esprits.

Joseph rejoignit son frère :

« Que le diable t'emporte. Tu as bien le sous-seing au moins ? »

Guillaume s'arrêta net. D'une main agitée, il entrebâilla son veston et attira un papier timbré hors de la poche intérieure. Il l'examina un instant, de haut en bas, par-dessus la pommette droite, et releva les yeux vers Joseph. Celui-ci eut alors un sourire paternel, et lui posa la main sur l'avant-bras :

« Ne le perds pas, maintenant. Et ne te fais pas plus de souci que la chose n'en demande. Tu as ta femme et tes mioches. Mais je ne sache pas qu'où il y ait eu une balle de laine et un métier à tisser, un Simler soit mort de faim. Je n'ai jamais eu si chaud. À quelle heure le train ?

— Six heures et demie, autant que je me rappelle.

— Il est midi. Si on cherchait un peu d'ombre ? »

Son frère glissa vers lui une prunelle jaunâtre où brillait une extraordinaire flamme de passion. Avant d'avoir achevé de parler, Joseph avait, de son côté, jeté sur lui un coup d'œil hésitant. Ils n'en dirent pas plus long, mais s'engagèrent, d'un même pas allongé de loups en chasse, dans une direction où ils savaient qu'avant six mois chaque pierre leur serait devenue familière.

« À quoi est-ce que je penserai, dans six mois, quand je longerai ce mur ? » se disait le plus maigre en sautillant sur les pavés disloqués du trottoir.

« Quelles seront nos préoccupations, dans six mois, quand nous traverserons ce carrefour ? » se disait le plus gros, en enjambant un ruisseau gonflé d'une purée brûlante.

Les rues s'étaient vidées. Les usines se taisaient. Un tombereau chargé de houille traversait l'avenue au loin, et tressautait sur les ornières.

Ils passèrent devant un estaminet d'où sortait un graillonnement de frites mêlé à des bruits de voix. La porte laissée en arrière, le bruit tomba. Il ne subsistait dans l'air qu'une sorte d'odeur très basse, qui finalement leur passa sous la langue et leur emplit la bouche de salive.

Ils avançaient sans dévier, avec des regards violents sur les côtés. Ils reconnaissaient le chenal qu'ils allaient tant de fois sillonner. Les trois cheminées de Chevalier-Lefombère servaient de balises à cette étrange navigation sans pilote.

Le portier de l'hôtel, où avait demeuré la veuve partie cinquante ans plus tôt de Bitche, achevait son déjeuner. Il sirotait un verre de vieux calvados et contemplait l'avenue à travers un Gloire de Dijon roussi qui garnissait sa fenêtre. Il vit deux aventuriers poussiéreux s'arrêter devant la grille, la contempler d'un œil sombre, puis passer leur chemin. Il ne sut jamais, par la suite, qu'il avait vu les deux Simler au bas de leur échelle, le jour même où commençait leur ascension.

À l'angle d'une rue transversale, Joseph fit halte. Il désigna un bâtiment.

« Ça doit être cette affaire-là, le Cercle de Commerce. « Un pavillon à un étage, avec de grandes fenêtres, un jardin et une grille, au bout d'une sorte de square. » Hé, Guillaume, c'est là dedans que se réunissent les richards de l'endroit. Dans six mois, le concierge saluera gros comme le bras

Monsieur Simler l'aîné, quand il viendra tranquillement lire son ***Temps***, les dimanches soir. Voilà qui est autre chose que Buschendorf, j'espère ? »

L'autre eut un pâle sourire derrière ses moustaches. Joseph s'emballa :

« La fortune des membres du Cercle monte à cent onze millions, te rappelles-tu ce qu'il y avait sur le guide ? Ils sont soixante-cinq. Pour gagner de l'argent, il faut venir là où on en gagne. On y est. ***Simler et ses fils*** : fameuse raison sociale ! Dis donc, mon Wilhelm, quand ils seront soixante-sept, dans cette cambuse-là, je ne pense pas que les deux derniers venus ajoutent grand'chose à l'actif de ces messieurs. »

Les bras de son frère se serrèrent contre cette poitrine où dormaient, sur papier timbré, les stipulations de l'engagement.

Guillaume chercha à réagir :

« Cent onze millions d'avoir net contre soixante-quinze mille francs de passif initial… sans compter… ce qui va venir…

— Tu oublies dans ta balance deux Simler, un gros et un maigre, munis chacun d'une fière envie de vivre ! »

Ils repartirent en jetant sur le Cercle un regard presque joyeux, et, tout à coup, au premier tournant, tombèrent sur ***leur*** fabrique.

Ils ne l'attendaient pas si tôt. Ils en reçurent un choc.

Ils venaient de passer devant une douzaine bien comptée de grosses usines en qui le coup de midi avait figé l'activité, comme du lait caillé dans un bol. Mais à travers les grilles ou

par-dessous les porches, tout disait la prospérité sans inquiétude.

Les camions chargés de balles de laine stationnaient à côté d'une balance lustrée par l'usage. Des paniers, remplis de navettes blanches à déborder, dormaient de guingois sur trois roulettes, à la porte d'un bâtiment. Les courroies de transmission ballaient dans l'air, avec un fléchissement souple, étroits sentiers de force au repos. Pas d'herbe entre les pavés des cours, soit qu'on eût soin de désherber, soit qu'elle n'y trouvât jamais le temps de pousser. Les murs de briques dressaient leur aplomb trapu sur quatre étages sans une écorchure du ciment, sans un carreau cassé aux fenêtres. Une noirceur âcre enveloppait le tout, mais comme une poussière de richesse en excédent. L'odeur du menu et des briquettes, celle du suint de laine, celle des acides de teinturerie, l'odeur de l'huile de machine, du drap mouillé pour la presse, n'avaient rien où le nez des frères Simler ne trouvât à se régaler.

Un vrai festin de travail, qui connaissait mieux le chemin de leur âme que l'odeur des frites. Pourtant ils n'avaient dans le corps, depuis leur dîner de la veille, que l'amer petit pain de leur café au lait, à peine attendri par un tortillon de beurre.

Elle fut devant eux comme si elle s'était avancée là sans prévenir. Ils la croyaient deux coins au-delà. À vrai dire, ils ne la reconnurent pas aussitôt.

Un mur bas et lépreux courait le long d'une ruelle. La façade sur l'avenue était sans gloire. On arrivait tout de suite à la grille rouillée, et, tout de suite après, à l'autre angle du mur. Puis, c'était fini pour cette usine-là.

Tout tenait entre ces deux angles, comme une poitrine comprimée entre deux épaules maigres.

Et brusquement leur vinrent le désespoir, l'affreuse appréhension de tout leur pesant avenir. Joseph, ayant reculé jusqu'à l'autre trottoir, s'assit sur une borne, tandis que son cœur lui battait au fond du ventre.

Ils furent un temps avant d'oser se regarder. Pourtant ils l'avaient arpentée une partie de la matinée. Il y avait eu ensuite les plans et le double décimètre. Mais l'imagination et la passion de la lutte avaient fait d'eux des choses sans forces devant le désir. Ils contemplèrent lourdement chaque détail après l'autre, et chacun se leva devant eux, avec son poids et son ricanement.

Le mur était criblé d'alvéoles, son couronnement de tuiles disloqué. La grille s'effritait. Des ornières ravinaient le mâchefer noir de la cour ; la moindre pluie devait en faire une fondrière. La pierre du seuil, brisée. Un trou plein de gravats à l'emplacement de la balance. De là où ils se tenaient, ils n'apercevaient qu'un angle du bâtiment principal ; une dalle scrofuleuse pendait du toit comme une lèvre.

Quant au logement si convenable pour un portier sans enfant, ils y revenaient sans cesse. Ils pensaient à la spacieuse maison d'Alsace qui les contenait au large, tous tant qu'ils étaient ; ils n'osaient s'avouer que ce petit cube surbaissé, avec ses deux lucarnes rongées par la réverbération, allait se poser sur leur vie, et qu'elle ne sortirait plus de là.

« Je… je ne me la rappelais plus précisément comme elle est… là. – Nous avons peut-être été des enfants… des petits enfants sans raison. »

Il y avait surtout le silence des odeurs. Un souffle rance ondoyait par moments dans les remous de l'air. Le cadavre de la petite fabrique ouvrait, au centre du quartier, un puits muet. Ses ombres intérieures se déchiraient aux dents des carreaux cassés.

« Il faut pourtant se rendre compte », murmura Joseph, en se caressant le crâne d'un air égaré. La borne était un peu haute pour sa taille. Ses pieds ne posaient à terre que par les pointes ; le chapeau qu'il tenait sur ses genoux était agité d'un curieux tremblement. On entendit :

— Jamais cette… fabrique n'a mesuré un hectare. C'est… c'est ridiculement petit. »

Joseph se leva sans répondre. La tête nue sous le soleil, il s'engagea dans la ruelle d'un pas décidé. Il longeait le mur en comptant ses enjambées. Il ouvrait ses courtes cuisses avec une activité de scarabée. Ses yeux ne quittaient pas l'angle du prochain coin, qui venait à lui.

Son frère le regardait s'éloigner, avec une fixité stupide dans les yeux, et comptait, lui aussi, machinalement, les pas.

Parvenu à cinquante, Joseph fit halte, sonna du talon et se retourna. Une bonne longueur fuyante de mur le séparait maintenant de l'avenue, et l'en tenait écarté, à bras tendu. Il reprit sa marche. Il se demandait s'il y aurait place pour trente pas avant la fin. Il dut lutter contre la tentation de les raccourcir à mesure que l'angle approchait.

« Soixante, soixante et un, – je n'ai toujours pas perdu mon temps le jour où j'ai étalonné mon pas, – soixante-quatre, cinq, six, – jamais ce mur n'a eu plus de quatre-vingts mètres, – sept, huit, – les plans étaient truqués, nous ne sommes que des crétins. »

À quatre-vingts, il en restait encore. Il hésita, et ne put s'empêcher de relever en ce point un léger affaissement de la maçonnerie.

À quatre-vingt-quinze, les lignes brisées qui séparaient les pavés le choisirent pour centre, et commencèrent à tourner autour de lui avec lenteur ; puis leur giration s'accéléra ; l'espace fila en cercle devant ses yeux ; les irrégularités du grès se transformèrent en stries courbes d'une prodigieuse immobilité.

Il se retint de la main sur le mur, s'y brûla, et continua sa marche.

« Quatre-vingt-seize, vingt-dix-sept, dix-huit, neuf… »

Il ne sut pas exactement ce qui se passa quand il fut à cent. Car il restait encore une certaine longueur de mur, et cela se contractait, puis s'étirait de telle façon que l'angle s'avançait jusqu'à portée des doigts, pour reculer tout à coup jusqu'à l'horizon.

Plié en deux, l'acheteur du mur et de l'usine contemplait ces déformations sans étonnement. Il se prit néanmoins à courir, et s'empara du coin de la maçonnerie avant qu'il eût le temps de lui glisser des doigts.

Et l'homme qu'il avait laissé derrière lui eut l'étrange spectacle que voici : au fond d'une ruelle déserte, une silhouette habillée de marron se tenait des deux mains à un mur éblouissant de réverbération, et dansait avec ses jambes une furieuse danse du scalp. Des cris indistincts arrivaient en même temps :

« Les plans sont – justes ! Hého – Wilhelm ! – Cent vingt-cinq mètres – cent vingt – cinq – au – moins ! »

Alors il sembla à l'homme qu'on avait ouvert une prise d'air, quelque part, et qu'un courant frais se mettait à circuler à la surface du monde.

Il éclata de rire, tourna la tête autour de soi pour chercher quelqu'un à qui communiquer la surprenante longueur du petit mur, se vit seul, et constata que le danseur marron avait profité de son inattention pour disparaître.

Il se passa aussitôt un phénomène. La fabrique s'exhaussa d'un étage. La maison du portier devint une villa confortable. La maigre cheminée de briques se transforma en une puissante colonne, haute de trente mètres, et prête à souiller de fumée le ciel brûlant. La lumière de l'été inondait des salles interminables, suspendues après les poutres de leur plafond comme après une ossature de héros.

Ils se retrouvèrent l'un à côté de l'autre, les faces collées aux barreaux de la grille. Joseph était haletant, et d'une couleur pourpre foncée.

« Nous ne sommes – que deux crétins. – J'ai – j'ai fait le tour de la – fabrique. – Tout est pour – pour – pour – le mieux. »

Ils passèrent le reste des heures dont ils disposaient à se frotter ainsi après les murs de ***leur*** usine.

Ils cédaient à l'ivresse de construire leur vie de demain dans l'espace à trois dimensions, en hauteur, en profondeur et en largeur, – par-dessus tout en largeur.

Quand ils s'arrachèrent de là, ils avaient les mains rougeâtres et ils emportaient, sur leurs manches, un échantillon des divers plâtres répandus sur les constructions.

Ils allèrent reconnaître la poste, la Chambre de Commerce, la gare d'eau sur le canal, puis l'épicerie et la boulangerie la plus proche, – ces dernières par déférence pour Hermine. On les revit ensuite, une fois de plus, en arrêt devant le Cercle.

Sur les quatre heures, un marchand de laine de troisième importance passait de son bureau dans son magasin, quand il se trouva en présence de deux étrangers à l'accent guttural, qui le demandaient par son nom.

Il en donna, le soir, au Cercle du Commerce, une description qui resta, jusqu'à l'automne, le seul document faisant foi sur les acquéreurs de la fabrique Poncet. Car il est à remarquer que, pendant toute la durée de cet été, l'agent d'affaires se tint scrupuleusement muet sur leur compte.

C'était, selon M. Boulinier, deux hommes suants, dépeignés, et couverts d'une incroyable couche de poussière. Elle formait, disait-il, une sorte de masque, sous lequel il était difficile de distinguer les traits.

Ils étaient visiblement exténués ; le masque se pinçait aux rides de la peau ; leur barbe n'était pas faite de plusieurs jours. Ils parlaient tous deux avec une loquacité qu'il attribua à la surexcitation. Le plus gros des deux semblait s'être chargé des relations extérieures. Il portait des lunettes, et avait mis son faux-col dans sa poche. Il avait un fort accent alsacien, qui ne contribuait pas à la clarté de son élocution.

L'autre, un petit maigre à fortes moustaches, interrompait avec une voix saccadée qui pouvait passer pour une sorte de jappement.

Ils lui avaient expliqué qu'ils étaient fabricants de drap, à Buschendorf, en pays annexé. Comme ils se refusaient à

devenir allemands, Simler, le père, les avait envoyés en France, à la recherche d'une fabrique vacante. Ils étaient arrivés le matin même, et venaient de se rendre acquéreurs de la fabrique Poncet. Leur intention était d'y installer leur matériel en octobre et de commencer la fabrication sans retard.

Ils lui avaient exhibé une lettre de recommandation parfaitement authentique, signée par un Dollfuss de Mulhouse. Ils lui avaient agité sous le nez, avec une furia de sauvages, l'envers d'une feuille de papier timbré, qui était l'engagement de vente à eux consenti par l'ayant droit des héritiers Poncet.

Finalement s'était révélée l'*ultima ratio* de leur ambition : les deux blocs de poussière venaient solliciter M. Boulinier de vouloir bien prêter son parrainage à leur candidature au Cercle.

À ce souvenir, l'honorable petit marchand de laine ne pouvait se tenir de se claquer les cuisses du plat des deux mains, en renversant sur le dossier du fauteuil une bonne tête ronde emmitouflée de graisse.

Le Cercle écouta cette histoire avec une indifférence à peine voilée. Puis M. Boulinier, qui jamais ne jouait, voulut, ce soir-là, trancher du malin, s'assit à une table, et en fut de trois cents francs avant d'avoir recommencé la moitié de son histoire.

Toutefois ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait accablé les Simler de *Chers Messieurs !* de *Donnez-vous donc la peine !,* de *Je crois bien !,* de *Comment donc !,* de *Si vous permettez !,* et qu'il s'était précipitamment offert à leur recruter un second parrain.

Si les deux Alsaciens avaient été des enfants nés de la veille, ils seraient partis convaincus qu'ils n'avaient pas sur

terre d'ami plus dévoué, corps et biens, à leur service, que le petit marchand Boulinier. Mais ils savaient qu'une prévenance de fournisseur ne se prend qu'à vingt-cinq pour cent, et faisaient couramment usage de leur science.

4

Pendant ce temps, un horaire sans exigences cahotait un petit train sur une voie ferrée établie selon les principes d'une sordide économie.

Du haut d'un remblai, la ville était apparue aux Simler, et *leur* fabrique dans la ville, sitôt passés les bâtiments de la gare. Les Simler se jetèrent sur l'unique fenêtre. Elle saisit leurs deux têtes et les assujettit dans son étau.

Le spectacle en valait la peine. Ce fut d'abord risible comme un jeu de constructions. Mais la rampe du talus relia cette vue cavalière au train, et les mit, les uns et les autres, dans la même réalité. Le travail poussait, dans la ville, un profond gémissement. Les toits de tuile étendaient en nappes le miroitement du soleil de juillet. Une buée chaude tremblait à leur surface.

Les deux cents cheminées dont parlait, le guide se cambraient là-dessus avec des attitudes de cariatides. Elles rendaient continûment la fumée à bouillons. Ceux-ci se gonflaient d'abord sur place, mais une faible brise d'Est s'emparait d'eux et les confondait en une seule nuée.

Une fosse de Cardiff s'épuisait à nourrir ce flot. Le hoquet qui ternissait ce coin de ciel payait de leur travail six équipes de Gallois. Deux trains houillers des voies anglaises y trouvaient journellement leur compte. Deux ou trois bricks maraudeurs n'avaient d'autre raison d'être, dans la répartition de l'échange universel, que de transporter cette ration de houille. Ils arrivaient les uns après les autres, la tête dans les épaules, l'échine ruisselante d'eau, affectant ces airs de brute que l'on

contracte à couper les gros temps par le travers. Quand l'un d'eux s'en retournait, la ligne de flottaison à l'air, dansant au sommet des vagues avec des mines de gibbson girl, il signalait au premier charbonnier que la houle de la Manche roulait à sa rencontre, que deux cents cheminées avaient faim et attendaient après lui.

Les Simler ne connaissaient pas avec précision cet enchaînement de détails ; mais le silence de la nuée noire était parlant.

D'ailleurs une lame de sabre s'en venait vers eux en dérivant à la surface de la vallée, et, au passage, les éclaboussa de soleil. C'était le canal. La lumière du soir y coulait, rectiligne, flot sur flot. Ils eurent le temps d'y remarquer une douzaine de petites boîtes oblongues, immobiles et bien vernies. Mais ils savaient que ces objets progressaient, ventre devant, en fripant chacun la moire laquée de l'eau, et que chacun apportait trois cents bouchées de houille, à une tonne la bouchée.

La voie décrivait une large courbe à mi-pente du coteau. Le train trouvait la pente roide. De sorte que la ville tournait doucement sous leurs pieds.

La ville en pleine activité, – et leur fabrique en plein sommeil. Sommeil était peu dire. Leur impression dominante était celle d'une blessure ouverte dans le flanc de la ville. Une fosse vide, et, dans ce vide, leur espérance.

Ils surplombèrent leur futur quartier. La cour muette et noire, les toits avariés, les quatre bâtiments soudés les uns aux autres en quadrilatère bosselé vinrent sous eux.

Et comme le devers de la courbe les inclinait vers la plaine, les regards des hommes crurent plonger un court

instant dans l'âme inclinée de la cheminée. Elle entre-bâilla au-dessous d'eux son puits humide, souillé, humble, égueulé sur un côté par un coup de foudre. L'inclinaison du wagon faisait qu'elle avait l'air de s'effondrer. Elle s'éloigna sans se redresser. Un flot de fumée venu de la locomotive l'enveloppa. Elle disparut. Un coin de bâtiment persista. Un éclat de vitre eut le temps de tailler un reflet de soleil en pointe, et fut submergé. La grille reparut et s'évanouit, comme un souvenir.

Et quand la fumée se dissipa, qu'ils cherchèrent des yeux l'espace le plus cher à leur cœur, la filature Lefombère masquait tout ce quartier de la ville avec ses alignements impeccables.

Un train de marchandises se jeta entre les Simler et la vallée. Ses wagons hachèrent leur spectacle. Les éclaircies étaient séparées par des traits de nuit et de fracas, à la manière d'une télégraphie pour géants ivres ; une quinzaine de wagons bas, chargés de houille, se contentèrent, un temps, de menacer les bords de la vallée avec le moutonnement de leur dos ; puis une rame de wagons hauts traversa de nouveau le jour, et le train se sauva en brinqueballant le long de la pente, avec son tonnerre, ses ombres, et ses deux roues d'arrière qui ramassaient le vent.

« Ce sera bien le diable s'il n'y a pas, l'hiver prochain, un de ces wagons, au nom de Simler, rendu en gare », murmura le gros homme comme pour excuser le soupir rauque qu'il avait poussé en voyant disparaître sur Vendeuvre des chargements destinés à d'autres.

Joseph s'efforçait de regarder l'avenir. Guillaume ouvrait fixement les yeux sur le présent. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la fabrique de Buschendorf, aussi muette aujourd'hui que celle qui venait de disparaître sous leurs pieds.

…

Un escadron de hulans campait dans le bâtiment principal. C'était, sous les arbres, une petite construction allongée, sans étage, où se trouvaient les métiers à main. Elle leur paraissait, à tous deux, dix ans plus tôt, une immensité que les mesures humaines n'auraient pu évaluer.

Le père tournait dans sa chambre, les poings au fond des poches, le front bas, la bouche pleine de blasphèmes, et l'apoplexie roulée en boule autour de son cou. Il ne décolérait pas depuis que les Prussiens avaient envahi la petite ville.

À la première nouvelle de Wissembourg, il avait arrêté ses métiers, mis ses ouvriers dehors, fermé sa porte. Les casques à pointe, en quête d'un cantonnement, avaient fait sauter les serrures. Les ruades des chevaux ébranlaient les murs du hangar aux laines. On entendait parfois le coup sourd d'un métier manœuvré par quelque tisserand saxon, puis de gros éclats de rire, et une navette volait à travers un carreau pour rebondir sur le pavé de la cour.

Simler ne descendait plus de sa chambre. Son talon tapait tout le jour sur le parquet ciré. Il finissait par y creuser une sorte de sentier circulaire. Par moments le bruit s'arrêtait. Une chaise craquait.

La mère apportait au fabricant sa nourriture, qu'il avalait en jurant. Elle restait assise, de longues heures, devant son métier à dentelles, et n'osait élever la voix.

Buschendorf avait été si rapidement investi par les avant-gardes de cavalerie allemande, que les deux fils s'étaient trouvés pris, avant de pouvoir rejoindre. Nul n'aurait su dire si le père n'en ressentait pas, au fond de son humiliation et de sa colère, une sorte de soulagement. En ce cas, les chaises

brisées auraient pu seules témoigner des remords que ce sentiment lui inspirait.

Guillaume et Joseph crevaient d'impuissance. Ils faisaient les cent pas, sur l'herbe, le long des bâtiments. À la vue d'une pèlerine grise, ils remontaient s'enfermer dans leur chambre, et dévoraient les journaux allemands que les vainqueurs n'oubliaient pas de laisser traîner sur les chaises.

La campagne leur était interdite. Des sentinelles bâillaient sous les portes des vieux murs. Ordre de se présenter, tous les soirs, à cinq heures, au poste de l'Hôtel de Ville. Là, un vieux capitaine de la Landwehr, qui avait fini par les reconnaître au seul bruit de leurs pas sur la chaussée, se donnait l'amusement de procéder, chaque jour, avec un nouveau soin, à la vérification de leur identité.

Il y avait des rires dans l'assistance lorsqu'il en arrivait à la balafre sur le sein. C'était le dernier souvenir laissé à Joseph par un fusil de chasse qui lui avait, dans le temps, éclaté entre les mains. Quand le capitaine ordonnait à Joseph de se dévêtir, et tournait autour de lui, en palpant la chair grasse du torse avec ses doigts méticuleux de procureur, le poste contenait mal sa gaîté. Un jour, Joseph lui avait jeté sa chemise à la figure. Il avait fallu la croix et la bannière pour lui éviter le peloton d'exécution, tout au moins une promenade en Silésie. Ce jour-là, Simler père était descendu de sa chambre, et n'avait pas hésité à démasquer l'accès d'une seconde cave, dissimulé derrière les fagots. La Landwehr avait d'abord crié très fort, en s'étranglant dans son col rouge. L'alsacien du père Simler avait eu finalement raison du badois que jargonnait le procureur, et la procureuse s'était vu annoncer par son époux quinze caisses de bouteilles du meilleur. Mais quand le père était remonté, ce soir-là, dans sa chambre, il n'avait

échappé à la congestion qu'en broyant le globe de la pendule sur le marbre de la cheminée, et en se vidant le pot à eau sur le crâne.

Et nul n'aurait su dire, non plus, si la fureur du père et des fils n'était pas faite du silence des métiers, des transactions suspendues et des échéances galopantes, autant que des malheurs de la patrie.

…

Guillaume en était là de ses souvenirs, quand une main se posa vivement sur son avant-bras, tandis qu'une épouvantable lamentation sonnait à ses oreilles. Il battit des paupières, reconnut le soleil couchant, reconnut la ville qui se tassait pour disparaître dans l'éloignement, reconnut le wagon, et Joseph qui penchait vers lui une figure gonflée par les vagues du sang.

« Écoute ! » disait l'autre. De la plaine un cri de détresse surhumaine venait de s'élever, et, en un moment, eut occupé l'espace.

Il se balança d'abord, unique. Mais l'être qui exhalait cette plainte dut en émouvoir d'autres. Elle fut reprise au fond de la plaine sur un timbre strident. Elle éclata plus près avec un ronflement d'obus. Un troupeau de bêtes, blessées à mort, poussaient en bas, leur clameur d'agonie.

La rue principale se présenta d'enfilade, rapetissée par la distance.

« La journée qui finit, – leur journée ! » murmura Guillaume.

Le travail rendait l'âme. C'était l'heure où une journée de plus glissait au compte des journées échues depuis la

création. L'ampleur du cri mesurait la grandeur de l'irréparable. Le soleil sombrait derrière la nuée qui avait envahi l'atmosphère.

Alors il y eut au-dessous des deux hommes la petite langue effilée d'un aiguillage d'acier. Elle attendait le train, le saisit par ses roues, et l'attira violemment à elle. Ils sentirent un choc, virent s'échapper contre la courbe du coteau quatre bandes de métal luisant, furent précipités sur la gauche, et plongèrent, sans lumière, dans quelque chose de noir qui mugissait. Le tunnel, la distance, et le poids d'une colline de terre aveugle, tombèrent entre eux et la ville.

Le jour revint sur eux. Mais la campagne qu'il éclairait n'offrait plus rien à quoi leur passion pût s'assouvir.

C'est en vain que les fûts des pins se dressèrent en rangées profondes sur la blessure du couchant. En vain que l'étang qui saignait au fond d'un ravin luit pour eux d'un éclat solitaire et s'éclipsa. En vain que la voie rebondit de croupes en croupes, à travers la forêt crépusculaire, que le bruit du train, retentissant dans les halliers, effaroucha les faisans, et fit battre silencieusement des ailes aux chats-huants dressés sur la cime des hêtres, – que les sabots des freins se serrèrent en frémissant sur la pente qui les entraînait vers la clarté pâlie d'une plaine.

C'est en vain qu'ils sortirent de la nuit faite pour entrer dans une nuit commençante, que la vallée dégrafa pour eux son corsage de haies, de vergers et de roses. Inutilement le grand fleuve s'échappa d'une falaise crayeuse, entraîna vers eux son escorte immobile de peupliers, et leur tendit, dans une boucle frémissante, toute la lumière qui mourait entre ses bords. Inutilement les prairies basses, où les vaches s'agenouillaient dans l'herbe, supportèrent la dentelle des ombres

agrandies. Inutilement les villages de pierre blanche se tinrent suspendus, face à l'occident, et restèrent, avec un tout petit nuage rond, les dernières formes rougeoyantes de la vallée. Inutilement l'***Angelus*** bourdonnait autour des clochers romans comme des abeilles à la porte d'une ruche. Inutilement Vénus repoussa les dernières traînées sanglantes pour installer sa présence au fond du soir. Inutilement le miracle quotidien de l'Ouest se répétait devant les yeux de ces deux Alsaciens.

Au tournant du fleuve, un pont, coupé huit mois plus tôt devant Manteuffel, laissait tremper son tablier de fer dans l'eau du courant. Et les frères Simler s'en allaient quérir, là-bas, dans leur Est natal, des arguments de bataille qui n'avaient rien de commun avec l'assoupissement du plus religieux des crépuscules d'été.

5

Guillaume se souvint plus tard d'un stationnement interminable le long d'un quai de gare.

Des pas s'étaient approchés, sur le toit du wagon. Un grincement avait ouvert, dans le plafond, un insondable orifice violet au fond duquel brillait une étoile. Mais l'étoile avait disparu. On avait assisté à une courte lutte entre un bâton garni d'étoupe et, une petite flamme jaune. Un bruit sec. Les pas s'étaient éloignés, laissant derrière eux une cage de verre maculée de cambouis, au fond de laquelle, rivée à un bras de métal, la petite flamme se débattait.

N'importe. Cette lueur agonisante avait suffi à expulser le reste du monde hors du coffre surchauffé. Du moment où le lampiste l'avait jetée là, un cadre de parois et d'obscurités également denses s'était refermé autour des voyageurs.

De fait, la nuit s'engage. Nul n'a conscience du temps qu'elle va durer.

Une force saisit le wagon et l'attire. Elle l'a pris on ne sait par où, car il s'ébranle d'une pièce. Le bruit sourd d'une forge monte de terre. Tout entre en vibration.

C'est un combat. Il s'agit de transporter, à soixante lieues de là, pendant la durée de la nuit, trois cents tonnes de matière inerte, carrée.

Guillaume se répète les données du problème. Trois cents tonnes ! Il ferme les yeux. Le vent qui entre par les petites fenêtres ouvertes ne suffit pas à dissiper les relents qui empuantissent la cellule. L'Alsacien se soulève au milieu des

cahots et délace ses brodequins. À peine libérés, ses pieds enflent. Il agite les orteils dans la cotonnade blanche de la chaussette, dont les plis durcis le brûlent. Avant de se recoucher, il examine son frère. Joseph ronfle déjà. Sa tête a glissé de la valise jaune où il l'avait installée ; elle a glissé plus bas que la poitrine, sur le bord même de la banquette. Une de ses mains traîne sur le plancher, où une poussière innommable tressaute, au rythme précipité de la forge. Guillaume a la pénible sensation que cette main est en baudruche. Il retrouve, une fois de plus, avec malaise, dans l'aspect de Joseph, les stigmates de la puissance paternelle. Ce sommeil instantané, ce cou spongieux, ces pommettes qu'alourdit la retombée des joues, le font penser aux réactions excessives de ce corps, à sa force célèbre, ses gaîtés bruyantes, ses besoins aussi instantanés que ses colères.

Il se demande une fois de plus quelle est la loi qui pousse les mâles d'une même souche à s'entre-haïr. Du moins il sent confusément qu'il y a une question à se poser dans ce sens. Mais il n'a le temps ni l'habitude de se poser des questions. Il va pour soulever la tête de Joseph dans ses mains, et la replacer sur son oreiller de carton-toile jaune. Il se ravise et se contente de toucher son frère à l'épaule :

« Hep ! Hep ! »

Quand Joseph ouvre enfin un œil hagard, en émettant coup sur coup, comme fait son père, une dizaine d'interjections, il trouve penché sur lui un visage où bien fin serait celui qui lirait autre chose qu'affection et pure cordialité.

Joseph s'est rendormi. Le destin des Simler ne veille plus que par la pensée de Guillaume. Sans doute aussi, à Buschendorf, sous une lampe de cuivre, antique et grêle, par la pensée

d'une mère dont l'inquiétude accompagne chacun de leurs pas.

Guillaume se pose à nouveau les données du problème. Trois cents tonnes, soixante lieues. La flamme de la lampe sous laquelle la mère tourne, là-bas, les pages de son rituel hébraïque, s'élève d'un jet aussi paisible, que celle du falot met de rage à se tordre, là-haut, dans son réduit de verre huileux.

C'est que tout, ici, est combat. La matière est inerte. Elle ne veut rien savoir. La matière est carrée. La distance est mince et longue. Faire glisser l'une sur l'autre. Tout est là. Frottement. Échauffement. Guillaume Simler les ressent comme si sa propre masse endolorie était tirée, à travers la nuit, de joint en joint, sur l'interminable gril de la voie ferrée.

La nuit elle-même pèse sur lui comme une gelée. Guillaume Simler se soulève sur un coude et veut regarder par la fenêtre. Son regard est repoussé. Tout n'est que densité, muraille d'ombre chaude. Il force la vue. Un arbre, éclairé d'un bref reflet, défile et disparaît, avec un soupir. Rien de plus. Guillaume retombe sur sa couchette. Son sac lui glisse une serrure sous la tête et l'écorche. L'homme gronde un peu, se tourne de côté et d'autre, et se remet à penser au problème.

Guillaume Simler, pour l'avoir souvent contemplée, quand, enfant, il revenait de l'école, le soir, sait de quoi est faite cette fatigue du train qui ralentit. Le train n'est plus, à cette heure, qu'une chenille au fond de la nuit d'été ; à l'un des bouts un crachotement de vapeur, de flammes et d'étincelles ; à l'autre bout, le triangle de trois feux rouges qui remonte la pente ; et, par derrière, puits de silence et de profondeur, suçoir ouvert au bas de la rampe, l'attraction, contre laquelle une larve lutte désespérément.

En vérité, il ne croyait pas qu'il y eût aussi un tombereau de houille. Ni qu'on eût l'habitude de le charger à ce point. Il regarde avec étonnement les efforts que fait une haridelle présumée blanche, la tête enfoncée dans un licol trop large, pour entraîner l'énorme véhicule.

Cela se passe au bout d'une avenue. Le tombereau tressaute de pavé en pavé, avec le bruit d'une batterie d'artillerie. Un homme jure en enveloppant de coups de fouet le demi-squelette de sa haridelle. Et un soleil de damnés se tord dans tous les sens en enveloppant l'univers d'une chaleur de chaudière.

Voici que, derrière le premier tombereau, en débouche un second, puis, sur la pente d'une rue latérale, une file d'autres, tous hauts, sombres et trop chargés.

Les bandages des roues ont beau imiter, sur la chaussée, le martèlement d'une forge, Guillaume a la conviction que la cargaison ne remontera jamais la pente. Il voudrait expliquer au conducteur de tête que le frottement s'oppose à ce que… L'homme est devant lui ; il est même d'une taille insolite. Ses doigts noirs ont tiré de sa salopette une sorte de papier maculé que Guillaume Simler connaît bien. Et Guillaume Simler n'a pas besoin de jeter deux fois les yeux sur la feuille d'avis du chemin de fer.

« Rendus en gare ! Rendus en gare, têtes de pioches ! Savez-vous lire ? Qu'est-ce que vous voulez que je fiche de tout ça à domicile ? »

Le camionneur fait un geste d'indifférence et poursuit sa route en s'essuyant le front avec le dos veiné de la main. L'asphalte du trottoir mollit sous les minces semelles de Guillaume. Celui-ci lève un regard épouvanté sur la file des

tombereaux qui montent vers lui. Il voudrait s'en aller. Il est si sûr de ce qui va se passer. Mais qu'il ne puisse s'en aller, il n'en est pas moins sûr. Il reste là, à voir défiler les tombereaux dont la houille dégringole en petites avalanches, tandis que la barre étincelante du canal lui ronge le coin de l'œil gauche.

Et il compte. Par acquit de conscience. Il faut vérifier une livraison. Il a envie d'aller ramasser les débris de charbon qui glissent des véhicules. Il souffre de voir tant de bon combustible broyé sous les roues. Jamais la bouille n'a eu un air si gras, si riche. Elle est grasse comme de la laine. Il guigne particulièrement un bloc de Cardiff dont les cassures miroitent ; à la fin une roue l'attrape ; le tombereau fait mine de se soulever ; mais le bloc éclate comme une noix, et crache un nuage vite abattu de noirceur terne.

Guillaume persiste à compter. Le total est évident. Qu'est-ce qu'on va faire de ces trois cents tonnes au bord de la fosse béante que devrait couvrir la balance.

Joseph est parti, nu-tête, à la recherche d'un concierge, – d'un concierge sans enfant pour la maison si convenable. Il a tout l'air d'avoir oublié qu'elle doit servir au logement du père, de la mère, d'Hermine et des petits. Qui s'occupera de la balance ? Est-ce le père qui ouvrira la grille ? Ces camionneurs de malheur ne pouvaient-ils pas garder leur charbon dans leur gare, au bord du canal, au diable ?

Une odeur se répand avec une insistance si vigoureuse que Guillaume Simler tourne la tête vers le haut de la rue. Que vient faire ce petit homme à danser là ? Est-ce par bravade qu'il porte, sur sa tête, en guise de chapeau, cet extraordinaire tromblon de soie éraillée ?

Il ouvre la bouche, et pouffe au nez de Guillaume un parfum d'ail et de dents gâtées. Il est rond comme un baril. Les taches de rousseur pullulent sur son visage comme des bêtes à bon Dieu ; elles paraissent très occupées à y faire leur profit d'une puissante couche de crasse mariée au vermillon d'un teint généreusement stimulé. « Noir, jaune, rouge. Le pavillon belge », pense Guillaume, qui ne peut s'empêcher de sourire.

« Je… J'étais venu pour… autant dire pour… présenter à… à messieurs S… Sim… hon ! ***Smiler*** et c… et c… et compagnie mes félicitations de… hum ! ma foi, pour autant dire, de bienvenue. » Ce n'est pas qu'il bégaye. Mais il lui pousse, entre chaque mot, un tel besoin d'expansion, de sympathie, de rayonnante affectuosité, que, ma foi, son débit se ressent, pour autant dire, d'une si impétueuse fraîcheur de sensation.

Or M. Boulinier constate, une fois de plus, que tant de bonté d'âme produit son effet accoutumé. L'aîné des Simler demeure interloqué. Il ne sait plus si c'est à ses oreilles ou au fond de l'infini que gronde le roulement des tombereaux en marche. Et la grille fermée (Papa l'aura-t-il ouverte ?), – et la balance qui manque, – et Joseph… Où donc est passé Joseph ?

Guillaume se croit autorisé à répondre au nom de son père, M. Simler, seul chef de la fabrique Smi… hon !… de la fabrique ***Simler tout court***, que la fabrique ***Simler*** se regarde comme très honorée des sentiments que M. Boulinier veut bien lui témoigner. (Si le père avait ouvert la grille, Guillaume aurait entendu le long cri de chouette qu'elle pousse en tournant sur ses gonds rouillés : ***aou-uh !)*** Guillaume Simler est heureux d'ajouter qu'en son nom personnel, lui, Guillaume Simler, se plaît à espérer que ses rapports avec M. Boulinier se maintiendront sur un pied qui… parfaitement ! Enfin

M. Boulinier doit comprendre qu'un jour comme celui-ci n'est pas favorablement choisi, quelle que soit la nuance délicate des sentiments à exprimer, pour venir perdre le temps d'un homme occupé à prendre possession d…

Guillaume n'a pas plutôt dit, qu'il sent l'incongruité de sa réponse. Mais pour toute l'encaisse de la maison Rothschild, il n'aurait pu s'empêcher de parler comme il l'a fait ; ni même d'ajouter, avec sang-froid, que sans doute M. Boulinier ne se refusera pas à remplacer la balance qui fait défaut aux établissements Simler, en mesurant cet arrivage inopiné de charbon de terre au moyen du double décalitre dont il est le gracieux support.

« Aha ! La plai… aisanterie est de bon goût. Je ne peux que me fé… éliciter d'être entré en rararapports avec un cl… cl… client si, pour autant dire, aha, si spirituel. »

Un peu plus, M. Boulinier tomberait, de pur ravissement, dans les bras de Guillaume stupéfait.

« Mais pou… our me permettre de me livrer plus commo… odément à la joie, je ne dou… ou… te pas que, monsieur S… S… ***Smiler***, hum ! jeune ne me débarrararasse de tou… oute inquiétude au sujet d'un petit pa… apier qui porte la signature estimée de son pa… apa. »

Guillaume se rappelle alors avec horreur que la première échéance du marché conclu avec le petit M. Boulinier pour fourniture de laine tombe précisément ce jour-là.

L'aîné des fils Simler sent couler sous son crâne un sang de poix bouillante. Il faudrait expliquer à ce petit baril puant d'ail, à la suite de quel enchaînement de circonstances leur installation a été retardée jusqu'à ce brûlant après-midi de juillet.

Une gelée moite tombe sur Guillaume et paralyse sa pensée. Un piéton perdu au cœur de l'Australie Centrale n'est pas plus loin de tout secours humain.

Il se débat un court instant pour se rappeler ce qu'il y aurait à se rappeler. Bientôt il ne garde plus de cette dernière clarté qu'une trace lointaine. Il se raccroche à la notion qu'il existe, quelque part, un souvenir urgent, qui illuminerait tout.

Tant d'efforts l'épuisent. Il détourne, en le dodelinant avec lassitude, son crâne où le vide sonne la cloche. Les couleurs nationales belges disparaissent. Un second voisin, qu'il n'avait pas entendu venir, se tient à son côté gauche, et se penche vers lui avec roideur.

Son bicorne, son habit bleu barbeau et la plaque de métal qui lui cuirasse le cœur, annoncent le jour du mois à Guillaume, avec plus de certitude que ne ferait le calendrier. L'encaisseur de la Banque de France ne représente plus qu'un chiffre, le fatal ***trente et un***, dont le ***trois*** se dresse, sur sa queue enroulée, avec l'arrogance d'un créancier sûr de son droit, et dont l'***un***, symbole équivoque, nargue, commande et menace.

L'homme ouvre la bouche. Elle émet un grincement que Guillaume compare avec étonnement à celui que produit la grille de la fabrique : ***uou-uh !*** L'homme s'annonce lui-même par le mot dont le désignent les bonnes femmes :

« ***Uh !*** Voici le banquier ! ***Uouh ! »***

Mais déjà la plaque de blindage et le nez effilé ne sont plus qu'une image reculée au fond d'une route bien connue.

C'est la promenade des samedis soir. Père, en redingote, est coiffé d'un haut de forme évasé. Mère a son bonnet de Chantilly noué sous le menton par deux brides de soie noire.

Les enfants, enclos au plus juste dans leur culotte de fête, avancent entre les sorbiers des accotements, en soulevant sournoisement la poussière.

Il a fait chaud. Il fait encore soif. On a les pieds qui brûlent d'avoir trop couru sur la terre trop chaude. Un peu de fraîcheur sort du bois que la route contourne, et coule dans la gorge, à chaque respiration, comme du sirop de cerise avalé à petits coups. Les enfants surveillent à la dérobée les ombres suspectes que répand le bois. Des hannetons se jettent à travers le crépuscule avec un ronflement. Des crapauds écartent les herbes poudreuses du fossé ; dès qu'ils se croient seuls, ils laissent tomber leur appel sonore et liquide comme une goutte de cristal.

Mais le père s'est arrêté. Il cause avec un bouffi aux doigts chargés de bagues en simili. Mère se tient un demi-pas en arrière. Elle prêle l'oreille avec inquiétude.

Le colloque des deux hommes s'anime. L'étranger désigne à plusieurs reprises quelqu'un que Guillaume finit par reconnaître, quoi qu'il en ait. Il est question de Joseph et de lui. Aussi bien cette masse blanchâtre et apathique ne lui est pas inconnue.

Il regarde Joseph, Joseph le regarde. Ils voudraient bien être ailleurs. Est-ce d'avoir pensé à boire ? Ils n'ont plus chaud ni soif. Est-ce le vent du soir qui sort du bois ? Leur sueur se glace, ils claquent des dents.

Le père les appelle. L'étranger a sorti de sa poche un papier sur lequel il frappe avec violence du dos de la main droite. Guillaume le contemple fixement.

« Approchez ici ! » leur crie Simler entre ses favoris. Sa femme intervient :

« Hippolyte !

— Laisse ! Il faut apprendre ! Malheureux, avez-vous entendu ce que Monsieur vient de dire ? Est-ce vrai ? Est-ce vrai que vous m'avez ruiné ? »

Le bouffi les examine avec sévérité. L'acte notarié qu'il tient, entre ses doigts produit un petit clapotement. On n'a pas besoin de ce témoignage pour deviner que son détenteur dissimule, dans une poche de sa redingote, une petite topette de vieux schnick.

Le silence des coupables est un aveu. Ils se tiennent tous deux, les pieds dans la poussière, comme deux idiots. Une grande attente s'établit à la place de tous les bruits. Chacun sait, depuis Rouffach jusqu'à Soulzmatt, ce que peut être une colère du père Simler. Elle éclate d'un coup, comme le tonnerre un instant après l'éclair. Mais qui songerait seulement à sourire, s'il plaît au père de s'écrier, en s'éloignant sur la fin de sa phrase :

« Quinze minutes d'arrêt, buffet, les voyageurs pour Orléans changent de voiture » ?

6

Les deux Simler traversèrent Paris comme des colis insensibles. Puis ils subirent avec résignation, en gare de Troyes, des formalités de passeports dont le seul récit eût fait, dix-huit mois plus tôt, l'effet d'une bonne plaisanterie.

Des hulans coiffés en plat à barbe s'amusèrent grandement à les faire tourner comme des totons. Et ils tournèrent comme des totons pleins de soumission, inaccessibles à tout ce qui ne menaçait pas leur avenir, et n'était pas un lit pour se coucher et dormir. Puis ce furent les premiers champs de tabac ; leurs alignements prirent pour centre un point de l'horizon lointain et commencèrent aussitôt à pivoter de toute leur vitesse autour de ce centre, de manière à effleurer les voyageurs du bout de leurs rayons.

Il y eut un nouveau crépuscule, que des forêts de sapins et de chênes entassèrent autour d'eux. Alors une odeur aigre, les saluant dans leur langage natal, leur parla de grandes houblonnières ombreuses, et leur fit relever la tête en se regardant avec des yeux égarés.

Ils entrèrent en gare de Mulhouse lorsqu'ils désespéraient d'entrer jamais plus dans aucune gare du monde civilisé.

Ils s'installèrent à la buvette, sur une table de marbre étroite, outre deux portes ouvertes qui faisaient assaut de courants d'air. La bière leur fut apportée dans des verres épais, que la buée envahit devant eux, en témoignage de la fraîcheur du contenu. Ils considérèrent avec satisfaction la carrure massive, le teint clair, les cheveux blonds, et l'air de studieuse et loyale application du garçon, tandis qu'il arasait la mousse

des chopes avec une petite batte de bois blanc. Et quand ils eurent effacé la buée d'un coup de pouce, quand la bière leur apparut, à travers les cannelures du verre, avec son éclatante transparence, son pétillement musical, sa couleur vigoureuse et ambrée, alors un peu de confiance se fit jour dans le cœur des frères Simler.

Ils ne se dirent pas qu'ils rentraient dans leur pays pour hâter le moment où ils l'abandonneraient à jamais. Ni que chaque dépense qu'ils faisaient dorénavant augmentait le poids de leurs dettes, et constituait, à proprement parler, un attentat contre leur avenir. Ils se laissèrent tranquillement envahir par la sécurité que donne la terre où vous êtes né. Ils levèrent leurs chopes d'un même mouvement, heureux de sentir l'anse leur emplir la paume des mains. Ils échangèrent par-dessus le bord un regard rempli de connivence, et burent.

Une frange de mousse restait encore à grésiller sur leurs moustaches, qu'ils appelaient déjà le garçon. Il fallut leur servir deux portions de saucisses au lard, aux choux et aux pommes, que suivirent sans arrêt deux robustes côtelettes de veau, baignant dans leur jus, et perdues dans une prairie de haricots verts.

De manger creusait leur faim. Ils donnaient vers la carte, que le garçon avait négligemment oubliée sur la table, de terribles coups d'œil. Ils nettoyaient les raviers de faïence blanche, dans lesquels on les servait, avec de grosses éponges de mie de pain que leurs doigts charbonneux allaient chercher au cœur de la miche.

Les Simler se firent apporter chacun deux grosses tranches de galantine, quadrillées comme des cartes des États-Unis, et bordées par de mouvantes mers de gelée blonde, dont l'aspect glacé plaisait. Un compotier, que des

grosses cerises claires remplissaient, queues en l'air, d'un faisceau de baïonnettes vertes, leur donnait le goût de manger trop, pour fondre cet excès au jus acide des guignes.

Les portes se renvoyaient à présent le vent de la nuit par bouffées, comme on joue à la balle. Avec la nourriture et la fin de cette journée, entrait en eux une gaîté lourde et naïve. Joseph rejeta son chapeau de paille en arrière ; les lunettes sur le front, en bésicles de magister, il se mit à faire des bêtises. La stupéfaction des voyageurs fut grande de voir ce monsieur corpulent souffler gravement dans son verre pour s'asperger le nez de mousse, et affecter alors des mines de ouistiti offensé. Guillaume détachait avec non moins de sérieux la peau des charcuteries en bracelets, et, les ayant enfilées sur le col d'une carafe ventrue, décochait à la poitrinante effigie des œillades enflammées. Ces buveurs d'eau, que grisaient deux verres de bière, puisaient, à manger de la cochonnaille, des joies d'écoliers en maraude. S'ils avaient pu, à ce moment, faire venir des huîtres, aucune considération humaine, ni divine ne les eût retenus. Heureusement pour la loi de Moïse, la buvette de Mulhouse ne vendait pas d'huîtres, et un contrôleur jeta brusquement, par la porte, l'appel de leur train.

Ils payèrent à la hâte, s'emplirent les poches de cerises, et, les mains sciées par les poignées de leurs baluchons, partirent au trot dans la direction de leur quai.

Ils n'avaient plus d'indignation de reste pour la garde d'infanterie prussienne, dont les casques jetaient des éclairs quand les sentinelles passaient sous les lampes. Tout leur paraissait en ordre, et administré en vue de la satisfaction universelle. À peine installés dans leur compartiment, ils s'endormirent, sur leur séant, comme des bêtes de somme.

Les grands toits de Buschendorf couvraient des maisons blanches et basses, garnies de vignes et de rosiers grimpants. Et ces maisons blanches renfermaient nombre de gens qui attendaient de la décision des deux frères quelques lumières sur leur propre sort. Car, entre la moitié de Buschendorf et la fabrique Simler, il y avait une solidarité à peine moins sensible qu'entre les maisons blanches du bourg et leurs propres toits de chaume.

Quant à savoir quoi, de la fabrique ou de Buschendorf, pouvait être appelé le toit, et quoi, la maison, c'était là une autre question. Était-ce la fabrique, qui protégeait les maisons du bourg, à la façon d'un toit plein de bienveillance, y entretenant le clos, le couvert, la chaleur et la lumière ?

Ou bien était-ce le bourg, qui avait abrité les débuts de la fabrique, lui fournissant l'eau de sa roue, la pierre de ses murs, les bras de ses ouvriers, et jusqu'aux petites avances de fonds auxquelles les vicissitudes de l'industrie avaient contraint les Simler de recourir, en des temps qu'ils n'aimaient pas à voir préciser ?

Nul n'aurait su donner à la question une réponse satisfaisante. Buschendorf et la fabrique Simler étaient deux entités que l'imagination de la Haute-Alsace associait naturellement. On disait : les Simler-de-Buschendorf, non pas tant pour les distinguer d'une quantité d'autres Simler, en résidence entre la Forêt Noire et la Meurthe, que parce que ces Simler, qui vivaient et fabriquaient à Buschendorf, pouvaient vraiment passer pour le produit le plus caractéristique que Buschendorf eût, jusqu'à ce jour, manufacturé. Ils en incarnaient l'esprit, l'idéal, – je dirais même qu'ils en étaient la substance, si certains esprits n'étaient toujours enclins aux interprétations malveillantes.

Quand deux voyageurs en laine brute, en teinture de garance ou en savon pour foulons, voire deux marchands de bœufs, sans relations avec l'industrie de la laine, se rencontraient sur un des chemins qui reliaient Buschendorf au reste du monde, l'un d'eux manquait rarement de dire :

« C'est à Buschendorf que fous allez, mon camarate ? Une cholie petite ville. Fous connaissez sans aucun toute Hippolyte Simler, un homme pien capaple ? Non ? Alors son frère Myrtil, celui qui n'est pas marié, foyons, et qui a une tache de vin sur le côté cauche de la ficure, comme ça ? Non ? Alors Sarah Simler, la femme d'Hippolyte, qui est fille du Moïse Blum, le Lorrain ? Non plus ? Che ne fous temanterai pas, alors, si fous connaissez Wilhelm Blum, le marchand te trap, le peau-frère d'Hippolyte, un prafe homme, certainement, mais, entre nous, un peu schlemihl[1]. Tantis que l'Hippolyte Simler, foilà un caillard qui ne craint rien, un homme dont l'affaire fa, ma foi, très choliment, et qui est tout à fait pien. Nous poirons un verre de bière à l'arrêt de Soulzmatt, si fous foulez, et che fous ragonterai leur histoire tepuis qu'ils étaient petits carçons. Fous pensez si che les connais ! Défunt mon père, et Chonathan Simler, le père d'Hippolyte, étaient à l'école ensemble, et Chonathan n'avait soufent pas de quoi técheuner dans son panier, et c'était mon père qui lui tonnait sur le sien. Auchourd'hui, che changerais pien mon panier pour le sien, ha, ha !… »

Ainsi, une fois de plus, Buschendorf se trouvait associé aux destinées de la famille Simler, comme, si le bourg était

---

[1] Engourdi.

sorti, tout armé, de l'activité et de l'esprit avisé de la famille Simler.

C'était un honnête petit bourg de deux mille âmes, sans faste ni prétention, et la demeure seigneuriale des Simler était à l'avenant. Une vieille maison carrée dont les deux étages se couronnaient simplement d'un grand toit de tuiles plates aux courbes ventrues. Un bout de grille, quelques mètres d'allée et trois marches de perron suffisaient à séparer le « château » de la rue. Les marches étaient de grès mâchuré, cassé aux coins. Les pas avaient depuis longtemps chassé le gravier en petits tas le long de la bordure d'œillets. La grille n'avait pas deux mètres de haut ; elle avait perdu tout souvenir d'une couche de peinture ; chaque printemps, Sarah Simler disait, d'un air détaché : « il faudra m'envoyer Pouppelé pour repeindre la grille » ; et, chaque printemps, Hippolyte haussait les épaules d'un air excédé en répondant : « elle est encore assez bien comme elle est. Elle peut ma foi attendre. J'ai besoin de Pouppelé. »

Pourtant, si négligé qu'il fût, ce bout de grille contenait en soi une vertu aristocratique suffisante pour gonfler d'orgueil le cœur des Simler. On disait aux étrangers : « Vous trouverez facilement : une maison, avec une grille sur le devant, à main droite, passé la place, une grande et belle maison. Il n'y a pas à s'y tromper. D'ailleurs vous n'aurez qu'à demander monsieur Hippolyte, n'importe qui vous indiquera tout de suite. C'est la seule grille dans Buschendorf. »

Plus d'une fois, par la suite, en des circonstances délicates pour l'orgueil ou pour la dignité, le souvenir de trois marches de grès, de quelques mètres cubes de gravier, et d'une petite porte de fer déteinte fut un réconfort plus efficace

que bien des exhortations. Ce soir-là, le gravier de rivière criait sous des pas inégaux, et deux ombres erraient entre la grille et le perron. La lune, à son dernier quartier, n'était pas levée. La démarche hésitante des ombres semblait le va-et-vient monotone d'une navette, avec laquelle on aurait lentement tissé une étoffe d'anxiété.

« Je te le répète, Hippolyte a eu raison, et tu dois avoir confiance dans tes fils. Ils auront fait pour le mieux. Je connais Guillaume. » L'homme qui parlait ainsi avait une voix sourde. Quand il tournait le dos à la grille, ses épaules entaillaient le mur bleuâtre de la maison ; chaque fois que le pied gauche posait à terre, la masse fonçait tout à coup, comme si elle avait buté sur la came d'une machine-outil. Il était coiffé d'une petite casquette molle, que le crâne gonflait par l'intérieur.

La femme semblait, près de lui, d'une haute taille. Ses deux mains croisées bas devant sa jupe faisaient seules tache sur l'ombre uniforme de sa silhouette.

« J'ai confiance dans Guillaume, dit-elle ; Joseph sait aussi ce qui se doit. Mais ils sont jeunes, ils peuvent avoir eu leurs idées. Et Hippolyte est si entier !

— Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Hippolyte n'était pas en état de partir lui-même.

— Il fallait rester ! »

La voix de la femme était parcourue de sonorités âpres. Elle redressait en marchant sa taille maigre. L'homme sembla baisser la tête.

« Tu ne donnes pas tort à Hippolyte, je pense, Sarah ? »

Elle fit attendre sa réponse tout le temps qu'ils mirent pour aller du perron à la grille. Alors elle s'arrêta et regarda la route où nul bruit ne se faisait entendre.

« Que suis-je, pour donner tort à quelqu'un ? M'a-t-on consultée ? »

L'homme se tut à son tour, comme si les mots qui venaient d'être dits avaient une signification lointaine et irréfutable. Ce fut la femme qui rompit le silence, après avoir poussé un soupir, et sur un ton singulièrement plus bas.

« À quoi bon, d'ailleurs ? Rester ou partir. Tout est à recommencer, de toutes manières. Du moment qu'Hippolyte et Myrtil étaient de cet avis, et les garçons d'accord…

— Les Altermann restent.

— En quoi ce que les Altermann ont décidé concerne-t-il Hippolyte et son frère ? »

L'accent rapide et sifflant de cette réponse fit battre en retraite le boiteux, avec la soumission d'un homme rompu à ce genre de manœuvre. Il s'humilia sans honte :

« Certainement Hippolyte n'a pas besoin qu'on lui indique sa route. »

Et comme la femme, en se taisant, paraissait l'encourager, il réitéra :

« C'est toujours lui qui nous a montré la nôtre. Joseph… Joseph est tout son portrait. Ton Guillaume tient plus de toi.

— Je ne sais pas. Peut-être Guillaume est-il plus… »

La pensée qui lui venait fut sans doute de celles qu'on enfouit, car elle ne poursuivit pas.

Une fenêtre ouvrait dans le mur un rectangle de lumière. Des silhouettes s'y voyaient, allant et venant. Au passage, leurs ombres tombaient sur le jardin. La bordure impassible des œillets agrémentait leurs déformations d'accidents imprévus.

Une de ces ombres s'allongea soudain sur l'allée de gravier, et s'y arrêta. Ses deux bras dressés en croix ne laissaient aucun doute sur la violence des sentiments qui agitaient son propriétaire.

Sarah Simler, escortée du boiteux, s'en retournait à ce moment de la grille vers la maison. Elle demeura interdite à contempler cette monstruosité douée de vie, qui remuait en silence devant ses pieds. Elle la désignait du doigt à son compagnon, quand l'ombre sembla se replier et, après une hésitation, s'enfuit à toute vitesse vers le sorbier où elle se perdit.

La femme ne retint pas un grondement.

« Myrtil… Myrtil ne *lui* laissera-t-il donc jamais la paix ? »

La porte de la maison s'ouvrit ; un flot de lumière descendit le perron ; une silhouette se dressa avec autorité ; une voix cria :

« Sarah ! Sarah ! – et toi aussi, Wilhelm. »

L'homme avait ajouté ce nom en entendant le pas du boiteux grincer sur l'allée. Mais il était visible que la présence ou l'absence de Wilhelm ne lui importait à aucun degré.

7

Ils se trouvèrent quatre, quand le boiteux eut refermé derrière lui la porte de la salle.

Un corps très puissant, assis dans un voltaire, tournait le dos à la lumière. Sa tête penchait en avant ce qui découvrait une nuque sanguine, labourée de plis.

Celui qui avait appelé se tenait droit, un poing sur la table.

Une cravate noire de doctrinaire aidait son cou à élever sa tête au-dessus de sa longue maigreur. Le squelette agile de ses mains bistres avait peine à sortir des manches un peu longues de sa redingote, de coupe militaire, que des épaules horizontales, étroites, carrées, nerveuses arrêtaient brusquement.

Affouillée comme une écumoire, la face projetait trois saillies, sur lesquelles la peau se tendait, rappelant l'ivoire d'une bille. Deux rigoles pleines d'ombre la barraient en travers, l'une, la plus haute, sous l'auvent des sourcils, l'autre au-dessous du nez. C'est dans la première que résidait le regard de Myrtil Simler, de la seconde que sortaient les inflexions métalliques de sa voix. Serré aux tempes, le crâne d'oiseau filait en arrière, entraînant des oreilles fines, pointues vers le haut. Deux câbles de chair brune en partaient pour aller se perdre sous la cravate. Ils assuraient à cet ensemble un fier rejet en arrière, et empêchaient la tête de Myrtil Simler de prendre jamais les inclinaisons propres aux caractères sans énergie.

Enfin, harmonie dernière, un nez délicat, tranchant comme un cimeterre more, évidé sous le cartilage et vigoureusement busqué, affirmait une filiation pure de tout mélange. Aristocratie que ne démentait pas la cambrure du pied, sous la chaussure carrée à élastique.

Jamais juge de cour suprême ne regarda ministre s'asseoir au banc des prévenus avec un air de dignité aussi impérieuse que le frère d'Hippolyte Simler, lorsqu'il considérait l'entrée, dans la salle où il se tenait, de Sarah et du boiteux.

Au moment où ce dernier fermait la porte derrière soi, il tourna son masque de justicier vers l'homme à la nuque large et prononça ces mots :

« Hippolyte, voici Sarah, et ton beau-frère. »

N'y aurait-il pas eu le son de voix rauque et martelé sur lequel ces mots furent dits, il y aurait encore eu matière à s'étonner. Car leur signification, en apparence anodine, ne s'accordait pas avec le ton sévère de celui qui les avait prononcés. Et surtout, parce qu'en se détournant celui-ci avait fait avancer dans le rayon de la lampe une joue ravagée par une large plaque lie-de-vin, au-dessus de laquelle un œil sanglant lançait un regard chargé d'indignation.

Du voltaire, sans que la nuque se relevât, monta une voix large et grasse.

« Quelle heure est-il ? Les enfants ne devraient-ils pas être là ?

— Il n'est pas encore dix heures, Hippolyte », répondit le boiteux en avançant d'un pas sous le regard méprisant de Myrtil. En parlant, il sortit de sa poche une vieille montre en

or jaune, à double boîtier, dont la clé pendait après une chaînette.

« Ils auraient pu envoyer une dépêche, j'imagine », continua la nuque.

Myrtil tourna son masque justicier vers sa belle-sœur, et sembla prêt à peser la réponse qu'il en attendait.

Sarah décroisa ses mains de dessus sa jupe de satin noir à ramages. Elle repoussa un des rubans qui pendaient de son bonnet, et soupira :

« Un peu de patience, Hippolyte. Les enfants n'ont pas dû avoir grand temps à eux. Dieu sait dans quel état de fatigue ils vont rentrer. S'ils n'ont pas fait tout selon ton idée, modère-toi. Tu sais qu'ils auront agi pour le mieux. Myrtil et toi arrangerez ce qui ne sera pas comme cela doit.

— Ce sont là des choses faciles à dire dans un ménage ; en affaires, signé, conclu. »

Ces mots tombèrent des lèvres minces de Myrtil comme autant de coups de marteau sur l'enclume de la conscience publique.

Ayant dit, il redressa sa haute taille d'un coup sec.

Une houle courut dans la Nuque ; une sorte de rugissement se répercuta dans la pièce :

« Signé ? Et pourquoi auraient-ils signé ? Qu'est-ce qu'ils auraient signé ? On ne ***signe*** pas, quand on risque d'engager son père, sa famille, sa fortune.

— Vous avez donné votre procuration, Hippolyte, » souffla le boiteux d'une voix douce. Sarah haussa les épaules, et marcha d'un pas contenu vers le buffet, qu'elle ouvrit.

Mais il s'était fait un mouvement dans le voltaire. Hippolyte s'était retourné. Quelque chose comme une marée entra dans le jour de la lampe. Une masse plate à force de largeur, carrée, filigranée de couperose à l'emplacement des joues, et adossée à un de ces crânes épais dont la façade monumentale fait sentir le volume et l'épaisseur.

Des favoris gris et drus élargissaient encore l'entablement jaunâtre des chairs. Les traits qui formaient le visage étaient ramassés au cœur de cette face. De sorte que cet homme ne vous regardait jamais qu'avec le milieu de sa figure. La plus grande partie de cette plaine échappait aux mouvements qui en agitaient le centre. Il semblait toujours tenir une moitié de l'horizon sous son regard. De là, cette fixité qui n'avait rien d'humain, mais évoquait les lenteurs propres aux mouvements naturels. Son immobilité était astronomique.

Sa fascination s'arrêta sur le boiteux. Il le mit au centre de son attention, et sembla pincer son image entre ses sourcils, comme s'il avait fait effort pour ne pas égarer une si chétive silhouette dans une contemplation de plus vaste envergure.

« Es-tu devenu imbécile, Wilhelm ? »

Au son impérieux des syllabes qui moussèrent entre ses favoris, et de là roulèrent hors de ses lèvres, de la vaisselle trembla du côté du buffet.

« Imbécile, Hippolyte ? Que veux-tu dire ? » répondit le boiteux avec une parfaite simplicité. Mais il était clair que la voix sourde n'avait pas l'avantage.

« Imbécile ? Ou malveillant ?

— Ran ! » fit Myrtil en se redressant d'une saccade pour examiner de plus haut celui qu'on traitait de la sorte. Wilhelm ouvrit sans défiance dix gros doigts pleins d'honnête conviction, et offrit la paume de ses mains en gage de ses sentiments :

« Quand tu as signé une procuration à tes fils…

— Qui a parlé, d'abord, ici, de papier timbré ? » parla la Face.

« Ran ! » appuya Myrtil.

« M… moi, Hippolyte, je ne songe pas à le nier, mais…

— Mais ? » hurla l'autre. « Je vais te dire ce qu'il y a dans ce ***mais :*** il y a, qu'à l'heure qu'il est, mes deux fils sont je ne sais pas où, et que, je ne sais pas où, avec eux, dans un portefeuille, dans une valise, ou dans le tiroir d'une table de nuit, il y a le papier timbré, au bas duquel tout le monde peut lire la signature de Hippolyte Simler ; et que, tu vois bien cette lampe, et cette table, et le tapis qui est sur cette table, et l'argenterie, et la maison qui est là, et la fabrique, les métiers, la laine, mon habit, – d'un mot écrit avec cette signature on peut tout perdre, tout détruire, tout donner et… Sarah ! apporte-moi la plume avec laquelle j'ai signé !

— Ran ! » appuya Myrtil.

« Et quand j'ai écrit ces deux mots : HIPPOLYTE SIMLER, sais-tu toi, ce que j'écrivais ? Écoute voir, c'était : SIMLER RUINÉ.

— Y penses-tu ? » s'écria Sarah du fond de la salle.

« À quoi d'autre veux-tu que je pense ? Mon nom court le monde sur un papier blanc, et vous ne m'avez pas encore enfermé à l'hôpital des fous ? Apporte-moi la plume, je te dis. C'est la première fois qu'on aura vu un homme se séparer de lui-même et rester dans son fauteuil sans bouger, pendant qu'il s'en va dire à la terre entière : « qui veut la fabrique de Simler ? qui veut l'argent des Simler de Buschendorf ? » As-tu cette plume ?

— Mais enfin, s'écria le boiteux avec plus de vigueur qu'on ne s'y serait attendu, ta signature ne court pas le monde toute seule, ni entre des mains d'ennemis. Tes enfants…

— Mes enfants sont mes enfants. D'où vient que j'en ferais mes maîtres ? Que je leur donnerais sur moi plus de pouvoir que n'en avait mon père ***seelig***[2] ? »

Myrtil, secoué par une émotion tragique, faisait hocher, sous la lumière de la lampe, le damier de son visage. Ses yeux allaient avec précipitation de son frère au boiteux. Celui-ci s'avança en jetant vers le fond de la salle le regard désespéré du médecin qui renonce à une cure. Il posa sa casquette sur le bord de la table et dit :

« S'il doit sortir du mal de cette procuration que tu as donnée à tes fils pour traiter en ton nom, je te permets de

---

[2] Défunt.

n'accuser personne que moi. C'est moi seul qui te l'ai conseillé. Je persiste à croire qu'ils auront justifié la confiance que tu as mise en eux.

— Cela est bon, Wilhelm ; je connais mes fils mieux que personne, et nous allons être bientôt fixés, je pense, » répondit le maître de la maison d'un ton sans réplique. Et il dirigea son visage vers sa femme, comme s'il la rendait personnellement responsable de l'exacte arrivée des deux fils.

« En tout cas, ajouta-t-il en faisant de nouveau rentrer Wilhelm dans son horizon, je peux être fou, je ne suis pas encore débile d'esprit. Si j'ai donné ma signature, je ne l'ai fait qu'à bon escient. Personne, pas même Myrtil…

— Ran ! fit ce dernier, en choquant nerveusement la table de la main qui s'y appuyait.

« … ne m'a encore fait accomplir une chose que je n'avais pas résolu d'accomplir. »

Un rouleau compresseur ne rend pas une chaussée plus plate que ne fut la conscience du boiteux après cette admonestation. En vérité, on l'eût beaucoup étonné si on lui avait appris que nulle diplomatie n'aurait su procéder avec plus de prompte habileté que la sienne pour éteindre la colère du grand Simler, et qu'en faisant assumer au fabricant la responsabilité de la procuration, le petit Blum avait retiré à son orgueil son meilleur aliment.

Mais de telles finesses, encore que fréquentes, étaient bien perdues pour la satisfaction de celui-là même qui en usait. La voix de Simler n'avait pas fini d'envoyer ses échos orageux dans les coins de la salle, qu'une abjecte humilité avait pris place dans le cœur de Wilhelm. Il tira à lui sa casquette, qu'un moment d'expansion lui avait fait poser sur la

table, et baissa le dos, à la lettre, sous l'œil courroucé des deux frères.

Quand Sarah apporta à son mari, non sans hésitation, l'écritoire et le porte-plume qu'il lui avait demandés, elle répondit, elle aussi, au coup d'œil de son frère, par une expression qui confirmait ce dédain :

« Qu'est-ce qu'un Blum de Thionville peut savoir des décisions et des desseins d'Hippolyte Simler de Buschendorf ? Et quand même ce Blum de Thionville serait mon propre frère, il n'a qu'à se regarder pour apprendre qu'il n'est pas d'un clan qui puisse poser son pied là où les Simler posent le leur. »

Wilhelm n'avait pas besoin de se regarder, pour sentir peser sur lui, au moral comme au physique, les épaules, le regard et l'opinion des deux Simler.

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en psychologie, pour savoir quel capital constituent un dos rond, un pied-bot, deux yeux étonnés, bigles, sans couleur, des cheveux de teinte indécise, plutôt roux, toujours gras, partout rares, une peau en râpe à fromage, et une voix dépouillée de toute arête tranchante. Principalement quand c'est là votre lot personnel, et que vous le mettez, depuis quarante-cinq ans, à l'épreuve quotidienne du vaste monde et de ses circonstances.

Le vaste monde, en effet, dans son ordre suprême et sa parfaite sagesse, sait se montrer plus aigre pour la disgrâce d'une échine ou l'inconvenance d'une démarche, qu'il ne sait marquer à quel point lui sont indispensables la bonté d'une bouche sans malice, la malice d'un brave nez épais, plein de sensuelles bontés, la cordialité d'un dos fidèle, et le geste fraternel d'une courte main velue, aux ongles carrés.

Pour l'heure, Wilhelm Blum, mal à l'aise dans ses attributs physiques, et gêné aux entournures par un indéfinissable complet gris, venait de reprendre, dans sa main, le couvre-chef laineux qu'un moment d'expansion lui avait fait poser sur le bord de la table ; et il recueillit, pour en enrichir sa collection, le regard par lequel sa sœur le rejetait hors du clan Simler.

Toutefois un anneau entourait un de ses doigts, à la manière dont un cercle entoure un petit tonneau. Et cette alliance signifiait mariage, famille, maisonnée.

Les Simler étaient grands. Mais, à ce moment, il ne semblait pas que leur humble beau-frère, le marchand de drap Blum, fût accompagné d'une femme. Pourtant l'heure était tardive, s'il était encore là, ce n'était pas, apparemment, dans un but intéressé ; s'il prenait la parole, ce n'était pas à l'occasion de ses affaires privées ; si les conjonctures étaient angoissantes pour quelqu'un, ce ne semblait pas être pour lui.

Il était là, loin des siens, cherchant les moyens propres à apaiser le courroux d'Hippolyte Simler, et occupé à attendre ses deux neveux, retour de leur voyage dans l'inconnu.

Ainsi vont les choses. Il est de mauvais goût de s'en étonner. S'en émouvoir est une faiblesse. Les remarquer même, superflu. Wilhelm Blum savait ce qui se doit.

Mais un pas cria sur le gravier ; il ne put se tenir de tirer précipitamment sa grosse montre-oignon. Myrtil tourna d'un geste acerbe la tête sur l'épaule gauche. Les bras de Sarah déposèrent sur la table l'écritoire où l'encre venait de se changer en plomb. Seul Hippolyte demeura immobile.

« L'heure… l'heure pourtant n'est pas encore venue, » grogna le marchand de drap. Deux coups secs rappelèrent

qu'entre les occupants de cette salle et le monde il n'y avait qu'une porte.

Une figure aux yeux vifs, appuyée sur deux fortes moustaches, se montra.

« Rien encore, monsieur Hippolyte ? Madame Hippolyte, je vous salue. »

Il s'habituait au jour médiocre de la salle.

« Bonsoir, monsieur Myrtil. – Ah ! »

Ce ***ah*** fut le lot de Wilhelm, auquel l'arrivant se contenta de tendre la main avec un mélange merveilleusement dosé de familiarité, de protection, et tout à la fois de respect ; Blum, après tout, était beau-frère.

« Comme tu vois, Fritz, » répondit monsieur Hippolyte avec le milieu de sa figure. Il y eut un silence. Puis le chef de la maison Simler ajouta :

« Rien ! » sur un ton si brusque, que chacun sursauta. Fritz parut gêné d'avoir trahi son impatience. Il gonfla sa lèvre sous sa moustache tombante.

« On avait pensé, des fois, qu'une dépêche… »

Son patron le regarda fixement, et abattit les deux coins de sa bouche ; il en résulta une étonnante expression de mépris.

« En voilà encore un qui ne sait pas attendre. Retiens ça, Fritz : si tu veux réussir dans la vie, c'est attendre, et comprendre. »

Cette belle morale proposée à l'admiration de ses auditeurs, le fougueux vieillard en oublia aussitôt la substance. Ses

sourcils s'arc-boutèrent l'un contre l'autre, pour maintenir sous ses yeux l'insignifiante silhouette de son interlocuteur, et il reprit, avec de nouveaux orages dans la voix :

« Fritz Braun, toi et les tiens, vous attendez, et pourtant vous ne savez pas pourquoi vous attendez, vous ne savez pas ce que vous attendez. Quel est votre motif ? Il faut un motif pour tout, même pour se soucier et pour attendre. En avez-vous un, vous ? Si je pars, les bâtiments restent, il viendra bien un Prussien pour remonter la fabrique et vous donner du travail. Vous n'avez aucun motif, ni toi, ni tes camarades, de vous soucier du retour de mes fils. »

L'Alsacien restait immobile sous cette averse de pensées injurieuses. Il donnait aux plans martiaux de sa figure l'expression la plus niaise qui fût en son pouvoir.

Hippolyte Simler poursuivit, un ton plus haut :

« Pour moi pour moi, mon frère Myrtil, ma femme, la question est différente. Tu vois cette plume, Fritz ? »

Bien qu'habitué aux sorties inattendues du fabricant, Fritz fut pris au dépourvu. Une main à demi monstrueuse, grasse jusqu'au refus des chairs, s'allongeait du voltaire vers la table. Elle recouvrit l'écritoire, et saisit le frêle bâtonnet de sapin.

« Regarde, ce n'est ni gros ni lourd. Combien faut-il de temps pour écrire un nom avec cette petite plume ? Eh bien ! cela a suffi et ***voilà*** pourquoi tu me trouves, à cette heure, en train d'attendre le retour de mes fils sans savoir si je suis encore chez moi, si je suis encore fabricant, ou si je dois tout quitter pour recommencer, ailleurs. Voilà ***mon*** motif, à moi. Quand la tête est faible, il faut que les jambes soient fortes. La tête a été faible un jour, Fritz. Peut-être des gens en ont

profité. Que cela serve de leçon à tous ceux qui s'en remettent à autrui ! »

Un craquement marqua la fin de cette phrase. La main monstrueuse fit un geste, et les tronçons du porte-plume allèrent rouler dans un coin du plancher. Myrtil poussa un ***ran*** ! plus saccadé que de coutume, puis un silence irrespirable occupa la pièce. Tête basse, Wilhelm repassait vainement, dans sa mémoire, les arguments de sa justification. Fritz Braun essayait de dissimuler sa terreur sous son air nigaud, et se trouvait trop amplement renseigné. Sarah regardait son mari avec une sombre admiration.

Fritz se décida à parler :

« Monsieur Hippolyte, ce n'est pas l'occasion qui fait le larron, ni le travail qui fait l'ouvrier. Il y a des hommes qui ont confiance les uns dans les autres. Vous dites des choses, et nous les croyons. Vous allez de l'avant, on vous suit. Avec vous, on ne s'est jamais fourvoyé. Monsieur Guillaume et monsieur Joseph sont des fils dont on peut se montrer fier. Quoi qu'ils aient conclu, ce sera pain blanc pour nous. Ça, mes camarades ne m'ont pas envoyé vous le dire. Mais je le dis tout de même, et pour moi, et pour eux. Voilà. »

Ce fut au tour des moustaches claires de se gonfler, des sourcils droits de remuer, et la face alsacienne prit des plans plus martiaux que jamais.

À part soi le contremaître pensait :

« Zum Teufel[3] ! Ce diable d'homme vous en fait toujours dire plus qu'on n'avait dans l'idée. »

Hippolyte le tenait sous le commandement impassible de sa face. Blum regardait ses pieds. Myrtil semblait pris à la gorge par sa cravate noire.

La tâche de l'alto, dans l'orchestre, est d'émouvoir avec les moyens les plus ingrats. Or il déplaisait à l'orgueil de la fabrique Simler de reconnaître ses dettes morales. C'était à une voix de femme qu'était, d'habitude, abandonné ce soin.

Sarah s'avança, de ce pas tranquille et dompté qui lui avait fait donner le nom de ***Königin Simler***[4].

Une dignité sans tache rehaussait sa maigre stature de femme vieillissante. Elle ne permettait à aucune ride de trahir ses sentiments sous le vernis impeccable, légèrement jauni, qui semblait enduire la peau de son visage.

La loi de l'Orient, qui fait tout avec sagesse, car elle connaît l'homme depuis le jour de la Création, a pris ses mesures pour que la femme reste la société d'un seul, et ne circule pas, de l'un à l'autre, comme un objet de convoitise et un sujet de discorde. Aussi Sarah dissimulait-elle ses pauvres bandeaux gris, ainsi qu'elle avait commencé à le faire, le lendemain de ses noces, pour les lourdes nattes de sa jeunesse. Sa mère, avant elle, agissait de même ; sa bru avait reçu d'elle son exemple. Un ***tour*** de soie noire encadrait l'ivoire des tempes. Les boucles qui tombaient devant les oreilles, sous les rubans

---

[3] Diable.

[4] Reine Simler.

d'un somptueux bonnet de chantilly, étaient de faux cheveux. Mais parce que la duperie est née sur le continent des sandales souples, et que la coquetterie attendait notre mère Ève à la porte du Paradis, un fil de soie blanche, cousu au milieu du *tour*, simulait la raie qui sépare les bandeaux.

Deuil par lequel se célèbre, de génération en génération, la dispersion des tribus…

Seules la blancheur d'un col de lin blanc, rabattu sur la soie noire du corsage, et celle des deux mains croisées sur le ventre, interrompaient la livrée funèbre.

Une telle femme, silencieuse, secrète, et reconnue maîtresse chez elle, prend vite l'air de royauté devant lequel tout s'incline. Les moins hautes s'en trouvent grandies. Sous l'impérieux accent qui partageait son front, de part et d'autre d'un grand nez, saillant et busqué en forme de commandement, Fritz Braun pouvait voir deux yeux qui se posaient sur lui sans crainte. Velours qui sort ravivé de sous le fer chaud, ressouvenirs lointains, ironie sur le présent, regrets du passé, calme douloureux du cœur. Une science certaine, une ignorance profonde, connaissance exacte de ses limites, vaillance en deçà, résignation au delà. Ce regard d'enfant trop précoce, de mère à jamais innocente et de vieille femme narquoise, dominait la solide virilité de l'Alsacien. Et la phrase de renonciation qu'on prononçait à Buschendorf résonnait à ses oreilles : « Celui-là qui est pris entre la bouche de l'Hippolyte Simler et les yeux de madame Hippolyte, il n'en fait plus à sa volonté. »

« Nous traversons de tristes instants, Fritz Braun. Mais vous venez de dire les seuls mots qui pouvaient atténuer le chagrin de mon mari. Ce sont de ces choses qui ne s'oublient pas. Vous voyez où nous en sommes. Toute notre vie est remise en balance. Mais, si vous, et vos amis…

— Attention ! se dit le contremaître.

— … vous êtes avec nous, je n'ai plus aucune raison de craindre le retour de mes fils. »

Braun sent une corde se nouer au fond de sa gorge :

« Si nous ne sommes pas quarante à vous suivre, hommes, femmes, enfants et bois de lits, je rentre comme rattacheur à la filature.

— Je peux y rentrer sans attendre, » se répond incontinent le Braun intérieur. « Et le plus fort de l'affaire, c'est qu'elle ne l'a pas fait exprès ! »

Car, à la grande colère de ce Braun-là, l'autre, le diplomate député aux informations, se met tout simplement en devoir de manger le morceau :

« Pourquoi ne venez-vous pas faire un tour dans Buschendorf, monsieur Hippolyte ? Pas de crainte de rencontrer un Prussien ; ça se couche avant les poules. Une petite promenade vous vaudrait ma foi mieux que de rester là à vous faire du mauvais sang. Vous verriez qu'à l'heure qu'il est, il y a encore de la chandelle allumée, dans la ville. La chandelle, ça peut éclairer de braves gens. Alors, vous croyez qu'on vous aurait laissé quitter le pays sans tambour ni trompette ? On n'achète pas le même pain avec l'argent allemand qu'avec l'argent français. Il peut venir un ***Preuss*** quelconque ; s'il veut du travail, il faudra qu'il l'apporte avec lui. Nous, on n'a jamais fabriqué que du drap Simler, et le drap Simler, c'est du drap français. Il y a le vieux Hermann qui a vendu ses quatre couverts d'argent, il y a Gottlieb et la Gottlieb qui ont engagé leur mobilier, il y a Pouppelé qui s'est procuré un gros manteau et des galoches fourrées pour son petit, il y a Mayer qui ne quitte plus la gare pour être le premier à les voir débarquer,

il y a, tout le long de la Hauptgasse[5] autant de visages aux fenêtres qu'il y a de Baumann, de Hauser, de Kapp, de Zeller, de Franck, – tout cela parce que dix heures approchent, qu'à dix heures il y a encore un train de Mulhouse, et qu'il ne faut pas être le dernier à faire son paquet, si les jeunes gens nous arrivent en sonnant le boute-selle. C'est notre jour de mobilisation, à nous. La guerre, elle est peut-être finie, d'un sens ; de l'autre, elle ne fait que de commencer. Et moi qui suis né Alsacien en Alsace, je vous jure bien que je ne respirerai à mon contentement, qu'une fois qu'on aura maintenant, sauf votre respect, foutu le camp de ce pays-ci.

— Ma parole, ils ne s'en seraient jamais doutés ! » observe incontinent le Braun intérieur. La lèvre de Sarah se met à trembler ; elle étend la main. Mais déjà Myrtil se charge de conclure par une sentence mâle : il tourne vers son frère son profil à triple étage :

« Après tout, tu constates qu'il ne faudra pas longtemps pour reprendre la fabrication. »

Et Braun reconnaît une fois de plus, qu'auprès d'un Simler, tout homme, peu ou prou, fait figure d'enfant.

---

[5] Grand'rue.

8

Ce n'était pas faute de s'être figuré les mille façons dont pourrait s'effectuer la rentrée de ses fils ; mais quand, à cette minute précise, le bouton de la porte commença silencieusement à tourner sur lui-même, et, empruntant le timbre d'une voix bien connue, dit : « c'est moi ; qu'y a-t-il ? », les yeux de Sarah se dirigèrent droit vers lui, et son souffle se suspendit sous son palais.

La porte s'ouvrit sans un grincement des gonds. Le coin fatigué d'un sac de cuir noir parut d'abord. On entendit un soupir. Les quatre hommes se rendirent alors compte, successivement (ce fut Wilhelm le premier, puis Fritz Braun le second), qu'il se passait quelque chose. Et Guillaume Simler fut là, aussitôt suivi de Joseph, tandis qu'éclatait au loin l'aboiement tardif d'un chien.

« Houph ! Bonsoir. »

Il convient de glisser sur les quelques instants qui suivirent. Ce que la maternité s'adjugea de licences, et l'oubli que deux gaillards charbonneux firent de leur dignité, ne sont pas des sujets dans le détail desquels il soit bienséant de vagabonder.

Wilhelm dépensa une satisfaction suffisante pour alimenter toute une vie d'oncle, en exclamations du genre de : « Ces carçons ! ces carnements ! » Cependant Myrtil, mal adapté à cet aspect inopiné de la situation, tendait vers la fenêtre l'auvent de ses sourcils, et sommait impérieusement Fritz Braun de lui expliquer par quel sortilège le gravier de l'avenue n'avait point crissé sous les semelles des deux voyageurs.

« Où ? où ? » interrogeait Wilhelm à voix basse, en pressant les unes après les autres les mains de ses neveux. Mais aucun des deux ne jugeait bon de lui répondre.

Toutefois, chacun finit par sentir que des manifestations, même exagérément prolongées, ne suffisent pas à résoudre toutes les difficultés de la vie industrielle. À défaut d'autre rappel, la présence d'Hippolyte eût tari avec promptitude la source de si nobles épanchements.

Il n'avait accueilli l'entrée de ses fils par aucun geste apparent ; car on ne peut appeler de ce nom une modification de son teint, qui, de rouge brique, était passé à un gris jaune du moins rassurant aspect. Tout au plus sa bouche se tiraillait-elle sans émettre un son, et son index congestionné se levait-il par saccades vers les nouveaux-venus.

Un souffle rauque de taureau inquiet fut sa manière d'entrer en conversation ; il eut pour effet instantané de produire le silence. Guillaume achevait de noircir un mouchoir au contact de son front ; il s'avança vers la table :

« Bonsoir, père.

— Hé ? » fit le père. C'était autre chose qu'il attendait. La voix de son fils revint à cette espèce de jappement nerveux dont il avait fait usage, l'avant-veille, avec l'homme d'affaires cardiaque.

« Père, on t'apporte du nouveau !

— Hé ? » fit encore le père ; mais le ton n'était plus le même. Joseph emmanchait ses lunettes sur ses oreilles ; il vint à l'aide de son frère, mais crut sage de choisir les voies détournées de la jovialité :

« C’est bien à monsieur Hippolyte Simler, fabricant de drap à Vendeuvre, que…

— Où ? » fit le vieillard avec un cri de gorge ascendant.

À Vendeuvre, dans… l’Ouest, père, » appuya Guillaume en dévorant son père du regard.

« Vendeuvre ?

— Vendeuvre ! »

L’exclamation de Myrtil détruisit le ton triomphant de Wilhelm Blum.

« Che m’en doutais, che m’en doutais ! » ajouta Myrtil avec désespoir, et il frappa la table du plat de la main. Hippolyte se pencha en avant :

« C’est *là*, *là* que… ?

Guillaume répondit oui de la tête. Joseph, confiant dans sa tactique, assujettit ses lunettes et, s’inclinant derechef :

« … fabricant de drap, à Vendeuvre, et proprié… »

Il n’acheva pas. Son père s’était dressé. Le voltaire, ébranlé, bascula avec tapage, et tendit vers la lampe son ventre crevé, entre quatre roulettes virantes. Le vieillard domina sa famille de toute la hauteur de sa tête :

« Vous avez… a-che-té ?

— Ran !

— Nous avons… acheté, » répondirent les lèvres blanches de Guillaume ; ses yeux ne quittaient pas les yeux paternels. Il amenait déjà le papier timbré hors de sa poche intérieure, quand la main de Joseph coupa net son geste.

« Pas eu le temps de demander votre avis par dépêche. Il fallait… fallait se décider sur-le-champ. Si c'était à refaire, nous… je vous le jure ! »

Quand l'avocat se tourne vers l'assemblée, cela n'est pas d'un présage favorable pour la cause. Joseph prenait à témoin le cercle des yeux fiévreux qui l'entourait.

« Il fallait… » dit Myrtil.

« Vous afez… a-che-té ? » s'écria encore une fois le fabricant. Puis la question suprême lui sortit des lèvres, après avoir fait trembler ses favoris :

« Et, pour combien ?

— Calme-toi, papa ; nous n'avons pas trahi tes intérêts. Nous sommes sûrs d'avoir agi au mieux, » disait Joseph, sur un ton de voix qu'il voulait bon enfant.

« Procédons par ordre. Nous partions pour chercher une fabrique. C'était bien là votre intention, n'est-ce pas ? » confirmait Guillaume. Joseph se pencha avec un trop visible empressement vers le sac de cuir noir :

« Regarde d'abord les plans, et dis-nous à combien tu aurais estimé cette affaire.

— Une occasion unique, oncle Wilhelm, » dit encore Guillaume, en constatant que la présence de l'oncle pouvait offrir quelque utilité. Mais la logique de leur père n'était pas de ces masses qu'une fois ébranlées on détourne de leur course avec le revers de la main :

« Pour combien, acheté ?

— Tu vas savoir, regarde-moi ces plans-là d'abord, » répondit Joseph affairé.

« Réponds-lui, » souffla la mère.

Mais la colère du chef de la maison ne connaissait déjà plus de bornes. Il parcourut la chambre des yeux, fit entendre un reniflement sauvage, et gonflant sa nuque jusqu'à l'écarlate, il hurla, en marquant chacune des syllabes d'un coup de poing sur la table :

« Pour-com-bien-a-che-té ? »

Tout ce qui pouvait vibrer vibrait, verre ou métal. Guillaume se tenait devant lui, roide et vide comme un fourreau d'épée. Après trois ou quatre mouvements inutiles de la lèvre, il parvint à donner naissance aux sons qu'il fallait pour former ces mots, dont l'énormité eut alors tout le loisir de lui apparaître, en gros et en détail :

« Deux cent dix mille francs. »

Il prononça même : ***frangx***.

« Hippolyte ! » s'écriait Sarah en se précipitant vers son mari.

Regardant son frère avec ses yeux en demi-boule, qui n'avaient plus rien d'humain, le fabricant répéta une fois :

« Zwei Hundert… Gott im Himmel… Myrtil… alles, alles… [6] » puis, les jambes lui manquant, il recula d'un pas, voulut s'asseoir, heurta un des pieds du voltaire culbuté, et

---

[6] Deux cent… Dieu du ciel… Myrtil… tout, tout…

tomba serré entre le fauteuil et la table, en poussant le long beuglement du taureau frappé à mort.

9

Toutefois ne meurt pas qui veut. « L'hippopotame », comme l'appelait le clan Altermann – mais aussi les Altermann étaient-ils tout sang mixte, ***yit***[7] et ***goy***[8] – avait un coffre à tenir cent années.

« Une ponction. Il devenait trop gras, » avait conclu Friedrich Altermann, en débourrant sa pipe de porcelaine. Les Altermann optaient ***preuss***. Une concurrence de moins et une dette chez le voisin rendaient ce triste guilleret. On avait monté à la hâte un lit dans la salle. Mais « un Simler et un lit ne couchent pas longtemps dans les mêmes draps », répétait volontiers, pour sa satisfaction personnelle, le grand-père Mosche Hersch Simler seelig, l'ancien tambour-major de la Grande-Armée.

Trente heures plus tard, le talon du vieillard cognait du haut en bas de la maison, et le ***phouhou phou*** gras de son souffle passait à l'improviste derrière les portes.

Ce coup, qui aurait fait de tout autre un cadavre hémiplégique, pesait à peine sur sa paupière gauche. Et si, pendant la huitaine suivante, les mots avaient mis peu de bonne volonté à se laisser articuler par lui, ce symptôme apparut comme de

---

[7] Juif.

[8] Chrétien.

mince importance auprès des réactions que fournissait son caractère.

« L'hippopotame est furieux. Se méfier ! » ricanait l'Altermann en prêtant l'oreille aux rumeurs. Les deux jardins étaient mitoyens. Et le cousin Jacob Stern allait et venait de sa porte à celle des Simler, en répétant sur un ton navré :

« Pourquoi n'a-t-on pas écouté Sarah Simler ? Une femme sait ces choses-là. Hippolyte se tuera plutôt que de prendre le train ! » En attendant, c'était Hippolyte qui les tuait, et à grand feu. Joseph l'attrapait par la manche, au détour d'une porte ; sa voix aurait attendri un four à chaux :

« Papa, viens voir ! »

La gélatine bleue des plans laquait le dessus d'une table. Le père se dégageait raidement, et reprenait sa marche. Le premier mot qu'il se décida à répondre fut :

« Tu dis bien deux cent dix mille ?

— Deux… ? ou… i !

— Alors c'est plus que je n'ai. Alors je ne les donnerai pas. »

Et il s'en était allé. Trois jours pleins, on ne tira pas autre chose de lui que : « Che ne tonnerai pas, che ne tonnerai rien. »

Mais à longtemps voyager on finit par s'instruire. Trois jours et trois nuits à tourner et à souffler l'amenèrent à déboucher dans la salle à manger au commencement d'un après-midi.

La barbe lui levait sur le menton et autour des lèvres. Le poil gris des favoris se hérissait ; celui de ses gros sourcils retombait en désordre sur les hémisphères sanglants de ses yeux, dont l'un, le gauche, demeurait à demi fermé. Ses derniers cheveux, d'un blanc d'acier, traversaient rageusement le crâne, d'une oreille à l'autre, et se mêlaient à la peluche des oreillers de rencontre sur lesquels il avait dormi. Son faux-col pendait de chaque côté de ses lourds fanons. Sa redingote de drap brun, fripée, boutonnée de guingois, ceinturait à grands plis la poitrine et l'abdomen. Il était visiblement éreinté. Mais une expression de rancune inexpiable luttait contre son épuisement.

La chaleur de juillet s'insinuait en bourdonnements graves. Tassée dans la pénombre, la famille discutait, sans bruit, à l'aguet du maître.

Cette entrée jeta le désordre. Sarah, sur pieds depuis le soir du fauteuil, se lança vers lui. Il l'écarta. Elle put néanmoins rabattre, par derrière, le col en velours marron de sa redingote, qui était relevé. Aucun préliminaire n'était utile :

« Nous t'attendions, » fit simplement le boiteux, coiffé de sa casquette molle. Et un sourire affectueux de plus demeura perdu.

« Nichts[9] ! Je ne donnerai rien ! préluda la voix épaisse, du haut de l'ombre.

Le cousin Jacob Stern, qui était là, dit :

---

[9] Rien !

— Bon ! La vue n'en coûte rien. Regarde d'abord, tu réfléchiras ensuite. »

L'un (ou l'autre) des deux fils Simler ajouta :

« Nous sommes prêts à te faire tout connaître, père.

— Faites voir, alors, et rondement. Parce qu'il faut tout de même que je sache une fois… »

Quelqu'un alla ouvrir les volets. Mais Sarah referma la fenêtre, où, sans perdre un instant, les guêpes commencèrent leurs interminables ascensions sur le mode mineur.

Ce fut un beau débat. Le désespoir des deux fils mélangea, dans un désordre où tout le monde risqua d'abord de se perdre, les blagues menteuses de l'agent d'affaires, la maison du portier, d'interminables salles de tissage, héroïquement suspendues aux poutres de leur plafond et baignées d'une aveuglante lumière de travail, et certain mur trop court, devenu subitement assez long par la grâce d'une silhouette dansante habillée de marron.

Joseph dut jeter le double décimètre entre eux et ce chaos. Les têtes se penchèrent sur les plans. Une voix parla alors chiffres, capital, intérêts, échéances, acomptes, versements fractionnés, main-d'œuvre, superficie, et débouchés possibles. Le double décimètre joua un jeu éperdu sur les plans. Des index moites suivirent d'angles en angles des lignes blanchâtres.

L'oncle Blum accompagna de : « Bien ! Bien ! », progressivement appuyés, l'édification d'un avenir où l'on voyait les passifs se déverser tout naturellement dans les actifs, et les dettes initiales rendre plus éclatant un triomphe certain dès le principe.

Si l'homme d'Alsace est calme d'ordinaire, et s'il ne jouit pas d'un vocabulaire très étendu, il tient en réserve un accent qui donne aux mots tous leurs sens, et d'autres encore ; et il peut s'échauffer, par l'intérieur, jusqu'à un degré qui le transforme, à l'occasion, en un singulier énergumène.

De là venait, qu'en arrière des sommes précises, et au-delà, montait, entre ces cinq hommes, un rêve qui n'avait plus de commune mesure avec ces calculs.

Toutefois, pour avoir, bon gré mal gré, trop joué avec l'or, une moitié d'Israël a contracté, à cet égard, une intransigeance auprès de laquelle les scrupules habituels paraîtraient singulièrement flexibles. Les Simler, à défaut d'autres vertus civiques, se transmettaient cette horreur du jeu, de mâle en mâle, depuis un nombre indéfini de générations.

Guillaume écoutait l'exposé de son frère en se rongeant la moustache. Il désavouait maintenant, de toute la force de son sang, cette équipée dont il était plus qu'à demi responsable. Il se taisait, mais ne perdait aucune des ondes de sentiments qui parcouraient son père. De sentir cette ressemblance avec cet homme peu aimé, auquel rien autre ne l'attachait, augmentait l'horreur qu'il avait de soi et de la vie. Il attendait que l'injuste poussât le cri que le juste aurait dû pousser.

Hippolyte ne le fit pas attendre longtemps.

« C'est bien. Enlevez-moi tout ça, maintenant.

— Hippolyte ! » cria Sarah malgré elle. Le cousin Jacob Stern dandinait ; il ne parvenait pas à quitter les papiers du regard. Il répétait :

« Pas si mauvaise, cette affaire !

— Voyons, papa ! » dit, avec une certaine brusquerie, Joseph désemparé. Hippolyte, déjà détourné, revint sur lui. Ce fut la première fois qu'il se crut assez d'empire sur soi pour regarder un de ses fils les yeux dans les yeux :

« Écoute, pour en finir, mon garçon. Tu insistes, et tu as tort. Pourtant il y a une chose que je veux bien te dire : ma fabrique vaut, bâtiments et matériel – le matériel est vieux – soixante à septante mille ; j'en trouverai quarante mille, si ce n'est pas trente. Les marchandises en magasin et chez les façonniers, huit mille, qui fait quarante-cinq. À rentrer, trois ou quatre mille, qui fait quarante-huit cinq cents. À payer, fournisseurs divers, deux mille huit cents, qui fait quarante-six mille. La maison et le jardin, vingt-cinq mille avant la guerre, douze aujourd'hui, qui fait cinquante-huit mille. En banque, fortune de Myrtil, fortune de Sarah et fortune d'Hippolyte (ici, un tremblement, et un arrêt) quatre-vingt-cinq mille, qui fait – hah ! – qui fait cent quarante-trois mille, en gros cent quarante-cinq ou cent quarante, qui, tiré de deux cent dix, reste septante mille francs. Je possédais cent quarante-trois mille francs quand je t'ai laissé partir avec ton frère, et je devrais septante mille quand tu rentres ? »

Le « *je* possédais » fut écouté par la famille avec une respectueuse terreur. Il contenait le mystère de la trinité constituée par les deux frères Simler et la femme de l'un d'eux. Mais on ne pouvait refuser au vieux Simler le mérite de mettre une question sur ses pieds. Il continuait déjà, sur un ton qui s'enflait de lui-même : « Si un des miens jamais a emprunté, c'était pour sauver sa vie et durer. Mais jeter pour le plaisir et mendier pour rattraper, personne chez nous ne l'a fait. À la fin, de nous, ici, qui est le fou ? Wer ist der Narr ? Quitter, je l'ai voulu. Laisser aller mes fils devant, j'ai consenti. Signer le papier, ça encore. Mais, écoute bien, Joseph !… »

Le mépris lui troussait les lèvres, comme trousse l'eau l'étrave d'un paquebot en pleine marche. Et ce qu'il dit ensuite valait en effet la peine d'être écouté.

Il y eut d'abord ceci, que Simler, c'était une fabrique, mais aussi un nom, et un honneur ; et Dollfuss n'en pouvait dire plus long. Puis il apparut que Simler était plus de choses qu'on ne l'aurait soupçonné : car c'était à la fois une puissance qui ne demandait rien à personne, secourait ses coreligionnaires, payait recta avant échéance, et qui valait le million quand elle écrivait aux Directeurs régionaux de la Banque, au sujet de quelqu'un : « Celui-là est honnête ; laissez-le aller de l'avant ; moi, Simler, de Buschendorf (Haut-Rhin), je m'en porte garant. »

Et Simler apparut sous des aspects de plus en plus variés et de plus en plus orageux : en effet, s'étendant sans crainte ni mesure, cela comprit aussitôt (outre Myrtil) la sainte mère de deux fils indignes, la mémoire d'une série de fabricants pieusement décédés à la suite d'existences tenaces et agitées, – même des entités plus abstraites, telles que des commandes de laine, des ventes de drap, le salaire dont (censément) vivait Buschendorf, – bref tout ce qui, de près ou de loin, concernait une petite fabrique de pierre blanche cachée sous des marronniers.

Les intonations gutturales du chef de famille pénétraient le cœur du silence, comme autant de coins de bois. On apprit sans transition que le front de l'homme pouvait servir à porter la rougeur de sa honte, mais qu'il n'appartenait pas à celui du vieillard de commencer, – que l'adulte a plus de réflexion, mais l'enfant plus de franchise que n'en avaient témoigné les deux fils Simler.

Enfin, au moment où une écailleuse syllabe, proche parente du mot ***ruine***, se débattait entre les favoris d'Hippolyte et tentait de franchir le seuil disloqué de ses lèvres, la tornade, que les plus avertis guettaient de loin, se leva et les enveloppa.

Il n'y eut plus un fabricant qui discute, ni un père devant ses fils. Il y eut un vieillard qui partit en ricanant à travers la salle, écrasant le parquet de son poids, et raidissant, dans l'énorme gaine de ses pantalons à carreaux, ses jambes enflées de goutte. Il y eut un colosse frénétique, qui défendait ce qu'il croyait être sa vie, et chargeait au hasard, à travers les rangs de ses ennemis. « Acheté ? Acheté ? De quel droit ? Répondez ! Plus rien de commun avec vous ! Allez-vous-en ! La procuration, – qu'est-ce qu'il y avait sur la procuration ? Il y avait ***lou-er***, et ***pas acheter !*** Allez-vous-en ! Vous n'êtes plus rien pour moi ! Je reste ; je serai un Prussien qui paye, pas un Français qui fait faillite ! Si je voulais, – entendez-vous ? – ce serait les tribunaux pour vous, pour vous tous, toi compris, Blum ! Rien qu'un signe à faire. Allez-vous-en ! Vous êtes… Chanef[10] ! Vous êtes… Myrtil, ahrr ! Myrtil ! »

Myrtil entrait. Sa tête à triple étage, énergiquement soutenue par l'étai de sa mâchoire et le carcan de sa cravate, annonçait à tous que son possesseur n'avait rien d'un caractère sans résolution.

L'Hippopotame l'empoigna brusquement par le bras. La fraternité des deux hommes éclata jusque dans leurs disparates. Myrtil sentit les phalanges renflées en baguettes de tambour mordre son bras par saccades. Il promena vivement

---

[10] Voleurs.

sur ses parents son regard justicier. Il aperçut Guillaume, rempli de plus d'horreur qu'il n'en peut tenir dans l'homme, dont la lèvre et le menton battaient comme des paupières, et qui tremblait de la tête aux pieds, à force de sentir sa logique s'unir à celle de l'injuste. Joseph, de l'autre côté de la table, des lueurs de Cour d'Assises dans les yeux, avait grand soin d'attacher ses regards sur un angle du buffet, et comprimait sa colère jusqu'à l'étouffer, au grand dam d'un double décimètre. Sarah se tenait à l'écart en silence, sachant que ce n'était pas là son heure.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » finit par dire Myrtil, – question pour le moins superflue.

Ce fut alors que le petit Blum se montra sublime. Il le sut dès ce moment, et le sut encore dans la suite. Si jamais quelqu'un s'était, plus tard, inquiété de réunir les éléments de sa biographie, il le lui aurait avoué sans modestie, et aurait peut-être ajouté plus d'un détail profitable.

Ses yeux illuminés d'une sorte de certitude céleste, et le sourire avec lequel il prit la parole, prouvèrent sa confiance. Il commença sur un ton de voix assourdi, mais qui s'éclaircit peu à peu et finit par s'établir à des hauteurs rarement atteintes par ceux qui restent, toute leur vie, les beaux-frères des forts de ce monde. On apprit ce jour-là (pour l'oublier le lendemain), que le pied-bot n'avait pas vécu en vain, et qu'en fait de sagacité humaine, il pouvait rendre des points au Syndic des Agents de Change de Paris, qui est, comme chacun sait, le diplomate le plus profond de l'Occident.

Toujours est-il qu'avant que la compagnie ait eu le temps de se retourner, le petit Blum avait mis sur leurs pieds la Fabrication, le Commerce, le Trafic et le Crédit, et commençait

à jouer, avec ces puissances, un impressionnant Quatre-Coins.

Il n'en eut pas pour longtemps, et cela valut mieux ainsi. Car son thème, à tout prendre, était dangereux : il affirma ceci, que la Dette est la mort des individus et la vie des affaires ; et ceci, que le Crédit ruine l'homme et nourrit la société ; puis encore, que rien n'engorge les rouages d'une fabrication comme la stagnation de ses propres fonds ; que l'industrie ne commence à travailler que lorsqu'elle fait appel à l'argent extérieur ; que soutenir un capital de cent quarante mille francs avec une usine de deux cent dix vaut mieux que d'avoir à supporter un capital de deux cent mille avec une affaire qui ne peut se liquider au-dessus de cent mille ; bref, il ébaucha en si peu de mots une théorie si complète de ce qu'on a nommé, depuis, la sous-capitalisation, qu'effrayé tout le premier il battit en retraite.

Gentiment, avec un hochement de tête souriant et candide, il rassura ses auditeurs. Il passa par-dessus les « Mais ! », les « Foyons ! » et les reniflements des deux Simler, et se lança avec sang-froid dans une direction tant soit peu différente de la première.

Ce fut son point culminant. Trop de rigueur dans la démonstration aurait effarouché. Il entraîna ses auditeurs dans les lacets de sa dialectique, et les égara si bien qu'il leur devint à jamais impossible de retrouver leur point de départ.

Il concéda que les fils eussent outrepassé leurs droits ; mais ce fut pour tirer sans retard de cette situation un avantage inattendu. Soixante-dix mille francs, à payer en quinze annuités, ne se comparaient pas à une location de quinze mille. Le tout était de se procurer le nouveau fonds de roulement. Le petit Blum abolit en un instant toute distance entre

lui et le Magistrat Suprême du Gouvernement Provisoire. Il n'était pas encore question de la loi, votée peu après, par laquelle la République avança, sans intérêts, aux Alsaciens-Lorrains qui avaient opté pour la France les sommes qui étaient nécessaires à leur transplantation. Le marchand de drap l'improvisa, la rédigea, la vota avec une égale intrépidité. Il fit irruption dans les colonnes des inventaires dressés par l'imagination de Joseph, multiplia les estimations de son neveu par la force de travail des Simler et le carré de leur esprit d'initiative, bouscula les additions, et installa ses propres hypothèses sur la branlante assise des décimales.

On n'avait jamais vu le pied-bot parler si longtemps de suite. On ne devait plus le revoir. Mais sa voix était déjà saisie de crainte devant la surprise et l'attention générales. Un brouhaha couvrit ses dernières phrases. Du Blum héroïque, il ne subsista que son espèce de sourire céleste sur le visage, et le geste de conviction fondamentale avec lequel il ouvrait ses deux bras de part et d'autre de son indéfinissable veston gris.

Par ailleurs, il n'y avait déjà plus que l'habituel Blum dont l'aspect affirmait une incapacité absolue à s'enrichir par un seul des moyens dont il venait de faire la théorie.

« Hippolyte, je ne te comprends maintenant pas ; c'est tout simple, » disait Abraham Stern, du fond des petits plis roses qui lui couvraient la figure à la façon d'un tamis.

« Simple pour toi, peut-être, Afroum, » répliqua Myrtil. Mais ***Afroum*** ne sortit pas de sa placidité en lui répondant pardessus ses lunettes :

« Je ne vois pas ce que tu entends par là. J'ai résigné mon étude de Turckheim, je ne serai pas notaire du Roi de Prusse, mais l'indemnité qui m'était due par les Prussiens a été rognée

d'un tiers par suite de mon option, et je ne trouverai pas une charge de cette valeur en France. Mon Lambert a été tué à Gravelotte, Benjamin me reste seul ; il ne peut pas rentrer en territoire occupé, il m'attend à Paris, sans ressources aucunes. Je ne sais pas ce que je deviendrai. Je trouve cela simple, comme tu le dis, Myrtil. Mais je ne juge pas que ta situation soit plus embarrassée que la mienne, ni que la proposition de tes neveux mérite si peu de crédit. C'est l'heure, voyez-vous, mes bons amis, de trouver tout simple, parce que, si nous consentions, les uns et les autres, à regarder les choses comme elles sont en réalité, il ne nous resterait plus qu'à en pleurer jusqu'à notre mort. »

Ses lèvres rasées de notaire se refermèrent à temps sur un drôle de petit hoquet. Son frère Jacob ajouta :

« Quand ce n'est pas par haine que nous sommes jetés dehors, c'est par amour qu'il faut que nous quittions. »

Il se leva avec le même effort que s'il s'était agi de se mettre en route, à l'instant même, pour d'autres destinées. Comme il passait à côté d'Hippolyte, et un peu en dessous, il lui frappa sur le bras, et ajouta sur un ton affectueux :

« Rends-toi, mon brave Hippolyte. Tu t'en vas avec les tiens. Moi, si je ne l'avais pas, lui… »

Et le veuf ne put que montrer, d'un geste, son frère le notaire qui, les yeux en dedans, semblait parti dans un rêve séculaire.

Hippolyte avait assisté sans bouger à la fin de cette scène. Il fit alors demi-tour, quitta la pièce, et, quand Sarah fut parvenue à le joindre, la maison se remplit, pour plusieurs heures, d'un long râle sangloté, auquel répondaient, par intervalles, des chuchotements d'une inexprimable tendresse.

Le soir de ce même jour, une douceur apaisée glissait entre les maisons de Buschendorf. La chandelle veillait derrière plus d'un carreau, comme il était de coutume depuis de nombreuses semaines. Mais elle éclairait, un peu partout, de singulières activités. Des ombres s'empressaient, avec des gestes difformes, autour de colis amoncelés.

Et parce que tout l'homme n'est pas dans l'espoir d'un gain à réaliser, pour la première fois, depuis une pleine année, la flûte de Joseph s'éleva au fond de la nuit. Il jouait seul, sans lumière, dans sa chambre à demi mansardée.

Sa fenêtre était ouverte ; les notes en sortirent d'abord timidement ; puis elles s'unirent, comme des danseurs indécis qui s'offrent la main ; elles formèrent une ligne qui s'infléchit, parut retomber, se ressaisit, et partit de l'avant en marquant la mesure avec un battement militaire du pied. Ce ne fut plus une ligne, mais une guirlande. Elle s'enroula et se détendit par figures successives. Le son pur et nu s'amplifia. Il s'unit au frémissement des sorbiers du jardin, il enlaça tout ce qui vit au cœur de l'ombre, et l'entraîna dans son harmonie. Il fut l'anormal éclat de Vénus, la fulguration de Mars, l'activité silencieuse de la Grande Ourse, le sourcillement de Fomalhaut au bord de l'horizon charnu, il fut l'eau de la petite rivière noire sur les graviers de son lit, et le glissement du vent entre les osiers de ses rives.

La flûte de Joseph s'entendait maintenant d'un bout du village à l'autre.

« Il peut jouer de bon cœur, ce soir, le cher garçon, » dit une jeune femme, dans la maison de Fritz Braun, en s'arrêtant de tirer hors d'une armoire des piles de linge parfumées de

lavande. Tout l'air en frissonnait. La fraîcheur du soir ne faisait qu'un avec le chant lointain de l'instrument. Des poitrines se gonflèrent çà et là, des yeux inondèrent certains visages de larmes que la bouche buvait en tremblant.

Mais, aussi indifférent à ces peines qu'il soulageait de leur poids qu'aux gaîtés trop nerveuses qu'il transformait en rêveries immobiles, le chant allait son chemin, comme uniquement soucieux de réaliser en conscience une perfection intime. L'âme de l'artiste ne se manifestait que par le loyal exercice de son art. Nul ne pouvait exiger plus. La simplicité et l'émotion étaient les seules qualités dignes d'exalter les passions contradictoires de tous ceux que cette nuit d'été trouvait éveillés.

La flûte de Joseph, dernière voix de cette vallée, chantait ainsi pour plus d'un que l'exécutant ne devait jamais connaître. Elle chantait à coup sûr aussi pour ces bien étranges profondeurs qui étaient l'âme même de Joseph, et que la vie s'efforçait de submerger.

Et parce que, vraiment, toute l'affaire de ce monde n'est pas de gagner, Guillaume Simler, à la même heure, était parti afin d'éprouver une fois de plus, auprès d'une jeune femme blonde et, déjà fanée, l'horreur qu'il ressentait de soi et de la vie.

Elle l'attendait auprès de la tante Babette, la femme de l'oncle Wilhelm. C'était à trois lieues de là, dans la banlieue de Colmar. Il y arriva sur les minuit. Et le premier coup d'œil le renseigna. Il souhaita n'être jamais revenu. Il souhaita une violente dispersion de toutes choses dans quelque amertume universelle.

Sa femme se tenait sous l'unique falot qui éclairait la halte ; un de ses enfants tirait sur chacune de ses mains. Elle était menue, sans délicatesse. Elle souriait, de son sourire perpétuel et un peu forcé, qui se gravait dans le tissu fragile de sa peau. Elle souriait déjà, avant d'avoir reconnu son mari, parce qu'elle guettait, parce que l'ombre fatiguait sa docile attention, mais surtout parce qu'elle était dans la vie comme une pensionnaire sage et bien élevée.

Pourtant elle était émue. S'il était venu à Guillaume l'idée de poser sa main sur le corsage de sa femme, il aurait senti contre sa paume un battement précipité. Mais une pareille idée ne lui venait pas. D'ailleurs ce n'était pas d'émotion qu'Hermine souriait.

Il embrassa sa femme sur les deux joues, se baissa vers les petits – un garçon et une fille, – et fouilla un peu, avec sa moustache, pour attraper contre l'épaule un coin de figure qui se défendait. Ils sortirent sur la route ; il n'arrêtait pas de répéter :

« Bonjour ! Bonjour ! Ça va bien ? hé ? hé ? Encore levés si tard ? Pas froid ? »

La tante Babette s'était délicatement retirée avant l'arrivée de Guillaume. La table pliait sous le poids des ***Kugelopf***, des ***Schnitte***, des cervelas, et d'une gigantesque ***Kugel*** encore chaude. Guillaume eut à peine un regard pour ces préparatifs que les enfants, réveillés tout à coup, dévoraient des yeux. Il exigea qu'Hermine les couchât tout de suite. Puis elle dut se contenter d'un récit beaucoup trop succinct. Penchée vers lui, elle buvait ses paroles espacées, sans réussir à les provoquer. Il évitait de la regarder. Ils se trouvèrent bientôt côte à côte dans le lit étroit. Ses admirables cheveux blonds, sagement nattés, reposaient sur ses épaules, sans qu'il songeât à les

déranger, ni qu'elle se rappelât qu'il l'aurait pu. Il lui effleura le front d'un baiser. Elle l'embrassa sur la joue. Et il s'endormit, la laissant se tourner et se remémorer les paroles qu'il lui avait dites.

Il ne détestait pas sa femme. Il n'avait jamais souhaité en épouser une autre. Il était de ces hommes qui portent dans leurs os la malédiction de l'os, et, dans leur chair, la malédiction de la chair. Ce n'était pas une brute, non plus. La musique le faisait pleurer. Il savait quelques bonnes histoires, et les contait à ses moments. Mais il restait toujours de la race qui a mis Job sur son fumier. À la différence qu'un palais ne lui eût pas apporté plus de paix que le fumier de l'Élu. On répétait :

« Les Simler sont tous des travailleurs, mais monsieur Guillaume est un véritable bourreau de travail. On croirait qu'il n'a de plaisir qu'à se tuer. »

C'était la vérité même ; toutefois il n'avait jamais pris le temps de raisonner son horreur de vivre. Il dérivait sur le travail cet instinct qui, plus éclairé, l'eût mené se pendre, au bout d'une corde de deux pieds, à la maîtresse branche du grand marronnier de la fabrique. Et la vie, qui sait utiliser toutes choses pour son triomphe final, tirait de ce splénétique un rendement propre à décourager les plus allègres mécaniques humaines.

La flûte de Joseph donnait, à sa façon, trois lieues plus loin, la réponse au dégoût vital de Guillaume. Causes diverses, résultats identiques. Le Cercle du Commerce de Vendeuvre s'en méfiait-il ? Car, inconsciemment fidèles à des lois obscures, les gens de la pâte des Simler ne peuvent rien créer qui ne soit pour durer.

10

« Au nom du ciel, Pierrotin, votre fenêtre ! »

Trente gentlemen bien mis sont occupés à ressentir, par toute leur surface et toute leur profondeur, la satisfaction de n'être pas dehors. Entre le dehors et le dedans, les glaces des fenêtres introduisent leur frontière mince et vigilante.

Quand les feux, activement excités, répandent à travers les salons leurs conseils de bien-être, c'est un chatouillement agréable d'assister au combat que se livrent Vendeuvre et le brouillard. Et le tintement des louis d'or, soutenu ***stringendo*** par le sifflement du gaz dans les lustres, constitue une symphonie pleine de charme pour qui a travaillé tout le jour en l'honneur de l'argent.

Mais, par la fenêtre entrebâillée, ont pénétré deux bruits qui ne sont pas de l'espèce admise dans les Cercles : c'est d'abord le sanglot interminable d'une bruine d'automne, comme l'Ouest en a le secret ; c'est ensuite le ronflement des tissages en travail. Voilà pourquoi le Cercle s'écrie d'une voix :

« Au nom du ciel, Pierrotin ! »

Le malencontreux Pierrotin ne se fait pas répéter deux fois l'objurgation de ces messieurs ; il s'empresse de repousser la croisée. Désirez-vous être fixé sur la bonne tenue d'une maison ? Fermez une fenêtre. Si les battants, charnus et gras sous la main, s'enchâssent l'un dans l'autre avec le consentement d'une machine bien huilée, c'est que l'architecte n'aura

pas lésiné, et que les corps de métier se seront montrés à la hauteur.

Pierrotin referme la fenêtre sans qu'une vitre ait grelotté entre ses mâchoires de mastic. Les grands rideaux n'attendaient que ce geste pour rendre toute leur correction à leurs plis de damas rouge. Octobre peut désormais rayer de rafales la craie du ciel, ou étouffer patiemment la ville sous ses brouillards, aucun souffle ne risque plus d'agiter les glands dorés des franges. Ces messieurs du commerce local sont à l'abri, et le savent.

« Joli temps pour emménager, » ajoute alors le jeune Pautauberge, en réponse à la pensée de tous.

« Les a-t-on vus ? » demande un vieillard enfoui dans son fauteuil Élisabeth.

« Le petit Boulinier vient d'arriver. Étonnant s'il ne sait rien. Boulinier ! Mon cher Boulinier ! »

Entre Boulinier, la moustache comme une éponge, et le froid en dalles violettes sur les joues.

« Voici notre excellent collègue, plein à revendre, je gage, de potins et d'historiettes, » énonce Lefombère (de Chevalier-Lefombère, tissage).

« Boulinier, vous frétillez, mon bon, nous vous écoutons, » crie Morindet (de Morindet et Cie, chemises), les jambes en X devant le feu de la cheminée.

« Vos amis sont-ils rendus, cher M. Boulinier ? » daigne articuler, du fond de son fauteuil, le vieillard de tout à l'heure. Boulinier n'a jamais été à pareil honneur :

« Ha ! Monsieur de Rauglandre, de quels amis parlez-vous ?

— Ce jean-foutre fait l'âne pour avoir du son, murmure avec dégoût le jeune Pautauberge. Son père a gagné le million aux fournitures des armées ; il méprise les capitaux en formation.

« Allez, Boulinier ! » crie M. des Challeries, du coin des tables à jeu, « on vous a vu, il n'y a pas trois heures, bras dessus bras dessous avec vos Alsaciens. »

Boulinier fait front, avec une fondante bonhomie :

« Ha, Monsieur des Challeries, comme nous vous envions de n'avoir jamais eu à porter sous votre bras rien qui ressemble à un ordre ou à un traité.

— Ce sacré Boulinier chauffe le client.

— Cuisine commerciale, répond humblement le marchand.

Mais M. de Rauglandre est entêté. Il est enfoui à fond de fauteuil, les joues cuites par la réverbération du feu de bois, et mire un verre de chartreuse sur l'écran mobile des flammes.

« *Cher* monsieur Boulinier, vos amis sont-ils en bonne santé ? »

Boulinier n'est pas pour si peu au bout de ses ruses. Qui est rond roule, qui est plat glisse. Il connaît cet adage. Rond du dehors, plat au dedans, il pousse de l'avant par tout moyen.

« Hai ! Qui vend, achète et paye est mon ami.

— Et vous croyez qu'ils paieront ?

— Que ne peut-on attendre de ces gens-là ?

— À quoi ressemblent-ils ? Dites donc, des Challeries, vous prétendez avoir rencontré la bande ?

— Un déménagement de bohémiens ! » répond M. des Challeries, de loin.

Le Cercle s'écrie :

« Mais encore ?

— Mais encore ? Vous voyez ça… »

Et M. des Challeries fait une apparition pleine d'inattendu. Sa haute taille emplit une porte :

« Vous voyez ça : une tribu de gens de nulle part, avec des dents longues, des nez, et des jupes de drap noir crottées jusqu'à la ceinture. En tête, et marchant dans les flaques, notre gros imbécile de Gabard, sous un parapluie de Perse, dont la cascade rebondissait sur son ventre ; il menait le convoi avec l'air piteux d'un employé de cirque qui va parquer ses chiens savants, qui se sent le poil collé, et prévoit pour le soir une recette de misère. Sur ses talons, une bande de dos ronds. J'avais deviné mes Israélites. Je m'étais rangé sur le trottoir pour assister au défilé. D'abord, sous un même parapluie, un gros et un maigre, attachés aux pas de Gabard, et s'éclaboussant l'un l'autre avec un merveilleux mépris des circonstances fortuites. Des sacs de cuir et de tricot se bousculaient au bout de leurs pattes de devant ; ils n'arrivaient pas à les démêler d'entre leurs jambes, et me faisaient penser à des croque-morts en train de jouer au ballon avec leurs genoux. Un peu en arrière, deux gaillards d'importance en qui j'ai deviné le papa avec son jeune frère, le patron, nos nouveaux collègues, messieurs, rien moins que les deux Simler aînés,

excusez du peu, la fine fleur du commerce haut-rhénan, tout ce qui s'est confectionné de mieux, depuis la Révolution de Quatre-vingt-neuf, dans les ghettos de Francfort, le premier cadeau du gouvernement de M. Thiers, belle chaîne allemande sur trame de Juif, un de ces tissus à double face, vous savez, usure par devant, escroquerie par derrière, avec une forte lisière de ladrerie, étoffes qui ont de l'œil, ne le nions pas, douces au toucher, séduisantes pour l'acheteur, mais où le connaisseur flaire, à ne s'y pas tromper, la fin de toute fabrication honnête et consciencieuse. Heu ! Vous n'auriez pas voulu que je ne vous eusse pas congrûment présenté la singulière clique par qui nous voyons prendre possession des restes de notre regretté Poncet. »

Un murmure favorable accueille ces fortes paroles, que Boulinier ne cesse de traduire mot à mot par ses attitudes. M. des Challeries s'est trouvé rendu jusqu'à la cheminée, que Lefombère lui a cédée. Même quand M. des Challeries parle de face, il semble toujours parler par-dessus son épaule. Les mots ont à vaincre, pour sortir de sous sa moustache en brosse, une légère paresse de la lèvre supérieure. Son débit y puise une nonchalance aristocratique dont le mépris est doublé par la silencieuse domination de son monocle. Il a beau jeu pour se railler des nez trop lourds : le sien ne le cède à nul autre en envergure ; mais on ne songe, en le voyant, qu'au bec de l'aigle.

« Des deux compères, je ne saurais dire grand'chose. Leur vue m'était cachée par leurs parapluies. Mais notre ami Boulinier, qui trottait familièrement entre eux, saurait peut-être nous renseigner. »

Et Boulinier de s'écrier, en se frottant les mains avec une ineffable satisfaction :

« Oï oï oï oï oï ! Vous parlez comme Saint-Simon (c'est la marotte de M. des Challeries) mais que diantre allez-vous mettre de noirceur où je ne vois que quatre pauvres bonshommes ? Gabard, Gabard n'est qu'une mazette ; il est possible qu'il ait été roulé par eux. Mais rouler Gabard est à la portée d'un bébé de sept mois.

— Vous ne nous expliquez pas pourquoi vous trottiez, Boulinier ? insiste une voix.

— Quant à trotter, eh bien, c'est peut-être mon allure, je n'irai pas là-dessus contre le coup d'œil incomparable de monsieur des Challeries ; mais quel train voulez-vous que prenne mon embonpoint entre deux gaillards hauts comme ça, qui ne feraient pas à ma taille l'aumône d'une demi-enjambée ?

— Familièrement ! Vous trottiez familièrement, Boulinier, ne vous dérobez pas !

— C'est faux, messieurs. Ici la description de notre Saint-Simon vendévoriate a tenté l'impossible. Je dépose entre les mains de notre cher secrétaire Pierrotin un louis de vingt francs, avec mission de le remettre à la première personne qui pourra se vanter d'une familiarité quelconque avec un seul des deux vieux Simler. Les jeunes sont de bons épagneuls auprès. Des rocs, messieurs, des rocs sans un sourire. Je ne sais pas s'ils sont tous ainsi dans leur pays, mais si quelqu'un en obtient un mot de politesse, je perds mon enjeu, et Boulinier n'est plus Boulinier.

— Dites donc, vos protégés n'ont plus l'air si bénin que vous le prétendiez.

— S'ils étaient ce que vous croyez, se laisseraient-ils protéger par quelqu'un ? Ouffr ! Nous avons ici les plus fortes

têtes du textile français ; elles n'éprouvent pas le besoin de nous en imposer avec des figures de drame. Chien qui aboie ne mord pas.

— Mais aux grands crocs les fortes muselières. Ces nouveaux-venus ne me disent rien qui vaille, opine le gros Huillery, tissage, d'une voix qui ne peut passer pour calme. M. de Rauglandre intervient à nouveau ; sa petite figure cuivre et brique continue à refléter le feu de bois :

« Poursuivez, mon cher ; votre description était plaisante.

— Les femmes, monsieur, parlez-nous des femmes ! ajoute le jeune Pautauberge. Des Challeries reprend, mais récompense au préalable Boulinier de l'avoir gratté où ça le démange :

« Enlevons donc toute familiarité à votre trot, cher ami ; je préférerai toujours votre démarche française au pas pesant de cette infanterie bavaroise.

— Mon cher ! Je crains que vous n'alliez un peu loin. Il y a une distance, de l'Alsace à la Bavière, en tout cas le Rhin entre deux, et un traité récent, que j'aimerais ne pas vous voir entériner d'un cœur si léger. »

Cette objection a été faite, sur un ton qui ne manque ni de calme ni d'une certaine complaisance pédante, par quelqu'un que dissimule entièrement le dossier d'un fauteuil de cuir anglais. La vivacité avec laquelle des Challeries lui répond témoigne que celui qui l'a émise vaut qu'on s'en soucie :

« Hé, cher monsieur, je fais la distinction qui convient entre les Français d'Alsace et – certains colons de la zone frontière. Pour moi, la France ne cessera jamais d'aller jusqu'au Rhin. Mais, en dedans de cette frontière posée par la

nature et le droit des nationalités, vous ne m'empêcherez jamais non plus de distinguer mon compatriote d'avec celui qui, après comme avant la guerre, à aucun moment ne l'a été.

— Vous ne voulez pas dire…

— Souffrez que je poursuive, cher monsieur, le sujet en vaut la peine. Quinze cent mille Français sont devenus Allemands. Mais quand bien même ils auraient prêté serment à l'empereur Guillaume et payé l'impôt allemand, ils resteraient pour moi de vrais et authentiques Français. Je vais même plus loin ; de tous les Alsaciens et de tous les Lorrains, les plus français sont ceux qui sont demeurés là-bas, pour continuer la guerre après la guerre.

— Très bien, monsieur des Challeries ! » s'écrie quelqu'un, d'une salle voisine ; le bruit de cette autre voix traverse d'une façon singulière le silence qui est tombé sur l'intérieur du Cercle. M. des Challeries rassujettit son monocle et achève lentement :

« Parmi ceux qui ont abandonné leur poste de combat à l'arrière-garde de notre retraite, – l'avant-garde de demain, messieurs, – il y en a qui ont leurs raisons. Paix à leur conscience. Qu'ils viennent, nous sommes prêts à leur faire place…

— Certainement ! affirme tout à coup Huillery, à qui personne ne demandait rien.

Un membre peu influent grommelle toutefois avec sincérité :

« Il y a pourtant de la place ailleurs.

— Mais si vous aviez assisté avec moi, cher ami, continue des Challeries, au spectacle que la bande des… des Simler

m'a présenté tout à l'heure, vous auriez convenu que, dans ce flot qui nous arrive des pays annexés, il y a, certes, à prendre, mais il y a aussi beaucoup à laisser. »

La voix du fauteuil de cuir anglais s'élève de nouveau, avec sa même inflexion indolente, ironique et légèrement prêcheuse :

« Je ne discute pas votre coup d'œil, cher monsieur. Il se peut que vous ayez raison. Ces Simler, je ne les connais pas. Pourtant j'aimerais mieux vous entendre décider comme vous faites, si les hasards vous avaient déjà fourni quelques occasions d'exercer votre génie d'analyse au discernement d'authentiques Français d'Alsace. C'est être bien pressé de prendre la mouche. Si vous ne voulez pas faire croire que vous redoutez pour vos affaires le voisinage de ces immigrés, attendez donc d'être inondés par leurs semblables, avant de leur chicaner la qualité de Français. Il n'y a plus trop de Français, malheureusement, il-n'y-en-a-plus-trop ! »

Il n'a pas achevé, que l'opinion publique se met à bourdonner avec incertitude, mais comme à regret : « c'est vrai, c'est vrai ! »

« Est-ce vous qui parlez ainsi, monsieur Le Pleynier ? riposte des Challeries, vous dont le fils a failli périr en voulant arrêter la panique d'un bataillon de mobiles ? Ce n'est pas tant du nombre dont nous manquons, que de la qualité. Et quelle qualité, quelle qualité française nous apportent ces Simler ? Encore une fois, monsieur Le Pleynier, je voudrais que vous ayez assisté avec moi à leur cortège d'arrivée…

— Vous ne manquez pas de verve, vous pouvez continuer à nous le décrire, je vous certifie que nous y prendrons du plaisir, interrompt la voix railleuse.

— Cher monsieur, s'écrie M. des Challeries, mi-flatté, mi-blessé, ce n'est pas de verve qu'il s'agit, mais de bon sens et d'indignation. Au reste, qu'ils vivent ! Je n'en dénie le droit à personne. Mais pour nos semblables et nos collègues, non ! »

À ce moment M. des Challeries part d'un petit rire du nez, sec et traîné, qui rejette la clique des Simler à cent lieues de ses appartenances morales ou matérielles. Il reprend alors sur un ton enjoué :

« Vous figurez-vous madame de Rauglandre, madame Pommier, madame Morindet, madame Pierrotin, madame des Challeries recevant à leur jour mesdames – heu ! Simler, et allant leur rendre politesse dans leur petit chez-elles ? Hé, vous n'y laisseriez pas aller mademoiselle Le Pleynier, cher ami ! En vérité je m'échauffe, mais il y aurait de quoi. Qui aurait vu, comme moi, ces paquets de vieux châles boueux, drapés autour de ces serges détrempées, ces savates, ces colis gluants portés à bout de bras, toutes ces marques d'une rapacité sordide, celui-là ne demanderait même pas ce que Vendeuvre peut être pour ces gens, sinon une halte au bord de la grand'route. Ce sont des forains, messieurs, et non pas autre chose. Il est regrettable, je le déclare hautement, qu'ils aient trouvé moyen de s'insinuer dans les bâtiments Poncet. Mais notre devoir est tout tracé. Qu'ils vivent chez eux, et nous chez nous. Quand ils partiront, ce qui ne saurait tarder, nous ferons une croix, au double sens du mot, et reprendrons nos places. D'ici là, regardons-les comme un corps étranger qui aurait pénétré dans notre cité, comme une balle que nous porterions au fond d'une blessure. »

Dédain ou paresse, M. Le Pleynier garde le silence. Il se produit aussitôt une agitation dans les salons du Cercle. Elle part de la cheminée et atteint jusqu'aux antichambres. M. des

Challeries voit d'un œil satisfait ses auditeurs se disperser, en laissant derrière eux un petit sillage de bruissement. La péroraison de l'orateur a jeté une image en chacun d'eux, encore que ce ne soit pas celle qu'il s'est proposée : à l'égard des Simler, indifférence complète ; mais une vive appréhension de l'inconnu, du désordre, de la pluie et de ce crépuscule brouillé d'automne.

Et M. des Challeries demeure tout étonné quand le jeune Pautauberge, élevant, à l'américaine, ses bottines à hauteur de son œil, tire la conclusion secrète de ces propos :

« Quand je pense que c'est un pareil temps que va choisir Lorilleux pour s'en aller à la chasse ! »

Cependant monsieur Boulinier ne bouge de sur ses pieds, et se caresse les mains avec une perplexité inquiétante.

« Je vois, finit-il par murmurer, mais sur un ton assez aigu pour provoquer l'attention générale, je vois qu'il serait tout à fait superflu de réciter mon petit compliment. »

Le jeune Pautauberge grogne malgracieusement :

« Qu'est-ce que va encore nous chanter ce jésuite confit ? »

Boulinier continue, comme en rêvant, et contemple sur les dessins du tapis l'empreinte humide que ses brodequins y ont laissée :

« Ces grands innocents se figurent qu'on pénètre dans notre Cercle comme dans un moulin. »

Quelques auditeurs se sont rapprochés. Des Challeries, à moitié engagé sous la porte qui mène au salon de jeu, s'arrête sans se retourner. Alors Boulinier se saisit lui-même par le

poignet gauche, comme s'il s'apprêtait à se traîner chez le commissaire, secoue vigoureusement sa main prisonnière dans l'étau de sa main policière, relève la tête et s'écrie :

« Imagineriez-vous, mon cher Pierrotin, la mission dont ces pauvres diables ont prétendu me charger ? Il ne leur manquerait censément qu'un second parrain pour avoir le front de se présenter à vos suffrages. »

Il se fait un grand bruit, où dominent les éclats de rire et les reniflements dédaigneux. On entend la voix grêle de Pierrotin :

« Mais comme il ne se trouvera ***pas*** de second…

— Vous vous trompez, cher monsieur. Si cela devait être de quelque résultat… »

Le Pleynier vient de se lever, et gagne tranquillement une table où se trouve un grattoir avec quelques allumettes.

Tout d'abord a surgi une sorte de grosse calebasse osseuse, à la surface de laquelle la lumière des lustres, abandonnant tout le reste, s'est mise à ruisseler. Ensuite, encadrée dans le flou et le noble d'une paire de favoris et d'une couronne de cheveux blancs, s'est sculptée une face de haute architecture, où dominent le rocher frontal, poli, fortement surplombant, puis, du nez au menton, une paroi de porphyre, qu'entaille à peine la fente des lèvres.

Le Cercle a beau être habitué à ces façons de faire, quand M. Le Pleynier se met en marche, les jambes battues par les plis d'une ample redingote, ces messieurs ne peuvent se garder d'une impression de malaise. Elle n'est pas tant due à sa haute taille ; mais, depuis ses fortes bottines à guêtres grises jusqu'à son col droit et à sa cravate de notaire, il n'y a pas un

détail de sa toilette qui ne désigne clairement l'ancien dandy passé maître dans le mépris des modes transitoires, et parfaitement certain du pouvoir de ses goûts.

« Si toutefois aucun de vous, Messieurs, n'y doit voir d'inconvénient… »

Il a parlé en tournant légèrement la tête de droite à gauche, puis il gratte une allumette avec une précision si délicate que l'on ne peut s'empêcher de regarder sa main carrée, que la manche recouvre à demi.

D'ailleurs, ce peu de gestes suffisent à faire apparaître des traits nouveaux et moins solennels. Voici que, sous le fronton des sourcils, s'allument, très près du nez, deux petits yeux narquois. Voici que ce nez lui-même est un nez de comique, gras et protubérant.

On sait à présent d'où venait l'accent incisif de la voix. Pour y ajouter, la verticale des joues se creuse de deux fossettes ironiques, tandis que la bouche, entr'ouverte, décèle une lèvre inférieure charnue, arrondie en godet, et pleine de railleuse faiblesse. Et l'on s'aperçoit, par la même occasion, que si les épaules de M. Le Pleynier semblent tout dépasser, il y a là surtout illusion morale. Simple affaire d'autorité et de port de reins. À y bien regarder, il a le torse long et du ventre. La majesté de M. Le Pleynier apparaît alors comme une bien sceptique majesté. Elle n'en déconcerte que plus aisément.

Tout s'est immobilisé.

« Le Pleynier ! s'écrie le jeune Pautauberge, frappé d'une telle stupeur qu'il attrape ses pieds dans ses mains. La voix de Le Pleynier s'élève, presque offensante de condescendance, et toutefois pleine de conviction.

« Oui, Messieurs, ces gens-là m'intéressent. Je ne peux oublier qu'ils sont pauvres et Alsaciens ; leur extérieur ne me touche pas ; je ne suis pas sensible aux différences confessionnelles ; et il se faut aider en ce bas monde. »

S'ensuit un silence, pendant le temps nécessaire à Le Pleynier pour allumer sa pipe. À la fin, des Challeries se décide :

« Vous n'y songez pas vraiment, Le Pleynier ? Ces gens-là ? Vous vous en repentiriez…

— Qui vivra verra. Si du moins monsieur Boulinier veut de moi pour second parrain ? »

Boulinier reste interloqué. Le débat est monté à un niveau où il n'évolue pas plus que poisson dans l'air. Il ne sait que balbutier deux ou trois mots sans suite, et dirige vers ses collègues un visage navré.

« Il ne sera pas dit que, dans le pays de Voltaire, quatre misérables, qui ont opté pour la patrie blessée, seront méconnus par leurs concitoyens. Messieurs, je propose qu'il soit procédé, lors de votre prochaine assemblée mensuelle, à la présentation de messieurs Simler comme membres du Cercle. »

D'un petit coup du fourneau de sa pipe sur le bord de la table, M. Le Pleynier accentue la netteté de cette conclusion. Un peu de cendre choit sur le carreau de la cheminée.

Pierrotin, qui est secrétaire, agit à la façon des mécanismes de sonnerie, dans les horloges. Inerte le reste du temps, il s'affaire dès qu'un déclic attaque l'engrenage des Statuts et des Règlements :

« Ahahâh ! Le règlement exige, n'est-ce pas, s'il y a contestation et si les deux parrains, n'est-ce pas, ne sont pas

membres du Comité du Cercle, ce qui est, n'est-ce pas, ce qui est le cas, qu'il y ait assentiment à la présentation de la candidature, n'est-ce pas, d'un quart au moins des membres du Cercle. Le règlement a voulu prévoir des éventualités, n'est-ce pas ? Enfin, monsieur Le Pleynier, vous saisissez, vous n'êtes pas visé.

— C'est bon. Faites votre office de secrétaire. Nous sommes ici…

— Vingt-huit ! crie Lefombère.

« Vingt-huit présents, soit plus du tiers, largement compté.

— Et les seuls assidus !

— Et les seuls assidus. Procédons à la formalité dont vous parlez, monsieur Pierrotin. Si le résultat m'est contraire, il suffira. »

Quelques minutes plus tard, M. Le Pleynier, grave et goguenard, fait seul face à vingt-six messieurs silencieusement groupés contre la porte qui mène à la salle des jeux. Entre deux, Hector Boulinier, désemparé comme un ponton qui a cassé ses amarres, peine à démêler ses jambes des fauteuils et sa conscience de certaines tergiversations. Le Pleynier se prend à sourire :

« Je n'insisterai pas. »

Il n'a pas plus tôt dit, qu'un bruit de friture éclate au fond de la pendule. L'estomac de chacun lui fait écho. Sept coups graves s'échappent de la cheminée, et concluent avec raideur une journée si bien employée.

Mais si un timbre discret suffit à annoncer l'heure à quelques gentlemen bien mis, le monde qui vague de l'autre côté des vitres a besoin d'injonctions plus péremptoires. C'est pourquoi la clameur des sirènes éclate jusqu'à percer le matelas des épaisses tentures de damas rouge.

Le ronflement des tissages s'arrête comme par magie. Leurs lumières s'éteignent ; les fabriques s'évanouissent dans la nuit. L'automne reste seul à couvrir de ses sanglots le clapotis de vingt mille semelles que filtrent, le long des rues, les lamentables quinconces des réverbères au gaz. Le pullulement des pas humides s'égoutte et cesse. Des ombres tournent encore des coins, et des adieux s'échangent avant que claquent des portes. En longeant les murs, on voit, derrière des rideaux de percaline, des tables arrondies sous la flamme jaune des suspensions. Des familles s'asseyent. Des soupières fument. Des litres de vin dressent leurs fûts noirs et embués sur l'éclat des toiles cirées. Des pains de quatre livres dorment allongés sur le ventre, et tendent vers les passants leur gueule ouverte. Tout est tiédeur et clarté douce. La rue, le brouillard et la nuit restent le lot des étrangers que le besoin et l'aventure ont jetés hors de chez eux.

Ces messieurs du Cercle ne mélangent pas leurs traces avec d'autres. Ils s'en retournent les derniers, par les trottoirs désertés. Mais ils n'ont pu résister à la curiosité, et s'apprêtent à longer d'un air innocent les bâtiments du regretté Poncet. Le melon écrasé, qui suffit au jeune Pautauberge, voisine avec le chapeau haut de forme, à larges bords, où M. Le Pleynier enferme son éclatante boîte crânienne.

Boulinier fait entendre un léger sifflement quand ils atteignent la petite fabrique. Un papillon de gaz clignote sur

l'avenue ; les barreaux d'une grille fantastique vacillent contre la façade où bâillent les trous des fenêtres.

Mais ce n'est pas là qu'est le spectacle. Deux croisées ouvrent sur le logis si convenable pour un portier sans enfants et les croisées sont démunies de rideaux.

Assise sur ses colis, à même le plancher, la famille Simler délibère en écoutant pleurer la nuit. Deux chandelles, fichées dans des goulots de bouteilles, distribuent une lueur jaune et grésillante. Deux hommes se tiennent debout : un grand sec, dont le visage est partagé comme un damier, et un petit ventru à lunettes d'or. Une femme, dont la capote à brides, en paille défraîchie, chavire sur des cheveux pâles, plus qu'à demi décoiffés, retient contre soi le corps endormi d'une enfant ; on ne distingue de celle-ci qu'une paire de genoux, noircis sur les banquettes des wagons, et de gros mollets tachés de boue. Un garçon, serré contre sa mère, regarde, effaré, son oncle et son grand-oncle appuyés sur leurs ombres dansantes. Une femme âgée, vêtue de noir, incline un profil triste et impérial vers un sac de tricot, d'où elle sort quelques tranches de pâtisserie enveloppées dans un journal, et un chapelet de cervelas, couleur d'argile rouge. Enfin, deux hommes, extrêmement dissemblables de traits et de maintien, sont assis plus à l'écart : l'un des deux, perché sur une haute malle brune au couvercle bombé, ne touche terre que du bout d'un pied ; il balance machinalement le second, tandis que ses mains ont des gestes secs que les chandelles caricaturent sur le papier déteint des murs ; l'autre fait plier sous lui le cuir noir qui enveloppe un panier.

C'est le petit du haut de la malle qui semble parler. Il désigne du pouce, par-dessus son épaule, diverses choses qui

doivent se trouver au-delà des bâtiments, au-delà même de la nuit présente.

La vieille se redresse et distribue ses paquets. La jeune femme blonde accepte avec résignation un sandwich, mais le passe à son petit garçon. L'homme assis sur le panier ne répond même pas ; le petit du haut de la malle repousse l'offre avec un geste désespéré, tandis que les hommes debout semblent se décoller tout à coup de leurs ombres et s'avancent, la main tendue.

Alors l'un d'eux, tout en déchirant le cervelas avec ses dents, qu'on voit briller par instants sous sa moustache, se met à pérorer avec animation. Ce qu'il dit arrête l'attention de tous. Sa main indique à son tour quelque chose, mais dans le sens opposé. Le petit homme du haut de la malle hausse les épaules, croise ses mains entre les genoux et se désintéresse de la discussion. Mais le grand sec au visage en damier hoche brusquement la tête, se tourne vers le panier couvert de cuir noir, et fait apparaître, dans la clarté d'une chandelle, une énorme tache lie de vin. Son avis l'emporte. La vieille impératrice s'apprête à refermer son garde-manger. Le petit sec glisse du haut de sa malle et se dirige vers la porte.

Ces Messieurs du commerce local n'en demandent pas plus long. Ils n'ont pas besoin de se concerter pour faire demi-tour avec ensemble et s'éloigner de ce spectacle sauvage, avec une démarche qui s'essaye à n'être ni furtive ni précipitée.

Lorsque M. Lefombère, trois cents mètres plus loin, une fois franchie la bande de lumière que le café Massoneau jette à travers la chaussée, déclare tout à coup :

« Bonsoir, Messieurs ! Moi je vais par là ! » tout le monde se sent soulagé de n'avoir pas eu la charge de rompre le silence ; on passe à Lefombère le ton de voix avec lequel il prononce ces simples mots.

Quant à M. Le Pleynier, subitement mal content de soi et atteint d'un étrange énervement, il tourne dos et s'enfonce dans la nuit sans rien dire. Les vingt-cinq minutes qu'il lui faut pour regagner sa maison, sur la route de Nantes, lui laissent le sang plus chaud qu'à l'habitude. Et c'est le cœur serré par une angoisse dont il cherche vainement la cause, qu'il a le soulagement de refermer derrière lui la grande barrière rustique par où l'on entre dans son jardin.

11

L'oncle Blum les rejoignit quarante-huit heures plus tard, avec un premier groupe d'ouvriers de Buschendorf, dont les ballots encombrèrent les salles du rez-de-chaussée.

Mais les Simler n'avaient pas perdu leur temps. Dès le lendemain de leur arrivée, Guillaume avait sauté sur ses pieds, à l'appel bref de six heures que les sirènes lancent à l'usage des premières équipes. La nuit était encore épaisse. Il s'était d'abord débattu contre un entourage inaccoutumé de rideaux et de descentes de lit, tandis qu'une froide odeur de moisi venait mourir sous son odorat. Il s'était ressouvenu à temps qu'il n'était plus question d'Alsace ni d'une fabrique blanche enfouie sous les marronniers mais bien d'une triste chambre d'auberge, dans l'Ouest transi.

Il avait retrouvé son bougeoir, y avait épinglé une flamme mourante, et s'était vêtu en grelottant. Une petite glace ronde, bordée d'acajou déverni, qui singeait la psyché au-dessus d'une cuvette de faïence ébréchée, lui avait présenté au passage une image de lui-même contre laquelle il s'était raidi de toutes ses forces. Guillaume Simler avait beau offrir l'aspect raviné que prétendait le petit miroir, trois respirations calmes qui se croisaient en s'élevant et en s'abaissant, commandaient que l'on eût confiance et qu'on sauvât le présent. Une fois la barbe faite, rien ne trahirait plus que la nuit s'était passée à lutter contre les puissances des ténèbres, et à se réveiller en sursaut, au hasard des plaintes arrachées aux enfants par leurs cauchemars.

Joseph l'avait rejoint sur le seuil du petit hôtel. La main du cadet était venue chercher celle de l'aîné, et l'avait serrée sans mot dire.

D'ailleurs ils se levaient par habitude. Les sirènes ne hurlaient pas encore pour eux. Ils ne s'engagèrent pas moins dans la rue, à la suite des groupes endormis aux pas moites, que des porches avalaient les uns après les autres.

Les métiers commençaient à ronfler, çà et là, et les lumières à briller. Les lampes à huile, au long corps de cuivre jaune, luisaient sèchement dans les cages vitrées, où les concierges dénombraient les entrants.

Et quand, ayant dépassé les derniers groupes devant le dernier porche, ils furent parvenus au fantôme muet de leur fabrique, une force brûlante et gonflée se leva en eux.

À dater de cette minute, l'œuvre n'avait plus cessé.

Vers les onze heures du matin, ils avaient reçu la visite de Boulinier. Le petit marchand les avait accostés, sur le seuil de la fabrique, avec nonchalance, comme par surprise. Et sur un ton d'affectueuse gronderie mêlée de regret, il leur avait fait le récit de la séance du Cercle.

Ce récit eût fort étonné vingt-sept gentlemen bien mis. Mais il en ressortait la preuve indubitable du dévouement témoigné par le petit marchand de laine aux intérêts de messieurs Simler, et c'était là tout ce que le marchand souhaitait.

Il eût pourtant donné quelque chose pour apprendre ce que les jeunes gens pensaient au juste de cet échec. Il lui fallut se contenter de brèves réponses de coin.

Quand les hautes silhouettes d'Hippolyte et de Myrtil se furent signalées au bout de l'avenue, et approchées, Boulinier

se promit d'en savoir plus long. Il se tourna vers eux et leur fit son compliment. Ils l'écoutèrent en silence, avec une extrême attention. Boulinier eût préféré ne pas sentir les regards des deux jeunes Simler qui passaient par-dessus sa tête, porteurs d'expressions médiocrement confiantes. Mais il en fut pour sa malignité, car l'Hippopotame, ayant relevé le menton sur la fin de son discours, dit d'une voix grasse :

« Grand bien leur fasse. Le chien ne connaît rien de plus beau que sa niche » et le quitta sans l'honorer d'un regard.

Toutefois, Boulinier ne s'éloigna pas sans avoir pris un ordre. Ils avaient besoin de lui, n'ayant pas d'autre crédit ouvert à Vendeuvre. Boulinier le savait et en usait. Les Simler n'ignoraient pas qu'il le savait ; et chacun jouait soigneusement son rôle.

Dès le premier samedi, les intermédiaires trouvèrent donc chez les nouveaux fabricants de la laine à distribuer aux femmes de la campagne qui filent avec le rouet. Le samedi suivant ils reçurent assez de fil sur cette laine pour donner à tisser aux façonniers. Il fallait marcher, même sans ordres. Il fallait des pièces de drap dans le magasin, non seulement parce qu'un magasin vide glace le client, mais surtout pour s'entourer au plus vite de cette odeur, de ce toucher, de ce spectacle si nécessaires à la vie.

Les Simler se mirent sans tarder, le soir venu, à calligraphier, sur la table de l'hôtel, de courtes lettres, par où messieurs Simler avaient l'honneur d'annoncer à leurs honorables clients que le siège de leur fabrique était transporté de Buschendorf à Vendeuvre, et qu'ils attendaient de leurs honorables clients la continuation de leur confiance et la reprise de leurs relations commerciales, en se fondant, pour cette espérance, sur le soin par eux apporté en tout temps à leur

fabrication, ainsi que sur la scrupuleuse exécution des ordres qu'ils recevaient. Quant au motif qui avait causé leur migration, les Simler seraient morts plutôt que d'y faire la moindre allusion. Mais ils tombaient de sommeil sur leurs papiers.

Il fallait encore éplucher les devis des entrepreneurs et vérifier les mémoires des travaux effectués. On ne faisait pas crédit. Ces aventuriers ne seraient peut-être plus là au bout de l'an. L'*Avenir de Vendeuvre* l'avait laissé entendre. Le refus de ces Messieurs du Cercle devait avoir ses raisons. On ne fait rien sans raison sérieuse et pesée, quand on s'appelle des Challeries, Pommier, Morindet, Pierrotin ou Boulinier.

C'est pourquoi l'auberge présentait, tous les samedis à cinq heures, sa note de la semaine, sans y comprendre le prix des punaises. Un samedi où, en retournant leurs poches, ils n'avaient pu réunir plus de trente francs d'argent liquide, le gargotier avait eu l'insolence de leur faire attendre le dîner jusqu'à huit heures et demie, de les servir à la cuisine et de refuser le dessert.

Quand les apprentis du serrurier ou du maçon apportaient des mémoires, ils attendaient après la somme, en tenant le timbre d'acquit serré entre deux doigts ; leurs semelles cloutées cognaient sur la pierre du seuil comme un sabot de cheval, et ils plaisantaient à haute voix avec le garçon et la fille de cuisine.

Les quatre sous des Stern avaient ainsi plus d'une fois sauvé l'honneur. Les premiers moments n'en avaient pas été moins durs à passer. Tout était à refaire, et à faire.

Joseph, parti à la recherche, écrivit d'Elbeuf pour annoncer une bonne occasion de métiers Mercier ; un tissage liquidait ; Myrtil prit le train et conclut l'affaire. Mais il fallut

presser les réparations de la chaudière ; elle servait de cave à vins au regretté Poncet, et, depuis sa mort, de nid aux chauves-souris.

Joseph s'en fut à Roubaix et à Sedan ; une série de dépêches annoncèrent cinq assortiments de cardage, un « loup », quatre métiers à filer horizontaux, deux épailleuses.

Si Hippolyte et Myrtil s'employaient principalement à bourlinguer de conserve, à travers les bâtiments, en jetant sur les côtés des regards enflammés, Guillaume et l'oncle Blum se multipliaient avec plus de fruit.

Le vitrier, le maçon, le serrurier, le menuisier, le plombier, le charpentier s'étaient abattus sur le cadavre mou, et l'avaient peu à peu ranimé. De fausses flammes de travail, qui étaient les lampes suspendues à des clous par les hommes des corps de métiers, avaient habité les fenêtres.

Les femmes n'avaient encore vu la fabrique qu'à la tombée de la nuit. Elles avaient pris d'abord quelques jours pour reposer les enfants et aménager les quatre chambres d'auberge. Enfin Blum était venu les chercher. Il connaissait déjà les lieux comme s'il avait tout construit.

Dès l'entrée, les moustaches martiales de Fritz s'étaient gonflées de contentement ; il sortait de la future maison des patrons, – le logis si convenable – ; il portait sur son épaule un fagot de lattes vermoulues. Il leur avait fait de là-dessous un salut militaire, et une figure à réchauffer trente et une nuits de décembre.

« Madame Hippolyte, on vous soigne votre nid.

— Et vous, Fritz, où êtes-vous installé ? »

L'Alsacien avait indiqué du front les bâtiments :

« Il y en a, avait-il dit, qui sont plus mal logés. Monsieur Guillaume nous a procuré un coin, le temps de laisser venir. Mais allez parcourir votre empire, Madame Hippolyte ; ça amusera les petits. Vous verrez si c'est beau, et s'il y a de la place pour y faire du drap ! »

Blum les avait menées droit au bâtiment principal. Il avait poussé une sale porte de bois dépeinte ; une gueuse de fonte, attachée à une lanière de cuir, rabattait la porte sur les talons. Cette résistance suivie de cette poussée avait rappelé aux femmes la petite entrée latérale de la synagogue de Buschendorf. Mais au lieu de plonger dans la pénombre onctueuse et attentive du silence, et de gonfler leur âme à la conquête du temple, elles avaient subitement cligné des yeux, et tout avait reculé en elles, car une clarté blanche et inattendue les avait assaillies.

Une longue enfilade de jour veule et fariné de plâtre occupait la salle du rez-de-chaussée. La lumière laiteuse d'octobre appuyait contre les cinq fenêtres ; le plancher, débarrassé de ses décombres, lui opposait sa misère usée. Un arbre de transmission rouillé perçait la salle de bout en bout, mais son immobilité le rendait inserviable. La grande âme de la salle, retenue dans le filet des toiles d'araignée, demeurait donc là, haute, nue, et comme morte. Le moindre choc l'arrachait à cette léthargie avec fracas.

Au moment où les femmes y pénétraient, un petit groupe noir remuait à l'autre extrémité ; c'était Hippolyte, entouré de ses fils et d'inconnus. Il ne les avait pas plus tôt aperçues, qu'il s'en était allé, et les autres à sa suite. La charge de cette molle clarté était donc retombée sur elles seules. Elle les avait accablées. Humaniser cette immensité, la peupler, la diviser, leur était apparu comme une tâche écrasante. Leurs regards de

ménagères s'étaient rejetés aux menus détails, et chacun était fait pour les désespérer. Les yeux de Sarah étaient devenus rouges et piquants :

« Mon Dieu ! avait-elle dit, les pauvres enfants ! »

Le boiteux ne soufflait toujours mot. Il les avait fait sortir par le fond. Le choc de la porte s'était répercuté derrière les épaules avec un retentissement si caverneux qu'un souvenir avait investi l'esprit de Sarah ; en tournant la tête vers sa silencieuse bru, elle avait trouvé ses grands yeux bleus qui la guettaient fixement : un caveau maçonné, et un long cercueil de bois qu'on y descend au bout de deux cordes, qui s'y cogne et y sonne, étaient au fond de leurs deux pensées.

Elles étaient montées derrière Blum jusqu'au grenier et à son amas de débris. L'oncle avait péniblement ouvert une fenêtre, et les femmes s'étaient penchées, Hermine tenant ses enfants contre elle.

Elles s'étaient rassasiées du spectacle avec une lenteur féroce. C'est que « leur empire » leur apparaissait sous un aspect nouveau. À l'immense succédait le chétif. Un quadrilatère misérable. Les femmes n'en voyaient que trois côtés bossués ; elles sentaient le quatrième qui se refermait derrière elles, à quelques pas.

Tant d'argent ! Tant d'argent pour une chose si infime ! Et, plus que l'argent, tant de soucis, tant de passion, tant de luttes, tant d'espoir et de ravage, pour aboutir à ces quatre murs bas, à cette cour de boue noire, à la mesquine avidité de ces bâtiments ! « Mon Dieu ! » avait encore une fois dit Sarah, « les pauvres enfants ! »

Gagné par ce découragement, le petit oncle s'était tourné vers Laure et Justin avec un mouvement dénué d'assurance :

« Hé bien, la miochée, qu'est-ce qu'on dit de ce palais ? Est-ce assez beau, assez grand pour vous ? Il y en a des parties de cache-cache dans ce grenier, – si maman permet (coup d'œil sur Hermine). « Penche-toi, Tintin, et n'aie pas peur, je te tiens. Nom d'un petit bonhomme, c'est un peu plus haut que le grenier de Buschendorf ! Tu veux voir, toi ? Laisse de la place pour ta sœur ; arrive mon Laure-maire. »

Personne, ni même Wilhelm Blum, ne comprenait plus ce calembour. Il était sorti un jour du ***Messager boiteux de Strasbourg ;*** mais la description de Londres qui lui avait donné naissance était oubliée depuis longtemps. Le jeu de mots se survivait comme un tic, dont les grandes personnes ne manquaient pas de s'irriter à l'occasion. Il est vrai que Wilhelm Blum n'en était pas à une irritation près.

« Regardez voir, là en bas. Apercevez-vous papa, et nonon Joseph, et bon papa Hippolyte, et mon oncle Myrtil qui traversent la cour ? Allons, criez-leur quelque chose. Bonjour ! Hep ! Hé, vous ! Bonjour ! Oho ! Regardez comme ils lèvent la tête ! Ohoho ! Vous voyez si vous leur avez fait plaisir ! Envoie un baiser avec ta petite main, mon Laure-maire ! Trop tard. Tant pis. Ce sera pour le printemps prochain. Regardez où ils sont rentrés, à main droite, Hermine ; c'est le bâtiment qu'ils destinent à la teinturerie. Oh ! ils seront au large, quand bien même ils ne feraient pas teindre au dehors. Et sous l'autre toit, plus loin, qui prolonge jusqu'au coin, ce sera les apprêts. Tout cela, du bon et du solide, sais-tu, Sarah, et facile à exhausser d'un étage dès que le rez-de-chaussée ne suffira plus. J'ai examiné les fondations : du rocher. Les garçons se sont montrés, le jour où ils ont déniché cette fabrique. Allons, Tintin, ne te penche pas comme ça. C'est pour la cheminée ? Nous allons descendre et te faire voir ça. Oui, mon garçon, une belle chaudière qui va ronfler un jour prochain, quand

bon papa Hippolyte aura commandé du charbon pour mettre dedans, et alors tout marchera, tournera, bruira dans cette fabrique. Et la laine que moussu Boulinier apportera dans cette petite maison, là en bas, à gauche de la cour, passera dans les cardes, où mon oncle Myrtil en fera du bon fil. Et puis mon oncle Myrtil montera le fil, au premier, à bon papa Hippolyte, qui le mettra sur les métiers et en fera du bon drap. Et papa viendra alors le prendre et l'emmènera, en bas, à droite, pour le laver, le dégraisser, le fouler, l'épailler, le teindre, le presser, le peser, et ça fera de la bonne étoffe. Alors nonon Joseph l'emportera par le train jusqu'à Paris, où le cousin Jacob le vendra à de beaux messieurs et à de belles madames. Et puis, nonon Joseph reviendra de Paris et dira : « Voici, j'ai tout vendu, et Jacob a tout vendu. » Alors papa, bon papa et mon oncle Myrtil seront très contents, et Fritz Braun sera content, et le vieux Hermann sera content, et Pouppelé fermera la grille, le soir, d'un air joyeux, et le Kapp agitera son long nez rouge avec plaisir, et Gottlieb courra le raconter à la Mina Gottlieb, et Zeller se promènera gravement dans son cache-nez en se frottant les mains de contentement, et papa rentrera le dire à bonne maman et à maman, et Tintin prendra ses jambes à son cou, et mon Laure-maire attrapera sa jupe dans sa main pour ne pas rester en arrière, et ils arriveront tous deux chez ***onkele*** Wilhelm, et ***tantele*** Babette, et lui annonceront la bonne nouvelle, alors ils se prendront tous par la main, tourneront en rond autour de la table, autour de la ***kugel***[11],

[11] Pudding salé.

autour du ***honig***[12], autour du ***mâgue***[13], autour des ***bretzel***[14], et puis, poutsche-la-la, tout le monde par terre ! »

Et comme il entraînait effectivement les enfants dans sa ronde, il avait jeté les yeux par la fenêtre, et s'était mis à glapir, sur un drôle de ton :

« Voici cette vieille folle de Babette qui est en train de me chercher ! »

L'idée que ***tantele*** Babette pût être traitée de vieille folle, et l'idée que quelqu'un pût perdre son temps à chercher ***onkele*** Wilhelm avaient fait tellement rire les enfants, qu'il avait dû les prendre chacun sous un bras et les descendre tout gigotants, au risque de se démancher son pied bot à jamais et à toujours.

Les fonctions de l'oncle Wilhelm étaient moins négligeables qu'il apparaissait d'abord. Quand arrivèrent les premières machines achetées par Joseph, tout était prêt à les recevoir.

Les caisses éventrées, elles apparurent, avec cet aspect onctueux et glacé, par où le métal rappelle le serpent.

Aussi bien se glissèrent-elles membre à membre hors des caisses. Une fois couchées ou inclinées, dans l'attente des

---

[12] Miel.

[13] Estomac de veau farci de pâtes grasses.

[14] Gâteaux au sel.

monteurs, ce fut comme autant de pointes dont l'atmosphère des salles fut blessée, et le long de quoi elle finit par s'écouler.

Sarah, aussitôt amenée par son fils aîné, ne retrouva plus, quand la porte fut retombée derrière elle, le poids de la molle blancheur, ni l'odeur de la mort. Le parquet était couvert de pièces démontées. L'éclat de la peinture verte, dont les fontes étaient enduites, retenait la clarté du jour, lui donnait forme et couleur. Le gai soleil d'automne, qui entrait par les fenêtres décrassées, allait, avant toutes choses, dessiner l'échine d'une tige métallique. Une odeur légère de graisse et de vernis commençait à flotter. L'arbre de transmission perçait bien encore la salle de bout en bout ; mais la chair brune du fer avait reparu ; l'huile couvrait sa surface de spires luisantes comme des itinéraires de colimaçons. Des courroies de cuir neuf se balançaient avec indolence, répandant une senteur âcre, offrant leur force comme une chose animale et domestique.

On respirait librement. On s'avançait sous la conduite de l'axe de métal. On allait de métier en métier. L'espace était mâté.

Il en était de même au premier, de même encore dans les deux constructions basses de la cour. Guillaume conduisit sa mère devant la chaudière. Un générateur à balancier, de bonne marque, acheté d'occasion à Mulhouse, dressait sa guillotine renflée. La tige du piston baignait dans l'huile. Un manomètre de cuivre aspergeait de soleil un mur. Le cylindre, douvé de bois et cerclé de grosses lames de cuivre, faisait objet d'étagère démesurément grossi.

Le mécanicien salua la femme du patron d'un geste rapide de la main vers sa casquette bleue, et se remit à l'astiquage en observant les nouveaux venus avec une attention sournoise :

« Bonjour, monsieur, répondit Sarah Simler avec sa grande politesse.

« Pailloux, voici ma mère, dit à son tour Guillaume, comme on sait dire cette phrase cinq ou six fois, dix au plus, dans le cours d'une vie.

Mais cet homme si nerveux l'était-il assez, – ou l'était-il assez, une fois sorti de son propre univers, – pour faire écho à l'émoi qui saisit sa mère quand il prononça les deux syllabes de ce nom inconnu ?

Nom plus qu'inconnu, – nom d'étranger. La poussée fut si violente que l'esprit de Sarah chassa comme un navire sur son ancre. Cinquante noms alsaciens lui passèrent par le cœur, en syllabes dansantes et arrondies, toutes faites pour la familiarité ou la moquerie, noms qui ont l'air de surnoms, prénoms bavards qui lâchent tout en riant, la parenté, le voisinage, le caractère, la réputation, l'âge et le métier.

Mais c'en était fini, pour longtemps, de tout voisinage et de toute familiarité. Celui qui se redressait là, mince et oblique, dans sa salopette tachée, était bien Pailloux, homme de l'Ouest jusqu'au bout de ses ongles et jusqu'au fond de son cœur. Combien de temps faudrait-il à Sarah pour découvrir les vertus que l'Ouest dissimule ? Pailloux, en attendant, se tenait devant elle, avec son nom étouffé et son regard méfiant, comme le symbole du monde au fond duquel elle avait roulé.

Et Guillaume pouvait bien gaspiller les trésors d'un sentiment ombrageux pour présenter sa mère au nouveau mécanicien de la fabrique ; c'en était fini aussi, et à jamais, du temps où la femme d'Hippolyte était, aux yeux de tous et de chacun, ***Königin Simler***.

Pailloux renouvela son geste de la main vers la visière de sa casquette, et se remit à l'ouvrage. À tout considérer, qu'est-ce que c'était que ces gens-là, et à quoi pouvaient-ils prétendre de neuf, dans un pays où, depuis vingt siècles, tout a été dit et tenté ?

« Rentrons, mon fils, » murmura madame Hippolyte, quand ils sortirent de là. Et ils s'en retournèrent à l'hôtel, côte à côte, sans échanger une parole.

12

Il n'avait pas fallu de longs calculs à l'oncle Wilhelm pour liquider, à Colmar, sa petite affaire de draps. Elle s'était liquidée d'elle-même. La guerre s'était chargée du soin des détails. Les Simler, et Blum tout le premier, y trouvaient avantage car rien ne distrayait l'oncle de consacrer son temps à la nouvelle fabrique. Son génie inventif, qu'une sorte de timidité l'empêchait d'exercer à son profit, trouvait ici matière à s'employer.

Il y avait, à main gauche de l'entrée, vis-à-vis le logement « si convenable », une petite construction de briques jaunes, adossée au mur de clôture. Elle comprenait deux pièces communicantes, l'une assez courte et haute, l'autre longue et coiffée d'un plafond bas que surmontait un grenier. Le salpêtre avait décollé par longues bandes un vieux papier à fleurs des temps de la monarchie de Juillet. Le parquet avait éclaté sous l'effort de l'humidité. Les tuiles manquantes du toit donnaient passage à de nocturnes bataillons de chats, dont les manœuvres jetaient la rage et le désespoir au cœur d'une importante colonie de rats. Le concierge de défunt Poncet y serrait son bois de chauffage et le butin d'innombrables déprédations.

Blum vit ce sale appentis, et jeta son dévolu dessus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y disparut. De quinze jours, on n'entendit plus parler de lui, passé l'heure des repas. Mais tandis que Guillaume surveillait le montage des machines et l'appropriation des bâtiments, il lui arriva de dresser plus d'une fois l'oreille, en entendant au loin ***Hans im Schnôgeloch***

entonné par la voix la plus fausse d'Alsace. Cependant l'oncle tournait parfois d'une façon furtive le coin de la grille, la pèlerine gonflée de paquets, et suivi de garçons en blouse blanche, chargés comme des mules. Puis ce fut, dès potron-minet, une charrette à bras qui se risqua dans la fondrière de la cour et vint s'arrêter devant la porte de la petite construction. Quand ces Messieurs s'en aperçurent, elle s'en retournait déjà, allégée de son chargement, sous l'effort d'un gars silencieux, attelé à un licol de cuir.

Le soir même, des toiles d'emballage voilaient les fenêtres et l'entrée de la petite construction.

« Stinkerei[15] ! Comme tu sens l'essence, » dit un jour Babette à son mari.

« Pfouï ! Comme tu sens la friture, vieille folle, » lui répondit cet homme peu sérieux, en clignant de l'œil vers ses petits-neveux. Babette et lui mangeaient quelquefois avec le reste de la famille. Mais ils logeaient plus loin, vers la Porte de Paris, dans une auberge de rouliers dont les Simler ne se fussent contentés à aucun prix. Babette faisait la cuisine sur un petit poêle de fonte ; cette sorcière trouvait le moyen d'y susciter, à l'aide de mystérieuses formules, quelques-unes de ces combinaisons de pâte, de graisse, de viande, de sucre et d'épices avec lesquelles s'apaisait pour un temps, chez tous, le mal du pays.

« Joseph rentre cette nuit, » annonça Wilhelm Blum un soir en ouvrant la porte de leur chambre ; il se laissa tomber

---

[15] Infection.

sur une chaise, retira sa casquette, s'épongea les cheveux et tendit vers le poêle ses mains glacées par le froid et tachées de peinture.

« Um Gottes Willen ! [16] » s'empressa d'ajouter la voix chantante et suraiguë de Babette en manière d'exorcisme.

« Qu'est-ce que Dieu pourrait souhaiter de mieux ? » répondit son mari. « Il est temps. Notre Guillaume s'use à la besogne. Il y a à faire, et il ne laisse pas sa part aux autres. »

La vieille grommela en soulevant le couvercle d'une casserole ; une odeur de pommes de terre bouillies s'en évada en frémissant, comme un détenu qu'on rend à la liberté.

« On ne peut touchours pas en tire autant de son père ni de Myrtil.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, Babette ! » s'écria le piedbot avec colère. Hippolyte était l'homme le plus fort du Haut-Rhin. Il mettra les gens d'ici dans sa poche. Personne n'en a jamais douté que toi. Je ne sais pas ce que tu as contre lui.

— Fa ! fa ! Tue-toi pien pour lui.

— Je ne me tue pas, mais pas une âme humaine ne verrait les pauvres garçons dans leur situation, sans leur donner un petit coup de main. Hippolyte n'est pas fait pour ces choses-là. Une belle occupation pour un homme de son espèce ! C'est à nous de planter les clous. Hippolyte est un homme pour la fabrication. Attends seulement six mois, et tu verras s'il va leur tailler des croupières. Ah ! ces messieurs

---

[16] Plaise à Dieu.

font les fiers et les dégoûtés ? Je te demande un peu ! La moutarde me monte au nez quand je passe devant leur Cercle. Une belle cochonnerie, ma foi. A-t-on jamais vu ? »

Babette avait recouvert d'une serviette blanche le tapis équivoque de la table. Elle y disposa la lampe, deux assiettes de faïence, des couverts d'étain, les gobelets, la carafe d'eau, la salière et un ravier de beurre ; puis elle retira la casserole du poêle ; quelques gouttes s'en échappèrent pour périr à grand tapage sur la fonte brûlante ; les pommes de terre roulèrent sur les assiettes et s'enveloppèrent de fumée, comme l'Éternel sur le Sinaï.

Wilhelm Blum, apaisé par ce spectacle, tourna sa chaise, saisit son couteau, et arrêta ses regards sur sa femme. Une bouche miniature, mais charnue et bienveillante, s'entr'ouvrait avec calme. Un menton, jadis rose, aujourd'hui couleur d'ambre, toujours charmant, s'emmitouflait de chairs appétissantes et reposait sur un corsage de drap noir. Une procession de boutons d'étoffe, noirs et ronds, parcourait celui-ci de haut en bas et ne laissait rien ignorer du bombement que formait la poitrine sous l'effort du corset. Le haut du visage disparaissait dans l'ombre de l'abat-jour.

« Babette ! » s'écria le boiteux avec gaîté, « Babette, notre Choceph rentre cette nuit, et temain, temain on allume les feux de la fabrique. »

Le brave homme avait attendu tout ce temps pour mieux soigner son effet. Il n'en produisit aucun.

« Babette, m'entends-tu ? »

La petite bouche tressaillit, mais ce fut pour donner accès, avec un mouvement de souris, à un petit, un tout petit morceau de pomme de terre fumante. L'éclair d'un bout de langue, grasse et pliée, se montra, la bouche se ferma, la pomme de terre disparut, la bouche se rentr'ouvrit avec calme, et ne bougea plus.

Le petit homme s'indigna.

« Tu n'as pas de cœur, Babette !

— Mon pauvre Wilhelm, as-tu seulement pensé une fois à tes affaires, depuis que tu es arrivé dans ce pays ?

— Chacun son tour. Eux d'abord, c'est la justice.

— La chustice n'est pas tout, il faut le pain aussi.

— Qu'ils fabriquent seulement, alors je vendrai.

— Tu fendras, à moins qu'ils ne fendent tout directement à des messieurs de Paris.

— Nous en faut-il tant pour vivre ? Laisse, Babette, nos héritiers seront encore bien contents.

— Nos héritiers pourraient en effet être bien contents de trouver quatre sous et six blancs au fond de notre bas. Qui sait s'ils n'en auront pas plus besoin que nous, un jour ?

— Tu vois bien, Babette ! En travaillant à la fabrique, je travaille autant pour nous que pour eux. »

Ils continuèrent sur ce thème jusqu'à ce qu'il ne restât plus une pomme de terre bouillie dans la casserole, et que le

petit homme, aidé de sa petite femme, eût nettoyé une médiocre assiette de *dérefleisch*[17] flanquée de cornichons à l'eau.

La voix terne de Wilhelm opposait aux arguments cristallins de Babette des réponses devenues liturgiques à force d'habitude. Ils ne se convainquirent pas. De quoi d'ailleurs auraient-ils pu être convaincus ? Chacun agit selon sa nature. Et la nature du ménage Blum les amena à sortir tous deux de leur lit, le lendemain, avant l'aube, à se vêtir froidement, dans le crépuscule d'une chandelle d'un sou, et à faire une demi-lieue pour gagner, avant toute autre créature, la grille de la fabrique.

La lune, ronde comme une fluxion et vernie comme un escarpin, glissait en silence derrière une farandole de nuages d'hiver. Pouppelé, qu'on logeait provisoirement dans la maison des patrons, sortit au grincement de la porte. L'oncle avait la clé, comme un chambellan.

Quelques lanternes dansaient au fond de l'avenue. Des voix se rapprochèrent. Par couples, ou par files, des formes se glissèrent dans la cour ; deux rassemblements distincts se formèrent peu à peu. Les gens parlaient bas. De temps à autre, un gloussement trahissait la vidange d'une bolée de marc dans une arrière-gorge. Pendant un moment, une voix célébrait, par son exubérance, le bienfait de cette opération. Puis tout retournait au chuchotement.

---

[17] Viande de bœuf salée et marinée.

Une toux sonore fut Hippolyte. Les deux patrons et les jeunes messieurs apparurent ; ils avaient fait d'abord une étrange rencontre.

Monsieur des Challeries s'en allait à la chasse avec messieurs Pautauberge et Lefombère. Ils passaient devant les bâtiments Poncet, à l'instant où les nouveaux occupants s'apprêtaient à y entrer. Le bec de gaz de l'avenue était depuis longtemps éteint. Ceux de la fabrique ne devaient pas s'allumer, avant que la conjoncture ne permît l'achat d'un compteur et la réfection de la tuyauterie. Mais un rayon de lune éclaira le tout.

Les Alsaciens s'étaient mis, pour ce jour-là, en redingote et en chapeau de soie. Hippolyte portait le sien comme un donjon, et la coupe de son vêtement ne prêtait pas à rire. Les quatre hommes saluèrent d'un seul mouvement et franchirent le seuil sans une flexion de leur roideur. Les trois gentlemen n'eurent que le temps de porter la main à leur feutre de chasse ; leur geste trahit du désordre, une profonde surprise et se fit tard. Les chasseurs s'arrêtèrent tout net, et voici ce qu'ils virent.

Les quatre hommes entraient. Un coin de l'ombre éclata comme une grenade mûre. Cinquante cris en jaillirent. Le rassemblement des ouvriers de l'Ouest, nouvellement embauchés, resta muet et se contenta de repousser faiblement la nuit pour un salut. Les voix blondes poussèrent trois cris :

« Fife la France ! Fife l'Alsace ! Fife Simler ! »

À ce moment, un jour cru, unique, immédiat et d'un bleu magique se leva derrière les Alsaciens ; les hommes de l'Ouest le reçurent au visage. Au feu bleu s'en joignit un blanc, puis aussitôt un rouge. Sur l'avenue, les gentlemen flambèrent. Les murs voisins vinrent en avant de l'ombre, comme une figuration de féerie. On aperçut une cime de cheminée derrière la découpure d'un arbre. Les silhouettes des Alsaciens éclatèrent de nouveau : « Fife la France ! »

Une bonne moitié de l'autre rassemblement leur donna la réplique. M. Hippolyte rapprochait ses sourcils. Guillaume pleurait sans vergogne. Les trois feux de Bengale s'éteignirent à la fois, laissant au fond des hommes le bourdonnement d'une musique trop enivrante. Le falot indigent de la lune resta seul pendu au-dessus de la fabrique. Les groupes s'écoulèrent dans la nuit avec un grondement. La cour se trouva vide. La chasse de ces messieurs fut pensive.

Pendant que les ouvriers gagnaient les salles, quelques Alsaciens, prévenus, se dirigèrent vers le bâtiment de la machine. Fritz rencontra Blum au coin d'une porte et lui poussa le coude d'un air complice. L'aube cacha la grimace de satisfaction du marchand de drap.

Pailloux était à la porte. Il avait allumé une petite lampe de mineur.

« Nous voici, Pailloux ; descendons, » dit la voix de M. Myrtil. Les rangs s'ouvrirent pour donner passage aux quatre fabricants. Pailloux s'engagea sur l'échelle de fer qui menait au sous-sol. Ses espadrilles furent vite en bas. Les autres commencèrent à descendre à reculons, éclairés par la lampe que le mécanicien levait à leur rencontre.

Il fallut quelque temps pour se retrouver tous devant le mur de la chaudière au bas duquel la porte du foyer ouvrait une gueule noire et froide. La voix de Tintin retentit encore au-dessus de la trappe.

« Est-ce qu'on peut descendre ? On a manqué l'illumination ! » Joseph et l'oncle Blum allèrent rapidement chercher les deux enfants. Les femmes, qui les avaient amenés, restèrent au rez-de-chaussée avec la tante Babette.

« Ici, le charbon, Monsieur, » dit Pailloux, à mi-voix, en montrant le tas de combustible à Hippolyte ; une pelle y était fichée. Le silence devint profond : « Ce matin, seize novembre, après un an et demi de guerre et de chômage, et à la suite de notre option pour la qualité de citoyens français, nous voici réunis entre gens de courage pour recommencer. Je déclare ce jour le premier jour ouvrable de la nouvelle fabrique. Nous sommes descendus ici pour mettre le premier morceau de charbon dans cette chaudière. Dans une heure, tous les métiers marcheront. Ce sont de bons métiers. Tout a été vérifié, essayé, acheté au plus cher. Fasse Dieu qu'ils ne s'arrêtent plus jamais que du samedi soir au lundi matin. Mon frère, ma femme, mes fils et moi, nous remercions tous ceux qui ont bien voulu nous accompagner. Ce sont de braves Alsaciens. Je déclare à tous ceux qui sont nouveaux-venus chez nous qu'on y travaille dur, mais qu'on ne se quitte qu'à la mort, et contents les uns des autres, je pense. Mais ce n'est pas le moment de s'attendrir. À la besogne, et que Dieu bénisse notre travail. »

L'ombre en effet commençait à recéler des poitrines gonflées et des yeux humides. La puissante face de monsieur Hippolyte était seule éclairée par le falot de Pailloux.

Le fabricant se baissa, saisit la pelle, et, avec un ***han*** de portefaix, tira du tas une énorme pelletée de charbon. Il l'amena sans fatigue apparente devant la gueule ouverte, et là, d'un geste brusque, le dispersa dans le vide du foyer ; le fer de la pelle vint sonner contre la maçonnerie de la chaudière. Ayant fait, il se redressa, très rouge, rajusta sa redingote, et passa la pelle à Myrtil qui s'avançait.

Il n'y avait eu ni mot d'ordre ni consigne : mais chacun se présenta à son tour, prit la pelle des mains de son prédécesseur, et lança une pelletée de charbon dans le foyer. Laure et Justin y furent aidés par Joseph et l'oncle Wilhelm. Pailloux éclairait cette cérémonie sans desserrer les dents.

Ce fut déconcertant et silencieux, comme un défilé d'enterrement. Pour des tisserands, le charbon était bien une sorte de terre sainte. Et il n'était pas difficile, au seuil de l'hiver 72, de deviner tout ce dont ces hommes-là célébraient le deuil.

Mais ceux qui, à Vendeuvre, avaient charge de se méfier se méfiaient-ils bien ? Car il y a des gens qui savent faire de la vie avec de la mort, et le geste d'Hippolyte n'avait rien eu du geste d'un résigné.

En haut, le petit jour était venu ; il fit blêmir la lampe de Pailloux. Comme les fabricants gagnaient les salles de travail, Blum tira Joseph par la manche :

« Viens, toi, et dis aux autres de nous suivre. »

Ils suivirent, fort étonnés, et le furent bien plus, quand Blum arracha la toile d'emballage qui recouvrait l'entrée de la petite construction. Une porte de chêne, neuve et fraîchement

vernie, apparut. Une plaque de cuivre étincela. Blum fit craquer une allumette, et dit :

« Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là-dessus ?

— Oncle Wilhelm ! » s'écria Joseph malgré lui. Le mot ***Magasin*** était gravé dans le cuivre en capitales noires de quatre pouces de hauteur. L'oncle tira de sa poche une petite clé, poussa la porte, gratta une seconde allumette, monta sur quelque chose et alluma une forte lampe suspendue au plafond. La lumière inonda la pièce jusque dans ses recoins. Une seconde lampe de cuivre se balançait à même hauteur vers le fond. Quatre longues tables de chêne occupaient la salle sur deux rangs. Le mur, entièrement repeint à la colle, était garni, du bas en haut, de casiers en chêne clair, prêts à supporter sans fléchir le poids des pièces. Une échelle menait au grenier. Le parquet était ciré. Tout respirait le neuf, le frais, l'encaustique.

« Oncle Wilhelm ! » s'écria de nouveau Joseph, et il saisit l'oncle à pleins bras contre lui. Guillaume attendait son tour pour en faire autant ; mais le magasin relevait de Joseph.

« Pas possible, pas possible ! » grognaient Hippolyte et Myrtil en faisant le tour de la pièce. Blum parvint à se dégager.

« Vous n'avez pas tout vu ! »

Ils pénétrèrent à sa suite dans la chambre contiguë. Le jour accru rendit la lampe inutile. Cette chambre était haute et carrée. Une table ronde, garnie d'un tapis vert, en occupait le milieu. Contre la fenêtre, deux bureaux d'acajou se faisaient vis-à-vis, recouverts de moleskine, et munis chacun d'une étagère à cartonnier. Un grand cartonnier à double corps se

dressait sur le mur du fond. Une pendule empire en bronze, escortée de ses deux flambeaux, décorait la cheminée en bois peint imitation marbre. Une lampe à huile reposait sur la table. Enfin quatre fauteuils et quatre chaises de cuir invitaient au travail et à la réflexion. Guillaume s'approcha des bureaux : les encriers étaient pleins, leurs encres différentes côte à côte ; les plumes neuves reposaient sur des essuie-plumes de drap.

« Votre bureau, messieurs ! » dit Blum, en rougissant.

« Toi, Wilhelm ? et l'Hippopotame s'arrêta devant son beau-frère. « Toi, Wilhelm ? Eh bien, tu vaux mieux que nous tous. »

Et il l'empoigna dans ses fortes mains. Myrtil même montrait de l'émotion. Blum, un peu bousculé, parvint à dire :

« C'est mon cadeau… d'installation… Pas la peine d'en parler… Sauf le meuble, j'ai tout fait moi-même. »

On alla chercher les femmes ; ce furent de nouveaux cris.

Babette demeura confondue de la générosité et de la dis

simulation de son mari. Mais comme elle avait appor

té, de son côté, sans en rien dire, un panier rempli

de pâtisseries alsaciennes, œuvre de son petit

poêle de fonte, elle produisit sa surprise. Les

enfants s'attablèrent ; et c'est de cette fa

çon que furent inaugurés, en ce ma

tin de novembre 1871, la fabrique

et le bureau des ***Nouveaux***

Établissements Simler,

à Vendeuvre.

2ème partie

1

Il poussa la porte. Une sonnette retentit. Il fut dans le jardin des Le Pleynier. Joseph différait cette visite depuis six mois. Les Simler n'avaient pas tardé à apprendre la vaine tentative de M. Le Pleynier en leur faveur au Cercle du Commerce. Mais le vieillard ne s'était jamais départi d'un coup de chapeau distant ; et aucun des Simler ne s'était senti le loisir ni l'humeur de diminuer cette distance. À peine la sonnette eut-elle tinté, que quatre ou cinq chiens aboyèrent et qu'une jeune fille apparut, sur le côté, au bout d'une allée courbe. Elle avait un sécateur à la main, et portait quelques branches de feuillage nouveau. Joseph ne la connaissait pas. Il ne se douta pas un instant que ce ne fût elle. Hélène Le Pleynier avait sa réputation. Il mit son chapeau rond à la main, et s'approcha d'elle entre deux haies de rosiers déjà chargés de boutons. Elle sourit et s'arrêta en le regardant venir. Peut-être Joseph Simler, de son côté, lui était-il connu.

« Mademoiselle… Monsieur Le Pleynier est-il chez lui, et pourrait-il me recevoir ?

— Si vous voulez me suivre, Monsieur, je vais m'en informer. »

Elle parlait d'une voix assez grave et retenue. Joseph fut frappé, en marchant derrière elle, de la décision un peu brusque de sa démarche, et de la plénitude souple et robuste de sa taille. La jupe, de simple taffetas beige, se rattachait, en arrière, à un gros nœud de même étoffe. Elle bruissait sur le gravier des allées bien ratissées, en soulevant un peu de vent tiède, que le jeune homme recevait dans les jambes.

Quand ils atteignirent une allée plus large, elle se retourna à demi, et, sans s'arrêter, lui montra, d'un signe amusé de la tête, la maison qui disparaissait au loin entre les branches des charmes. Le jardin, très vaste, témoignait à la fois d'un grand soin et d'une négligence étudiée, comme sa barrière, qui était de bois rustique, mais scrupuleusement entretenue à l'anglaise. Aucun domestique ne se montrait. Il semblait que le même dilettantisme présidât à la direction du personnel et à l'entretien du parc.

Mais Joseph ne fut sensible, pour le moment, qu'à l'éclat d'une nuque d'or mat, entre la ruche blanche qui l'entourait et une grosse tresse de cheveux châtains.

Et il se demandait encore ce que contenait l'attention furtive et un peu narquoise de deux yeux violets, quand le maître de maison fit son entrée dans le salon où mademoiselle Le Pleynier avait prié le visiteur de l'attendre.

Loin de désarçonner Joseph, la majesté du vieillard lui rendit son assurance.

Il affermit ses lunettes et commença avec bonne humeur :

« Monsieur, mon aimable guide a disparu avant que j'aie pu lui demander de vous apporter mon nom. Je suis monsieur Joseph Simler ; vous devez maintenant vous douter de l'objet de ma visite. »

Le Pleynier l'avait écouté d'un air sévère et sans un tressaillement de sa figure. La rondeur de l'Alsacien parut accroître sa solennité. Il lui montra un siège de la main et s'assit lui-même au fond d'un fauteuil.

« Je suis ravi, Monsieur, de faire votre connaissance. Mais je vous avoue que j'ignore ce qui m'en vaut l'honneur.

— Il est vrai, Monsieur, qu'en six mois vous avez eu cent fois le temps de l'oublier. Mon père, monsieur Hippolyte Simler, qui souffre de la goutte et marche difficilement, m'a chargé de l'excuser s'il ne vous a pas apporté nos remerciements à tous plus tôt, et en personne. »

Monsieur Le Pleynier continuait à examiner le jeune homme sans parler ; ses lèvres rasées se serraient avec réserve. Joseph reprit avec le bagout un peu trop facile du voyageur, et sans retenir un geste familier de l'avant-bras.

« Pourtant, vous ne me ferez pas croire que mon nom ne vous rappelle pas une séance du Cercle du Commerce, d'octobre dernier, dont nous avons plus d'une fois entendu parler, et où vous avez joué un rôle qu… »

Il s'arrêta tout court. Monsieur Le Pleynier venait d'avoir un léger regard pour les bottines de son hôte que la poussière du chemin blanchissait. Et un éclair furtif venait d'illuminer ses petits yeux. Joseph pensa tout à coup que ce détail n'avait pas dû échapper à la jeune fille ; il se rappela l'attention rapide et amusée de ses yeux. Il oublia la bienveillance qui les chargeait, et ramena en rougissant ses pieds sous son fauteuil.

Il considéra son interlocuteur par-dessus ses lunettes, et reprit, avec un sentiment moins franc de la situation :

« D'une façon ou de l'autre, Monsieur, vous ne pouvez pas supposer qu'une délibération dont tant de détails nous intéressaient ne nous serait pas rapportée avec complaisance par la moitié de la ville. C'est… ce qui a eu lieu. »

Comme Le Pleynier ne mouffait toujours pas, il éleva la voix et redressa la tête pour achever son dire :

« Nous savons que vous êtes intervenu dans la discussion, Monsieur, et qu'il n'a pas tenu à vous que la candidature de mon père et de mon oncle, monsieur Myrtil Simler, au Cercle du Commerce, n'ait été prise en considération. »

Le Pleynier détacha ses mains l'une de l'autre avec l'expression d'un ennui courtois mais profond.

« Ce que vous dites là, Monsieur, est possible, mais je ne m'en souviens pas. En tout cas il n'y a pas eu de délibération. Quant à ce qui se dit en conversation, ce sont des choses qui s'oublient, quel que soit le vif intérêt des questions qui ont pu être débattues. »

La froide politesse de cette réponse acheva de mettre Joseph mal à son aise. Il s'essuya, en soupirant, le front d'un doigt ganté, et fit des yeux le tour du salon.

Il ne doutait pas que le vieillard ne se souvînt de tout à merveille. Mais il manquait à son instinct un certain polissage pour pénétrer la raison profonde de cette comédie.

Le ton très différent avec lequel le vieillard reprit la parole ne contribua pas à éclaircir le mystère.

« Je me félicite toutefois que des ragots de petite ville me vaillent l'occasion de faire votre connaissance. Monsieur votre père ne s'est-il pas rendu acquéreur des bâtiments… voyons… ?

— Poncet ?

— C'est cela même. Avez-vous eu affaire à un intermédiaire convenable ? Il y en a de si équivoques.

— C'est Gabard qui nous…

— Ce n’est pas un foudre de guerre. »

Joseph sentait une forte envie de s’en aller.

« Cet individu est un fourbe et un vaniteux, » se disait-il ; et il se prit à regarder les favoris blancs et les guêtres grises de son interlocuteur comme autant de détails provocants. Pourtant il ne partit pas, et même, un quart d’heure plus tard, son adversaire l’avait doucement entraîné sur un terrain où sa verve était intarissable.

« Tout est à faire, Monsieur, » était-il en train de dire, « les usages commerciaux de la place sont lourds, les fabricants de grands seigneurs. Ils consentent à fabriquer mais ne daignent pas vendre. Ils regardent au-dessous d’eux de solliciter le client. Cela est très beau ; mais, à ce régime, l’industrie languit. Comment ! Voilà une ville qui est seule, ou quasiment, à détenir la spécialité de l’amazone. Je m’attendais à y trouver une foule de maisons grandement montées, munies de l’outillage le plus moderne. Et qu’est-ce que nous avons vu, en arrivant ? Dix fabriques, évidemment importantes, mais si loin de ce qu’elles pourraient être, qu’on se demande comment elles ont pu suffire à alimenter le marché pendant si longtemps.

— Vous êtes jeune, monsieur Simler, répondait le malicieux vieillard, en chargeant sa main de diriger vers lui le pavillon de son oreille droite. Vous êtes jeune, et vous croyez que l’ardeur l’emporte nécessairement sur les usages les plus établis.

— Monsieur, les usages sont ce qu’on les fait. J’arrive de Paris, la nuit dernière ; j’y retourne mercredi en huit et ainsi chaque quinzaine, quelquefois plus. C’est dispendieux et c’est fatigant. Mais notre famille est unie et nombreuse, nous nous

partageons les besognes. Je rapporte chaque fois des ordres nouveaux. Je fais connaître notre maison. Peut-être, d'ici à quelques mois, entendrez-vous certains fabricants se plaindre que nous leur avons enlevé des clients. Nous ne luttons pas avec des moyens déloyaux. Mais pourquoi suis-je toujours seul dans le train de Paris ? »

Joseph oubliait que le *moi* est haïssable. L'honnête garçon en inondait ses confidences.

« Je ne nie pas que votre fabrication ne soit irréprochable. Pourtant, comme vous dites, ces voyages sont des frais. Ils doivent se retrouver quelque part. Croyez-moi, la clientèle revient toujours aux articles les plus sérieusement conditionnés.

— Nous retrouvons ces frais sur les bénéfices, et non sur les prix de revient. Nous nous contentons de bénéfices moindres, mais nous voulons plus d'affaires. Et ces affaires, nous les aurons.

— Vous êtes unis ; voilà votre grande force. »

Joseph ne s'attarda pas à étudier le sens général et particulier de ce vous. Il se sentait des ailes :

« Cette ville de Vendeuvre, il n'y a pas un an que je l'ai vue pour la première fois ; eh bien, je suis devenu plus ambitieux pour elle que ceux qui y sont nés. Elle devrait être dix fois plus importante et plus active.

— Prenez garde que les vieux pays ne se manient pas avec la même facilité que les jeunes. Vous n'êtes pas en Amérique, l'or est plus rare qu'au Colorado.

— L'admirable contrée, Monsieur ! Mais c'est tout neuf, tout jeune ! Qu'est-ce qu'est l'Alsace à côté ? Pardonnez-moi

ma franchise : un tapis troué. Ici tout abonde. Il n'y a qu'à se baisser. Les gens d'ici n'ont jamais rien fait. »

Le vieillard opposa de la douceur à cet aphorisme tranchant :

« Je le sais d'autant plus pertinemment, Monsieur, que je suis fils et petit-fils de fabricants, que j'ai moi-même été fabricant pendant trente années, et que j'ai fermé boutique, il y a huit ans, convaincu qu'il n'y a plus rien à faire, dans la fabrication, que vivoter ou perdre son argent. »

Le sang-froid abandonna Joseph encore un coup. Le Pleynier le repêcha en souriant dans le creux de ses fossettes, et avec un frémissement savoureux dans son nez de comique :

« Toutefois, essayez, Messieurs, colonisez-nous. Les jeunes forces n'ont jamais nui à un vieux pays. Je vous regarderai faire en spectateur sympathique. »

Il détacha ce dernier mot avec une lenteur pédante et intentionnelle. Joseph ne savait plus où se fourrer. Monsieur Le Pleynier poursuivit et l'entretint, sur le même ton, de son ancienne fabrique. Joseph se souvint tout à coup de l'avoir visitée avec Guillaume, l'année précédente, sous la conduite de Gabard. Elle donnait sur une sorte d'impasse étroite et noire. Ils n'en avaient pas voulu à cause de son exiguïté et de sa distribution incommode. Et pendant que son hôte parlait, il contemplait avec un étonnement croissant cet intérieur irréprochable, d'une richesse assourdie, plein de souvenirs significatifs et rares. Il reportait sa vue sur le soigneux vieillard, dont les lèvres rasées laissaient échapper, avec un détachement si élégant, des souvenirs de capitulation dont Joseph n'aurait pu s'empêcher de rougir. Il pensa à ce parc, à la fois

libre et méticuleusement soigné, et à cette belle fille silencieuse, aux manières aisées, aux yeux indulgents et observateurs, qui l'avait introduit ici. Ce fut comme une petite lumière qui naissait en lui, et cherchait dans tout son être intérieur une mèche où se fixer pour grandir. Il eut subitement envie d'interrompre monsieur Le Pleynier pour lui confier qu'il jouait de la flûte. Mais il ne sut comment introduire ce détail.

Monsieur Le Pleynier, debout, et le visage haut, émettait à présent quelques opinions sur la propriété foncière, les fermages et l'Assemblée de Bordeaux dont il avait manqué faire partie. Il détacha des murs et montra à Joseph plusieurs souvenirs de famille. Il lui désigna certains meubles auxquels se rattachait une histoire, ou un nom connu.

Puis il l'entraîna dehors, et fit valoir ses rosiers. Il s'exprimait sans gaîté ni ironie, mais avec un calme un peu emphatique et nuancé de tristesse. Il s'était coiffé d'un chapeau de paille à bords larges, bien que le soleil de ce début de mai ne fût pas encore brûlant ; il marchait lentement, et s'arrêtait, la taille cambrée, pour disserter.

Joseph, n'ayant pu s'expliquer le sentiment qui l'avait envahi, commençait à s'ennuyer. Il prêtait docilement l'oreille aux paraphrases de son hôte. Mais l'intérêt de ces histoires lui échappait ; qu'est-ce qu'avaient bien pu faire tous ces personnages dont il entendait parler ? Il voulut marquer son attention. Le Pleynier l'écoutait à peine. Il se tut. Après tout, le bonhomme n'était qu'un maniaque. Des simagrées !

Joseph en était là de ses aigreurs, quand la robe de taffetas beige apparut au bout d'une allée. Hélène Le Pleynier, une capote de paille sur la tête et une canne à la main, semblait prête à partir pour une promenade. Elle aperçut les deux hommes, eut une hésitation, répondit par un salut rapide au

coup de chapeau de Joseph, et s'en retourna vers la maison. Joseph se trouva dépité, ne sut de quoi, et en voulut à son hôte.

« C'est ma fille, dit M. Le Pleynier, le nez en avant, sur un ton de confidence banale. Une enfant de grand mérite. La pauvre petite n'a pas la vie gaie auprès de moi, depuis la mort de sa mère. Je ne suis pas une société bien régalante. »

Joseph lui sut mauvais gré de penser à soi quand sa fille venait de passer.

« N'avez-vous pas un fils, Monsieur ?

— Si fait. Il est lieutenant aux dragons. »

Ils arrivaient devant la porte de bois. Joseph s'aperçut alors que le tour qu'on lui avait fait faire était combiné de façon à le reconduire à la sortie du parc. Il éprouva le mouvement de colère d'un enfant qui se voit berné. Il voulut reprendre avantage, et prononça avec force :

« Enfin, vous n'allez tout de même pas vous obstiner à refuser nos remerciements pour l'affaire du Cercle ? »

Qui fut surpris de sentir une main se poser sur son épaule et un regard presque affectueux croiser le sien ?

« Allez ! Ne parlez pas de ces misères. Mais j'aime à voir que vous ne vous tenez jamais pour battu. C'est cela qui fait les caractères. »

Et au moment où toutes les préventions de Joseph s'évanouissaient comme une bulle de savon, où quelque chose qui ressemblait à de la sympathie s'emparait de lui, le vieillard le poussa doucement dehors par l'épaule, et ajouta :

« Bonsoir, bonsoir, prenez garde de ne pas vous faire écraser ! »

Puis lui tourna le dos, et rentra.

« Le drôle de bonhomme ! s'écria Joseph presque à voix haute, sur la route, en réprimant une forte envie de rire mêlée de confusion. Dix pas plus loin, il ajouta, à mi-voix :

« Et la drôle de maison… »

Il descendit toute la côte qui mène du plateau vers les faubourgs de Vendeuvre et la rivière qui y paresse.

L'image d'Hélène Le Pleynier passa :

« La drôle de jeune personne. »

Il coupa une rue où l'attachait le souvenir assez trouble de quelques soirées de dimanches, l'hiver dernier, pendant le plus fort de leur détresse et de leur labeur. Une odeur un peu fade vint flatter son odorat. Il détourna la tête, pressa le pas, et revit l'or mat d'une nuque entre une ruche plissée de mousseline blanche et une torsade de cheveux châtains. Il écarta pourtant ce souvenir avec une nuance d'embarras. Il préféra s'arrêter à l'attention furtive, narquoise, toutefois indulgente, de deux grands yeux violets, ombragés de cils noirs, dans un visage clair et ambré.

C'est dans cet état d'esprit qu'il tourna la grille de la fabrique et pénétra dans le petit logement si convenable. Il se débarrassa de son chapeau et de son pardessus dans un étroit couloir, puis poussa une porte et entra dans le salon.

Les volets à moitié fermés en chassaient la gaîté de cet après-midi de printemps. L'air qui y dormait était maussade et froid. Les chaises houssées s'alignaient comme dans un

parloir d'institution. Sur la cheminée, un maigre bouquet de feuilles et de fleurs artificielles s'empoussiérait, par les soins d'Hermine, dans un vase de porcelaine bon marché. Il songea au parc de la route de Nantes, aux rosiers en boutons, aux branches de feuillage nouveau qu'Hélène Le Pleynier venait de cueillir, lorsqu'il l'avait abordée. Il sortit en refermant la porte avec violence, et se dirigea, sans quitter sa jaquette marron, vers la fabrique, dont les murs ronflaient et vibraient sous l'effort des métiers, comme la vibration même du soleil de mai.

2

Quand il poussa la porte de bois, quarante visages se tournèrent vers lui. Il ne distingua le mouvement qu'à la lumière des quarante faces blanches. Chacune des femmes semblait faire corps avec le métier qui était devant elle, et trépidait de la trépidation de la machine. L'air tremblait. Les lunettes de Joseph se mirent à trembler sur son nez. Le fouettement des quarante navettes sifflait puis claquait quarante fois par seconde. Tous ces bruits se fondaient dans une clameur brûlante et immobile, qui remplissait la salle à ras bord.

Une phrase qu'il avait dite à Le Pleynier, une heure auparavant, lui revint à l'esprit : – « Ces affaires, nous les aurons » –, et quelque chose lui pinça le cœur. Que signifiait ce vacarme, si rien de consistant n'était dessous ?

Son père était assis dans le bureau vitré d'où il surveillait la salle de tissage. Un contremaître en blouse blanche se tenait debout à côté de son fauteuil. Hippolyte se tourna vers son fils avec une expression de lassitude farouche :

« Quatre pièces gâchées cette semaine. Tes métiers ne valent rien. Ton oncle se plaint du loup. Va le trouver. »

Sans attendre de réponse, le fabricant revint au contremaître roux qui contemplait les papiers d'entre les ourlets sanguinolents de ses yeux.

« Qu'est-ce que c'est que ces moyennes de travail ? Qu'est-ce que c'est que ces nouvelles habitudes ? Pas la peine de changer les métiers, si les femmes ne veulent rien faire.

— La Julie Dadillon dit qu'elle est indisposée. La Célina Caillon va avoir un bébé.

— ***Dummkopf ! Schlemihl !*** [18] Toi, Zeller, me raconter ces palivernes ? Ma parole, tu deviens aussi pête que les gens d'ici !

— Monsieur Hippolyte…

— Laisse-moi la paix ! Si la Célina et la Julie ne peuvent pas travailler, qu'elles demandent leur compte. Ma femme leur portera du bouillon. J'aime mieux leur payer le médecin que de voir mal travailler. Et la Noémie, est-elle enceinte, celle-là ? Pourquoi fait-elle une demi-pièce en moins par semaine ? Et l'Adélaïde Courtois, a-t-elle ses époques aussi ? Ou bien si c'est le petit bouquet qu'elle a sur son métier qui l'empêche de travailler ? Regarde, tête de Zeller, regarde-moi ces résultats ! Et la Fernande Brébinaud, qu'est-ce qu'elle attend pour se mettre à la besogne ? Et toi, qu'est-ce que tu attends pour surveiller ce monde-là ?

— Monsieur Hippolyte… »

Le contremaître roux tortillait une petite verrue qu'il avait sur son menton mal rasé.

« Assez, Zeller, assez ! Tu donneras leur compte à la Fernande, à l'Adélaïde, à la Noémi, à l'Angèle Buet, à la Marie Désétang, tu diras à la Célina et à la Julie de venir me parler en bas, avant de partir, ce soir.

— Faut-il embaucher pour les remplacer ?

---

[18] Idiot ! Bon à rien !

— Qui t'a parlé d'embaucher ? cria Hippolyte dans un accès de fureur. Nous marcherons avec trente-trois métiers, et si ça continue, dis-leur, Zeller, tu m'entends bien, que j'arrêterai vingt métiers, mais que toutes les paresseuses et toutes les débauchées sortiront de chez moi. »

Zeller eut une hésitation, toucha sa verrue, mais s'inclina, et sortit. Le bâillement de la porte laissa entrer un bref hurlement des métiers. Joseph put voir la lumière de quarante visages blancs qui se tournaient vers le contremaître comme ils s'étaient tournés vers lui.

Monsieur Hippolyte faisait rageusement glisser des papiers les uns après les autres et grondait :

« ***Chanef*** ! ***Chanef !*** [19] Terre de fainéants ! Faire travailler chez soi est le pire des états. Je ferai maison nette, maison nette ! »

Puis, sans relever la tête, ni changer de ton :

« As-tu reçu cet ordre de Dupommereuil ?

— Non.

— Non ? ***Chanef ! Chanef !*** Tous dehors ! Regarde ça : la production baisse d'un tiers. Cet imbécile de Zeller ne voit rien. Dès qu'il rentre du soleil par la fenêtre, on ne pense plus à tisser. Et ce client de Tours, a-t-il répondu ? Non ?

— Bazin ? N… Non.

---

[19] Voleur !

— Non ? *Chanef ! Chanef !* Ce n'est pas sept que je flanquerai à la porte ! Ça ne va pas, Joseph, ça ne va pas ! Elles ont beau travailler moins, elles travaillent encore de trop. C'est dix qu'il faut renvoyer ce soir, et non pas sept. Dix ! Et Delmotte ?

— J'ai récrit ce matin.

— Ce matin ! Encore un qui s'est adressé à Elbeuf. Je te défends de récrire à Delmotte. Je ne ferai plus d'affaires avec lui.

— Je reviens de chez Le Pleynier.

— Ah ? »

Hippolyte avait dit ce : *ah ?* avec tout le dédain voulu. Mais son énorme figure se contracta.

« Accueil parfait. Je t'ai excusé, papa. C'est un drôle de corps. Il n'a voulu entendre parler de rien. Il fait celui qui ne se rappelle pas. Mais l'accueil était parfait. »

Joseph garda pour lui le reste de ses observations. Hippolyte, penché sur ses papiers, l'écoutait avec une excessive attention. Il n'en conclut pas moins brusquement :

« Qu'est-ce que tout cela a à faire maintenant ? Des ragots de portière, et du temps perdu. Tu ferais mieux de… Occupe-toi des clients. Myrtil t'attend. »

En redescendant au rez-de-chaussée, Joseph rencontra Myrtil devant la porte de la filature. L'oncle fit glisser l'auvent de ses sourcils et pinça fortement les lèvres.

« À merveille ! Le printemps est beau à la campagne ? »

Il ouvrit la porte, et la filature lui jeta son hurlement à la face.

Joseph le suivit.

Un métier roula à sa rencontre. Les cinq cents fils des broches semblèrent se tendre en tourbillonnant, et arrêter le chariot ; une fièvre saisit la machine ; la rotation des canettes s'accéléra ; le fil aspiré prit la forme d'un entonnoir soyeux et transparent ; une secousse ébranla le chariot qui reprit sa marche en sens inverse, et partit se jeter sous le bâti du métier. Des gamins le suivaient en courant, et raccommodaient les fils cassés d'un geste agile du pouce et de l'index.

Cinq autres métiers à filer circulaient à travers la salle. Le choc précipité et monotone des métiers à tisser scandait, à l'étage au-dessus, le rythme plus inquiet de l'autre travail.

Le silence modeste d'une petite fabrique blanche, cachée sous les marronniers, sans chaudière ni filature, pouvait-il se comparer à l'ivresse de ce vacarme ? Il était beau d'avoir créé cela. L'atmosphère élastique rebondissait sur les rais de soleil. Un monde de poussières y transmettait les plus légères impulsions. Vingt ouvriers maîtrisaient à force d'attention ce désordre féerique. Une odeur fauve et grasse tremblait comme une gelée. Joseph posait ses pieds là dedans avec tendresse, sans trop savoir où finissait son corps et où prenait la filature. Le printemps le touchait du bout de ses doigts. Si le soleil de mai vibrait autour des murs, n'était-ce pas ici l'atelier même où se formait cette vibration ? Et Joseph était-il autre chose qu'une molécule dansant au cœur de cette chaude et lumineuse vibration ?

La retombée d'une porte abolit le rêve ; quelque chose comme des éclats arrachés par une meule à un couteau rouillé plut sur le jeune homme ; Myrtil parlait :

« Je te félicite. Tu as bonne mine. La promenade te réussit. »

Où était la danse élastique du printemps sur le rythme des métiers ?

« Tu m'avais chargé d'une commission, oncle Myrtil, je…

— Je ne t'ai chargé de rien. De quoi me sont ces *goyem ?* Ton père est bien bon de se soucier de leur opinion.

— Le Pleynier m'a fait un accueil très correct.

— Compliments. Je vois que tu n'as pas perdu ton après-midi.

— Si ça ne nous sert à rien, ça ne peut pas nous nuire.

— Tout ce qui est en dehors du travail nous nuit. Un *goy* aimable n'a rien de plus à voir avec nous qu'un *goy* ennemi. Si les affaires vont, ils seront tous nos amis. Et les affaires ne permettent à personne, ici, de prendre tout un après-midi dans la semaine pour aller se promener. »

Les derniers balancements de l'ivresse s'espacent. Il n'y a plus autour de Joseph, derrière ces murs qui l'enferment, qu'un va-et-vient grondant et plein de menaces. L'oncle a raison. Sont-ils trop de tous pour soutenir ce dévorant grondement ? Il baisse la tête sous la mercuriale, et regarde son oncle avec crainte par-dessus ses lunettes.

« Il y a un… loup qui ne va pas ? »

L'oncle l'examine avec animosité, du fond de la rigole qui barre son visage, au-dessous des sourcils.

« Rien ne va. Pas plus les machines que la clientèle. S'il y avait assez de commandes, le reste ne serait rien.

— Mais le louvetage…

— Le louvetage se fait assez bien pour ce qu'on lui demande de faire. Donne-lui plus d'ouvrage, toi, le marchand, et alors nous pourrons dépenser pour réparer. Bien sûr qu'il ne va pas ! Qu'est-ce qui va, d'ailleurs, dans ce pays, dans cette fabrique de malheur ? Je reviens de chez ton frère. C'est la même chanson aux apprêts qu'à la filature. Ce soir j'arrête deux métiers. »

Deux métiers de la filature, sept métiers du tissage, un jeu de carde, six foulons, deux épailleuses arrêtées, dix-sept ouvriers remerciés, pas de réponse de Dupommereuil, de Delmotte ni de Bazin, rien au courrier ce matin, rien au courrier de l'après-midi, et ce lointain va-et-vient à nourrir, telle est la plus claire pensée de Joseph quand il rentre dans le magasin.

Ne serait-ce pas, tout compte fait, l'appréhension qui a tourné vers lui, au tissage, quarante visages de femmes ? Et l'effort si bien noué des vingt ouvriers de la filature, est-ce donc l'heure déjà de le débander ?

L'odeur de colle et de moisi qui baigne le magasin n'est pas un stimulant pour des courages blessés. Joseph passe dans le bureau. Il a un regard pour un bouquet de giroflées blanches qui pend, fané, par-dessus le bord d'un vase, attention de Sarah, jamais renouvelée. Est-ce donc tout cela que peut le printemps, aidé par la femme ?

Il remue du doigt quelques papiers, et repousse ses lunettes sur son front. Quelle folie ! Lutter, risquer, croire ? « Il n'y a plus rien à faire dans la fabrication, que vivoter ou perdre son argent. » Le prophète de la route de Nantes aurait-il prévu ? Mais pourquoi se faire un jeu de désespérer les gens ? Vivoter, quand on doit tout ce qu'on a, jusqu'à sa chemise ? Mieux vaudrait… mieux vaudrait…

Joseph se sent trop lâche pour la solution décisive. Un souvenir monte à ses joues qui s'enflamment. Il donne à plein cou une aspiration profonde. Il sait qu'il faudra bientôt retourner à Paris, et là il est, à sa connaissance, un lieu, au moins, où tout s'oublie, où se trouve le bonheur. Qu'importe la qualité de ce bonheur. Le plaisir est en lui, les bouches sont serves. Tout n'est donc pas forclos, puisque cela encore existe.

Un frôlement du bouton de porte le ramène sur terre et à Vendeuvre. Hermine entre et s'excuse en même temps, avec son sourire un peu forcé.

« Je te dérange ?

— Assieds-toi.

— Je ne suis là que pour un moment. Je voulais te demander… Mais je ne te dérange pas ?

— Allons, Hermine, tu ne me déranges pas assez souvent. »

Elle le remercie en levant sur lui, avec timidité, ses yeux gris et verts. Joseph retrouve ces prunelles sans sexe. Il est las par avance du temps que cette femme restera avec lui. Mais il accepterait aujourd'hui avec reconnaissance la société

d'un huissier. Et d'ailleurs, pourquoi n'aimerait-il pas la femme de son frère de toute son affection fraternelle ?

« Je voulais te demander… c'est à propos de ce drap beige pour le paletot de Justin.

— C'est vrai. J'avais oublié. Veux-tu me suivre ? »

Joseph, monté sur une échelle, soulève des pièces. Hermine lui parle d'en bas :

« Pour Laure, je cherche un petit tissu d'été, une grisaille, quelque chose comme une serge, vous n'avez pas ?

— Une serge ? Ma foi non. Il faudrait demander à l'oncle Wilhelm. Il a reçu des écossais qui te plairont peut-être… »

Il redescend en portant une pièce sur ses deux bras, comme un enfant.

« Regarde voir si ça te convient.

— Oh ! mon Dieu… »

Elle touche l'étoffe de ses longs doigts blancs ponctués de jaune.

« C'est bien lourd.

— Lourd ? Tintin est de taille à porter deux mètres de cette étoffe-là sans tomber sous le poids. »

Elle rit gauchement de la plaisanterie. Il conclut :

« Je t'en fais couper deux mètres ?

— Deux mètres, oui…

— Deux mètres cinquante, plutôt ?

— C’est ça, plutôt deux mètres cinquante… Alors tu dis qu’oncle Wilhelm…

— Si je le vois, je lui demanderai. »

Elle n’a pas plus tôt refermé la porte derrière son sourire de remerciement confus, que Joseph reste immobile, un pied sur l’échelle.

Ça, une femme ? Allons donc ! Joseph se souvient que pas une seule fois, depuis les fiançailles de son frère, il n’a songé que le corsage et la robe d’Hermine recélaient un corps de femme. Noble effet de l’amitié entre frères. Mais aussi, Hermine n’y est-elle pas pour quelque chose ? Y a-t-il jamais eu, chez la sage mère de ses deux neveux, plus que docilité de pensionnaire ? N’y a-t-il pas des corsages aussi chastes qui recouvrent des gorges autrement frémissantes ? Certaine peau ambrée… ?

Allons ! Qu’est-ce que signifient ces pensées ? Voilà Joseph, transformé en homme de peine, qui se multiplie à travers le magasin, transporte l’échelle, descend des pièces, en remonte d’autres, corrige des étiquettes et rassemble hâtivement la liasse d’échantillons de son prochain voyage. Ne dirait-on pas que maître Joseph Simler cherche à écarter quelque idée gênante, à force de travail et de fatigue ?

3

La chaleur blanche de deux heures est verticale comme une hampe de drapeau. Le cri des grillons darde ses pointes vers le ciel et supporte l'aplomb immobile du zénith. Le firmament s'ouvre avec la tristesse blême d'une prunelle d'aveugle. La tôle du monde étend là-dessous sa désolation. Toute vie s'y ramasse dans l'attente d'une durée éternelle. Juillet tient Vendeuvre dans le creux de sa main.

Et l'enfant, qui se brûle les yeux à travers la persienne sur le macadam surchauffé de la cour, peut s'imaginer qu'il reste seul vivant à recueillir l'écoulement des instants.

Toutefois l'ombre du salon, derrière lui, se peuple par intervalles de chuchotements étranges. Et s'il s'épuise à franchir en esprit le mur de soleil qui le sépare d'une grande construction, à demi dissoute dans la lumière, c'est qu'un mystère plein d'angoisse et de cérémonie se déroule dans le bâtiment là-bas.

À midi, les hommes absents depuis le matin ont surgi, la face congestionnée et les dents blanches. Ils ont mangé sans mot dire, en étanchant la moiteur de leurs fronts. Nonon Joseph était en manches de chemise. Papa regardait à la dérobée les mains minutieuses et grasses de Jacob Stern, et buvait en tremblant. Les rides d'Afroum semblaient répondre à des pensées sardoniques. Saisi à la gorge par sa cravate, mon oncle Myrtil était plus rogue et plus pourpre que jamais. Quant à bon papa, il valait mieux n'y pas penser.

Au café, le petit oncle Wilhelm était survenu, et tout le monde avait disparu en claquant la porte.

« Justin, vas-tu rester ici ! avait prononcé une voix molle et sans bonté. Justin était resté.

Mais la compagnie des femmes est bien fade à qui renifle quelque part une tâche d'homme. Pourquoi, par cet implacable, dimanche, travaillent-ils à la sueur de leur front ?

De là vient que l'enfant s'écrase le nez et les lèvres sur la fenêtre. Mais nul bruit ne filtre entre les lames de la persienne close. Le cri en baïonnette des grillons s'est depuis longtemps enfoncé au cœur du silence.

Pourtant la tante Mina, la femme de l'oncle Afroum, est là, dans le salon, et plus d'un souvenir litigieux est, en son honneur, repris, étalé, commenté. La parenté, le voisinage, Paris, la guerre, les migrations, les décès, les alliances, les dots et les héritages, l'Est et l'Ouest, sont soumis, entre quatre fauteuils, à un dénombrement soigneux.

Hermine se laisse aller à son bavardage. Laure, bien trop sagement bouclée, genoux et chevilles serrés, écoute, assise sur une chaise basse, et ne quitte pas des yeux l'embonpoint de la fille de Jacob, Élisa. Sarah s'exprime avec retenue, parce que Mina, selon son habitude, fait sentir, à l'aide de propos choisis, sa propre place dans l'échelle du commerce des draps.

C'est que les quatre sous des Stern n'ont pas tardé à faire des petits. L'ancien notaire s'est merveilleusement retourné sur le pavé de Paris. Il s'est associé avec son frère. Jacob va aux achats, à Sedan, Roubaix et Leeds ; Abraham, sa femme et sa nièce tiennent la maison de la rue des Francs-Bourgeois ; Benjamin court la province, des quatre et des cinq mois de suite. Les lèvres rasées, les pattes de lapin et la discrétion de l'ancien notaire ont inspiré confiance à la clientèle. Son

honnêteté couronne le tout. Mais la confiance est telle qu'on s'en passerait presque.

Jacob et Afroum se sont montrés, à Vendeuvre, dans les premiers temps de l'installation, aux périodes lourdes du dernier automne. Leur présence a régulièrement coïncidé, pour les enfants, avec des journées pleines d'une solennelle anxiété. Des conciliabules se sont tenus à des heures insolites. La troisième fois, papa était venu du bureau, après dîner, chercher maman et bonne-maman. Les enfants étaient restés une moitié de la nuit, seuls et épouvantés, la lampe s'étant tout à coup éteinte en rotant.

Aussi quand, l'avant-veille, bon papa Hippolyte était rentré, à l'improviste, en tenant une lettre entre ses doigts renflés, et disant, sur un ton plein d'arrière-pensées :

« Ils viennent., »

Tintin avait prévu les rites de cette journée singulière.

Il se répète à perdre haleine, sans parvenir à faire naître une buée sur la vitre tiède :

« Qu'est-ce qu'ils font, qu'est-ce qu'ils font, qu'est-ce qu'ils font… »

Il se représente l'intérieur de la fabrique et le corps inerte des métiers, alignés comme les caissons dans la cour du quartier d'artillerie. La filature se tait, et les armoires des foulons ne laissent plus passage, en tremblant, au torrent des eaux savonneuses. Pourtant papa a fait allusion à la présence de Zeller, de Kapp, de Braun, d'un ou deux autres. Sont-ils en blouse blanche, ou en vêtements du dimanche ? Peut-être même en redingote et en vieux chapeau haut de forme,

comme à l'enterrement du petit Gottlieb ? Et pourquoi sont-ils venus ?

« Tintin, tais-toi ! »

Il l'a entendue plus d'une fois, cette phrase.

« Je me tais, je me tais, je me tais… » recommence l'enfant un ton plus bas, en imprimant le dessin de son front sur la vitre, tandis que la réverbération de la cour strie ses yeux de barres rouges et vertes.

Derrière lui le murmure des femmes se confond avec la ronde des mouches autour du lustre.

« Depuis que ces *guèchtes*[20] ont décidé de ne pas recevoir papa et l'oncle Myrtil dans leur Cercle, il y a eu comme un mot d'ordre, larmoie la dolente Hermine. Tout s'est tourné contre nous. Si nous avions dû prendre une bonne, nous n'en aurions pas trouvé. Ces messieurs ne se saluent pas dans la rue. Il y a eu des mots écrits sur les murs de la fabrique. Les charretiers marmottent, en sortant de la cour, des choses qu'on ne comprend pas toujours. Nous avons dû changer trois fois de boulanger. Ils disaient de vilains mots à Tintin.

— Si je n'avais pas retenu mon Joseph, dit Sarah, tout cela aurait mal tourné.

— Et Guillaume qui est si nerveux ! Heureusement, continue Hermine, que papa ne s'est jamais douté de rien.

---

[20] Gueux.

— Il ne s'est douté de rien ? Quel homme ! dit Mina, d'un ton où perce une dévorante curiosité.

« Heureusement ! » dit Sarah avec un sourire ambigu ; « Hippolyte et mon beau-frère n'avaient pas besoin de ces soucis.

— Cette année lui sera comptée, quelque part, Sarah ! » dit Mina, tandis qu'Élisa hoche la tête avec un air de sagace approbation. « Et plaise à Dieu qu'ils n'aient pas travaillé en vain !

— Nous le saurons bientôt, » reprend alors la vieille femme. « Oui, plaise à Dieu que ces pauvres enfants soient récompensés de leurs peines. Ils le méritent. »

Et elle se tait, au seuil de toute plainte, avec un sourire dont la fierté tranquille désarçonne la parente.

En faut-il beaucoup plus à l'esprit d'un enfant pour partir en maraude à travers des lames de persienne ? Il n'a écouté que d'une oreille distraite. Assurément, Tintin s'est entendu dire plus d'une chose, en allant, les matins d'hiver, chercher le pain et le lait. Et il est revenu plus souvent qu'à son tour avec un poing cuisant d'avoir trop tapé sur les vareuses à boutons métalliques de l'école fraternelle.

Mais cela conserve-t-il de l'importance, aujourd'hui ? « Nous le saurons bientôt », a dit bonne-maman ; qu'est-ce qu'on va savoir bientôt ? Si Zeller est en blouse ou en chapeau haut de forme ? Pourquoi les Stern sont venus assommer le monde de leur présence ? Ou pourquoi ce dimanche se passe à « faire la mouche bleue » sur un carreau de fenêtre, pendant que les hommes se livrent à Dieu sait quelles occupations enthousiasmantes ?

Bon ! Voici que la voix de cousine Élisa vient couvrir les chuchotements avec son épaisse vulgarité.

Elle se loue d'avoir aperçu plus d'une fois nonon Joseph au cours de ses voyages, et se met tout à coup à minauder, bien que tante Mina exprime son blâme à petits coups de gorge : ***khun, khun***.

Tintin se représente avec animosité la face confite d'admiration que Laure lève sur le boudinage humide et charnu de la cousine. Il traite à part soi sa sœur de divers noms de volaille que ce profil innocent ne mérite pas encore.

« Ton frère, Sarah, dit tante Mina, m'a eu l'air satisfait de ses affaires.

— Il est si peu exigeant, » s'émeut Hermine. La bienveillante Mina sait ce qu'elle voulait savoir, et les lèvres de Sarah, prêtes à s'ouvrir, se pincent.

Mais Tintin n'en écoute pas davantage. Un sourd battement s'est fait entendre du côté de la fabrique, un pas crisse, le gamin entre en danse sous les rideaux qui le recouvrent :

« Ils arrivent, c'est fini, c'est fini ! »

Ce qui est fini, Tintin l'ignore ; mais l'effet qu'il produit, il s'en aperçoit sans tarder. Sarah s'est dressée :

« Déjà ! dit-elle. Mina la regarde avec terreur. Hermine embrasse convulsivement la tête de Laure. Une clé grince. C'est papa. Déjà Tintin est à la porte. Papa entre.

« Guillaume ? Hé bien ? crie Sarah, malgré soi. Mais l'air harassé de Guillaume signifie que la tâche, quelle qu'elle soit, n'est pas achevée.

— J'ai dû oublier ici une lettre de Bellonet, jappe-t-il sous sa moustache.

— Je me disais bien, murmure Sarah. Elle se rassied et sourit aux deux Parisiennes.

Papa remporte la lettre. Le bâillement de la porte est suffisant pour donner également passage à la maigreur d'un enfant de neuf ans. Tintin reçoit sur la tête, avant toutes choses, comme un sac de plâtre. Et qui donc s'est amusé à retirer tout l'air respirable de la cour ? Mais on se fait vite au soleil de trois heures et à la chaleur de juillet.

La grille est fermée, circonstance qui remplit toujours l'enfant de malaise. Des groupes endimanchés stationnent sur l'avenue. Les gens semblent animés de bonnes intentions. Une longue figure de jeune garçon surgit entre deux barreaux de la grille. Elle fait signe à Tintin en se mordant les oreilles de rire. On entend la voix d'une femme qui explique :

« Ce sont les Simler qui font leur inventaire. »

Tintin ne respire qu'après avoir refermé derrière lui la porte du magasin.

Au cœur d'une ombre et d'une fraîcheur reposantes, nonon Joseph monte et descend l'échelle de chêne à roulettes. Il déplace des pièces, et déclame d'un air courroucé des numéros et des chiffres, que Pouppelé inscrit salement au crayon sur un carnet de blanchissage.

« Écris toujours, je recopierai. P L 328, Général Prym 14, y es-tu ? Prym 14,750, dans la dernière colonne. »

Il ruisselle ; la chemise bâille jusqu'à son ventre poilu.

« Qu'est-ce que tu fiches là, chenapan ? Vas-tu bien… »

Tintin s'enfuit. Il replonge dans la fournaise, suit le mur intérieur, et se glisse dans la filature par la porte à la gueuse de fonte.

Un silence d'église. Les métiers dorment entre leurs hautes roues. Les rails plats s'avancent comme des bras. Tintin les aime. Il aime la raideur immobile des canettes en carton et leur bague d'acier lustrée par le frottement. Il allonge la main vers cette pulpe immatérielle qui descend aux canettes, qui n'est bourre ni fil, fond au doigt comme une toile d'araignée, mais donne une caresse tiède et grasse.

« Je t'y engage ! » prononce une voix âpre. L'oncle Myrtil débouche de derrière un métier, suivi de Kapp, son âme damnée, et de l'un des maudits Stern. L'oncle abaisse la visière des sourcils et fixe son petit-neveu.

Derechef c'est la fournaise. Plutôt que de monter au tissage, et d'affronter l'œil sanguinolent de bon papa, Tintin préférerait défiler une seconde fois devant la grille.

Aussi quand vient enfin, sans un souffle d'air, le déclin de cette inexorable journée, l'enfant n'est plus qu'un tas enfoui dans l'ombre étouffante de la chaudière. C'est un poste de choix ; de là on surveille le grand volant de la machine, les seize câbles qui s'en échappent par deux conduits percés dans le haut du mur.

Ces câbles vont, aux jours de semaine, répartir la force qui naît du piston. Tintin Simler suit chacun d'eux par la pensée, s'accroche à eux, se laisse entraîner à travers l'orifice noir, puis au-delà, interminablement, pour s'en revenir tourner à toute vitesse autour du volant. Et il transpire de chaleur, de peur et de fierté ; car celui qui se tient là, où convergent les

câbles, est au centre de tout et possède la fabrique. Qu'est-ce donc qu'un inventaire si l'on s'occupe de tout, sauf du grand volant de quinze pieds ? où il y a du monde pour tout, sauf pour le régulateur à boules ?

Des voix passent devant la porte. Il dégringole de son étuve de brique, suit, et voit de loin les fabricants qui se dirigent vers le bureau. Une minute plus tard, il est dans le magasin où nonon Joseph n'est plus représenté que par une paire de manchettes droites comme zinc.

La porte du bureau est simplement poussée. L'enfant y coule le nez, et le retire à temps pour n'être pas vu du petit oncle Blum, auquel un mouvement si léger ne reste pas inaperçu.

Un grand silence, soulevé par des respirations puissantes, occupe la pièce. Quatre de ces messieurs sont assis devant des feuilles noires de chiffres. Un autre se tient près de chacun d'eux, et vérifie les opérations. Un ronronnement de nombres court à ras de terre. Quelquefois l'un d'eux appuie sur l'avant-dernière syllabe d'une retenue : « Vingt-cinq », puis tourne une page, et le moulinet à prières reprend son train. Les contremaîtres ne sont plus là. Du reste ils étaient en blouse et ne portaient pas le chapeau haut de forme.

Le scieur de bois n'a de regard que pour le dos de sa scie et ne penche jamais la tête pour contempler le travail accompli. Tant que le dos luisant lui cache avec exactitude la lame dans toute sa longueur, il poursuit la tâche. Les quatre hommes qui étaient là avaient fixement regardé le dos de la scie ; pour la première fois depuis six mois, ils se donnaient le temps d'examiner l'entaille.

Cela, l'enfant le comprend au silence qui émane de ces hommes, et à quelque chose de plus, qui est en lui. Il ne sait pourquoi il devient extrêmement faible.

Un des hommes, – l'oncle Myrtil, à ce qui semble, – fait : ***ah !*** et pousse un soupir plus creux. Successivement deux autres marquent la fin des additions et se redressent sur leur chaise pour attendre, en silence.

Justin sent que son père reste le dernier à achever ses calculs. Son cœur se contracte à entendre sa voix bredouillante, les erreurs qu'il commet par nervosité et que le petit oncle lui corrige à voix basse.

Finalement, Guillaume termine à son tour. Le jour commence à tomber. Les hommes se groupent autour du fauteuil d'Hippolyte, qui rassemble les papiers dans sa main. Justin a peur.

Un marmonnement caresse les têtes. Il enfle un instant, puis s'éteint. On croirait que quelque chose va mourir. Hippolyte jure entre haut et bas. Il se passe encore une longue minute. Puis une voix grasse et méconnaissable s'élève en tremblant, mais avec la force profonde d'une orgue cathédrale :

« Gott sei dank ! Gott sei dank ! [21] Myrtil ! »

Un bruit confus achève de clouer l'enfant sur place. Des hommes s'embrassent, des bras se tendent, on n'entend plus qu'un bruit entrechoqué et des sanglots.

---

[21] Dieu soit loué !

« Myrtil, Kinder[22], Afroum, Jacob, Wilhelm ! »

Le vieillard serre des épaules entre ses bras, ses favoris râpent des visages. Justin ne sait pas si tout n'est pas fini à jamais. Mais une voix triomphante éclate tout à coup avec discordance :

« Et Sarah ! s'écrie le pied-bot. Il faut prévenir Sarah ! »

Alors, comme un appel de fauve au fond d'un bois, un cri remplit les deux salles et vient déchirer la poitrine de l'enfant :

« Dis-lui, Wilhelm ! Dix-sept mille francs, en neuf mois ! Et que les enfants seront riches comme des rois ! Dis-lui, Wilhelm, va lui dire ! »

[22] Enfants !

4

Un fleuve n'entraîne pas ses eaux printanières entre les flancs de sa vallée avec une joie plus sauvage que celle des Simler, lorsque, pendant les huit jours qui suivirent, ils donnèrent libre cours à leurs sentiments.

Dix-sept mille francs ne font pas une fortune. Il n'y avait peut-être pas là, à première vue, de quoi légitimer le cri fauve du vieux chef.

Mais ces dix-sept mille francs figuraient le bénéfice net, annuités de la dette payées, et une part du matériel amorti. Ils ne répondaient même pas à une année de plein exercice.

C'était en tout cas la vie sauve et l'avenir réservé.

Les Simler ouvraient donc la poitrine à l'afflux des espérances. Hippolyte retrouva, le soir venu, le rire de sa jeunesse, à faire trembler les vitres. Myrtil procura aux enfants la profonde surprise d'entonner une vieille chanson d'Alsace, et Blum battit tous les records d'ingéniosité en arrivant muni de deux longues fioles de ***Kitterlé***. Quant à Mina, elle avait tout préparé pour décamper en cas d'inventaire désastreux. Elle trouva naturel et agréable de prolonger son séjour.

On dîna si tard, le soir de l'inventaire, que Justin et Laure tombaient, le nez dans les assiettes, quand les contremaîtres arrivèrent, les uns après les autres, parfaitement endimanchés et la mine gourmée. Le premier coup d'œil les renseignait, dans la mesure de ce qui les concernait. Chacun agissait alors selon son caractère.

Il y eut Zeller, roux, militaire, froid et satisfait, Kapp agitant son long nez rouge d'un air joyeux et sagace, Pouppelé en bon chien affectueux, sa ronde tête couverte de cheveux retombants, Gottlieb en deuil, mais le menton leste au coup de vin blanc, Fritz Braun, aux mains de teinturier et aux loyales moustaches blondes, et le vieux comptable Hermann, éclatant du désir de s'en aller pour triompher bruyamment parmi ses égaux.

Il fut décidé que le mardi serait jour demi-férié, mais à paye entière. Cette nouvelle acheva de réveiller les petits, qui se tournèrent longtemps entre leurs draps collants, dans l'air embrasé de la petite pièce où ils couchaient.

Après le dimanche, il y a le lundi, où ils se réveillèrent tard et déjà brûlés par le soleil. Après le lundi, il y eut le mardi, qui ne se leva pas sans témoin, mais fut guetté, du haut d'une lucarne, dès la première pointe de l'aube, par quatre regards flambants de convoitise.

Et la sirène de midi, qui dispersa les ouvriers en éventail autour de la grille, ne resta pas sans écho.

C'est que la gaîté avait là une fière revanche à prendre. Toute une année pendait en arrière de soi comme une dette qu'on allait trancher d'un coup. Et quelle année ! Depuis la bataille de Wissembourg, le soleil n'avait plus éclairé un jour libre d'angoisse. Un air enfin circulait qui commençait à n'appartenir plus à autrui ; les bouches pouvaient se fendre pour le rire et les poumons se déployer.

Aussi fut-ce avec un choc provocant que, sitôt le café bu, Joseph posa le talon sur la chaussée, tandis qu'il se hâtait vers un objectif mystérieux. Et chacun de ses pas faisait jaillir une

petite éruption de poussière blanche où s'affirmait une sorte d'empire nouveau sur le monde extérieur.

La considération qui entourait les Simler, depuis l'avant-veille, ne franchissait pas une certaine zone. En pénétrant chez Mons. Antigny, loueur, le jeune Simler pénétrait en territoire inexploré. Mais de même qu'il y a des verres de couleur qui ne laissent passer qu'un certain nombre de rayons lumineux, les lunettes de Joseph semblaient faites d'une matière finaude, où se brisaient les intentions les plus malveillantes.

Ces lunettes avaient parfaitement remarqué de loin, dans les rues, le sautillement de M. Pierrotin et la brusque curiosité qui avait saisi cet honorable secrétaire quand il avait reconnu le jeune Simler. Et le tournement de tête plein de rage de M. Huillery, au coin de la rue de la Bretonnerie, ne leur avait pas échappé non plus.

Pourtant elles restèrent impénétrables aux essais d'insolence de l'homme de cheval.

« Nous tirera-t-il jusqu'à la forêt de l'Épine ? demandait Joseph en contemplant d'un air pitoyable l'animal cagneux qu'un aide d'écurie attelait au véhicule.

« Est-ce Monsieur qui se propose de conduire ? répondit l'ancien sous-officier des dragons de l'Impératrice.

« Moi-même, affirma Joseph avec un regard vers l'individu aux leggins fauves.

« En ce cas… »

Un léger sifflement de cravache donna tout leur sens à ces trois monosyllabes.

« Il est bien maigre.

— Je nourris mes chevaux, mais il y a des ***juments*** maigres comme il y a des hommes gros.

— Il n'est pas vicieux ? »

M. Antigny perdit son petit capital de patience.

« C'est selon. Conduite de travers, ***elle*** vous mènera dans le fossé tout comme un autre. »

Le garçon d'écurie, soucieux du pourboire, intervint, d'entre les jambes de la bête résignée, où il bouclait la sous-ventrière :

« Pas de crainte à avoir avec c'te bête-là ! Mais avec un cocher de la maison qu'l'aurait ben en main, a vous donnerait ben plus de satisfaction. »

Joseph se détourna précipitamment vers le break délabré, tandis que le garçon ajoutait en rigolant sous cape :

« A trottera toujours ben su'l'chemin du retour.

— Cette voiture est bien vieille. N'en avez-vous pas de plus… convenable ? »

Ce terrain de transactions inconnues le mettait mal à son aise. M. Antigny s'était éloigné de quelques pas pour dompter d'une façon ostensible le mépris où il tenait ce client d'une espèce si nouvelle. Il répondit en pinçant le nez :

« Je peux mettre un mail-coach à votre disposition.

— Je parle d'un autre break, répondit Joseph avec une douce fermeté. Celui-ci…

— Pardon ! Parlons-nous d'un break ? Cette voiture-ci s'appelle une wagonnette.

— Ah ? J'avais pourtant demandé un break.

— Monsieur promène sa famille ?

— Ou… i. Quel rapport y a-t-il ?

— Votre famille ne tiendra pas dans mon break. Mais qu'à cela ne tienne : Eugène, dételez. »

Joseph vit rouge. Il fit craquer un des doigts de sa main droite dans le creux de la gauche.

« Je ne vous dis pas de faire dételer, mais de me montrer un véhicule moins sale que celui que vous me présentez là. »

M. Antigny trouva les accents d'un flegme souverain pour ordonner.

« Jules, sortez la tapissière. »

Les bras nus des palefreniers se gonflèrent autour d'un timon et de quatre roues. Une tapissière, à trimbaler un orphéon, ébranla le pavé de la cour et resta bêtement calée dans un ruisseau à purin.

Alors Joseph se rappela qu'il courait des bruits fâcheux sur la gestion de M. Antigny, qui sacrifiait censément aux dames de pique et de cœur beaucoup plus que ne lui permettait le train de ses affaires. Et au souvenir des circonstances qui l'amenaient, lui, Joseph Simler, dans cette cour, il s'éleva en lui une force joyeuse et irrésistible, comparable à l'une de ces risées du soir sur l'eau des lacs. Il tourna les yeux autour de soi avec gaîté, et dit :

« Je garde le wagon. »

Puis il fit sortir la voiture dans la rue, monta sur le siège et prit les guides avec moins de gaucherie que le personnel ne s'y attendait.

Quant à l'ancien sous-officier, une fois reçues les arrhes qu'il s'était fait verser, il avait laissé entendre par son attitude que l'essentiel de la farce avait pris fin à ses yeux. Il s'était retiré avec dignité dans son cabinet meublé de pipes, de gravures anglaises, d'une chaise crevée, d'un vieux poêle de fonte, d'un cheval de course en biscuit sur la cheminée, de deux fox-terriers malodorants, roulés sur des débris de carpettes, et d'un nombre considérable de vieilles brides, d'étriers rouillés, de gourmettes et de cravaches brisées.

« Et il en sera d'eux tous comme de cet asticot-là, se disait Joseph en poussant la rossinante avec vigueur dans la direction de la fabrique. Il ajouta avec dégoût :

« Ville de jean-foutres ! » mais sans parvenir à réfréner le vertigineux bonheur qui s'emparait de lui.

Le break grinçait et menait un bruit d'enfer. C'en fut assez pour attirer les enfants aux fenêtres, pas assez pour gâter leur enthousiasme.

Décidément l'oncle Joseph n'avait pas son pareil en fait d'inventions. On ne pouvait rêver de cocher plus glorieux de son emploi. Laure se hissa par l'arrière jusqu'au siège et l'embrassa sur la joue :

« Tu es tout trempé, s'écria-t-elle en frappant l'épaule du bout des doigts. Un nuage de poussière s'en échappa et la fit éternuer. Ils éclatèrent de rire tous deux. Justin se tenait en arrêt devant la jument, comme devant la propre monture des quatre fils Aymon. « Tu sais, le cousin Benjamin vient d'arriver, » ajouta Laure. Au même moment, une figure chafouine,

riante et rousse comme tuile, s'encadrait dans une fenêtre. La famille entourait ce témoin nouveau du succès. Joseph éprouva un pincement désagréable au creux de l'estomac. Il salua pourtant gaîment du fouet le cousin. L'autre lui répondit par un rire qui ressemblait à une grimace et plissait sa face comme une persienne.

« Oho, cocher, descends qu'on t'embrasse.

— Oho, voyageur, viens qu'on t'emmène.

— J'arrive à pic, à ce que je vois.

— Tu arrives toujours à pic, » répondit Joseph, sardonique. Benjamin entoura d'un rire plus marqué la pomme de terre luisante qui lui tenait lieu de nez, et fit un geste de menace comique vers le porte-guides :

« Toi, Chocef… »

Il exagérait son accent alsacien. La famille assistait à cet échange de propos avec béatitude. Quant au sentiment réel qui couvait sous ces agaceries, il outrepassait la sphère de sa compétence.

« En voiture ! criait Joseph.

« En voiture ! répétait Laure à tue-tête en jetant des regards brillants à Benjamin par-dessus l'épaule de l'oncle sur qui elle s'appuyait.

Les femmes amassaient déjà une montagne de châles, de couvertures et de coussins.

« Vous allez nous faire verser ! Jamais cette haridelle n'emportera tout ça ! protestait Joseph.

« N'oubliez pas le thermomètre, ajoutait Justin.

« Et la bouillotte pour les pieds ! » criait Laure sur un ton suraigu. C'était jour de Saturnales. Les esclaves bafouaient les maîtres. Mais jour sans lendemain…

Quelques ouvriers, revenus par désœuvrement après le déjeuner, se tenaient arrêtés de l'autre côté de l'avenue. Ils assistaient à ce spectacle avec bonne humeur.

L'apparition d'un panier de nourriture calma l'automédon. Il était tout à un difficile arrimage, quand les voyageurs, équipés d'ombrelles et d'en-cas, montèrent à l'assaut du break.

Mina Stern s'assit derrière Joseph, et Myrtil en face d'elle. Guillaume prit place à gauche de sa cousine, ayant Hermine en vis-à-vis. Afroum tenait la portière du côté d'Hermine, Élisa, du côté de Guillaume. Elle avait demandé cette place avec des mines de délicieux enfantillage « pour mieux voir le paysage ». Benjamin s'installa sur le siège, à côté de Joseph, et posa Laure sur ses genoux, tandis que Tintin trouvait, entre les deux hommes, un reste de bois brûlant pour y caser sa maigre anatomie.

Hippolyte ni Sarah n'avaient rien voulu savoir. Ils présidaient à ce départ, de la fenêtre, en compagnie de Jacob Stern. Le petit oncle Blum n'avait trouvé, dans l'état de ses propres affaires, aucun motif valable pour perdre une demi-journée de travail. Il avait néanmoins promis de rejoindre, au bois de l'Épine, vers les cinq heures.

Le break fléchit sur les ressorts d'arrière en écrasant la poussière noire de la chaussée, et l'on resta dans le doute, un bon moment, si les reins de la haridelle l'ébranleraient. Les petits crièrent :

« Courage, ahi, hue, tire-là ! » jusqu'à ce que l'oncle Myrtil se fût mis à commander :

« Stiegen[23], Kinder, silence ! »

Assis tout droit dans l'étui de sa redingote et sous l'égide de son chapeau de soie, les mains croisées sur la pomme d'argent de sa canne en poirier, il figurait la statue même de la respectabilité industrielle.

Enfin les quatre roues s'ébranlèrent et tout disparut bientôt à la vue des vieillards. Jusqu'au premier tournant, Mina, Hermine et Élisa avaient agité leurs mouchoirs, et Guillaume le dos de sa main, mais sans cesser, quant à lui, d'observer par en-dessous la mine de l'oncle Myrtil et de s'y conformer. Abraham regardait toutes choses à petits coups d'œil, avec une attention souriante et rusée.

[23] Silence, enfants !

5

La côte de la gare mit l'équipage au pas. Benjamin tourna vers Joseph sa figure narquoise.

« Eh bien, le fabricant, on peut te féliciter ?

— On peut, » répondit laconiquement Joseph, sans quitter des yeux la croupière de la jument.

« Sais-tu que, pour une première année, c'est assez gentil ? »

Joseph le savait. Il savait même que le sentiment qui les avait possédés tous, l'avant-veille au soir, n'avait rien de l'espèce « gentille ». Il ne put se tenir de hocher la tête, et dit, avec du chagrin dans la voix :

« Tu es toujours le même, Benjamin. »

L'autre secoua sa tête ronde et rouge :

« En quoi donc, mon vieux Joseph ? Je maintiens qu'étant donné les conditions, le milieu, les possibilités, vous vous êtes pas mal débrouillés du tout.

— Et vous, êtes-vous contents ? » dit Joseph pour détourner la conversation.

« Toujours le même traintrain. Étant donné les conditions, le milieu, les possibilités, on a fait de son petit mieux. »

Joseph pensa : « Il se dérobe. À son aise ! », et se tut, vexé.

Les enfants suivaient la conversation en dirigeant la figure vers celui qui parlait. Ce jury muet pesait à l'oncle.

Derrière eux, le break pérorait. Des gens se retournaient avec étonnement. On n'était pas habitué à voir les Alsaciens hors de chez eux, et en fête encore moins. Un gamin chanta :

« Voilà les Guidal qui s'en vont au bal. »

Des boutiquiers accouraient sur le pas de leur porte. Joseph, en cocher, soulevait des rires et des commentaires. L'embonpoint d'Élisa lui attira quelques compliments.

Et M. des Challeries, inopinément croisé dans les environs du chemin de fer, détourna la tête, doubla le pas, et siffla son colley qui s'en allait flairer de si tristes personnages.

Cependant Benjamin observait tout de son œil de singe rouge. Il haussa les épaules.

« Simple affaire de journées d'ouvriers. Le résultat s'ensuit comme ***dans ma tabatière*** suit ***bon tabac***.

— Je ne te comprends pas.

— C'est le pays qui ne vaut pas les quatre fers d'un cheval. Ici tout va par prévisions et conséquences. Ce n'est pas de la vie, c'est je ne sais quoi, de la géométrie peut-être. Tu poses le capital, tu le mets en chantier, tu t'y accroches comme le pendu à sa corde, tu ne lèves pas le nez pendant trois cent cinq, six ou sept jours (n'oublie pas les dimanches et fêtes), et tu cueilles triomphalement le petit inventaire prédit par Nostradamus et le Vieux Major. Passez muscade, rien dans les poches, rien dans les manches. Est-ce une vie, cela ? Tu as reluqué ce mirliflore qui se tenait le nez sur notre passage, avec son cabot anglais de deux sous et sa raie dans le dos ? Je ne sais pas qui c'est, mais je te fais le pari que, dans

dix ans, vous l'aurez ruiné. C'est mathématique ; d'ailleurs ça se lit sur sa figure. Dix-sept mille cette année, c'est mignon. L'année prochaine cinquante mille, dans dix ans vous ferez cinq millions d'affaires, et vous aurez deux cent mille francs à vous partager. Tu peux aller te coucher, toi, ou ton père, ou ton oncle, qui a l'air de réciter le schéma, là, dans mon dos, il n'en sera pas autrement. Parce qu'ici c'est un vieux pays, et que ce qui a une fois commencé continue de soi-même jusqu'à extinction de chaleur animale. Voilà pourquoi je m'ennuie ici, pourquoi je savais qu'on serait battu par les Allemands qui sont un peuple jeune, et pourquoi les Allemands seront battus par les Américains qui sont encore plus jeunes. »

Il éclata de rire, et tourna son nez en pomme de terre vers Joseph, que ce discours suffoquait.

« Tiens ta droite, trainglot à lunettes, ou ces aristocrates qui arrivent là au grand trot vont te flanquer dans le fossé avec toute la fabrique Simler. Et ne fais pas une tête à l'envers. Ce que je t'ai dit, tout le monde le sait. »

Joseph tira docilement la haridelle à hue. Mais quand vous avez vécu dans la conviction que rien n'égale ce que vous venez de réaliser, vous n'assistez pas impunément au déboulonnage de votre idéal.

Alors, comme on était rendu au haut de la côte, il fit reprendre le trot, et accueillit sans mauvaise humeur le bruit de ferraille qui recouvrit la suite de leur dialogue.

« Très beau, les principes. En attendant tu trimes comme un cheval, de ton côté, et votre inventaire était superbe.

— Patience ! Ce pauvre diable de Lambert a passé l'arme à gauche. Ça, vois-tu, c'est le seul aspect de la question qui

mérite qu'on en parle. Lambert était un honnête homme, un homme de devoir, et un brave à trois poils, comme on n'en fait plus. Enfin, suffit ! J'étais à quatre pas de lui, en tirailleur, et je n'ai rien pu pour lui. Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrai quelque chose. Alors, silence ! »

Tintin ouvrait des yeux effarés sur le cousin qui avait fait la guerre à quatre pas de ce pauvre Lambert.

La nature de Joseph n'était pas habituellement tournée à l'aigre. Mais il y avait, dans un pareil sujet, plus qu'il n'en pouvait supporter. Il répliqua, en remontant ses lunettes sur son front, où elles restèrent collées, et en forçant la voix à cause du fracas que faisaient les roues :

« Vous avez été des héros, ton frère et toi. D'autres sont restés pris comme des bêtes, derrière l'invasion, et se sont rongé les sangs pendant huit mois.

— Il n'y a pas de héros. Il y a des hommes qui marchent devant eux et s'arrêtent quand il n'y a plus rien. On parle d'une histoire de chemise jetée à la tête d'un procureur badois. Ce n'est pas déjà si mal. Moi je n'ai eu qu'à suivre, m'arrêter, tirer et courir, en braillant comme un goret, la baïonnette au bout du canon. Lambert a bu la tasse, moi je suis là. Quatre pas de plus sur la gauche, et on dirait : « ce pauv' Benjamin », au lieu de dire « ce pauv' Lambert », et Lambert n'aurait pas besoin de faire Benjamin, comme Benjamin a besoin de faire Lambert.

— Crâne pas, Benjamin, répondit Joseph avec colère. Lambert était à la hauteur de tous les éloges. Mais s'il était resté de ce monde, vous auriez été deux à faire ce que tu fais.

— Un cigare ? fit Benjamin, en tendant d'un même geste son porte-cigares à Joseph et à Tintin. Sais-tu, bonhomme de

suie, tête de pipe culottée, continua-t-il, en s'adressant cette fois à Tintin, mais sans le regarder, ce qui fait que la vie vaut la peine qu'on la vive ? Je m'en vas te le dire, moi, Stern Benjamin, de Turckheim, Haut-Rhin, qui sait ce qu'il dit et ne cause qu'à jeun : c'est, primo, de construire la machine, et, secundo, de la casser. Tire donc pas comme ça sur ta rosse, ajouta-t-il ironiquement en s'adressant à Joseph, qui devenait nerveux tout à coup. Nous, les Stern, on monte une machine. Ça, ça me va. C'est du boulot qui me convient. Mais quand elle sera montée, et qu'on n'aura plus besoin de moi, bonsoir la compagnie, je tire mes grègues, et en route !

— Où ? dit Joseph, de la même façon qu'il aurait donné un coup de pied.

— Où ? À Valparaiso, Melbourne, Boston, au Cap, au Honduras, partout où la conséquence ne suit pas la prévision, comme la figure suit le nez, où il est possible de travailler du matin jusqu'au soir sans faire sa fortune pour cela.

— C'est du jeu, ça, ça n'est pas du travail, » gronda Joseph du fond de son ventre.

« C'est le vrai travail, Joseph. Tu n'aimes pas la machine, toi, tu n'aimes que le produit de la machine. Tu n'aimes pas le travail, tu n'aimes que le fruit du travail. Tu seras riche, très riche, jusqu'au jour…

— Jusqu'au jour… ?

— Où Tintin se fera une raie dans le dos et s'achètera des chiens anglais… »

La jument de M. Antigny ne sut jamais à quoi elle dut le coup de fouet qui lui cingla les côtes. Le malentendu qui la séparait déjà de son conducteur ne fit dès lors que croître et

embellir. Dans son esprit obtus de jument, cette sortie commença à prendre couleur.

— C'est idiot, ce que tu dis là, » grommela Joseph.

« À Toul ! cria Benjamin, en réponse à une question que le break agitait, depuis un bout de temps, et que l'esprit alerte du petit bonhomme venait de ramasser. Faudra-t-il vous le répéter cent fois ? Les Lévy d'Ingwiller à Nancy, les Stern de Turckheim à Paris, les Fraenkel de Bischwiller à Elbeuf, les Aaron de Colmar à Épernay, les Simler de Buschendorf à Vendeuvre, les Veil à Sedan, des Dreyfus, des Spire, des Jacob, des Blum, des Hirtz, des Hertz, des Kahn partout où l'archange les a jetés – est-ce ça que vous demandiez ? Le peuple élu a une tête de pioche. Je vous assure que, pour ce qui était de connaître la géographie de la Terre Promise, les grands ancêtres devaient s'y entendre avant même d'y arriver. Quelque chose de mirobolant, cette redispersion des tribus ! On s'était retrouvé une vraie petite ***kîlé***[24], dans ces derniers siècles entre Bâle et Trèves. On devenait tout doucement citoyens, bourgeois, propriétaires, maires – toutes les ***metzié***[25]. Et puis, crac, l'Éternel se fâche et nous renvoie aux cinq cent mille diables. Dire que nous allons ***commencer*** tous par y redevenir riches comme Crésus et bêtes comme cochons ! C'est une vraie destinée, ça. Il y a un ***môcheliche***[26] là-dessus. »

---

[24] Communauté.

[25] Honneurs.

[26] Conte.

Là-dessus aussi le break devint silencieux, parce que vous ferez tenir Israël tranquille, depuis East-End jusqu'à la Mer Morte, avec une histoire bien racontée. Et Benjamin passait pour un grand diseur de ***môcheliches***.

« Écoutez donc mon ***môcheliche***, hommes de peu de foi. Un jour le diable vient sur la terre et se fait pincer, je ne sais plus pour quelle affaire pas à son honneur. Alors il se trouve trois hommes, un protestant, un catholique et un ***yit***[27], pour le sortir d'embarras. Et quand il est tiré de peine, il les réunit et leur dit : « Avant de m'en aller je veux vous témoigner ma reconnaissance. Vous verrez que vous n'avez pas eu affaire à un mauvais diable. Faites donc choix, chacun, de ce que vous souhaitez par-dessus tout, et cette chose-là vous sera immédiatement accordée. »

« Alors il commence : « Toi, le Protestant, qu'est-ce que tu veux pour toi ? » Et le Protestant répond : « Je veux avoir la puissance dans le monde. – Bon, dit le diable, ça n'est rien, ça. Le pouvoir tu l'auras. Et toi, le Catholique ? – Moi ? répond le Catholique, moi, c'est la richesse que je désire. – Bah ! Bah ! » dit le diable. « Tu auras l'argent. Et toi, le Juif ? – Moi ? dit alors le yit en saluant, moi je ne demande qu'une seule petite chose. – Laquelle ? – Eh bien, donnez-moi donc l'adresse du Catholique. »

Et tous de rire, en se regardant avec des yeux heureux, comme il est dans leur sang de le faire, en cas pareil, depuis les temps d'Abraham, et au-delà.

---

[27] Juif.

Joseph, toutefois, ne laissait pas que de sentir un œil de singe rouge posé sur lui, et d'en éprouver quelque gêne. Mais on entrait sous bois. Il en résulta deux heures de trêve entre Joseph, la jument et le cousin.

On descendit, on secoua la poussière dont on était poudré. Myrtil Simler alla gravement promener sa redingote en société d'Afroum, tandis que la coquetterie d'Élisa pavoisait en l'honneur de Joseph, sous les yeux irrités et impuissants de Mina Stern. Quant aux enfants, ils furent très étonnés de constater qu'un homme, qui avait fait la guerre et parlait avec désinvolture de s'en aller au bout du monde, pût être un inépuisable inventeur de jeux.

Il n'y eut pas jusqu'à Joseph qui, soulagé par cette diversion, ne s'y mît de bon cœur, ne finît par poser bas jaquette et faux-col, et par sauter les fossés avec une maestria surprenante, vu son poids. Quant à Guillaume, après différents essais, il se consolait de son incompétence en ces matières par l'entretien parfaitement oiseux des gens d'âge et d'expérience.

Au coup de cinq, les Blum firent leur apparition sous l'aspect d'un petit ménage qui s'en venait à pied, bras-dessus bras-dessous, fort las et poussiéreux. On déploya les provisions, et ce fut, le soir, occasion, pour plus d'un passant, de descriptions impertinentes.

Puis, l'heure venue, on se réemballa, et Joseph reprit les guides. Mais la jument avait eu le temps de faire ses réflexions. Elle témoigna d'une mauvaise volonté évidente. Ému par tous les regards qui convergeaient sur lui, Joseph se mit à tirailler en tous sens, ce qui gâta les choses. Benjamin souffla des conseils, auxquels Laure et Tintin donnaient une publicité éclatante. Les femmes crurent le moment venu de

pousser des gémissements. Myrtil se dressa en pied, Guillaume cria : « attention ! » Après un coup de fouet plus cinglant, la jument, qui reculait avec entêtement, déposa le break dans le fossé, une roue après l'autre. L'oncle Myrtil passa pardessus bord, avec sa redingote et son chapeau de soie.

Les Blum accouraient. On sauva les passagers au petit bonheur. Après qu'on se fut convaincu que la rosse ne voulait se rendre à aucune raison, Benjamin fut d'avis de dételer. Tintin, à la grande émotion de son père, fut chargé de tenir la pacifique bête par la bouche, à quelques pas de là. L'oncle Blum redressa les brancards. Benjamin, Afroum et Joseph se mirent aux roues, sans résultat.

Il fallut en venir aux moyens héroïques. Joseph posa une seconde fois sa jaquette, son gilet, son col, et chacun apprécia, à part soi, la valeur des biceps qu'il fit paraître en retroussant ses manches. Le break n'était engagé que de l'arrière. Joseph descendit dans le fossé, devint un peu rouge, plia ses lunettes, les passa à sa belle-sœur, et se pencha pour empoigner le marche-pied. La sueur lui coulait sur les tempes.

À ce moment, Afroum cria :

« Laisse passer cette voiture ! »

Joseph, sans se redresser, releva ses bons yeux de myope.

Par la route, où le soleil déclinait dans la poussière, un cart s'en venait grand train, conduit, les rênes hautes, par un vieillard à favoris blancs et large chapeau. Une jeune femme, uniment vêtue, était assise à sa gauche, sans ombrelle. Trois chiens poussaient leurs gueules haletantes à travers les barreaux d'osier du coffre.

Il n'était même pas nécessaire que le siège très élevé mît les voyageurs bien en vue. Joseph les avait pressentis, et devint couleur lie de vin.

Le vieillard laissa échapper un geste de surprise, mais ne put arrêter son petit cheval avant une trentaine de mètres.

Joseph avait discerné le mouvement. Il inclina son cou de taureau, assujettit la tige du marchepied dans ses deux mains, et, d'un coup de reins, soulevant la lourde voiture, corrigeant le balancement qui la prenait, la posa sur l'accotement. Élisa avait poussé un cri aigu.

Guillaume courut sur la route, vers les étrangers, sans songer à ce qu'il disait :

« Inutile… remontez… tout est fini ! »

Le vieillard fit un geste de regret poli, se rassit, et le dog-cart entraîna, dans un nuage de poussière, les aboiements des chiens, le grand style du propriétaire, et le sourire indulgent et inquiet de la jeune fille en robe de foulard noisette.

« Je savais bien qu'il était fort comme un Turc, disait Abraham Stern. Mais ce coup-ci il s'est dépassé. »

Ils attachaient tous sur Joseph un regard effrayé. La jument vendévoriate de M. Antigny s'était assez montrée pour un jour. Elle bavait abondamment sur les mains du dégoûté Justin. Elle se laissa atteler, et finit par ramener vers les pavés défoncés de Vendeuvre une charretée de gens fourbus, altérés, et rien moins que rassurés.

Pendant ce temps, le petit oncle Blum, ayant remis dans le creux de son bras le bras potelé de la petite tante Babette, regagnait pédestrement sa maison du plan Saint-Simplicien.

Mais il hochait de la tête et disait, en cheminant, à sa femme, qui ne le contredisait pas :

« Babette, à Buschendorf, notre Chocef ne louait pas de voiture à un cheval, et ne rougissait pas quand les filles ***goy*** le regardaient. »

Quant à Joseph, s'il demeurait muet sur son siège, cet après-midi lui en fournissait au moins trois occasions. La meilleure n'était pas celle que supposait Tintin.

6

Que ce fut d'avoir croisé les Simler dans un aussi frappant appareil, ou le bruit de leur honorable inventaire, pour une raison ou pour une autre, M. le Pleynier se reprocha de n'avoir pas rendu aux Alsaciens la visite qu'il avait reçue de Joseph. Mais, de fil en aiguille, son projet se trouva différé jusqu'à un après-midi de septembre, où il prit, sur son dog-cart, la route de Vendeuvre, le fidèle Hilaire en second.

Il abandonna l'un et l'autre devant la porte du Cercle, et s'achemina doucement, sur ses pieds, vers les bâtiments du regretté Poncet.

Un petit orage mitonnait sous un couvercle de cuivre. Les rousseurs prématurées des marronniers accusaient les rigueurs d'un été implacable. Le grand cèdre des Aubugeois de la Borde érigeait, par-dessus les murs, son propre moulage en poussière. La nervosité de l'atmosphère se trahissait par moments à une ronde de feuilles mortes, tout de suite apaisée.

L'escorte familière du faubourg donnait confiance à la promenade de M. Le Pleynier. Le travail des métiers se communiquait à la terre ; des fleuves noirs coulaient à bouillons du goulot des cheminées ; des buées de tiédeur grasse arrivaient aux narines ; tout était comme tout avait toujours été.

Il longea les alignements impeccables de la filature Lorilleux-Pommier, et reconnut que leur grondement donnait un son plein. Une rangée de camions chargés encombrait les abords monumentaux du peignage Sabouret. Il se souvint d'une plaisanterie qui courait sur Adrien Sabouret, et rit entre ses favoris. Un coup d'œil vers leurs trois cheminées le

renseigna sur l'activité dont tremblaient les bâtiments élevés de Chevalier-Lefombère.

Il passa devant un petit café, enjamba un ruisseau gonflé d'une purée brûlante, et eut un regard d'une autre nature pour la ruelle où le ruisseau se dégorgeait. C'était une impasse coudée, moisie et noire en plein cœur d'été. Un mur dégradé l'occupait sur la moitié de sa longueur.

M. Le Pleynier sourit pour la seconde fois. L'essentiel de sa vie s'était en apparence écoulé dans les deux étages muets de la fabrique que le mur recélait. Simple épisode dans l'enchaînement des temps. Il n'y attachait qu'une importance assez ironique. Son égoïsme avait ce raffinement insolent de tout rapporter à soi et de ne se compter pour rien.

Il fut aussi satisfait de constater que nul n'avait pris possession de ces vieux débris, qu'il l'était de voir les fabriques rivales fonctionner comme il l'avait toujours vu faire, ni plus, ni moins. Ni une cheminée de plus à l'horizon, ni un toit neuf sous le faux jour.

Pas une ravenelle ne manquait aux joints des briques blanchies. Les abeilles sauvages nidifiaient sous les mêmes tuiles des murs. Les mêmes cochers, les mêmes concierges saluaient le vieillard. Assurément la petite Morindet était une délicieuse créature, telle qu'il venait de la croiser, trottant menu aux côtés de sa mère, dans sa robe de faille gris d'argent à bouillonnés, avec sa guimpe carrée sur sa gorge naissante, et son étroit chapeau plat, à plume rose, posé sur d'épaisses nattes brunes. Mais il y avait déjà de jolies personnes au temps de sa jeunesse ; il y en aurait encore, bien après qu'il aurait fini de pourrir en quelque trou.

Rien ne servait de rien ; et, pour cela même, tout valait la peine d'être considéré d'un regard léger et soigneux.

« L'incident Le Pleynier », comme il se nommait lui-même, se sentait donc le cœur assez gaillard lorsqu'il parvint en vue de la fabrique Simler. Et ce fut précisément à l'instant où il l'attendait le moins qu'il devait, ce jour-là, connaître l'étonnement.

Car la fabrique des « Prussiens » ne bougeait pied ni patte, et se tenait toute drète, sans mouffer, fenêtres vides et grille close.

« Hein ? » grogna-t-il en cognant la terre de sa canne. L'entrée avait été assez soigneusement rappropriée. Un lait de chaux encore brillant sur les piliers de la porte, une couche de couleur sur les fers, les bois repeints, les vitres remises et le sol empierré. Mais un air de misère frottée continuait à traîner sur ces médiocres constructions. Les volets de la maison d'habitation étaient fermés.

M. Le Pleynier embrassa ces détails d'un tour de ses petits yeux de porc, et aspira une bouffée d'air.

« Hum ! » fit-il pour la seconde fois, avec méfiance. Et il sonna à la petite porte de tôle peinte.

Un temps assez long s'écoula. Rien ne vivait derrière les tôles. Les martinets volaient à ras de terre. Ils faisaient, en passant, un bruit de ciseaux dans la soie. Au loin Vendeuvre tressaillait sous l'effort de cent mille broches. Il sonna une seconde fois. Un doute se présenta à son esprit :

« Est-ce que ?… »

Mais des gonds crièrent, un pas léger s'approcha et la porte s'ouvrit. Une figure effarée d'enfant apparut. Il avait des

cheveux frisés, de longues paupières bistres. Sa bouche entaillait le visage comme une blessure fraîche.

« Messieurs Simler sont-ils visibles, mon jeune ami ? » demanda M. Le Pleynier en quittant son chapeau à large bord. Il mit une carte dans la main de l'enfant, qui rebroussa chemin sans mot dire.

Le visiteur le suivit.

Parvenu en haut des deux marches qui donnaient accès au logement, l'enfant se retourna et murmura de loin quelque chose.

« Quelle foutue idée d'endimancher ces gamins de la sorte, » se dit le vieillard. Une fraîcheur fade le saisit quand il eut posé le pied sur le carreau du vestibule. Et s'il était préparé à bien des spectacles, celui qui lui était réservé là dérouta plusieurs des idées sur lesquelles il établissait d'ordinaire ses jugements.

La porte d'une sorte de salon avait été laissée ouverte par l'enfant. Les volets et les rideaux plongeaient la pièce dans une obscurité où s'agrafaient mal les petites lueurs vacillantes d'un chandelier de cuivre à sept branches, posé sur la cheminée. Deux autres bougies devaient brûler dans la région de la pièce que la porte cachait ; une faible lueur en découlait sur le tapis et sur les meubles.

Dressée tout debout dans cette clarté mourante, une calotte de soie noire sur le crâne, l'occiput et les épaules enveloppés dans un châle blanc à franges, des lunettes à cheval sur la partie grasse du nez, une silhouette, qui ne pouvait être que M. Hippolyte lisait à voix indistincte dans un livre qu'elle élevait pour mieux voir. Près d'elle, appuyé sur le coin de la cheminée, entièrement drapé dans un châle semblable, et la

tête coiffée d'un chapeau haut de forme, M. Myrtil suivait la lecture sur son livre en inclinant son long buste. Des personnages non moins immobiles étaient répandus dans l'ombre, et y produisaient en chantonnant un murmure coupé de soupirs. Les hommes étaient assis ou debout, coiffés de diverses manières, le front penché sur des livres, et le châle de soie serrée autour des épaules ; des femmes uniformément noires se tenaient à demi prosternées sur des bras de fauteuils.

L'entrée furtive de l'enfant n'avait rien troublé ; M. Le Pleynier eut donc tout le temps voulu pour s'ébahir à son aise. Mais un chuchotement s'élevait dans un coin qu'il ne pouvait voir. La pointe d'un soulier grinça sur une lame de parquet, et une chose qui ressemblait à la face de Joseph Simler apparut doucement devant les yeux du visiteur.

Cela le regardait de derrière ses lunettes avec une expression brouillée et lointaine ; ***cela*** était d'une pâleur assez livide pour se détacher sur le fond déjà blanc du châle à franges qui l'enveloppait ; et ***cela*** avait le crâne enfoncé dans un risible chapeau melon, de l'espèce même que portaient dans les rues, cette saison-là, bon nombre de Français adultes. M. Le Pleynier ne perdait pas facilement sa présence d'esprit. Pourtant il ne sut qu'ouvrir la bouche et dire :

« Je vous dérange ? »

Ce qui lui valut d'être traité incontinent de « triple sot » par son double intérieur. Les lèvres de la chose s'entr'ouvrirent :

« Excusez-nous, Monsieur. Mon neveu a fait une bêtise. Mais aujourd'hui ***nous n'y sommes*** sous aucun prétexte… »

Puis, plus bas encore :

« C'est jour de fête – notre jeûne annuel – vous comprenez… ? »

Si Le Pleynier comprenait !

« Dans quelle galère me suis-je fourré ! »

Il bredouilla une excuse, fit demi-tour avec précipitation, et s'en alla en étouffant du mieux qu'il pouvait le bruit de ses pas. Deux têtes s'étaient levées au bruit. Il aurait juré que l'une d'elles surmontait les épaules d'habitude très chrétiennes d'un monsieur Victor Léon, courtier en cafés et orléaniste actif. Quant à l'autre, ce n'était qu'un contremaître rouquin venu d'Alsace, qu'on lui avait une fois montré. Hippolyte ni Myrtil n'avaient fait le moindre geste.

M. Le Pleynier gagna la cour. Joseph marchait sur ses talons en respirant avec force. Arrivé au jour, le visiteur se retourna. Alors des yeux tapés, des joues flasques et des tempes creuses vinrent donner son plein sens au mot ***jeûne*** :

« Fichtre ! Ça n'a pas l'air d'une plaisanterie. Les sauvages ! pensa-t-il derechef. Et il insista pour que l'autre ne le conduisît pas. Au moment de refermer la porte en tôle derrière soi, il put voir Joseph, couvert de son châle de soie blanche à raies bleues, qui le regardait s'éloigner et touchait encore une fois son chapeau melon d'un geste distrait.

À peine « rendu à la liberté », M. le Pleynier doubla le pas. Le tapage des cent mille broches de Vendeuvre semblait avoir considérablement décrû. En revanche le mutisme énigmatique des « Nouveaux Établissements Simler » lui pesait sur la nuque comme si elle eût supporté tous les châles à franges d'Israël.

À deux coins de là, il tomba sur des Challeries et sur Huillery. Le premier l'aborda avec vivacité :

« Êtes-vous passé devant la fabrique des Juifs ? Il y a quelque chose qui cloche. Ils ont tout arrêté.

— Du reste, » renchérit le gros Huillery, avec un triomphe de rage dans la voix, « leur dernier inventaire n'a pas dû être si fameux qu'on l'a colporté. Mes renseignements…

— Dans six mois ils auront vidé les lieux, » coupa des Challeries en frottant l'une contre l'autre ses mains distinguées.

« S'ils n'ont pas f… le camp déjà, » gronda Huillery, en avalant le mot, à cause de la société où il se trouvait. M. Le Pleynier se pencha vers des Challeries et lui dit, entre haut et bas :

« Vous connaissez mon opinion là-dessus. Ce sont des affaires qui ne me concernent par goût ni par intérêt,

… car pour moi, dans ce péril extrême,

Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin. »

Il fit se tourner son interlocuteur, désigna les toits Simler qu'on apercevait par-dessus le porche monumental de Sabouret fils, et continua, en marquant avec emphase le début, la césure et la rime des vers :

« Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,

Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

De là naîtront engins à vous envelopper,

Et lacets pour vous attraper ;

Enfin mainte et mainte machine

Qui causera dans la saison

Votre mort ou votre prison :

Gare la cage ou le chaudron. »

M. des Challeries assujettit son monocle :

« Bon Dieu, cher ami, vous voilà bien agité ! Où est le temps où vous vouliez nous les imposer pour collègues au Cercle ?

— Je ne suis plus fabricant, grâce à Dieu. Je suis rendu à l'état d'homme. Mais si j'étais que de vous…

— Laissez faire. Vous les voyez arrêtés aujourd'hui. Ce n'est qu'un commencement. On affirme même qu'ils ont filé dans la nuit. Avant six mois, Gabard, homme d'affaires imprudent, et l'huissier Michonneau colleront sur leur grille des papiers intéressants. »

M. Le Pleynier, qui s'était éloigné, revint, le doigt levé :

« La cage ou le chaudron, des Challeries, la cage ou le chaudron ! C'est pourquoi.

Mangez ce grain, et croyez-moi.

— Il se détruit de soi-même, cher Monsieur, sans tant de soucis. »

Mais M. Le Pleynier s'en allait, nez en l'air, répétant à haute voix :

La cage ou le chaudron !

et laissant ses deux interlocuteurs en doute sur son bon sens.

Le soir de ce jour, le regard acéré de Laure fut le premier à surprendre, au fond du ciel, l'apparition hésitante de la troisième étoile. La cuisine et le salon connurent aussitôt la nouvelle. Il en résulta un brouhaha subit. Une porte s'ouvrit devant le sourire joyeux de Sarah :

« À table ! »

Une odeur de bouillon gras rampait sournoisement sur le carreau. Elle se leva et prit les gens par les épaules. Les *talesses*[28] pliés s'entassaient déjà sur la cheminée. M. Hippolyte apparut le premier ; Myrtil suivait, le front cerclé d'un rond sanglant à l'emplacement du chapeau.

La table et la salle à manger furent trop petites. Des appétits de vingt-quatre heures firent monter le sang aux joues. Du vin rosé, à goût de pierre à fusil, noble épave d'Alsace, sauvée dans le déménagement, aiguisa le fumet d'un bouilli

[28] Châles rituels en soie blanche à franges.

digne des dieux. Les enfants firent couler la moelle brûlante en longues tartines salées. Et quand la faim eut jeté son dernier feu sur les pommes de terre et sur la laitue, un plat de *gänsefleisch*[29], une terrine de foie de Strasbourg, un décamètre de cervelas et une colline de beignets ruisselants de graisse vinrent rappeler que le plaisir mérite autant d'égards que le besoin.

Les plaisanteries tombaient d'aplomb sur Victor Léon, tout épanoui d'étonnement à l'idée d'avoir *refait Kipour*[30].

Et le courtier convenait que la religion a du bon, en croquant des *griebé*[31] sous sa moustache. Une pointe de Vouvray acheva de persuader que l'Éternel avait accordé le pardon imploré pendant un jour et une nuit. Les enfants avaient disparu. Les femmes refoulèrent les hommes dans le « salon » avec leurs pipes et un précieux flacon de kirsch de la Forêt Noire. L'orage qui avait menacé tout le jour s'était éloigné sans éclater. Joseph et Guillaume, ayant échangé un regard, s'éloignèrent doucement.

---

[29] Viande d'oie.

[30] Kipour, le Grand Pardon annuel, jour de jeûne et de prières.

[31] Morceaux de peau d'oie grillée.

7

Ils se rendirent dans le bureau, et Joseph alluma la lampe. Un repas léger d'alcool, après un jour de privation et de réflexion ininterrompue, faisait des esprits nets et vifs.

Le courrier s'accumulait depuis vingt-quatre heures. Ils s'assirent de part et d'autre et l'attaquèrent avec méthode. C'était le seul jour de l'année où, de tradition déjà longue, ce droit leur fût conféré.

« Bonnet, » disait Guillaume, « six pièces Loup de Mer.

— Sigaut-Legrand annule l'ordre passé avant-hier.

— Quelles raisons ?

— Pas de raisons. « Mille regrets ».

— Ou… i ! Jalabert, de Dijon, quatre pièces serge bleue.

— Le ***Bon Marché***… euh ! « Décidément besoin de rien… inutile de se déranger… regrets ».

— Il faudra y retourner.

— … Mon intention. S'ils se figurent en être quittes avec une lettre…

— Verneuil frères, dix pièces pékiné Général Faidherbe, à titre d'essai.

— D'essai ? Nous n'en sommes pourtant pas aux essais, nous. »

L'inquiétude de Guillaume donne réponse à la mauvaise humeur de Joseph :

« Nous resteront-ils, ceux-là ?

— Oui, avec toutes sortes de simagrées. Je connais les cocos ; une boîte de dégoûtés. Quand même leur dernier commis rangerait depuis un mois son pardessus dans les casiers vides, ils me feront perdre quatre voyages à les supplier de vouloir bien.

— ***Belle Jardinière***, » poursuit Guillaume.

— « Ha ? ***Belle J***… ?

— « Messieurs, heu… regrets… promesses de ne pas vous oublier… collection intéressante… »

— Sacré n… ! Je sais : « transactions lentes, ordres antérieurs, anciennes relations avec Elbeuf et Roubaix. » Houf, Guillaume, voilà qui est fichu.

— La ***Belle Jardinière*** et le ***Bon Marché***, en même temps.

— Joli courrier.

— Continuons. »

Mais Joseph s'est renversé sur le dossier de sa chaise :

« Des jours où on a envie de tout planter là. »

La langueur inusitée de la voix fait dresser le nez à Guillaume.

« Comme Benjamin ? » demande-t-il sur un ton qu'il ne sait pas dépouiller de son accent agressif.

« Comme Benjamin.

— Tu étais au courant ?

— Il m'avait laissé entendre… le jour du break. »

Ce calme alimente la nervosité de Guillaume comme un fagot de bois sec.

— De la folie pure.

— Humph… ?

— Voilà Jacob et Afroum dans de beaux draps.

— Bast, leur affaire va. Le traintrain…

— Tu es admirable. Tu comptes pour rien le chagrin ? »

Joseph s'enfonce dans une sorte de rêverie qu'on pourrait croire affectée. Il prend sa voix la plus traînante :

« Le chagrin ? Le chagrin… de qui ?

— Tout planter là ; écrire un mot du bureau de poste et se sauver sur un bateau, comme un voleur… Je n'aurais jamais cru ça de lui. »

Joseph abaisse sur son frère, à travers ses lunettes, un regard vague :

« Tout de même, il l'a fait comme il l'avait dit.

— Fait… quoi ? »

Joseph a un geste :

« Tenté la chance, laissé là ce qui devenait trop facile, pour recommencer…

— Et, si je ne me trompe, tu n'es pas loin d'approuver ? »

Joseph met plus de mollesse qu'il ne convient à répondre :

« Je n'approuve ni ne désapprouve. Chacun est… libre. »

Mais ce mot, à peine prononcé, a envoyé Guillaume au milieu de la pièce :

« Libre ? Personne n'est libre. Chacun a sa tâche à laquelle il est soumis.

— Soumis ? »

Sans entendre la raillerie cachée, Guillaume marche de long en large, à pas courts et secs :

« Comme s'il était déjà facile de vivre quand on ***sait*** ce qu'il faut faire. Il s'est sauvé. J'appelle ça de la lâcheté. On n'a pas le droit, Chôcef, pas le droit. Il y a des choses qu'on ne laisse pas derrière soi, comme un tonneau vide : l'affaire qu'on a engagée et qui porte votre nom, les parents, la femme, les enfants. Nous sommes tous attachés à ce que nous avons fait, et le jour d'aujourd'hui au jour d'hier, à celui de demain, et ainsi de suite, comme… comme la chaîne dans la trame. Il a cru se délivrer. Il verra… Et ça lui était défendu, à lui plus qu'à un autre.

— Pourquoi ? » demande Joseph d'une voix abyssale. Le fanatique s'arrête, se plante devant lui, et hausse sa voix de petit prophète biblique : « Parce qu'il était un Français, Chôcef, et qu'il avait eu la ***chance*** de se battre pour son pays. Voilà qui devait le retenir plus que le reste. »

À l'évocation du souvenir qui les ronge autant l'un que l'autre, Joseph répond faiblement :

« Il avait payé sa dette.

— On ne paye pas. On ne paye jamais. On ne fait qu'accroître sa dette.

— Mais Lambert ?

— En se faisant tuer, Lambert faisait Benjamin une fois plus Français et pas une fois moins. »

Une idée lui vient, il baisse brusquement le ton :

« À la vérité, on se demande pourquoi… à Gravelotte… l'un, et pas l'autre ? »

Joseph se penche en avant, avec un regard concentré :

« Il se le demandait lui-même, Guillaume. Voilà qui est extraordinaire. »

Mais déjà Guillaume est retombé au niveau des préoccupations quotidiennes, et même un tantinet au-dessous :

« Hermine était mécontente de sa visite, l'autre jour, à cause de l'influence sur Justin, tu saisis ? De ce point de vue, nous voilà un peu soulagés. »

C'est au tour de Joseph de sentir monter en soi le vent des fortes colères :

« Aouph ! Assez causé. Au travail. »

Il s'y remet, avec une rage froide qui étonne Guillaume :

« Bazin, cinq pièces… On ne lui demandait pas la charité, à celui-là… Un qui offre de la laine… Un qui veut vendre de l'huile. Ses prix ne sont pas exagérés ; on pourra voir… L'Amicale des Fabricants de Drap de France. Elle est raide, celle-là ! Ça ne nous trouve pas propres à toucher avec des

pincettes, mais ça trouverait bon goût à nos cotisations… De qui celle-là ? Wilhelm ! Wilhelm ! Wilhelm ! Delmotte…

— Quoi, Delmotte ? Dis !

— Delmotte, une commande de quatre-vingt-dix pièces dont soixante pékiné Châteaudun à dix-sept cinquante.

— Donnerwetter[32] ! Quatre-v…

— Un client de Lorilleux-Pommier !

— Tu avais été le voir ?

— Pas un mot. Je leur ai fait porter ma collection avec ma carte de visite, par un commissionnaire, il y a six semaines.

— Ça y est, nous *les* entamons.

— … N'est qu'un début… Verras ça dans six mois. »

Pendant que Joseph se frotte les mains, ou accomplit tout autre geste de cette espèce, Guillaume décachète en hâte le reliquat des lettres.

« Encore onze pièces, en trois ordres : – Mathias, de Tours, Haas, de Limoges, et un de Saint-Denis ; et puis deux affaires manquées, une au Havre… l'autre chez le vieux Carimand.

— Bon Kipour, Guillaume ! »

---

[32] Tonnerre de Dieu !

Joseph est debout, les lunettes rayonnantes, et lui tend les mains. Guillaume les lui pétrit gauchement.

— Bon Kipour, Jos ! »

Mais ils pourraient se dire l'un à l'autre, qu'à l'exception d'un après-midi de mai pour Joseph, nul d'entre eux n'a su ce que c'était que prélever une heure pour sa distraction ; la grille n'a jamais été ouverte, le matin, que des mains de Guillaume ; la paye n'a jamais passé que par celles d'Hippolyte ; Myrtil a pris dans ses doigts et porté à son nez un échantillon de chaque balle de laine ; nul client n'a reçu la visite que de Joseph.

« C'est âpre au gain ; ça se met sur le tas et ça y reste. De vrais Pruscos, » gronde Pailloux, avec une amère estime pour ces hommes de peine.

« Le ***Bon Marché*** et la ***Belle Jardinière***, vous y viendrez, comme les autres, et le ***Louvre*** avec ! » dit Joseph. Les enveloppes à en-tête volent joyeusement à travers le ***bureau***. Ils sortent. Un bruit de voix arrive de la salle à manger où les fumeurs sont revenus s'asseoir, par goût de la table ronde et par économie de luminaire. La lune en son plein dresse devant les deux hommes l'architecture de leur fabrique.

« Te rappelles-tu ? » murmure Joseph, comme malgré lui. Elle n'a rien de glorieux, la petite fabrique. Mais chaque pierre en est vivante. Joseph s'est livré à ce calcul, pendant une des journées trop oisives de leur début : capital, intérêt, machinerie, métiers, frais de transport et de réemménagement, – chaque pierre et chaque brique leur revient à quatre-vingt-deux centimètres de drap, décati, pressé, épaillé.

« Elle n'est pas encore payée, » répond Guillaume.

Un soupir en soufflet de forge gonfle la poitrine de Joseph. Il pose paternellement sa main sur le bras du nerveux :

« Elle se paye tous les jours. Lorilleux-Pommier, en maintenant leurs prix aux cours de 1802, nous la payent. »

Puis, plus bas.

« Tout de même, quel sacré hiver ! Tu te rappelles ? Quand rien ne venait, pas d'ordres, pas de travail. Tous ces saligauds qui avaient profité de la guerre pour nous prendre notre place. Et les clients qui répondaient : « Contracté de nouvelles habitudes, faites vos preuves. »

Si Guillaume se rappelle ! Il se ronge la moustache et tente un pâle sourire :

« Ce coup, d'acheter la fabrique ! »

Mais son sourire s'éteint sous la vague des souvenirs odieux. Il serre, en frissonnant, les bras contre cette poitrine où ont dormi, deux jours et une nuit, les stipulations du sousseing privé.

Ce fou de Joseph est déjà parti. Il arpente la nuit à grandes enjambées ; le voilà qui se dissout dans l'ombre du petit mur ; on l'entend qui compte :

« …, dix-neuf… vingt… chamais ce mur n'a eu quatre-fingts mètres… »

Un éclat de rire achève de glacer Guillaume. Celui-ci ne peut remonter le courant. Ces quatorze mois ont décidé de son caractère.

Pendant que Joseph revient, il dresse le bilan de leur vie. Il l'a si souvent calculé, que le compte est vite établi. Des

210.000 francs qu'a coûtés la fabrique, accrus de 10.500 francs d'intérêt pour la première année, 22.000 ont été remboursés, avec deux mois d'anticipation, en un chèque daté du trente et un juillet. Les métiers et les fournitures se règlent sans peine, par mensualités grossissantes.

Mais le notaire de l'Empereur allemand, Roi de Prusse, ne se hâte nullement de vendre les bâtiments de Buschendorf. L'herbe gagne. Les carreaux sont devenus d'irrésistibles buts pour les projectiles de la jeunesse. Un coup de vent a jeté bas la moitié des cheminées. La barrière de bois a cédé ; deux lettres en font foi. Ci : 60.000 francs à déduire momentanément de l'actif.

Un ***Rechtsanwalt***[33] s'est établi dans la maison natale. Il a été de bonne composition ; il l'a prise à 20.000. Mais les Simler ont bientôt cessé de s'en émerveiller ; car il oublie soigneusement de payer, et le notaire impérial s'abstient de le presser.

Des 5.000 dus par l'un et par l'autre, 700 ont été versés ; le reste paraît devoir tomber au chapitre : ***risques de guerre***, que ne couvrent point les assurances.

Les 8.000 francs de marchandises en magasin ont été écoulés à 5.000. Le déménagement n'est pas revenu à moins de 8.000.

Et si dix mois de travail acharné ont déjà ramené à 230.000 les 260.000 de la dette (immeubles et matériel) que l'initiative des jeunes Simler a contractée dans l'Ouest, par

---

[33] Avoué.

contre l'actif ne ressort plus au bilan que pour 75.000, si le *Rechtsanwalt* paye, pour 55.000 s'il s'avère insolvable.

Or, être huit personnes à vivre sur un bénéfice instable de 17.000 francs, sans un sou en réserve…

« À quoi penses-tu, Wilhelm ? »

Il y a un moment que Joseph, planté sur ses jambes, considère son aîné. Le clair de lune accentue le ravage de cette fine silhouette. Et quand Joseph a suivi son frère à l'ourdissage, baigné de lumière bleue, l'enfilade des bâtiments où Guillaume règne leur inspire à tous deux la même pensée :

« En faudra-t-il encore, des commandes de Delmotte, pour tout payer, pour fournir à tout !… »

Les machines s'allongent avec une tranquillité de créancières, gloutonnes et repues. C'est qu'elles détiennent la créance privilégiée, celle du travail. Il est dix heures de la nuit ; dans huit heures, la sirène des Établissements Simler élèvera la voix pour convoquer cent vingt ouvriers à l'œuvre. Que la besogne manque ou afflue, son appel ne sera pas moins impérieux. Nul n'y pourra lire le tremblement où se dénoncent les faux courages.

Combien de courriers à dépouiller et d'inventaires, jusqu'à ce que les victoires partielles deviennent la victoire définitive ? D'ici là, c'est l'asservissement à la machine, à la laine, à la main-d'œuvre, à la pierre des murs, et le bilan refait, cent fois la semaine, par des cerveaux agiles de calculateurs.

Joseph examine l'ourdissoir dont Guillaume dénonce la lenteur.

« Qui nous l'a vendu ?

— Cela a été acheté en s'installant, chez Huillery. Ça a quarante ans de service. Ça ne veut plus tourner.

— Hon ! L'ourdissoir mécanique fait… ?

— Trois mille cinq.

— Trois mille cinq ? Ha. » (Un temps). « L'économie de main-d'œuvre balancerait le prix d'achat – ***sûrement*** ? »

Il y a un mois que Guillaume dort sur les chiffres :

« Il n'y a pas de doute possible, Joseph. »

Un silence plein de signification. À la fin, Joseph :

« En ont-ils ?

— Non. Il n'y a que des rossignols de ce genre-ci, à Vendeuvre. »

Joseph relève brusquement sa grosse tête :

« En ce cas, achète. »

Mais Guillaume a encore quelque chose sur le cœur :

« Verviers offre les ourdissoirs à trois mille cinq… On peut en trouver, à Mulhouse… pour deux mille six… de moins récents.

— Si tu m'en crois, n'en ouvre pas la bouche devant papa et Myrtil. Nous devons être outillés. Achète le modèle à trois mille cinq. »

Guillaume pousse un soupir et se passe la main sur le visage. Il était bien assuré de l'avis de Joseph. Mais il tient à présent son ourdissoir. Il saisit son frère par le bras :

« Tu verras, Joseph, tu verras ! »

Et, jappant, s'étranglant :

« C'est ma part, à moi, sur l'ordre Delmotte ! »

Le bilan de tout à l'heure est loin. Leur sang de fabricants leur martèle les tempes. Et la lumière de la lune est heureusement insuffisante pour déceler la rougeur et la pâleur successives d'un homme maigre au profil de roi persan.

« On sort encore un peu ? » dit Joseph. Au moment où ils passent la porte de tôle, Joseph sent une petite main brûlante qui se glisse dans la sienne, et Tintin lève vers lui deux yeux suppliants.

« Maman l'a permis. Il faisait si chaud là-haut ! »

Les murs leur soufflent aux joues une chaleur noire de four à briques. Ils passent entre la double haie des concurrences. Ils achèvent de longer l'interminable alignement du tissage Lorilleux-Pommier, dont les six cheminées élèvent leurs couronnements au-dessus des frondaisons immobiles. Quelque chose de savoureux leur court dans les veines.

« Hein ? » finit par dire Joseph. Guillaume sourit et se rapproche tout à coup de lui.

« Joseph, écoute. Heu… »

Comme cet intermède se prolonge, Joseph doit le bousculer un peu :

« Heu… ? Allons !

— Les Stern… les Stern se sont vraiment bien conduits.

— Rien à redire, » répond prudemment Joseph.

« Nous…, on…, ils ont droit…

— À toute notre reconnaissance.

— À toute notre amitié, Joseph.

— Ils l'ont.

— Bon. Alors je peux bien te demander, confidentiellement : qu'est-ce que tu penses d'Élisa ? »

Tintin sent bouger la main qui entoure la sienne.

« Rien à dire contre, sous le rapport de l'estime et de la reconnaissance, Guillaume.

— Oui, oui, » reprend l'aîné avec précipitation. « Mais sous un autre rapport, Joseph ?

— Eh bien, c'est une grosse fille à qui je souhaite tout le bonheur du monde, voilà, Guillaume.

— C'est tout, ça ?

— Il y a que cousine Mina a dû salement pester contre le départ de Benjamin. Elle les avait déjà mariés, ces deux-là.

— Oui, mais Benjamin est parti. Il s'agit de savoir qui Élisa va épouser, et…

— Voilà qui m'est parfaitement égal, » interrompt Joseph avec calme. « Mais si tout le monde pense comme moi, elle court grand chance de mourir fille. »

Découragé, Guillaume fronce les sourcils et presse le pas. Ils n'ont plus envie de continuer leur promenade. Tintin retient sa respiration. Il pousse avec anxiété sa main dans celle de son oncle, comme si ce contact était une confidence.

Pourtant ils avancent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent, au fond d'une rue, les premières lumières de la Place d'Armes. Alors ils changent de bord et s'en retournent, sans parler.

À cent pas de la fabrique, un couple les croise.

« Nous sortons de chez vous. Les fabricants ne se refusent rien. Ils ne se contentent pas de notre vieux café au lait de Kipour ! » s'écrie l'oncle Wilhelm avec une gaîté contrainte.

La tante Babette serre son châle noir sur sa poitrine. Ses neveux ne parviennent pas à la dérider. Elle a refusé, pour elle et pour son mari, de venir partager le bouillon et l'oie. Sa voix argentine se contente de répondre :

« Bonsoir, bonsoir ! »

Puis elle s'éloigne, en entraînant le bavard.

Guillaume baisse la tête d'un air préoccupé. Joseph marche maintenant quatre pas en avant ; il se parle à mi-voix. Tintin l'entend dire, avec un geste nerveux des épaules :

« Bast ! Après tout… »

C'est que les Simler ont consenti, quinze jours plus tôt, un prix exceptionnel aux Stern sur les articles d'été 73. Blum l'a su ; Blum a attendu qu'on lui fît la même proposition ; Blum a estimé que l'état de ses affaires méritait cette marque de sympathie ; Blum attend toujours ; il attendra longtemps.

Ses neveux atteignent la grille. Ils ramènent avec eux diverses choses en désarroi : Guillaume sa diplomatie, Joseph sa croyance aveugle dans la nécessité d'une stricte politique industrielle, Tintin, – on ne saurait dire. Et la flûte de Joseph

aura beau pousser, pendant une heure encore, le plus solitaire et le plus désolé de ses chants, rien n’y fera plus.

8

« Tu sais, ce gros monsieur Simler à lunettes, qui est venu, le printemps passé ? » disait M. Le Pleynier.

« Oui ? » répondit, sur le même ton qu'on dit ***non***, sa fille qui savait pertinemment de qui il était question.

« Tu ne te rappelles pas, insista M. Le Pleynier, cet honnête garçon alsacien, dans cette incroyable jaquette marron, qui est resté une heure à m'assommer avec je ne sais quelle histoire de Cercle, et qui parlait de rien moins que de nous apprendre à vivre en fabriquant un peu de drap chez le vieux Poncet ? »

En règle générale, si vous êtes réputé pour votre élégance, votre érudition ou votre esprit, ce seront précisément ces qualités qui feront sortir vos enfants de leur caractère et créeront, entre eux et vous, un sujet permanent de discorde.

M. Le Pleynier passait à bon droit pour envelopper sa finesse de périphrases sentencieuses et disertes. M^lle^ Le Pleynier aurait pu s'en accommoder avec philosophie. Mais il faut faire la part d'un tempérament dans la composition duquel la poudre et les autres détonants tenaient une place prépondérante.

« Oui. Eh bien ? Mettons que je me rappelle ce garçon. Eh bien ?

— Il n'est pas possible qu'avec ton coup d'œil…

— Oh, vous me ferez mourir.

— Tu es étonnante. Cela touche à la divination. Tout le monde…

— Qu'est-ce que tout le monde a donc à voir avec moi ? Je laisse la paix au monde, qu'il me la rende.

— Fort bien, ma fille. Ne t'irrite pas, je t'en prie, » répondit le vieillard en tirant de sa pipe d'écume des bouffées incontestablement vexées. Il s'établit un silence pendant lequel Hélène Le Pleynier acheva de confectionner une pâtée de pain, de sauce grasse et de lait pour sa chatte – « ma chatte de vieille fille », – comme disait cette Puissance de vingt-deux ans.

Mais M. Le Pleynier n'avait pas pour un sou d'aigreur dans le caractère, et, chez M^lle^ Le Pleynier, la vie était plus forte que tout. Il leva sa tasse de café à hauteur de ses lèvres rases :

« C'était le jour où ce voleur de Brichet est venu mettre un cataplasme à Turc.

— Je n'ai jamais entendu un homme parler si bêtement des bêtes, » répondit Hélène.

« Il est de fait, » dit son père en riant, « il est de fait que Turc s'y serait mieux pris pour donner une consultation à Brichet que Brichet à Turc.

— La consultation et le cataplasme. »

Elle se leva, posa l'assiette creuse sur la pierre de l'âtre, et, en se redressant, épousseta de la main son tablier de toile bleue. M. Le Pleynier glissa dans sa direction un regard incisif, et constata une fois de plus qu'il n'y avait rien à reprendre dans la parfaite harmonie de sa fille, – sinon précisément que

c'était celle de sa fille, et que, pour cette raison, il se croyait le devoir de n'en pas jouir en paix.

« S'il se résignait à ne me complimenter ni éduquer, il ferait le plus passable des pères », disait sa fille. Mais un malin démon soufflait au bonhomme précisément l'éloge qu'on ne peut tolérer de fille à père, ou précisément la maxime morale la plus inopportune. Il avait de la finesse, mais pour tout autre usage que pour les transactions domestiques. Aussi se contentait-il de plier le dos devant les bourrasques qu'il suscitait, sans jamais comprendre, mais sans cesser d'admirer. Car la supériorité de sa fille était le seul dogme qu'il ne se serait pas permis de discuter, encore qu'il la traitât en gamine, ainsi qu'il convient à un père et à un homme d'expérience.

Il la rejoignit au jardin, où déjà armée d'une canne, d'un châle et d'un chapeau de paille, elle se dirigeait, un livre à la main, vers son coin familier, sous les pins.

« Je te disais donc, mon mignon, que j'ai rencontré ce gros Simler marron à lunettes, qui nous a rendu visite le jour où ce pauvre Brichet était venu soigner Turc. Vraiment, tu ne le remets pas ? »

Inquiète, M^lle^ Le Pleynier s'arrêta. Son père était trop indifférent à tout pour tenir à un sujet de conversation ou à personne au monde, hors elle et lui. Mais il était têtu, et capable, pour se distraire, des pires attentats sur la liberté du prochain. Il appuyait, du reste, avec une splendide lourdeur :

« Tu ne te rappelles pas non plus ce jour où nous revenions avec le dog-cart par la route de l'Épine et où nous l'avons rencontré, lui et toute sa tribu, versé dans le fossé en face de la maison du garde ?

— Ce n'était pas en face de la maison du garde, mais à cent mètres de la Fontaine de la Plate », pensait M^lle^ Le Pleynier ; « où veut-il en venir ? »

Elle se sentait pleine d'appréhension pour elle et pour sa journée, sa chère journée de tous les jours.

« Quoi qu'il en soit, je l'ai aperçu, la semaine dernière, et lui ai dit qu'il nous ferait plaisir, à toi et à moi, en venant nous voir, un dimanche. »

Une chaleur courut en nappe sous le visage de M^lle^ Le Pleynier.

« Quelle rage avez-vous donc de me mêler à vos relations et à vos invitations ? Est-ce que je ne vous ai pas prié cent fois de m'épargner des connaissances nouvelles ? Je n'ai que faire de ce garçon et il n'a que faire de me revoir. C'est déjà bien assez que je l'aie vu une fois, à ce qu'il paraît. Voilà un bel embarras à me jeter dans les jupes.

— Mais, ma chérie, je ne vois vraiment pas quel embarras je te crée, en invitant chez moi un de ces braves petits Alsaciens. C'est sans conséquence.

— Rien n'est sans conséquence. Vous savez bien que ce n'est pas chez vous que vous l'invitez, mais chez moi, puisque vous avez eu l'esprit de prononcer mon nom dans cette affaire. Du reste si je manquais si peu que ce soit à cette belle entrevue, je ne vous entendrais sans doute pas vous en plaindre pendant un mois, sur tous les tons ? »

Hélène Le Pleynier ne simulait pas sa colère. Rien ne pouvait la contrarier plus vivement, non pas que de prélever sur sa liberté, dont elle faisait bon marché au moindre besoin, mais que de voir des visages nouveaux. Et les voies obliques

que son père suivait en ces cas-là lui étaient particulièrement désagréables.

M. Le Pleynier fit le geste d'un homme qui renonce à l'usage de sa raison :

« Si j'avais pu soupçonner que je susciterais un pareil *tollé*… »

Hélène rentra d'un pas ferme dans la maison, où elle se débarrassa de sa capote de paille, de sa canne et de son châle. Son père demeura penaud devant la plate-bande où ses rosiers se préparaient à leur dernière floraison, grommela quelques propos de pure convention, et finit par remonter dans son cabinet de travail, pour demander à la sieste la fin de ses remords.

Il n'avait pas un instant perdu de vue que d'introduire Joseph Simler chez lui causerait à sa fille un déplaisir sérieux. Elle lui avait cent fois expliqué les motifs de sa retraite et il les avait cent fois trouvés bons. Il n'avait lui-même d'autre raison à ce qu'il avait fait, que la rencontre, et une secrète fantaisie. Mais il s'était, jusqu'au dernier moment, bercé de prétextes dont il n'était pas dupe. L'aventure se renouvelait à chaque occasion. Car tous ses respects n'empêchaient finalement pas qu'il n'en fît jamais qu'à sa tête.

Aussi, tandis que le ronflement de ses esprits pacifiés ébranlait tout un palier, à l'étage au-dessus sa fille passait son dépit en d'interminables vélocités pianistiques.

Si Mendelssohn en souffrit, la faute n'en peut être imputée qu'à ce génie complaisant. Il a le sort qu'il mérite. Il sert d'initiateur et l'on porte à d'autres la science qu'on lui doit ; quand l'orage éclate, il se retrouve là pour détourner les humeurs et profiter des occasions.

Quand elle jugea les humeurs suffisamment détournées, M^lle^ Le Pleynier ferma son piano, mais non pas d'un mouvement brusque, car elle traitait avec considération ce Père des joies, et elle se mit à sa table.

D'une écriture carrée, vigoureuse, qui dessinait le contour du caractère avec la marche inattendue et décisive d'un trait de pinceau japonais, mais qui entaillait le papier avec la vigueur du burin de Callot, elle rédigea, sans se redresser, la lettre suivante.

« Bonne Amie,

« Le cher et excellent homme fait sa sieste, dans son bureau, de ce sommeil des deux yeux et des deux oreilles que vous lui connaissez si bien, et vous ne vous douteriez jamais, à entendre comme il dort, du tour que vient de me jouer sa vieille gueuse de malice.

« N'a-t-il pas trouvé un nouvel amusement dans une malheureuse famille d'Alsaciens, que la guerre a fait sortir de chez eux et qui ont monté, à Vendeuvre, une manière de petit tissage anémique ? Il les a rencontrés comme il faut qu'il rencontre toute chose qui circule à la surface du globe, et il s'est naturellement mêlé de les protéger.

« Tout serait demeuré jusque-là sans plus de conséquences que ce qu'il fait de reste, s'il n'avait résolu de me les amener, je pense, les uns après les autres.

« Qu'il s'ennuie, à la longue, le pauvre homme, avec ma seule société, et vous seulement des petits trois mois par-ci par-là, je le comprends. Aussi n'ignorez-vous pas ce que je fais pour qu'il consente à se distraire. J'ai réussi à le débarrasser de presque tous ses scrupules à me laisser seule au logis. Avec le Cercle, la chasse, ses griffons, ses quatre fermiers

pour disputer, et, l'an dernier, sa fameuse candidature, et son journal après dîner, et son *Dictionnaire philosophique* après souper, et ces *Souvenirs du Coup d'État* qu'il rédige et qu'il ne manque pas de me lire pour mes péchés, et moi d'écouter comme la Révélation, voilà déjà quelques heures de passées. Mais Dieu seul, et la femme, savent ce que l'homme peut mettre d'ingéniosité à ne pas se trouver d'occupation, et à nous rester sur les bras comme un plomb. La fainéantise d'esprit et de corps où vivent la plupart des hommes que j'ai rencontrés est une chose qui me confond toujours. La femme, à leur régime, périrait de consomption. Les plus sottes pécores fatiguent dix fois plus, puisque la simple condition organique de vivre et de nous tenir sur nos pieds ne va pas, les trois quarts du temps, sans une souffrance que le roi de la création n'endurerait pas.

« Il faut d'ailleurs être juste. Mon père est le seul homme à peu près vivant que j'aie rencontré. Je l'estime en conscience pour tout ce qu'il vaut. Ce qui explique du reste qu'il me porte tant sur les nerfs. Car nous avons reconnu maintes fois ensemble, vous et moi, que lorsqu'une fille se mêle d'estimer son père, il est de nécessité qu'elle ne puisse le tolérer, faute de quoi ils deviennent tous deux parfaitement ridicules et insupportables. Or vous savez que mon père est homme digne de tout respect. Si j'avais eu l'âge de ma mère, et que je l'eusse rencontré, je n'aurais pas plus qu'elle n'a fait hésité à l'épouser. Mais, mon Dieu, que je me serais assommée ! Il est vrai qu'avec mon caractère je demeurerai vieille fille. Et cela prouvera toujours bien à quel point les hommes sont bêtes. Car vous seule n'ignorez pas, ô ma chère bonne amie, que je suis la femme la moins difficile du monde.

« Si les hommes se doutaient du peu que nous sommes prêtes à leur demander ! De la droiture, de la générosité. Quelle femme ne s'accommoderait pas de cette provision ?

« Mais non. Il faut que le diable y passe. Ils ne pensent nous séduire que par l'attrait physique, et, les plus fins, par l'intelligence.

« Ah, certes, l'intelligence, – ce minimum indispensable pour l'échange. Passé ce point, il nous faut le Tout, le Tout recommence seul à devenir digne d'intérêt. J'entends par là cette grande intelligence mâle, créatrice et fécondante, qui doit bien exister quelque part, puisque le monde ne cesse point d'aller, mais que je ne connais pas. Quant à ce qu'*ils* appellent de ce nom, cette mémoire de collège, cette censée finesse de conversation, qui va au bon ton comme la cravate sur le plastron de la chemise, ce clinquant d'esprit, quel usage peut-on en faire pour vivre ?

« Reste donc l'attrait physique. Je vous entends rire d'ici, vous qui avez été mariée, au sens plein de ce mot. Et entendez-moi vous donner joyeusement la réplique, puisque aussi bien il y a, dans l'état de vierge, une prescience et une divination, – puisque aussi bien une petite fille de trois ans *sait* déjà.

« Qui leur retirera du cerveau qu'en se présentant à nos yeux il peut être question d'être ou de se rendre désirables, au sens où sans doute ils comprennent ce mot ? Je crois qu'au fond, tout le malentendu sort de là. Comme ils jugent selon le désir, ils pensent être jugés de même.

« Qu'il y en ait de repoussants, et d'autres qui soient fort appétissants, il n'est pas question de le nier. Mais que, pour une femme saine, ce jugement offre le moindre lien avec le désir, vous savez mieux que moi ce qu'il faut en penser. C'est

là-dessus qu'un jour ou l'autre pourra naître l'attrait physique. Mais de quels soins, je présume, cette naissance ne veut-elle pas être entourée pour ne pas aboutir à une prompte agonie ?

« Dites, chère bonne amie, vous avec qui je n'ai jamais commandé ma pensée ni mon langage, dites-moi si je ne m'abuse pas en soupçonnant que, faute d'avoir eu ces soins, l'homme est réduit, neuf fois sur dix, à se contenter, chez la femme, de complaisance et de faiblesse ? Et s'il ne se persuade pas alors, par l'effet de sa seule vanité, qu'il goûte aux fruits d'une récolte qui n'est jamais sortie de terre ? Ah, Renée de l'Estorade, sagesse jamais assez méditée !

« Mais sans doute cette duperie réciproque est-elle conforme aux voies secrètes de la nature, et est-ce faute d'y tremper que je me vois réduite à la retraite, avec mes vingt-deux ans, ma « tournure de Victoire Aptère », et ce cerveau pythique dont vous m'amusez. Je ne peux m'expliquer, sinon par le dépit de ne pas me trouver partenaire aveugle au jeu charmant qu'ils ont inventé, que tout homme placé sur ma route se soit éloigné de moi, scandalisé ou mystifié.

« Ma gloire féminine trouverait-elle son compte à ne pas avouer, pourtant, qu'il s'en est rencontré quelques-uns qui m'ont quittée subjugués ? Mais vraiment leur insignifiance avait la taille de ces vices qui ne peuvent se pardonner. Leurs sentiments ne parvenaient qu'à les rendre un peu moins supportables encore. Vous qui avez vu, à peu de choses près, tout ce que j'ai rencontré d'hommes depuis cinq ans, avouez avec moi que ni les uns ni les autres n'ont jamais rien eu d'alléchant.

« Je me marierai ou je ne me marierai pas, selon ce qu'il y a d'écrit au destin. Mais si le sort s'y intéresse, il saura en venir à bout sans que personne ait à intervenir, ni surtout mon

père. Car il est terrible. Je l'entends d'ici qui s'en va répétant partout, avec cet air inimitable que nous lui connaissons : « Oui, ma fille est un esprit supérieur. » Mais il n'est pas plutôt chez son marchand de grains ou chez son préfet, qu'il ne manque pas de leur demander, entre deux « considérations », s'ils n'auraient pas quelque part un mari pour moi.

« Tout cela ne justifie-t-il pas un peu la colère où il m'a jetée en m'annonçant, l'innocent, qu'il m'avait mêlée à l'invitation d'un de ces petits Alsaciens dont je vous parlais ?

« Je n'ai plus de mère pour pouvoir me taire et passer inaperçue. Je suis obligée d'être là et de ***donner***, comme la Garde. Du reste mon feu naturel finit toujours par prendre le dessus et m'emporter au-delà de ce qui est prudence. Vous m'avez vue cent fois à l'œuvre !

« Aussi n'était-ce pas faute de lui avoir répété que j'entendais ne plus voir ni connaître personne, pas plus celui-là qu'un autre. Et même celui-là moins que qui que ce fût.

« Car je l'ai déjà rencontré, ce garçon. D'abord ici ; il venait remercier mon père pour je ne sais quelle histoire où les gens de Vendeuvre avaient montré une fois de plus leur vilaine âme. Ensuite aperçu sur la route, au milieu de sa famille.

« Était-ce l'homme de l'Est, avec son caractère et sa physionomie ? Ou bien l'Israélite (je n'en avais jamais vu jusque-là) ? Ou enfin n'était-ce pas bonnement l'individu et une espèce de personnalité, je n'ose dire de supériorité, répandue sur lui, qui m'a forcée à le remarquer ?

« Toujours est-il que ce garçon, qui n'est ni beau ni ce qu'on appelle séduisant, mais uniquement propre et simple, m'a paru d'une espèce nouvelle. Une sorte de sûreté en lui, une force pleine et toutefois contenue, de la fierté gâtée par

du mépris, – de la jeunesse, de la vie fraîche, toute neuve, active, curieuse et gaie, de la vie enfin, – une créature faite pour comprendre, comprendre tout de suite et juste dans le sens, avec les racines et les prolongements de vos intentions, et, sans doute, pour vous précéder, au bout de peu de temps, et deviner. Du reste une non formation, une inculture stupéfiantes. Un vrai enfant-homme, au contraire des hommes-enfants dont nous sommes entourées.

« Et pourtant, en lui, un élément tout singulier et inattendu, qui ne laisse pas de repousser, et que rien d'analogue n'exprime, sinon une image presque horrible, – cet esprit étranger, vif et mécanique qu'il y a dans une fourmi, vous voyez ? – avec cette certitude métallique qui nous semble impitoyable, parce qu'il n'y a pas de commun territoire entre leurs mobiles et les nôtres.

« Mais peut-être est-ce là une impression que dégage tout homme tant soit peu singulier.

« Quoi qu'il en soit, même réduit à ses exactes proportions, ce garçon, vous devez en juger comme moi, n'a rien à faire dans ma vie. Je ne peux accepter d'y laisser rien entrer qui détruise l'organisation et l'équilibre que j'ai su lui donner. Rien n'y pénétrera plus que d'inévitable. Ni un passant curieux, ni tout autre. Elle est, – depuis deux événements que je n'ai pas besoin de vous rappeler, – mon dernier bien. Si même je dois vieillir seule, il est assez de soins, en ce monde, pour meubler mon existence de la cave au grenier. Tant qu'il restera un tableau à voir, une symphonie ou un quatuor à…

« Mais la Puissance qui dispose de nos actions a résolu de ne me rien épargner. Il y a un moment que la cloche de la barrière a cloché. Le voici qui tourne le coin de l'allée. Je le

vois par ma fenêtre approcher. Quelle folie ai-je donc laissé commettre à mon père ?

« Grâce à Dieu, il n'est pas seul – il tient un petit garçon brun par la main – il est donc marié ? – il a donc un fils ? – Il y a tout de même une justice dans l'injustice, je m'occuperai de l'enfant.

« Déchiffrerez-vous le gribouillage de ces dernières lignes ? Il passe le seuil. Il faut me décider à vous quitter.

« Ah, bonne amie, chère vieille amie, que n'êtes-vous là pour apporter à la plus dénuée des vies le secours de votre présence judicieuse et muette ! »

Le fidèle Hilaire grattait déjà à la porte. Hélène reconnut une fois de plus, à ce zèle, l'attachement exclusif des domestiques à M. Le Pleynier, et une pointe d'affectation à se faire ses messagers.

9

« J'ai pris la liberté de vous amener mon petit neveu » disait, dans le salon du rez-de-chaussée, la voix sans embarras de Joseph.

« Décidément, je suis folle ; ce petit garçon noir et frisé ***pouvait-il*** être son fils ? » se dit Hélène en l'entendant, du haut de l'escalier qu'elle descendait.

« Vous avez eu raison, ma fille adore les enfants, » répondait M. Le Pleynier.

« On l'a tiré de sa sieste ; il est furieux, » pensa Hélène, au son nasillard et méprisant qu'avait pris la voix de son père. Et il serait faux de prétendre qu'elle n'en éprouva aucune satisfaction.

Elle entra. Joseph lui tendit carrément la main, tandis que ses yeux brillaient avec cordialité derrière ses lunettes.

« Hou… ouf ! Comme il y va ! Pour un peu, il m'aurait bigée ! » et elle rendit à l'Alsacien une solide poignée de main.

M. Le Pleynier avait ses idées faites sur le chapitre du baisemain ; il se détourna en grognant : « Sans doute les mœurs anglaises » ; et Hilaire, qui passait malencontreusement le nez par la porte, se vit intimer un ordre dont l'urgence ne lui apparut ni sur le moment ni plus tard.

Joseph s'était préparé à subir l'attention narquoise de deux grands yeux violets. Il fut passablement désarçonné en recevant d'eux un accueil un peu las et plein de commisération. La voix grave et retenue d'Hélène lui souhaita le bonjour,

sa main avait virilement répondu à sa brusque entrée en matière. Il resta une idée, honteux de lui-même.

« Mon petit neveu Justin Simler, Mademoiselle. Je me suis permis de vous l'amener. Il est mon compagnon de promenade. »

Hélène allait déjà à l'enfant, qui se tenait raide dans ses vêtements du dimanche, un ridicule petit chapeau rond au poing, et les mains emprisonnées dans des gants neufs de filoselle champagne, de même couleur que ses chaussettes. Il la regardait venir en durcissant son visage, où, de part et d'autre d'un trop long nez, deux admirables yeux noirs s'emplissaient d'une défiance farouche.

« Oho, voilà un petit gars qui n'aime pas les femmes, » se dit Hélène, sur un redressement timide et dédaigneux de Justin quand elle lui avait pris les doigts.

« Nous l'avons mis au lycée, à la rentrée. Et ***naturellement*** il a été tout de suite premier, » dit Joseph en contemplant son neveu avec orgueil. Le petit ne sourcilla pas.

« Il y a des compliments qu'un petit garçon ne doit pas recevoir au visage avec un pareil sang-froid, » pensa Hélène pour la seconde fois. M. Le Pleynier enveloppa le gamin d'un coup d'œil péremptoire qui confirma le jugement de sa fille. Mais comme il y a dans la femme ce qu'il faut à la fois pour juger et pour aimer, Tintin se vit appréhendé, débarrassé, assis, et installé devant une collection du ***Magasin Pittoresque***, avant d'avoir su ce qui fondait sur lui, mais sans avoir renoncé à ses mines.

Il était de fait que Justin était devenu premier d'emblée, comme d'instinct, et qu'il regardait ces succès, prix d'un

amour-propre enragé, mais obtenus sans grand effort, comme la reconnaissance obligée de ses mérites.

Quant à Joseph, le premier mot prononcé par Hélène l'avait frappé entre les deux yeux, et, depuis ce moment, il pataugeait dans un marécage mouvant de faux souvenirs :

« Quand me suis-je déjà trouvé, avec ces mêmes gens, à la même heure, dans cette même situation ? Tintin était ***déjà*** juché sur ces coussins, ***elle*** aplanissait ***déjà*** les pages du livre avec le bout de ses doigts, et le vieux Monsieur me demandait ***déjà***…

— Eh bien, Monsieur Simler, vos pronostics se sont-ils réalisés ?

« C'est cela, affreusement cela, » se dit Joseph, en faisant des efforts surhumains pour sortir de l'hallucination. Il devint rouge, ses oreilles bougèrent, tic qui lui était familier à la moindre émotion. Tintin le guettait par en dessous avec surprise. Hélène recueillit au passage un regard éperdu et y répondit avec un sourire si directement indulgent de ses beaux yeux railleurs, que l'Alsacien se vit en train de dériver, par trente brasses de profondeur, au sein du plus réfléchissant des aquariums.

« ***Elle*** me regardait déjà de cette façon, alors que je pensais juste la même chose, cette fois-là d'avant… »

Il suait cependant pour répondre à M. Le Pleynier :

« Pas trop mal, du reste tout va, vous savez… même la coiffure… heu, la chapellerie… je veux dire le petit commerce. »

Les favoris de son interlocuteur l'hypnotisaient. Il s'arrêta, ruisselant de bonne foi.

« Quelles sottises me raconte-t-il là ? Serait-il saoul ? » se dit M. Le Pleynier en l'observant.

« Les lunettes ne donnent pas forcément l'air d'un niais, » songeait Hélène. Elle sourit imperceptiblement, et concentra son attention sur le ***Magasin Pittoresque***, où Justin découvrait deux fois plus d'univers qu'il n'en avait soupçonné jusque-là.

— Nom d'une pipe ! ne put s'empêcher de gronder Joseph. La fausse identité flottait toujours traîtreusement à la surface des choses. Mais il sentit que l'illusion allait cesser. Le son des voix se rapprochait. Il fut tenté de le regretter. Cet entourage fantomatique le déliait du formalisme exagéré de ce monde-ci.

Au bout d'une couple de minutes, il se retrouvait en état de faire honorablement front aux questions dont l'assiégeait « le vieux Monsieur ».

— La crise industrielle ? Il y avait donc une crise ? À vrai dire, lui, Joseph Simler, en avait bien entendu parler dans ses tournées de clientèle. Il avait entendu confusément se plaindre autour de lui. Mais eux n'y songeaient pas, étant au travail depuis l'aube jusqu'à la nuit, et ne fréquentant littéralement personne à Vendeuvre, n'est-ce pas ?

— Ce qui prouve que vous n'avez qu'à vous louer de la marche de vos affaires.

— Si on répondait oui, ce ne serait pas exact, et pourtant, sans vouloir jouer au plus fin, il serait faux de répondre non.

— Cependant les charges écrasantes des nouveaux impôts…

— Évidemment, mais en besognant dur…

— La diminution du pouvoir d'achat des masses…

— Ah, c'est possible. Mais il faut toujours du drap, n'est-ce pas ? et quand on en fabrique de passable, d'un prix point trop élevé…

— Vous avez de la chance. Tout le monde n'en peut pas dire autant, répondait alors M. Le Pleynier du fond de son fauteuil, en tirant coup sur coup quelques bouffées de sa pipe et en redressant la tête d'un air mécontent.

« Croyez-vous ? » disait Joseph en arrondissant les yeux avec malice.

« Il est ***décidément*** charmant, » pensait Hélène, en les observant de loin ; « et tout de même pas trop fourmi ; seulement un peu. » Les images du vaste monde, doucereusement gravées en taille-douce, ou livrées à la romantique morsure du bois, défilaient pendant ce temps-là sous les yeux de Tintin. Il s'humanisait, et risquait parfois une question. Alors le bout d'un long doigt ambré venait retrouver l'image, et, sur le ton de la confidence, une voix chaude, grave, retenue, lui contait d'étonnantes sorcelleries. Le doigt, la voix, cette atmosphère de liberté dans un cercle de préoccupations où il n'avait jamais pénétré, la complaisance discrète de la jeune fille, les façons ridicules et toutefois imposantes du Vieux Monsieur, lui paraissaient être autant de supercheries déloyales. Et pourquoi cette rougeur de nonon Joseph ?

Le choix qu'un enfant de dix ans fait parmi les diverses apparences du monde constitue assurément la leçon la plus instructive qui soit. Hélène ne se faisait pas faute d'en profiter. Les gravures de batailles, les tableaux d'Alphonse de Neuville, ou les images de ponts, de gares et de paquebots étaient les seules qui trouvaient grâce devant les yeux de Justin.

« Elle vous plaît, celle-là ? » disait M^lle^ Le Pleynier en le voyant se pencher.

« Et celle-là ? » insinuait-elle alors perfidement en ralentissant sur la page suivante, où se trouvaient un Delacroix, un Velasquez ou un Titien. L'enfant faisait la moue et passait. Pourtant un magot le fit rire, et la tête du Vinci, la grande tête à barbe blanche de Père des Magiciens, le retint un moment, mais pour s'en moquer.

« Génération de la guerre, triste graine, » pensait Hélène en songeant que c'était parmi cette génération qu'elle achèverait sa vie. Comme il avait dit deux fois : « À mon lycée », elle sut que c'était là que s'engageait la route par où l'on parvenait au vrai Justin Simler. Ils s'y engagèrent tous deux, l'enfant prenant la tête sans hésiter. Sa jeune arrogance de mâle fit immédiatement sentir le prix qu'il convenait d'attacher à un pareil guide. D'inimitables regards tombèrent de sa hauteur sur l'humilité de la jeune fille. Cette compétence de trois semaines condescendit ainsi à dévoiler certaine histoire de chahut contre un prof' de dessin, et l'odieuse tyrannie exercée, à l'encontre de vingt jeunes libertés, par un censeur gras, louche et bègue ; il s'y mêla des renseignements concernant les bons destinés à soutirer à l'économe des torchons pour le tableau noir, la valeur comparative des bouchées à la crème que vendaient les concierges du Petit et du Grand Lycée, et une affaire de composition copiée par un Vétéran sur un Nouveau, lequel avait lâchement cafardé près des Autorités ; on ne sut pas au juste si le Nouveau (accusé, traduit en cour martiale, condamné et mis en quarantaine) n'avait pas précisément agi comme l'eût fait, à sa place, un garçon endimanché, aux mollets trop maigres dans des chaussettes de filoselle jaune, et aux yeux fiévreux de part et d'autre d'un nez un peu gros. Mais Hélène ne laissa dire à ce garçon que le minimum

de bêtises qu'on ne peut pas toujours arrêter à temps, et sortit de cet entretien considérablement édifiée.

La conversation du Vieux Monsieur et de nonon Joseph ne chômait pas pendant ce temps. M^lle^ Le Pleynier, qui disposait de plus d'une paire d'yeux et d'oreilles, n'en perdait rien. Elle s'amusa fort à suivre les méandres par où le caprice, la curiosité, l'insolence et la paresse de son père promenaient Joseph. Elle se tenait prête à compter les coups. La justice, sans partialité, l'obligea de constater que l'Alsacien se tirait avec finesse et rondeur des traquenards les plus ingénieusement disposés.

« Ils sont de taille, » finit-elle par conclure, sans deviner d'où lui venait un certain sentiment de satisfaction, mais sans en rien laisser paraître.

Le jeune homme eut vent de quelque chose. Il tournait fréquemment le visage vers Hélène. Elle ne tarda pas à remarquer qu'il le faisait plus volontiers lorsqu'il avait lieu de n'être pas trop mal satisfait de ce qu'il venait de dire. Il ne rencontrait du reste que la courbe impressionnante d'un crâne en dôme, fuyant vers la plus mystérieuse des nuques, et de superbes bandeaux cendrés, bordés par la plage nacrée du front. Pour une fois qu'elle eut l'imprudence de relever les yeux pardessus le ***Magasin Pittoresque***, il s'empourpra si violemment, qu'elle se jura qu'on ne l'y prendrait plus. Et c'est le moment où elle commença à s'apercevoir, sans nul plaisir, de différentes choses.

M. Le Pleynier poursuivait cependant la satisfaction de ses desseins avec la politesse encyclopédique de Rica et d'Usbek. Il abordait enfin au second de ses buts : après avoir essayé de faire parler Joseph sur les affaires des Simler, il l'attaquait sur les « cérémonies des Juifs ».

« Qu'est-ce donc, dites-moi, Monsieur Simler, » demandait-il, en le guettant avec ses petits yeux de cochon, « que ce jeûne que vous célébriez, le jour où je suis venu si malencontreusement vous déranger ?

— Ma foi, c'est une singulière journée à passer », disait Joseph sans fausse honte.

— « À quoi répond-elle ?

— Vingt-quatre heures libres de toute préoccupation, qu'on emploie à se priver, et à prier – vous savez, je ne suis pas très versé là dedans, mais cela est censé nous délivrer de nos péchés, » répondit l'Alsacien en souriant.

« Vous y croyez ?

— Cela s'est toujours pratiqué.

— Vous jeûnez, littéralement parlant ?

— Mon Dieu, oui. »

M. Le Pleynier se rappela les joues et les paupières cireuses du vigoureux garçon qui lui donnait en ce moment la réplique.

« C'est juste, » grommela-t-il. Il ajouta : « Vous croyez donc aux miracles, Monsieur Simler ?

— Pas le moins du monde.

— Alors ?…

— Qu'est-ce que vous voulez ? Tous les Israélites jeûnent, ce jour-là, dans le monde entier. C'est quelque chose. »

Hélène penchait, sur une vue de Takou, une figure passablement anxieuse ; Justin s'était arrêté de regarder ; il écoutait en rougissant.

M. Le Pleynier avait avancé le buste ; il tenta de plaisanter :

« Vingt-quatre heures, dites-vous ? Vous ne comptez pas la nuit ?

— On ne doit pas dormir.

— Farceur ! Vous ne dormez pas ? »

Joseph rit de bon cœur.

« Moi, si ; mais mon père, ni mon oncle…

— Quoi ? Monsieur Hippolyte S…

— Oui, les anciens.

— Pffff ! Et ces Messieurs restent toute la nuit sur pied à lire de l'hébreu, avec une petite calotte sur la tête ? »

Joseph fit signe que oui.

« Et pourquoi ne les imitez-vous pas, vous ?

— L'habitude s'en perd.

— Mais vous ne comprenez pas un mot de ce que vous lisez ?

— Mon père et mon oncle comprennent. La plupart des Juifs d'Alsace savent l'hébreu.

— Eh bien, ces Messieurs sont-ils persuadés de leur absolution finale ?

— Je n'en sais rien. Nous n'en avons jamais causé.

— Jamais discuté ? Jamais raisonné ?

— Non, » répondit paisiblement l'Alsacien. « Cela s'est toujours fait. C'est notre marque.

— La voilà, la fourmi ! » se dit Hélène avec un mélange intolérable d'horreur et d'énervement. Elle eut, une seconde, le sentiment que ce n'était plus son père qui « menait », mais Joseph Simler. Et c'était là un spectacle neuf pour elle.

« Hé bien, si vous avez déjà transigé pour la nuit, qu'est-ce que fera la jeune génération », continua M. Le Pleynier sur un ton agressif, en dirigeant le fourneau de sa pipe vers Justin glacé de honte, « une fois qu'elle aura été élevée dans les lycées de la République ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas eu beaucoup le temps d'aller au collège, vous savez. Ce n'est pas pour m'en vanter. Je suis ignorant comme une carpe. » (Ici, regard vers Hélène.) « Mais je ne crois pas que l'instruction ait aucun rapport avec *ça*.

— Sacrebleu, si vous êtes citoyens français, quel besoin avez-vous d'être encore… heu ! citoyens israélites ?

— C'est vous qui le demandez, Monsieur Le Pleynier ? On se charge bien de nous le rappeler. Est-ce que le Cercle du Comm…

— C'est bon, oui… Après tout… Une bande d'imbéciles et de sauvages. Mais vous sortez de votre trou, Monsieur Simler, sans valoir moins pour ça. On ne vous connaît pas. Tandis que, dans vingt ans, eux… et il tendit derechef le fourneau de sa pipe vers Justin.

« C'est possible », répondit laconiquement Joseph, en puisant dans la vue de son neveu admiration et orgueil, « mais ils sauront alors mieux que nous ce qu'ils auront à faire. »

Hélène n'en pouvait supporter davantage. Le petit, près d'elle, claquait des dents. Elle prit la parole :

« Vous nous ennuyez, papa, avec ces histoires. Chacun agit comme il l'entend. Pourquoi ne montrez-vous pas vos griffons à Monsieur… ? »

Elle posa sa main sur le bras de l'enfant, qui leva vers elle deux yeux d'où avait disparu la dernière trace de confiance, voire même de condescendance. Mais le sourire d'Hélène eut sans doute la vertu de fondre cette hargne comme beurre au soleil, car il parvint à dire, avec une gorge qui raclait :

« Justin. »

La jeune fille acheva alors sa phrase en scellant d'un coup d'œil cette espèce de réconciliation :

« … pourquoi ne montrez-vous pas vos griffons à Monsieur Justin ?

— Allons ! » fit M. Le Pleynier. Il comptait toujours un peu sur sa fille pour le tirer des conjonctures délicates.

10

Hélène put se rendre cette justice qu'elle ne fit rien pour aider Joseph à se trouver près d'elle, dans le jardin, et tout pour l'en empêcher.

Mais, rendu à la gloire de ses griffons, M. Le Pleynier s'était méfié de l'enthousiasme du fabricant. Profitant de ce que sa fille mettait ses gants et atteignait son chapeau, il avait pris Justin sous son bras et l'entraînait déjà dans la direction du chenil, en guignolant sur ses deux jambes avec une surprenante agilité, pour faire rire le petit.

Aussi, ce qui n'aurait pas dû se passer eut-il plein loisir de se produire.

« Vous ne sortez pas souvent, Mademoiselle, » dit Joseph, pour son début. Comment parvint-il à ne mettre ni sottise ni banalité dans cette demi-douzaine de mots râpés ?

« Ma foi non, » répondit Hélène. Elle abaissa les sourcils et considéra au loin, avec une reconnaissance angoissée, le pays fraternel à ses vingt-deux ans.

La maison Le Pleynier était bâtie sur le bord du plateau. Une bande d'une dizaine d'hectares, étroite et longue, la séparait de son entrée principale, sur la route de Nantes. Un grand bois de pins sylvestres, des prairies artificielles, un potager et une sorte de cour normande, plantée de pommiers et de guigniers, composaient la partie haute du domaine.

Le pavillon des maîtres, un logis de la Régence, avait sa façade vers la route. Il formait, au midi, le fond d'un rectangle ouvert sur la vallée, sur un moutonnement d'arbres

centenaires et sur les grands prés bas. Passé le cours enfoui de la rivière, commençait, sur l'autre rive, l'ascension des pentes par la terre rouge des labours. Enfin, dominant le tout, la puissante épaule du plateau reprenait possession de l'horizon à une demi-lieue de là, et s'enfuyait vers le sud avec sa charge de domaines, de moissons, d'ormeaux et de lumière.

L'été mourait. Le bleu du ciel demeurait presque minéral. Mais le signe de l'automne était déjà sur l'envers de chaque feuille.

Joseph ne devait jamais oublier la clarté de ce jour-là, ni la prodigieuse rousseur des muralis dont les bâtiments étaient tendus. Il promena les yeux autour de lui :

« Je vous comprends, » dit-il. Le ton de sa voix fit tomber d'un cran les sourcils d'Hélène. Elle eut un regard désespéré sur le fond de sa vallée, et s'avança rapidement dans le chemin où son père l'avait devancée.

« Pourquoi ? oh, pourquoi ? » pensait-elle, tandis que le sang chargeait au fond de ses oreilles.

L'appréhension de l'inévitable naissait de chacun des mots, et lui donnait son goût.

Il sut ne pas courir à sa suite et rester près d'elle. Elle entendit le pas qui accompagnait le sien :

« Le voilà, – voilà l'impitoyable activité de la fourmi !

— N'avez-vous pas un frère, Mademoiselle ?

— Si bien.

— Est-ce qu'il vous ressemble ? »

Hélène regarda le questionneur. Elle n'aperçut que crainte et timidité. Deux yeux soumis se tournaient vers elle avec une ardente humilité. Elle ressentit quelque chose comme l'application d'un morceau de glace entre ses deux belles épaules.

Mais il n'est pas faux de prétendre que le rire est l'arme la mieux trempée qui nous ait été donnée contre les entreprises du Malin. Ceux que la nature en a doués ne connaîtront jamais assez leur puissance.

Le rire d'Hélène fusait comme le jet irrésistible d'un soleil d'avril. Il avait une variété merveilleuse, étant, selon l'occurrence, signe d'entente, offre d'amitié, message d'estime, éloge, réserve, réponse évasive, refus sans aigreur. Une seule expression lui faisait défaut : la moquerie. Trop de bonheur à vivre ne va pas avec l'offense. D'ailleurs c'est là le grand jeu ; la femme ne s'y aventure qu'en cas extrême. Attaquer, c'est reconnaître l'égalité.

En toute autre circonstance, c'est affaire au silence ou à la gaîté. Le rire d'Hélène intervenait pour dissiper, dans l'entretien, les épaisseurs stagnantes où s'engendrent les malentendus. Il circulait à la façon d'un air vif et nerveux. Et il étonnait d'autant plus, qu'il tranchait sur le ton de la voix, qui était habituellement grave et un peu voilé.

Quant à celui qui négligeait de faire sa part à certaine gaillardise de vieille sœur de charité, il était condamné à ne comprendre jamais rien au caractère de M^lle^ Le Pleynier.

Ayant donc retourné et pesé, dans toute son étendue, la question que lui posait cet homme occupé à se tirailler la moustache, Hélène ramena ses yeux sur sa vallée et éclata de rire :

« S'il me ressemble ? Ah, le cher garçon ! Il en serait bien embarrassé.

— Et pourquoi ? » interrogea une voix assourdie comme un tambour lointain.

Le rire bienveillant reprit de plus belle :

« Pourquoi ? Parce qu'il porte déjà trop de sang Le Pleynier dans les veines pour son bonheur, et qu'une petite goutte en sus l'empêcherait de faire aucune espèce de carrière. »

Joseph se laissa gagner par cette bonne humeur :

« Il est donc bien terrible, ce sang ?

— Vous pouvez le dire, » répondit Hélène, en ayant soin de ne pas le regarder. Il lui montait aux yeux un pétillement auquel il n'y avait pas à se méprendre, – comme une bouffée de vie débordante. Elle ajouta, du ton le plus doux qu'elle put prendre, en cet instant où elle se faisait l'impression de tenir le monde dans sa main comme une pelote :

« Un sang d'étourdis, de fainéants et d'hommes libres. Rien à voir avec les fonctions publiques.

— Mais, Monsieur votre frère est…

— Officier ? Ah, parlons-en ! Il n'est question chez eux que de promotions et de coteries. Comme ils nous ont arrangé la France ! Tous les chefs battus n'ont-ils pas été décorés et avancés, depuis la guerre, à l'exception d'un seul ?

— Et qui ?

— Qui ? Denfert-Rochereau. »

Les sourcils de la jeune fille s'abattirent pour la seconde fois, à la manière d'une fenêtre à guillotine. Joseph était parfaitement ignorant des affaires publiques. Il tenait tout officier pour un héros né.

« Je me mêle de choses qui ne me regardent pas, » continua-t-elle en reprenant un air gai. « Mon frère Julien est un excellent garçon qui a la sottise de se croire légitimiste parce qu'il monte bien à cheval et qu'il se figure descendre de noblesse de robe. Il faut toujours qu'un Le Pleynier ait une marotte.

— Vous le voyez souvent ? » demanda Joseph. Ce cavalier lui déplaisait.

« Non, pas fréquemment. Il chasse beaucoup, chez de vrais et chez de faux noblaillons. Et puis il y a les intrigues qui prennent le meilleur du temps de ces Messieurs. Ils s'imaginent conspirer chaque fois qu'ils se trouvent quatre gamins à dauber sur Thiers ou sur Gambetta. »

Joseph ouvrit la bouche avec inquiétude :

« Monsieur votre père est-il…

— Mon père ? Il était candidat républicain, l'an passé ; il a été emprisonné huit jours, au Coup d'État. Tenez, voici le bois où les gendarmes s'étaient mis en embuscade, et voici le chemin où on l'a arrêté avec mon oncle Julien, comme ils revenaient de la chasse aux perdrix. Non, c'est une chose qu'il faut laisser à mon père, » acheva-t-elle en souriant. Il fut désagréablement impressionné par cette façon de traiter les plus redoutables préoccupations masculines. Il chercha par où il devait, lui-même, tomber sous le coup de cette ironie dont, à ce moment, l'indulgence lui échappa. Tant de mobilité le déconcertait. Et Joseph Simler se rappela brusquement qu'il

s'était toujours fait, de la femme, l'idée d'un être modeste, silencieux, frêle, et suavement exigeant.

Aucune de ces fluctuations n'échappait à Hélène. Elle ne put s'empêcher de murmurer, avec un mélange aigu de dépit et de soulagement :

« Dieu soit loué ! Il est *comme* les autres. »

Mais Joseph n'était pas *comme* les autres. C'était même une des choses en quoi se distinguaient les Établissements Simler. Il était l'homme que l'inconnu effraye et tente. Il ne faut pas oublier que Benjamin, qui s'était embarqué pour le Nouveau-Monde, était son cousin, et que Guillaume, qui avait décidé de l'achat de la fabrique Poncet, était son frère.

Un second point l'empêchait d'être comme les autres, – c'est qu'il avait beau raisonner sur les événements jusqu'aux conclusions fausses, inclusivement, sa nature n'en demeurait pas moins ouverte à toute sensation neuve.

Or, dans le cas présent, deux sensations dominaient en lui : la première, c'était la griserie où le jetait cette société féminine. Il marchait de surprise en découverte. Hermine, Élisa, Mina, ni même Sarah, aucune de ces honnêtes ménagères de gynécée ne l'avait préparé à cette aventure.

En outre, il était incontestable que « chère bonne amie » n'exagérait pas en parlant à Hélène de sa tournure de ***Victoire Aptère***. Hélène était de la première beauté. Il ne lui manquait même pas ce luxe d'une peau parfaite, et ce piquant que Rome n'a jamais su discerner dans les marbres grecs. Souplesse, vigueur, harmonie des mouvements (« le regard de Minerve dans le corps de la Vénus Amazone », ajoutait encore la vieille amie), M^lle^ Le Pleynier présentait cet accord si rare,

où la féminité pure ne perd aucun de ses droits et prend tous les autres.

Rien n'est moins à la mode du jour, quels que soient cette mode et ce jour. Aussi nul homme, jusque-là, ne s'en était avisé que pour s'en effrayer. « Hélène mourra fille », avait dit, sur son lit de mort, madame Le Pleynier à « chère bonne amie ». Et il n'était encore venu à la connaissance de personne que défunte madame Le Pleynier se fût une seule fois trompée.

Néanmoins, arrivant là avec un regard frais et une âme ingénue, Joseph ne trouva en lui aucune raison pour ne pas ressentir la beauté d'Hélène aussi pleinement que la beauté d'une femme peut être ressentie par un homme.

Voilà pourquoi, au moment où il cédait à ces impressions désagréables, le geste par lequel la jeune fille rajusta son châle sur ses épaules et autour de son cou retentit dans les obscures profondeurs qui étaient en lui.

« Haaah ! » fut le cri qui s'éleva dans ces obscures profondeurs. Et le cœur commença à lui battre.

Il crut devoir à un reste de rancune de déclarer, sèchement :

« Oh, moi, vous savez, je n'ai aucune instruction, et nullement le temps de m'intéresser à ces choses-là.

— Je vous comprends mille fois. La moindre occupation est moins stérile.

— Mais vous avez pourtant une opinion sur ces choses, puisque vous êtes républicaine…

— Ah, dame oui, » répondit-elle, non sans rire. « Seulement chez moi, c'est affaire d'instinct, le sang Le Pleynier qui veut ça.

— Votre frère, alors…

— Mon frère a hérité cette royalité des quatre gouttes du sang des Villepin qui sont dans nos veines.

— Des…

— Ma mère était une Villepin. Mais elle tirait tout son caractère de ma grand'mère, qui était une bourgeoise, une Bazinette. Les de Villepin vrai sang n'ont jamais cru qu'en ce qu'il était de bon ton de croire.

— Vous remontez loin ? » demanda Joseph, assez simplement, après un silence. Hélène sourit :

« Famille de robins. On a toujours eu le goût d'écrivailler, chez nous. Mais tout le monde remonte loin. »

Il rougit en répondant :

« Cela va sans dire. Je pense qu'il vaut mieux ne pas s'en soucier.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'est pas bon pour agir de se poser des questions sur ses origines et de chercher d'où viennent nos défauts et nos qualités.

— Il est de fait que, si vous demandez des gens d'action, ce n'est pas chez nous que vous en trouverez.

— J'imagine, » poursuivit Joseph Simler, en s'empourprant d'une façon définitive, « que vous considérez, vous ***aussi***, l'action comme la chose essentielle ?

— Ô cher grand naïf ! » se dit M^lle^ Le Pleynier. Elle le regarda, et c'est avec le plus grand sérieux qu'elle répondit : « Sans conteste ! »

Quant à lui, la rencontre de ces deux yeux, plus débordants que jamais d'indulgence et de vie, lui faisait perdre la tête.

« Ils ne sont pas gris, » se dit-il avec indignation, « ils sont violets.

— Je ne pourrais pas concevoir une vie consacrée à autre chose… (qu'à ce que je fais, aurait-il dû dire) qu'à lutter. Aller de l'avant, être toujours davantage, et prendre la tête, quel que soit votre chemin, je pense que c'est là le principal devoir de l'homme. En tout cas, il n'est pas possible d'en trouver un qui lui soit préférable, parce que chercher à devenir le premier, où qu'on soit, est toujours difficile, et ne laisse pas le temps de songer… à autre chose. Si chacun ne se souciait que d'accomplir sa tâche pour le mieux, il n'y aurait pas besoin de tant de lois ni de discussions. Du reste, les bavardages n'empêchent personne d'occuper la place qu'il doit occuper. »

Hélène l'écoutait, curieuse et un peu rouge. Il tirailla de nouveau sa moustache avec sa main, qui, bien que grasse, était blanche et vigoureuse, et eut besoin d'être approuvé :

« Ce n'est pas votre avis ?

— Je pense que vous exprimez à merveille l'idéal de bien des hommes sains. Peut-être l'humanité n'est-elle pas composée que d'hommes tout à fait sains, de cette façon-là, et ce qui

nous paraît le plus éloigné de nous est-il également indispensable au monde. Et puis, » ajouta-t-elle gaîment, « vous avez raison de parler comme vous faites ; une femme pourrait penser un peu différemment, pour son compte personnel.

— Une femme ?

— Une femme, oui. Tout en vous approuvant sans restriction, elle ne pourrait guère utiliser votre règle de vie. Il faut du bois pour faire du feu, mais il faut de l'eau pour faire le bois.

— Je dois vous paraître assez ridicule.

— Ridicule ? Grand Dieu !

— Je n'ai rien lu, je ne sais rien, et vous qui… » dit-il, en se déjugeant avec une royale inconscience.

« Oh, de grâce, ne mettez pas en parallèle une vie employée et l'oisiveté d'une femme.

— Il y a quelque chose d'autre.

— Que voulez-vous qu'il y ait d'autre ?

— Si, si. Je connais beaucoup de… je suis entouré de femmes qui… »

Quand l'homme en est arrivé au moment où il se met à comparer une femme au reste de l'univers, et à lui apporter timidement cet univers dans le plat de ses mains, comme un présent de nulle valeur, c'est alors qu'il appartient à cette femme de savoir qui elle est. Le sang d'Hélène s'arrêta, le temps d'un soupir, puis repartit assez tôt pour qu'elle pût encore parer au plus pressé :

« Je n'ai ni mari ni enfants à soigner, Monsieur, » commença-t-elle en essayant de noyer la phrase de Joseph sous un bavardage onctueux. « Je ne parle pas de mon père, qui est l'homme le moins encombrant du monde à entourer, ni de cette maison qui va toute seule, avec de vieux domestiques. Une fille laissée à elle-même trouve dix fois plus de loisirs qu'il n'en est besoin pour… »

Il l'interrompit, avec autorité :

« Ce n'est pas du tout ça, Mademoiselle. Les femmes dont je parle n'ont jamais eu quatre idées en tête. »

Il se reprit :

« Il ne faudrait pas leur reprocher leur manque d'instruction. D'ailleurs leur genre de vie…

— Cet homme est la bonté même », pensa Hélène.

« Mais, comprenez-moi, ce qui leur manque, c'est autre chose, c'est… »

Il releva la tête, regarda autour de lui, respira avec force, et se tut subitement.

Quinze pas plus loin commençait le tapage des griffons. Hélène craignit tout de ces quinze pas ; et le poids du silence lui sembla plus lourd que tout ce qu'elle avait redouté.

Elle sentit que Joseph l'observait à deux reprises. Mais pouvait-elle faire que sa démarche ne fût pas le mouvement même d'une proue de navire ?

Pouvait-elle faire que l'homme qui marchait à son côté – ***le premier homme*** qu'elle eût rencontré – ne se mit pas à trembler comme un petit enfant ?

M. Le Pleynier était très fier de ses griffons. Il en avait obtenu la race par des croisements choisis. Ils portaient son nom : « griffons Le Pleynier ». Ils avaient remporté un prix à Londres. Il venait même d'en faire tenir un couple à M. Thiers, et montrait volontiers la lettre autographe qu'il en avait reçue, bien qu'il n'eût, au fond de l'âme, que mépris pour le féroce petit vieillard. Arrêté devant le grillage du chenil, il expliquait leurs particularités à Justin, avec emphase et sans précision.

Le chenil était assez bien tenu. Sept nerveuses broussées de poils bruns, animées d'une agitation perpétuelle, roulaient de-ci de-là, à toute vitesse, sur quatre manchons de laine, en remuant un trognon de queue fourrée. La précieuse minutie de leurs nez en truffe, le carmin des gueules, le rose des langues, et principalement les deux trous de vrille que les yeux remplissaient d'une lumière noire si étincelante et si profonde, donnaient apparence animale à ces paquets.

Ils sautaient sur place, comme des jouets à ressorts, et aboyaient à perdre haleine, en l'honneur de l'homme.

M. Le Pleynier montra avec complaisance un système de niches dû à l'ingéniosité d'Hilaire. Le toit s'ouvrait au moyen de deux charnières, comme un couvercle de boîte, ce qui facilitait le nettoyage.

Cependant les griffons paraissaient sales et sentaient mauvais. Partout se retrouvait ce curieux mélange de négligence et de soin qui frappait déjà Joseph, lors de sa première visite, comme une marque de dilettantisme, et contrastait si profondément avec la propreté ménagère, que Sarah et Hermine poussaient jusqu'à la persécution et l'impudeur.

M. Le Pleynier n'eut pas tout le contentement qu'il espérait. Car la chatte d'Hélène, les ayant rejoints, se coula, en faisant le gros dos, entre les visiteurs et le chenil. Les griffons la suivaient, gueule bée, de l'autre côté du treillage.

Justin s'intéressa bien plus vivement à la chatte qu'aux chiens. Hilaire, apparu à point nommé, lui fit signe, et l'emmena voir, au fond d'un panier tapissé d'un vieux tricot d'homme, six petits chats aveugles, la portée de la semaine précédente. Le farouche stratège de sixième se retrouva une âme de petit enfant et s'attendrit sans fausse honte.

Quand il fut sur la route, tout occupé de ces chats, il remarqua pourtant de la nervosité chez nonon Joseph. Celui-ci marchait d'un pas saccadé, respirait bruyamment et tournait la tête de droite et de gauche, comme un homme qui étouffe.

Ayant rencontré le regard inquiet de son neveu, il le souleva tout à coup entre ses mains et lui planta un baiser sur chaque joue.

« On a passé une bonne journée ? »

Justin hocha de la tête, en faisant une moue avec les lèvres : trop de femme, trop de Vieux Monsieur, trop de propos inconséquents, décidait-il au fond de lui. Le plaisir étrange que l'oncle paraissait priser si haut n'était même pas sans disconvenir au neveu, encore qu'il ne sût de quoi il pouvait être question. Qui l'eût su, d'ailleurs ?

Si. Justin apprit quelque chose, le soir même, quand, à l'heure du dîner, un coup de sonnette précéda l'arrivée jubilante d'Hilaire, porteur d'un petit panier marron, et d'un mot pour monsieur Justin.

« Quelle horreur ! » cria bonne maman, quand, du panier proprement rembourré de drap, Justin tira un chaton aveugle. La lettre portait :

Monsieur Justin,

Vous avez l'air d'aimer les petits chats. En voici un. Ne le nourrissez que de lait pendant un mois et laissez à sa disposition un petit tas de cendre. Pour le reste, il y pourvoira tout seul. Mon père et moi avons été heureux de faire votre connaissance. Revenez tant qu'il vous plaira. Et priez un jour Mademoiselle Laure de vous accompagner.

Votre amie,

Hélène Le Pleynier

11

Les pas des danseurs imitent sur le tambourin du plancher des averses régulières de petits cailloux. Les lampes à pétrole se balancent au bout de leurs fils de fer et font bonne mesure aux ombres. Copeaux roussis, les dernières feuilles tapissent l'emplacement des massifs. Les habitués y trouvent néanmoins l'abri qu'ils estiment nécessaire à leurs entreprises ; des viols anodins s'esquissent derrière les branches ; les grisettes y opposent la résistance qui convient ; par moments le bruit grêle d'une gifle cingle l'énergie de l'orchestre qui y répond, pour la plus grande joie du public, par un croassement du trombone.

Deux violons acides, un cornet à pistons (pour le sentiment), un trombone et une basse (pour les contretemps), distribuent le rythme et l'amour aux deux cents amateurs qui se trémoussent entre les tables de fonte et les lilas déplumés, sous la vacillante bonté d'un ciel attiédi de novembre. Mais l'orchestre s'anime. Cora et Léocadie ont empoigné à pleines mains leurs jupes douteuses, et le chahut commence.

Un gars des barrières, en veston élimé, foulard et casquette, leur fait vis-à-vis et paye ainsi son droit à déguster le Suresne de l'établissement. Deux hommes en velours à côtes, dont les crinières viennent graisser les épaules, et les impériales la poitrine, se présentent en se tenant par un bras, sans abandonner leur pipe. L'instant après, il n'y a plus qu'un vol de jambes et de brodequins éculés.

« Voici les ateliers qui montent, » jubile une voix. Seuls quelques couples de danseurs sentimentaux s'obstinent à

piétiner dans un silence plein d'application, et tournent le dos au cancan, avec un sourire de bustes en cire. Quatre quadrilles de chahut se sont formés. Bas de fil, bas de soie, chaussettes de laine, chaussettes de coton, savates, talons hauts, bottes vernies, semelles de corde, semelles à trous, effleurent les lampes du plafond, et claquent sur les planches.

Les pauvres musicots à cinquante sous s'excitent de bonne foi. Ils s'interrompent, tout en nage, pour lancer des cris et frapper leurs instruments de la main. Les contretemps s'emballent, dames et cavaliers gambillent, se tapent les cuisses et poussent des exclamations. On fait cercle autour d'un pseudo-peintre, coiffé à la Fra Diavolo, qui, la pipe à la main, gigote avec une telle vitesse que ses jambes ne forment plus qu'un brouillard.

L'orchestre époumonné expire sur un braiement du piston secondé par un trille imprévu du trombone. Une bordée de clameurs s'élève. Le premier violon se tourne vers le public. Il entame une harangue qui se perd dans les cris d'animaux. On fait une ovation à sa bonne tête d'alcoolique, environnée de poils quadragénaires. Les femmes glapissent à tue-tête, les hommes exécutent leurs dernières pirouettes en mouchetant le parquet de leur sueur généreuse.

Le fracas s'apaise. Le marc et les cerises à l'eau-de-vie viennent abreuver les danseurs.

Feutres pointus d'artistes, chapeaux melons de lutteurs et de journalistes, casquettes de marlous. Les ateliers et la barrière fraternisent. Nul bourgeois ne se hasarde sur les hauteurs de la Butte, passé le crépuscule, hors quelque tournée de banquiers ou de diplomates, escortée d'agents en bourgeois.

C’est pourquoi l’apparition de quatre chapeaux hauts de forme fait sensation. De confortables pardessus d’hiver épaississent ces messieurs. Ils ont le cigare au bec, et arborent le teint des gens qu’un copieux dîner envoie là-haut, à la sortie de *l’Anglais* ou de *Voisin*.

Empressé, un garçon dégage une table. Les nouveau-venus s’assoient en regardant autour d’eux avec le sourire provocant que donne la gêne. Les grandes ailes des moulins qui éborgnent le ciel, à droite et à gauche, les distraient. Ils sont rouges d’avoir monté par le raidillon qui grimpe entre les vignes et les haies. Ils restent stupéfaits devant la poussière d’astres que Paris dissémine à leurs pieds.

« Une seconde voie lactée, » dit l’un d’eux avec une emphase qui essaie de se déguiser en blague.

« Des calicots enrichis, » remarque une voix sifflante. Les quatre hommes se retournent en bloc. Mais, sur un signe du patron, l’orchestre attaque une mazurka. Les femmes se lèvent en s’appelant ; les reins se creusent au-dessus des poufs, qui changent grasses et maigres en Vénus Callipyges.

Cora, que tout Montmartre monte voir danser au *Moulin de la Galette*, refuse les cavaliers, prend Anaïs dans ses bras, et se met à valser lentement sur le rythme rompu de la mazurque.

Sa robe vient effleurer les genoux des hommes assis autour d’une bouteille d’Hermitage. Ses grands yeux bleus passent, indifférents, sur eux. Elle laisse distraitement leur action s’exercer. Les quatre hommes se regardent en riant gauchement et cachent leur rougeur dans leurs verres.

« Très curieux, ce bal.

— Peuh ! On en voit autant à Neuilly.

— Ce panorama se voit-il à Neuilly ou à la barrière du Trône ?

— Et quel caractère ! Il y a là plus de dix hommes que recherche la police, confondus avec des musiciens de talent et des peintres connus, » ajoute celui qui sert de cicerone. Le grincheux ne se déclare pas satisfait :

« Aux Halles…

— Je connais les Halles aussi bien que vous ; il y a là-bas une grossièreté qui me déplaît. Ce que je trouve ici de surprenant, c'est l'aisance et le bon ton. Et pensez-vous que le trajet pour venir des Italiens ici ne vaille pas la peine d'être vu ?

— Quoi ! J'ai manqué quatre fois de me casser les reins dans la montée, et cela n'y sentait pas précisément la rose.

— Mais vous, monsieur Simler, qu'en dites-vous ?

— Moi ? » répond l'Alsacien, en assujettissant ses lunettes et en faisant craquer le médius de la main droite dans la paume de la main gauche. « Moi ? Je suis très content. »

Sa figure colorée témoigne d'ailleurs d'une satisfaction qu'il aurait mauvaise grâce à nier. La ronde des danseurs ramène devant eux la jupe flottante, le regard rêveur et la profonde carnation de Cora. Les hommes se taisent. Elle passe. Ils notent, chacun à part soi, le geste de son bras posé sur l'épaule de la rousse Anaïs, et le cou mordoré que sculpte un collier de corail. Les prunelles lointaines errent à nouveau sur eux. Chacun pense avoir saisi un imperceptible cillement à lui seul adressé.

« Les femmes ne sont vraiment pas mal, » ajoute Joseph en s'étirant. Mais son observation tombe dans le silence. Quelque chose s'est asséché sous les lèvres.

« J'aime la valse, » finit par dire un des fumeurs en pensant au pliement charnu de la hanche de Cora. Quelques grognements approuvent cette remarque.

Un client parisien offre cette partie fine. C'est samedi soir. Myrtil et Hippolyte ont admis que Joseph ne pouvait pas refuser l'invitation. Aussi est-il là heureux et sans remords.

Pour la troisième fois, Cora repasse devant eux. Anaïs multiplie les signes et les pouffements de rire. L'orchestre s'arrête. Les cris d'animaux éclatent. Une courte émotion saisit les quatre hommes. Mais, digne comme un marbre antique, Cora se détache d'Anaïs et s'en va s'asseoir à sa table.

« Allons, on n'est pas monté ici pour rester vissés sur nos chaises. Qui est le meilleur danseur de nous quatre ?

— Sans doute monsieur Simler. Un Alsacien doit aimer la valse… »

Joseph ne s'en défend pas plus de temps qu'il n'en faut pour que s'apaise une chaleur assez soudaine de ses oreilles. Au moment où le violon, rafraîchi de bière, se dresse et donne à son escouade le signal du garde à vous, il se lève et se débarrasse de son pardessus.

La salle entière pousse un « Ha ! » prolongé. De clins d'yeux en poussements de coudes et en chuchotements, une sorte d'attente s'est répandue autour des quatre bourgeois. Rapins, rôdeurs, ouvriers et filles sont décidés à tirer d'eux leur distraction de ce soir. L'homme confortablement vêtu doit sa rançon.

Le « Ha ! » dure et gronde d'une façon peu cordiale. Les trois fumeurs de cigares pâlissent. Quant à Joseph, carré, tranquille et souriant, il tourne la tête autour de lui avec surprise.

« Ira, ira pas, – dans'ra, dans'ra pas, – viens donc m'n amour, – joli blond, – os'ra, os'ra pas – l'serpent à lunettes – qui qu'i va choisir ? – R'gard' donc par ici – 'l est trop gros, m'dégoûte ! – Ha-haha ! – Crân' pas, ç'vaudra mieux ! »

Cris d'animaux et bordées de sifflets. Les musiciens renoncent, et se tournent, intéressés, vers la salle.

Cependant Joseph s'est mis en marche, très droit dans sa taille courte. Il n'hésite pas, et se dirige sur la table où Cora, distraite et nonchalante, sirote une orangeade.

« Mince alors ! – non, mais, 'la pas peur ! Cora ? – faudrait voir ! – hé, mimi – Mimi ! Mimi ! Psst ! – mimi ! – par ici – refuse lui, Cora ! – mimi ! – os'ra, os'ra pas ! »

Un long voyou, étroitement vêtu de velours à côtes, s'en vient en serpentant parmi les chaises le précéder en héraut :

« 'Sieurs dames ! ' vous présentons 'jourd'hui 'gn' curiosité naturelle d'premier ord', l'indigène authentique du quartier du Sentier, l'vrai et autochtone aborigène des comptoirs à mélasse du Marais, issu par crois'ment d'l'ours tardigrade d'la N'velle Zélande et d'l'la pip'lette à lunettes, variété dite… »

Mais une main se pose sur le velours de l'épaule, et repousse le plaisant sur le côté avec une vigueur significative. La figure ronde, au menton et au front bombés, sanglée d'une moustache blonde, offre au pitre une coloration telle qu'il

s'empresse de changer son jeu. Il se confond en courbettes de clown.

La salle est debout. Joseph arrive à Cora. Elle feint de ne l'avoir pas vu venir, lève la tête, reçoit son sourire, se dresse, et, avec un audacieux regard circulaire, pose son bras nu dans la main qui s'offre à elle.

« Je vous attendais, » lui dit-elle assez bas. Son regard dépouille ces mots de toute vulgarité.

La salle éclate en applaudissements. L'orchestre attaque la valse pour la seconde fois. Nul autre couple ne se présente. Joseph s'engage sur les planches lavées et inégales du parquet, avec la meilleure danseuse de Montmartre.

Mais la Meilleure Danseuse reconnaît vite que la partie n'est pas inégale. La grâce et la légèreté de ce gros garçon sont une surprise. Presque sans mouvements, avec un glissement aisé des pointes et le balancement voulu des épaules, Joseph Simler semble commander le rythme et non s'y astreindre. Il danse sans efforts, quasiment sous les basques volantes de sa jaquette. Il soutient Cora d'un geste arrondi et minutieux, comme un objet fragile. Et Cora s'abandonne à sa dextérité. La salle entière accompagne d'un claquement des pieds, des mains, et d'un « ha ! » bref, le premier temps du rythme ternaire. La mesure s'anime. Aucun effort sur le visage éclairé de Joseph. Il évite la facile giration des fins de valses. Il se contente d'allonger les pas glissés, et donne à sa danseuse tous les plaisirs de la virtuosité en la promenant autour de soi sans paraître se déplacer.

Quand ces messieurs quittent le bal, une heure plus tard, Joseph a décliné nombre de politesses aux tables les plus

malveillantes tout à l'heure, et le client riche a essuyé le feu de deux ou trois conversations avec les consommateurs voisins.

« Heureux coquin ! » dit le client riche à l'Alsacien en lui pinçant le bras. La nuit reçoit l'hommage du sourire de Joseph.

Une dépêche annoncera à Vendeuvre son retour par le dernier train du dimanche soir. Tintin ne fera pas avec son oncle sa promenade hebdomadaire, Laure n'aura pas sa sérénade de flûte des après-dîners de fête.

En revanche, Cora surprise reçoit l'hommage d'une sensualité dont la fougue l'étonne moins que la délicatesse. Et Joseph n'épuise pas, en vingt heures de rigoureux tête-à-tête, la découverte de merveilles tant raffinées que naturelles.

Il lui a fallu attendre ses vingt-neuf ans pour goûter d'un bonheur qui veut être conquis même après avoir été acheté, et d'une bouche qui ne connaît pas la servitude.

Tout plaisir ne serait donc pas en lui ? Et les jeux de la vie ne vaudraient-ils, finalement, que ce que vaut le partenaire ?

12

Joseph est un peu las, quand il monte, le lendemain soir, dans son compartiment de seconde. Novembre envoie la plus aigre de ses bises par les fentes de la boiserie. Le jeune homme s'allonge sur l'étroite banquette de drap bleu, pousse un soupir et ferme les yeux.

Une cascade, sèche comme la chute d'une pile d'assiettes, éclate si près de lui qu'il se dresse sur son séant en poussant coup sur coup quelques exclamations. Un jeune homme se penche au-dessus de lui avec une expression confuse.

« J'ai dû vous prévenir. Excusez-moi de vous avoir réveillé, mais nous arrivons.

— Nous arrivons ? Où ça ?

— À Vendeuvre. »

Le jeune homme sourit sans parvenir à cacher une sorte d'admiration. Le train broie des aiguilles sous lui, et semble lancé à travers la nuit sur un tintamarre de pavés.

« Bon Dieu ! Il y a donc quatre heures que je dors ? Merci, Monsieur, » ajoute Joseph, en se remettant debout. Il s'aperçoit qu'il est dispos et réveillé.

« Ho, c'est le moindre des services, Monsieur, » dit le jeune homme avec l'intention évidente de ne pas laisser tomber la conversation. Joseph croit le reconnaître. C'est un grand garçon élégamment habillé, aux yeux bruns rapprochés de part et d'autre d'un long nez ; la moustache blonde cache

à peine une bouche fine ; l'expression, composée de discrétion mondaine, d'ironie féminine et de cette courtoisie glacée qu'enseignent les Bons Pères, est dominée par un air de bonne foi et de naïveté surprenantes. Joseph se met à rire.

— Sans vous, je ne me réveillais qu'en gare de Bordeaux.

— Vous êtes un fameux dormeur. Je vous surveille depuis Paris. Vous êtes-vous douté qu'il est monté et descendu un tas de gens ?

— Ma foi non. Mais vous me connaissez donc ?

— Vous me connaissez bien de nom, vous-même. Je suis Hector Lefombère.

— C'est vous qui passez quatre fois par jour sur le Boulevard du Grand-Cerf ?

— En route vers la fabrique ou vers la maison paternelle, oui, » dit le jeune homme avec une désinvolture un peu affectée.

« Enchanté de faire votre connaissance, dit alors Joseph. Il se soulève et lui serre la main non sans une certaine froideur.

« Je suis le plus heureux des deux… Nous avons encore une dizaine de minutes. Il y a longtemps que je souhaitais faire la vôtre. Et ma foi, je le désire davantage encore depuis la soirée d'hier. »

Joseph le regarde. Le jeune homme blond sourit :

« Vous ne vous doutiez pas que j'étais dans la salle du *Moulin de la Galette* ?

— Vous ?

— Voilà donc deux occasions où je sais des choses que vous ne savez pas. Nous nous trouvions quelques amis, et nous nous étions prudemment « déguisés en artistes » pour ne pas nous faire remarquer. »

D'avoir été aperçu au ***Moulin***, en marge des principes, est extrêmement désagréable à Joseph. Il ne répond pas et se met à rouler sa couverture de voyage. Mais la voix aux modulations fluides du jeune Lefombère poursuit, en luttant contre le tapage du train.

« J'ai assisté à toute la scène. Pardonnez-moi mon indiscrétion involontaire, et souffrez que je vous exprime mon admiration pour votre attitude. J'étais en société de garçons qui n'ont pas précisément une réputation de lâcheté ; aucun de nous n'aurait eu votre crânerie. On ne conquiert pas une salle avec plus d'élégance. Du reste… humph ! cela ne m'étonne pas… de votre part. »

Joseph est surpris de rencontrer un visage plein de timidité et d'hésitation.

« Oui, je suis ravi de trouver l'occasion… Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? »

Joseph fait un geste du menton, les mains étant occupées aux courroies de la couverture.

« Je ne peux pas vous aider ? Non ? Je vous disais que je dois vous surprendre en parlant comme je fais. On a été plutôt… mufle envers vous, dans notre vénérable cité de Vendeuvre. Si vous aviez mieux connu le terrain et les fossiles… Enfin, cela n'a eu et n'aura aucune importance. Seulement, je tenais à vous apprendre qu'on peut être né vendévoriate et pourtant ne pas être une brute finie. »

L'Alsacien continue à se méfier.

« Croyez que je suis flatté…

— Oh non, pas de flatterie, monsieur Simler. Je vous ai parlé franchement et sans doute maladroitement, en honnête homme qui a souffert plus que vous de l'injure qui vous a été faite et je vous regarde vivre et travailler depuis un an avec autant de sympathie que d'admiration. Vous en prendrez ce que vous voudrez. »

Joseph lui saisit vivement la main :

« Hé pien, vous me faites un sacré plaisir, foilà ce que je peux vous dire, monsieur Lefombère. Et n'était l'estime que j'ai pour votre papa… »

Il est curieux de constater comme la moindre émotion redonne du montant à l'accent de Joseph.

« Oh ! mon papa est un digne homme, mais ne lui demandez rien en dehors de sa chasse et de son Cercle. Soyez sûr qu'il a voté sans savoir de quoi il s'agissait. »

Les premiers feux de la gare de Vendeuvre rayent la vitre du compartiment. Quelques aiguillages prennent le wagon à son tour de rang, et le font énergiquement danser, à son tour de rang. Debout et s'accrochant aux filets, les deux voyageurs rassemblent leurs colis. Leurs épaules se rencontrent, et ils se rient l'un à l'autre, sous la clarté de la veilleuse plafonnière.

« J'ai entendu plusieurs fois parler de vous, » crie Hector Lefombère, qui domine Joseph d'une grande demi-tête.

— Où ça donc ?

— Chez les Le Pleynier.

— Chez les… ?

— Les Le Pley-nier !… Crois que vous les connaissez un peu ?

— Oui… un peu. »

Le train ralentit. Lefombère se rassied, croise ses longues jambes et passe son poignet dans la brassière de drap, avec la même nonchalance que s'il s'apprêtait à nuiter sur place.

« Des gens bien sympathiques, » dit-il, en regardant Joseph avec ses yeux bruns trop rapprochés.

« Extrêmement, » répond Joseph d'un ton entier.

« Curieux, le bonhomme !

— Un homme de haute valeur.

— Et la fille, hein ?

— La fille ? » répète Joseph, gêné.

« Intéressante, originale. Mais diablement bizarre.

— Bizarre… oui… Ou plutôt, non. Je ne trouve pas. »

Joseph jurerait qu'une expression de plus en plus narquoise colore les yeux qui le dévisagent. Pourtant le jeune Lefombère poursuit :

« Vous savez comment on l'appelle ?

— … ?

— « La Clandestine ». Ça lui va, hein ? « La Clandestine ! » Trouvez pas ? »

Et il rit. Le train entre en gare. La nuit indigente du hall est ponctuée par six papillons de gaz que le vent tord entre leurs carreaux sales. Joseph saute sur le quai, les mains équilibrées par deux sacs assez légers. Il remarque que le jeune Lefombère glisse au contrôleur de sortie le carton jaune d'un billet de première, d'où il faut déduire que l'autre s'est déclassé en son honneur.

Il est onze heures du soir. Le temps est sec, mais de grands haillons noirs torchonnent le ciel, et le vent hurle aux carrefours.

« Nous suivons à peu près le même chemin, » dit Hector Lefombère.

« À moins que vous ne rentriez en voiture, » attaque Joseph.

« Du tout, j'aime la marche, la nuit et le vent.

— En route. »

Ils avancent, le pardessus collé aux jambes et le corps plié en deux. Les dernières paroles du jeune homme ont indisposé Joseph. Il ne peut toutefois se tenir de questionner, sur un ton indifférent : « Vous voyez souvent les Le Pleynier ?

— Les vieux chassent ensemble, ma mère croit devoir monter au Plantis deux fois par mois. Je suis assez souvent de corvée. La dernière fois, le père Le Pleynier n'en avait que pour vous, mon cher. Ce n'est pas le jour où je me suis le plus ennuyé. Il s'exprimait sur votre compte en termes qui m'ont fait d'autant plus de plaisir qu'il y avait là présents une dizaine d'idiots d'entre mes concitoyens et qu'ils avalaient leur langue. On ne répond pas au papa Le Pleynier.

C’est ainsi que Joseph apprend que lui et les siens continuent à défrayer les conversations locales avec autant d’activité qu’au premier jour. Lefombère poursuit, avec cette familiarité aristocratique que les élèves des maisons religieuses gardent dans leurs rapports avec les hommes, et qui s’obtient en laissant la lèvre inférieure lâche sur le menton tenu roide et saillant, – dispositif recommandable pour obvier aux éclats de voix et pour exprimer la froideur, l’assurance et la supériorité.

« Il semble même que vous ayez trouvé grâce devant « La Clandestine ». Il faudra nous donner votre recette.

— Je ne comprends pas ce que vous entendez par là, » réplique brutalement Joseph.

« Je ne vous dis pas qu’elle a fait votre éloge en quatre points. Mademoiselle Le Pleynier ne se commet pas jusqu’à de pareils excès de langage. Elle ne vous a pas débiné, mon cher, et c’est déjà beaucoup. »

Le terme agace Joseph :

« Débiné ?

— Oui, en deux ou trois de ces mots dont elle a le secret, qui vous percent un bonhomme comme un papillon dans une boîte de collection. Et quand le papa Le Pleynier s’abandonnait sur vous aux plus pompeux éloges, elle a hoché la tête sur sa broderie et prononcé d’un ton décisif un : « tout cela est parfaitement exact », qui nous en a bouché à tous un coin ! »

Hector Lefombère s’abandonne à sa gaîté.

Une nuque d’or mat glisse devant les yeux de Joseph. Une démarche un peu brusque entraîne la plénitude du plus

souple des dos ; la lumière descend en courant sur la plage nacrée d'un front, et deux yeux violets se fixent sur les siens avec un mélange insoutenable d'indulgence, d'ironie et de lassitude ardente. La vision est si nette que Joseph se surprend à remarquer :

« D'ailleurs, elle a les yeux plus larges et plus écartés que qui que ce soit au monde. »

Mais deux hanches qui tiennent d'une autre créature complètent inopinément cette image. Un ventre se gonfle, traversé d'un sillon duveteux. Sa douceur est au bout de chacun des doigts de l'homme. Deux bras luisants et musclés élèvent les mains vers une admirable gorge de bordelaise, et une voix étonnée, grossière, un peu attendrie, la voix de Cora, prononce, en tendant la pointe pourpre des seins vers les lèvres de l'amant :

« Tiens, puisque tu le veux. Hahaha, le petit… ! »

Ce qu'il y a de Centaure en l'homme se cabre devant l'ambiguïté de la Centauresse. Mais tandis que l'animal hennit en lui, l'angoisse saisit Joseph. Le surnom malveillant que le jeune Lefombère vient de lui révéler prend, dans son esprit, une signification presque religieuse. De quel droit va-t-il associer l'image de la « Clandestine » à celle de ses débauches ? N'est-ce pas une manière d'indécence ? Le nom d'Hélène apparaît à Joseph comme le signe d'une sorte de maçonnerie ; il ne met pas en doute d'être initié ; qu'un autre le soit, et, pardessus tout, ce grand niais à la chevelure soyeuse, qui fredonne là un refrain à la mode, il ne se sent pas d'humeur à le supporter.

« Je vous téfends, entendez-vous bien, je fous téfends de parler de mademoiselle Le Pleynier comme fous fenez de le faire, crie-t-il, – ou se prépare-t-il à crier…

Car, à ce moment, le grand garçon relève la tête avec inquiétude, flaire le vent, allonge le cou et s'écrie :

« On dirait que ça brûle, là-bas ! »

13

L'arrivée des Simler à Vendeuvre avait doté la ville d'un élément de distraction. S'ils restaient peu visibles en temps ordinaire, et ne faisaient pas, comme on dit, leurs affaires dans l'oreille du prochain, si des aventures analogues à la retentissante équipée de la jument de M. Antigny demeuraient sans lendemain, en revanche, sitôt venus les beaux jours de 72, et d'une façon invariable par la suite, les bourgeois de Vendeuvre avaient pu jouir, chaque dimanche soir, d'un spectacle bien curieux : sur le coup de huit heures, la petite porte en tôle pleine du boulevard du Grand-Cerf s'ouvrait en ronflant, et M. Hippolyte paraissait, suivi de M. Myrtil.

C'était leur temps de promenade. Ils sortaient, ces soirs-là, habillés d'une redingote noire et le chef orné d'un chapeau de soie. Mais tandis que le chapeau de M. Hippolyte était évasé, large de bords, planté dans l'axe du corps et enfoncé jusqu'aux sourcils, celui de M. Myrtil était rigoureusement cylindrique, de bords étroits, avec une tendance à coiffer la nuque et à découvrir le front. Hors ce détail, la conformité des deux hommes présentait quelque chose d'impressionnant.

Ils avançaient côte à côte, d'un pas roide et solennel. Le plus souvent, ils ne causaient pas. Leur itinéraire était immuable.

Ils partaient à main gauche par le boulevard du Grand-Cerf, tournaient sur Pont-Achard, montaient la grande côte de la gare, obliquaient de là par l'ancien boulevard Impérial, pénétraient dans le Jardin des Plantes, en ressortaient par la grille principale après avoir suivi l'allée des tilleuls,

s'engageaient dans la rue du Quatre-Septembre, et tombaient dans la Place d'Armes. Ils la prenaient de bout en bout, sans perdre un pavé, pavés eux-mêmes, avec une lenteur cadavérique, méprisante et formidable. De là, ils tournaient le coin des Basses-Treilles, sans un regard pour le dauphin et la nymphe de sa fontaine, ils descendaient sur le Port Saint-Gilles par le raidillon du Petit Bonneveau, et longeaient les quais du canal, jusqu'à la venelle Sainte-Radegonde, laquelle les ramenait au boulevard du Grand-Cerf et à la fabrique.

Le soir de ce même dimanche où le sommeil de Joseph excitait l'émerveillement du jeune Lefombère, les deux fabricants parcouraient leur circuit accoutumé. Ils parlaient moins encore que d'habitude, étant tout à d'obscures pensées.

Le regret de Buschendorf ne les quittait pas. Ces grands corps ne supportaient pas la réacclimatation. Accoutumés à une routine de travail, aux aises patriarcales, à la familiarité du pays et des voix, ils étaient transis de nouveauté. Le français glissé de l'Ouest leur faisait l'effet d'une potion fade. Tout blessait, la légèreté des propos autant que la grivoiserie générale.

Mais avant toutes choses, pour des hommes qui avaient toujours respecté l'équilibre du Doit et de l'Avoir comme le fondement de la rectitude, la Dette faisait une atmosphère irrespirable. Quand un ingénieur a fini de calculer un pont et déterminé, à la dixième décimale, la force de résistance des arcs, des extrados et des culées, il prend ses papiers, et en trois minutes de temps, multiplie ses chiffres par soixante. Ils appellent ça leur coefficient de sécurité. C'est la part qu'ils font à la matière et à ses jeux. C'est leur sacrifice aux Dieux inconnus, et le coup de patte qui transformera l'horlogerie

minutieuse des estimations en un pont de maçonnerie offert au trafic.

Les Simler avaient toujours multiplié leurs prévisions de cette façon. Jusqu'à la guerre, leurs bilans ne travaillaient qu'à longue portée ; l'inventaire de l'an soixante asseyait la sécurité des jours de l'an quatre-vingts. Le coefficient était assez large pour comprendre, sans en être incommodé, le chômage, la maladie, l'incendie ou la mort.

Mais il y a un événement devant lequel les coefficients humains deviennent inopérants, car la loi qui entoure l'homme et la loi qu'il porte en soi s'accordent pour l'en détourner : cet événement, c'est partir.

Les Simler étaient partis. Ces hommes avaient tout renoncé afin de demeurer Français. (Et, pour le dire en passant, s'ils ressentaient le feu de l'opération au bout de chacun de leurs nerfs, ils étaient, grâce à Dieu, trop peu éloquents pour expliquer les raisons auxquelles ils avaient obéi.)

Seulement ils avaient tout prévu, hors que mourir c'est partir un peu, tandis que partir c'est mourir deux fois. Mourir n'est rien, quand l'homme meurt où il est né, et repasse au fils ce qu'il a reçu du père.

Un pays, serait-ce la plus écartée des marnières ou quatre cabanes de pêcheurs sur un écueil, contient en soi un certain nombre de choses. Ces choses se trouvent assises autour de votre berceau, à la minute originelle, et reviennent se pencher sur vous, – au moment où ***vous allez savoir***.

Ces choses, ce sont peut-être les bruits, les odeurs et les lumières, ce goût particulier que recèle, à sa façon, le moindre pli du globe ; mais il s'y ajoute, pour le moins autant, ce que

la suite des générations y a laissé de ses chimères et de sa ténacité.

Voilà avec quoi les Simler avaient rompu. Depuis lors tout leur manquait. Ils étaient assez simples pour s'en étonner.

Il n'était pas question, alors, de ***racines***, ni de ***déracinés***, en France. Et cela valait mieux ainsi, si l'on admet qu'en ce pays bien des pensées justes, une fois dites avec un certain air, se tournent en de pernicieuses niaiseries. Cette heureuse circonstance permettait donc à Hippolyte de confier à son frère, ce soir-là, avec naïveté, comme ils descendaient vers le port Saint-Gilles : « Nous sommes deux arbres, Myrtil, à qui on a tranché le pied. » Il accompagnait ces mots d'un regard farouche sur ce qui les entourait, – un coin de maisons nues, écrasées sous leurs toits plats.

Le sol même leur manquait. La Dette l'avait miné.

« Pays… pays sale, » répondit Myrtil en vrignant[34] du nez. Il faut pardonner aux Simler de ne pas savoir habiller leurs pensées avec plus de précision ou d'élégance. Ils n'avaient reçu qu'une instruction primaire. C'étaient des animaux exclusivement adaptés au travail productif. En parlant comme il faisait, Myrtil ne voulait pas insulter Vendeuvre. Mais ces barbares venaient d'un pays où l'on n'ignore point la fierté urbaine. Les pavés bien lavés d'Alsace, la diligence protestante et les afflux d'eaux vosgiennes leur avaient fait des odorats scrupuleux. L'abandonnement où l'Ouest consent à vivre les offensait. S'il est vrai que les petites misères nous

---

[34] Sic. (***Note du correcteur – ELG.***)

blessent plus que les grandes catastrophes, ils y sentaient leur exil mieux qu'à d'autres signes.

Ils commençaient pourtant à n'être plus uniquement « les Prussiens », et à rendre quelques coups de chapeau. Mais cette flexion de l'opinion publique leur échappait encore. Hippolyte dit :

« Ce pays me donne peur de mourir.

— Mourir ?

— Ce n'est pas une idée qui me serait venue, chez nous. Qu'est-ce qui arriverait ici à Sarah, aux enfants, à toi, Myrtil ? »

Ces mots étaient prononcés sans tendresse. Non pas que ces hommes en manquassent. Mais c'est une chose de ressentir, c'en est une autre d'exprimer. Et il n'est pas toujours séant d'exprimer.

Du reste, Hippolyte se bornait à constater un fait. Myrtil ne s'y méprit pas. Il n'émit aucune protestation. Il ne s'attarda pas à scruter le dédain où Hippolyte semblait tenir son rôle, à lui, dans le présent et dans l'avenir. Il fut seulement étonné du tour pris par la pensée de son frère, et le dit :

« Mourir ? Il n'est pas question que personne meure.

— Il est toujours question de ça », répondit le père de Guillaume. Myrtil regarda par en-dessous la stature imposante de son aîné. Il essayait de se figurer par où la mort y pourrait avoir accès. Il répliqua, sans idée de plaisanter :

« Ce ne serait pas le moment. »

Hippolyte haussa les épaules :

« C'est toujours le moment. ***Ça*** n'attend pas après le bon plaisir. Quand tu es dans la plus grande nécessité que ***ça*** n'arrive pas, c'est alors que ***ça*** vient. Depuis que nous sommes partis de Buschendorf, j'attends ***ça*** tous les soirs. Mon asthme augmente. Je ne peux pas croire que les choses durent. On ne doit pas toucher à ce qui était fait pour aller toujours. ***Ça*** s'en est pris aux objets d'abord, ***ça*** continuera par l'homme. »

Il baissait la voix et s'étranglait un peu. Mais rien, dans l'attitude des deux hommes, ne trahissait le sujet de ce singulier entretien. Myrtil écoutait, comme il écoutait quand Hippolyte parlait. Sa démarche n'était pas moins saccadée, son cou pas moins raide que d'usage. Il dit :

« Les garçons s'y sont remis de bon cœur…

— Les garçons ? Les garçons sont cause de tout. J'aurais dû t'écouter. J'ai cru les femmes, et ceux que les femmes écoutent. Les garçons ont agi comme pour eux. Il ne faut pas partager sa vie à droite et à gauche de son temps. Il n'y a pas deux façons d'avoir raison sur une même chose, ni deux espèces d'hommes qui savent ce qu'il faut. Nous avions conduit la barque assez longtemps. C'était nous qui savions. Tais-toi : les affaires ne vont pas mal, je sais ça aussi. Ils se remuent. Mais je ne peux pas croire que cela dure. Là-bas, oui… Tandis qu'ici ?… C'était trop tôt. Il fallait attendre encore, attendre longtemps. Alors on aurait pu oser. Myrtil ! Quand je mourrai, tu ne les laisseras pas seuls, pas un jour, tu me promets, Myrtil ? »

Il avait repris sa voix grasse et impérieuse que l'asthme entrecoupait. Myrtil, qui suivait avec attention, fut pris au dépourvu :

« Il ne s'agit pas de ça, Hippolyte…

— Promets !

— Laisse venir le temps.

— Promets, Myrtil !

— Mais qu'est-ce que j'aurais d'autre à faire, jusqu'à ma mort, puisqu'on parle de ça ? Planter mes choux ? Pas mon genre. Hasch ! C'est tout promis. »

Puis la voix rauque et blessante trembla :

« Et quand je t'aurais promis, à quoi est-ce que je serais bon… sans toi ?

— Tu resteras le dernier à savoir ce que nous aurions fait, sur ***notre*** terrain.

— Ce ne sont pas des arguments qui touchent les jeunes.

— Il ne s'agit pas d'eux, mais de sauver et de maintenir tout ce qui se pourra. Sarah est faible avec ses fils…

— Suffit. J'ai promis. Mais tu n'es pas pour partir. Ainsi…

— Je peux partir à toute heure. Qu'est-ce qui nous retient ici, nous, les hommes d'Alsace ? D'ailleurs, cesse-t-on jamais de penser à – cette chose ? »

Myrtil n'y pensait jamais, non plus qu'à bien d'autres grandes obligations de ce monde. Mais Hippolyte ayant parlé, il se tut. Une boule se détacha de l'ombre, luisante et ronde comme un cor de chasse. C'était le petit marchand Boulinier. Il devait les observer depuis un certain temps. Sa surprise de les rencontrer éclata avec bruit.

« Par exemple ! Voilà qui s'appelle une bonne fortune. Depuis quand voit-on ces messieurs Simler hors de leur fabrique ?

— Quand c'est l'heure d'en sortir », lui fut-il gravement répondu.

« Fuut, fuut, vous, Messieurs, ne faites jamais rien pour rien. Je suis sûr que vous êtes en train de combiner, de calculer, de prévoir, d'observer. »

La malveillance du propos n'émut pas les Alsaciens.

« Il est certain que pafarder pour pafarder est une chose qui ne nous plaît pas, monsieur Boulinier. »

Une pointe de vin rendait le petit marchand plus agressif et plus confiant que de coutume.

« À ce propos, dites-moi donc, Messieurs, expliquez-moi comment il se fait que vous, qui aviez ramassé une jolie aisance, là-bas, dans votre pays, – entre nous, voyons, vous ne le nierez pas, à moi, – vous n'ayez pas profité des circonstances pour acheter un peu de rente, un peu de bien, ici ou là, et pour vous laisser vivre ? À quoi bon travailler si l'on ne jouit jamais du bien acquis ? On en causait tout à l'heure, précisément, entre amis. Et on se le demandait, en vérité, parce qu'on ne comprend pas, autour de vous, et cela nuit à la confiance. Cette âpreté ! Quel besoin aviez-vous de venir fonder une nouvelle affaire, quand l'autre vous avait assuré à tout le moins la tranquillité, héhé ? Ce que j'en dis, n'est pas pour critiquer. De bons clients… heu !… si excellentes relations de toutes sortes… chers, chers Messieurs… mais ça vous nuit, vous nuit, fuut, ft ! »

Les deux hautes statures écoutaient en silence et cherchaient à pénétrer le sens de ce discours. À la fin :

« Avez-vous des enfants, Monsieur ?

— Je crois bien. Un garçon, une fille, la paire, choix de roi.

— Qu'est-ce qu'il fait, fotre carçon ? » lui fut-il brusquement demandé.

« Mon « carçon » ? Il est bien à l'abri, allez. En voilà un heureux coquin. Il ne se soucie plus de l'avenir ni des inventaires. Il est receveur des contributions, grâce à Monsieur de Rauglandre, receveur des contributions à Loches, Messieurs, la retraite assurée.

— Et fotre chendre ?

— Mon « chendre » ? Brrouf ! Ffuut ! Lui non plus ne connaît pas mes soucis. Un secrétaire de sous-préfecture, dans un joli pays, comme Loudun par exemple, est un petit roi.

— Eh pien, monsieur Poulinier, que ça vous plaise ou vous téplaise, mes fils sont fabricants de trap, comme moi che le suis, comme l'est mon frère, comme l'était mon père ***seelig***, comme l'a été mon grand-père ***seelig***, comme seront, si Tieu le feut, mon petit-fils et les fils de mon petit-fils. Mon grand-père, Mosche Hertz Simler, était tambour-machor de la Cheune Garte de l'Empereur Napoléon. Il a fait la retraite de Russie, la campagne de France, la kerre de Waterloo. Quand il est refenu au pays, il avait touze mille francs d'économie et la croix. Il a fondé la première fabrique de drap qu'il y a eu à Buschendorf. Il a prospéré, par la crâce de Tieu, et son fils nous a légué la fabrique, à mon frère Myrtil et à moi. Ch'y trafaille depuis l'âche de touze ans. Mes enfants ont fait des

études, toutes les études qu'on poufait faire à Buschendorf, et ils y travaillent l'un et l'autre depuis l'âche de quinze ans. Quand la guerre a éclaté, nous possédions cent quarante-trois mille francs, monsieur Poulinier, je vous donne le chiffre, vous pouvez le répandre chez fos amis. Cela faisait huit mille livres de rente, de quoi être les rois à Buschendorf, comme fous dites. Mais cela nous ennuie, d'être les rois dans un petit pays, monsieur Poulinier. Nous ne safons pas être des rois de cette espèce. Il y a autre chose que ça, au monde, quand il s'achit de ne pas laisser déchénérer les entreprises que nos pères nous ont confiées, et de donner un but à sa vie. Mon petit-fils fait au lycée ses études complètes. Il n'en sera pas moins fabricant de trap et pas du tout percepteur ni petit commis de pureau. Il risquera tous les chours son pien, celui de ses enfants et fotre confiance, à ce qu'il paraît. Mais il continuera notre tâche, et en prendra son parti, comme nous le prenons. Et, si le sort lui sourit, hé pien, – hé pien, on verra, monsieur. »

Le petit marchand était une idée trop saoul pour se vexer :

« Alors, vous ne craignez rien ?

— Rien, monsieur.

— Ni le risque, ni… ? Une supposition que la guerre reprenne et que… Vous recommenceriez encore une fois ?

— Encore une fois, monsieur. Ce ne serait même pas la teuxième seulement.

— Fichtre ! Eh bien, » acheva-t-il avec un gros rire, « quand je rencontre des gaillards dans votre genre, messieurs, sauf révérence parler, hé ? j'aime mieux savoir mes enfants dans l'administration. Il faut que j'aille raconter ça à…

à mes amis. Serviteur, messieurs, bonne promenade, bien du plaisir. Fichtre, brroum, fuut. »

À peine le trombonant petit bonhomme se fut-il éloigné, qu'Hippolyte prononça, à mi-voix, une de ces effrayantes formules yidiches, à la suite desquelles l'homme que l'on quitte se trouve retourné et jugé, à jamais.

Mons. Boulinier ne pouvait du reste se targuer de rien. Les Simler se seraient saignés aux quatre veines plutôt que de ne pas faire honneur à ses relevés, au décime près. Est-ce qu'on ne chuchotait pas déjà que, dans l'équilibre de leurs règlements de comptes, c'était lui qui commençait à se trouver débiteur des ***Nouveaux Établissements Simler*** pour une somme à plusieurs chiffres ?

Quant à reprocher à Hippolyte son accès d'emphase, et l'assurance ducale avec laquelle il venait de se contredire, Myrtil seul y aurait pu songer. Et il songeait bien à cela !

Après le Port Saint-Gilles, que dominait lourdement la panse des chalands, il y avait la venelle Sainte-Radegonde, puis la coulée noire du boulevard du Grand-Cerf. Peu de boutiques. Des murs d'usines, et des coins de rues étouffés. Pas une âme. La bise s'engouffrait dans l'avenue comme dans un tuyau d'orgue.

Les deux fabricants marchaient arc-boutés sur les épaules, les doigts à leurs chapeaux ; les jambes de leurs pantalons flottaient en avant d'eux comme des pavillons de marine, et tiraient sur leurs mollets.

« Hé ? » dit Myrtil tout à coup. Une souillure plus noire glissait sur les ténèbres nocturnes. Elle devait prendre naissance à mi-hauteur d'un bâtiment qu'ils devinaient là, par habitude.

Ils continuèrent à avancer, l'espace de quelques pas. Une odeur âcre ondoya dans un remous du vent, à la manière d'un grondement lointain : suie chaude, et ces éthers subtils qui naissent de la destruction des choses.

L'immeuble était une petite construction qui servait de grenier et d'écurie à l'usine Lefombère. Elle était attenante au magasin des huiles et des matières de teinture. Le palefrenier fêtait sans doute le dimanche, quelque part en ville.

Les deux hommes demeurèrent là, côte à côte, sans souffle, à regarder et à écouter, mais en eux-mêmes plutôt qu'en dehors d'eux.

À cent mètres de là, une boutique ferma. Sa clarté s'éclipsa dans le bruit du dernier volet posé. Ils étaient seuls. La fumée épaississait d'une façon lente. La rafale la tordait et l'entraînait en sanglotant.

Alors, avant de s'être dit rien, ils se remirent en marche, et rentrèrent chez eux, d'un pas nullement plus pressé, mais sans échanger une parole.

Sarah et Hermine cousaient sous la lampe. Tante Babette sommeillait sur un livre. Assis dans la pénombre, le pied-bot songeait, la tête basse, près du poêle allumé. Guillaume allait et venait, en se tiraillant la moustache.

Sarah posa son ouvrage et, regarda son mari de ses yeux sombres et tranquilles. Hermine soupira. Babette s'éveilla. Blum ne bougea pas. Les deux fabricants s'assirent d'un air froid qui découragea même le silence.

Ils ne s'en aperçurent pas. Leur esprit était resté devant la porte. La tiédeur de la chambre leur fut irrespirable. Hippolyte se leva le premier, et sortit. Myrtil le suivit dans la cour

où la tempête tourbillonnait, ils examinèrent la masse noire de leur fabrique. Sa forme, sa présence, son poids, son être les rassuraient. Mais un coup de vent les enlaça dans une aigreur poivrée où il n'y avait plus à se méprendre. Or les bâtiments Lefombère étaient bien distants de deux cents mètres. Le feu prenait de la force.

Ils se tournèrent l'un vers l'autre. La nuit était dense comme un intérieur de fosse. Toutefois, il n'est pas exagéré de dire qu'ils se virent la figure, l'un l'autre, et la virent blanche comme de la terre de pipe.

« Myrtil ! gémit le vieux chef.

« Oui, oui, Hippolyte, murmura son frère. La bourrasque redoublait. Ils eurent encore la force de rentrer, de se rasseoir sous la lampe, au milieu des leurs, et d'écouter les vains propos qui s'échangeaient.

Un cartel sonna la demie de dix, un coup sec, évanoui aussitôt que formé, irréparable. Hippolyte leva la tête, jeta un regard circulaire, et sortit pour la seconde fois, brusquement. Myrtil d'abord n'osa pas le suivre.

La porte de tôle tonna. Le fabricant remonta le boulevard aussi vite que le vent le lui permettait. Un pétillement l'avertit d'avoir à se redresser. Des gerbes d'étincelles, s'échappant par les cœurs des volets, indiquaient que le grenier s'était embrasé. Le tuyau d'orgue du boulevard n'était plus seul à ronfler et à gronder.

Hippolyte entendit un pas qui le rejoignait rapidement. Il regarda une fois de plus l'écurie. Elle commençait à s'éclairer par l'intérieur, comme une tête de mort dans laquelle brûlerait une chandelle. Il prit sa course, longea cinquante mètres de mur, atteignit une grille de fer, et s'arrêta un instant. Le pas

ne s'entendait plus. D'ailleurs ce ne pouvait être que celui de Myrtil.

Il avança la main, tâtonna, trouva l'anneau d'une sonnette et s'arrêta une seconde fois. Enfin, il tira. Un carillon aigre et bousculé se mit à danser en déchirant quelque chose d'incroyablement inerte et opaque. Le rectangle d'une fenêtre s'éclaira dans l'hôtel des Lefombère. Une porte fut déverrouillée. Un homme en robe de chambre, le cou enveloppé d'un foulard jaune, apparut sur le seuil ; sa main protégeait la flamme d'une bougie et lui renvoyait la clarté au visage.

« Qui est là ?

— Sortez vite, cria Hippolyte Simler, sortez, monsieur Lefombère, il y a le feu dans votre fabrique ! »

14

« Y r'tournez pas, M'sieur Joseph.

— Ha ! Ce qui reste là dedans doit brûler, l'homme n'y peut plus rin.

— Hong-Kong, Hong-Kong, » fait la pompe, maniée par les équipiers municipaux.

« Tirez-vous, rangez-vous !

— Avise donc M'sieur Lorilleux, l'grand, dans sa pelisse de fourrure.

— Avec ce vent-là qu'est-ce que vous vouliez y faire ? Ça a pris comme un fétu de paille.

— A-t-on sauvé les chevaux ?

— … le Simler qu'a donné l'alarme.

— L'plus triste, c'sont ces pauv' Bernuchon.

— D'leur maison, qu'était comme qui dirait enclavée dans le mur, i' reste plus rin, plus pierre sur pierre.

— Reculez-vous, voyons. »

Le képi d'argent de l'autorité manœuvre inutilement à travers la foule.

« Hong-Kong, Hong-Kong…

— Et cet infortuné monsieur Hector qui débarque du train de Paris sans savoir rin.

— Les pauv' Bernuchon, des gens à ne pas faire de mal à un pou, avec le père impotent.

— Qui est ce gros-là, tout noir, tenez, en vous soulevant, voyez-pas ?

— Comment, vous le reconnaissez pas ? C'est le fils Simler, le second fils du P…, de l'Alsacien, monsieur Joseph censément. N'est-ce pas, j'vais vous dire, i' rev'nait comme ça par le train avec M'sieur Hector. À la station des Ormes on leur crie : le feu a pris chez vous, et le train repart avant qu'i'z'aient pu savoir lequel, et, voyez donc, ils font le voyage depuis les Ormes en s'demandant lequel des deux était çui qui brûlait.

— C'est ce gros-là, avec le manteau ciré ?

— Oui, rapport à l'eau plus qu'au feu. Voilà quatre fois qu'ol y retourne. Ol a sauvé le père Bernuchon et deux chevaux. Mais que j'vous explique : les v'là donc qui débarquent…

— Rangez-vous, nom de Dieu, v'vous compris ?

— Ho, Tinus, tu fais bien l'important, e'c'soir. Viens donc prend'la goutte au P'tit Goret, ça vaudra mieux que d'gueuler à c't'heure !

— Tais-toi donc, toi, l'malin, v'là M'sieur Lefombère qu'approche.

— C'est c'grand sécot-là, l'patron ? Pauvre homme ! I'r'gard'brûler son bien.

— Hong-Kong, Hong-Kong, Hong-Kong…

— Comm'j'vous expliquais, i'débouchent ici au pas d'course, i'voient c'qui en est, et v'là mon Simler qu'enlèv'sa veste et qui se jette dans l'feu, au plus fort du brasier, nom de d'là !

— Braves gens, tout d'même.

— Le père Bernuchon, n'est-ce pas, ol était impotent ?

— Et sait-on comment ça a pris ?

— Le veilleur, qu'on dit, qui s'a endormi dans le foin avec sa lanterne.

— Ha, tout d'même, tout d'même !

— A-t-il pas sauvé aussi l'veilleur, m'sieur Simler le jeune ?

— Oui, ol était glissé d'son foin sitôt que l'feu l'avait réveillé, ma restait su'l'pavé d'l'écurie avé' la cheville cassée.

— Et ça fait quante fois qu'ol y r'tourne ?

— Quat'. T'nez, entendez-vous pas ?

— Y r'tournez pas, M'sieur Simler ; z'en avez assez fait.

— Z'y pouvez plus rin.

— Faut pas tenter la mort.

— C'est plus que bois et laine, faut qu'ça brûle, y empêcherez pas. »

Mais Joseph, les moustaches flambées jusqu'à la racine, les cils charbonneux, perdu dans un grand ciré de chasseur de canards, et le crâne matelassé par deux serviettes humides où

le feu a taillé des continents à liserés roux, se démène au centre d'un groupe.

« Restez, je vous en prie, monsieur Simler, » dit la voix lasse et distinguée de M. Yves Lefombère, « il n'y a plus rien à sauver là-dedans.

— Mais vos livres, vos livres ! » crie Joseph, « les avez-vous, vos livres ? Vous n'allez pas laisser flamber vos livres ? »

La sueur, traçant des ruisseaux dans la suie, découpe sur sa figure des manières de lézardes d'un rouge vif.

L'écurie n'est plus qu'une fosse pleine de boue noire qu'enjambe une poutre calcinée. Deux amas de décombres, où la vapeur crache, signalent l'emplacement du magasin, et, plus loin, celui de la maison Bernuchon. Le bâtiment principal flambe à son tour. Les pompiers et la corvée du régiment d'infanterie, en tenue de gymnastes, tentent de faire la part du feu. Le craquement des hachettes retentit haut dans la charpente.

La foule a rempli la cour peu à peu. Elle bruit, oscille, et pousse par moments une grande plainte confuse quand une bouffée de flammes éclaire la houle des faces anxieusement tendues vers le sinistre.

« La chaîne, la chaîne !

— La pompe, a' suffit donc plus ?

— J'l'avais prévu.

— Hé, tu causeras demain. Grouille, qu'on t'dit.

— Paraît qu'ça gagne sous le plancher de la filature.

— Ha ! faites place, vous autres. La chaîne !

— Hong-Kong, Hong-Kong…

— Hé bien ! mon capitaine ?

— Eh bien ! mon pauvre Lefombère, et Madame ?

— Je l'ai fait rentrer avec mes filles, puisque vous me certifiez que la maison…

— Pas de danger de ce côté-là. Mais, dites-moi donc, hem ! assuré ?

— Oui.

— Ah ! M'enlevez un poids. Mais, hem ! sait-on, savez-vous comment, hem ! le feu…

— Mon cher capitaine, je ne sais rien, rien, rien », répond M. Lefombère à voix très haute. « J'étais assuré, mais mes affaires allaient bien, et je vous autorise à publier que ce n'est pas moi qui ai mis le…

— Voyons, voyons, mon cher, vous vous méprenez, qui songerait ?… »

« … Ce pauvre Lefombère est dans un état nerveux effrayant », confie le capitaine à M. Lorilleux.

« D'autant plus qu'il se domine. Regardez-le. De l'allure, incontestablement.

— Hong-Kong, Hong-Kong…

— Quel désastre, aussi !

— Dites-moi, capitaine, on suppose toujours bien que c'est ce veilleur…

— Est-ce que je sais ? Les foins étaient humides et un peu fermentés. Le feu a dû couver quelque temps. Ce veilleur est un criminel. Si le foyer avait été signalé une demi-heure plus tôt, deux seaux d'eau l'auraient noyé. »

Un mouvement de M. Lorilleux fait se tourner le capitaine. À deux pas de lui, et le regardant, se tient une haute figure dont l'ampleur et l'immobilité relèvent de l'hallucination. L'angoisse, le mépris et la provocation occupent le centre de cette face. Le reflet de l'incendie glisse en rougeoyant sur la convexité de deux yeux injectés de sang et violemment enchâssés dans les labours de la chair.

Le capitaine fait un salut assez raide. M. Hippolyte se met en marche, et, sans répondre au salut, sans cesser de tenir l'officier sous son regard de nocturne, passe, suivi de son frère, non moins impénétrable. La foule s'ouvre devant eux avec une sorte de respect.

« Sale tête, » murmure le capitaine.

« Oui, oui », répond M. Lorilleux sans conviction ; « mais deux hommes diablement forts. »

À ce moment, Joseph sort pour la cinquième fois de l'usine en feu. L'eau dont on l'a inondé, avant qu'il y rentre, fume sur ses épaules. Il porte sans plier cinq gros registres dont sifflent et s'effritent les coins carbonisés.

On se précipite vers lui. Le ciré et les serviettes lui sont arrachés. On ne voit d'abord qu'une tête de mort. Les plus rapprochés le croient brûlé jusqu'à l'os. Il y en a qui s'enfuient en criant. M. Hippolyte arrive précisément pour entendre :

« Ce pauvre monsieur Joseph Simler ! Ah ! »

Et le groupe s'étant ouvert, il distingue une créature trapue et noirâtre qui protège sa figure avec ses deux mains. Bien que le spectacle soit encore éloigné, un reflet éclaire ces mains, qu'il connaît grasses ; elles sont racornies, desséchées, comme rongées d'iode.

Une grande silhouette traverse au même instant l'espace vide, en sautillant par-dessus les flaques et les tas de débris ; c'est Hector Lefombère :

« Simler ! Mon cher, mon… mon ami ! »

Mais rien n'égale le grondement que pousse M. Hippolyte ni l'élan que prennent ses jambes enflées par la goutte. Tout lui fait place. Joseph détache ses mains de son visage et les tend en avant tandis qu'il essaye de sourire. Son visage apparaît mêlé de dartres cuivrées et de plaques de suie.

Apercevant alors son père, sentant la main d'Hector Lefombère qui râpe la sienne, voyant converger vers lui M. Lefombère, le capitaine, et les pardessus noirs des officiels, il ne songe plus qu'à se dérober à toute espèce d'effusion, par quelque moyen que ce soit.

Il est remarquable que, fidèle par instinct à une sorte de symbolisme grossier, l'industrie ait réservé à l'appel du travail le signal le plus désespéré qu'elle ait pu trouver.

La sirène des ***Établissements Simler*** ne signifia pas aux retardataires, le lendemain, lundi, la fermeture des grilles avec une autorité moins inexorable ni plus arrogante qu'un autre jour.

Les mèches à huile s'allumèrent le long des métiers. Le matin de novembre n'en devint ni moins crasseux ni moins

froid. Guillaume se tenait à son poste, près de l'entrée. Hippolyte au tissage, Myrtil à la filature.

Il n'y avait de changé, dans Vendeuvre, qu'une lamentation de sirène en moins, et trois cents ouvriers qui, réveillés par habitude, se demandèrent où ils se procureraient, ce jour-là, et les suivants, le pain de leur vie.

Toutefois vers les dix heures, un domestique apporta à M. Hippolyte un dossier volumineux, fermé par quatre agrafes métalliques et un gros cachet de cire brune. Une lettre accompagnait l'envoi. M. Hippolyte déambulait entre les métiers, escorté par Zeller, et manifestait l'humeur la plus exécrable que ses ouvrières lui eussent jamais vue. Il prit la lettre, considéra un temps la casquette et la livrée du porteur, remua l'enveloppe entre ses mains et finit par s'enfermer dans son bureau vitré.

Monsieur,

Vous voudrez bien m'excuser si je ne donne pas beaucoup de temps aux expressions que la reconnaissance commanderait, et si je ne vous en apporte pas le témoignage moi-même.

Ma présence est indispensable ce matin sur les ruines de ce qui était, hier, mon usine.

Sans votre secours, et le courage d'un des vôtres, mon désastre serait achevé.

Je serais indigne de l'avertissement qui m'est envoyé, si je ne conservais désormais, comme un des biens les plus précieux que la volonté divine m'ait laissés, le sentiment des obligations que j'ai contractées à votre égard.

La nécessité où les circonstances me réduisent m'amène toutefois à vous prier de me rendre sans désemparer un second service, de la plus haute importance pour moi.

Le travail est arrêté, chez moi, pour un temps dont je n'évalue pas la longueur. Il ne subsiste rien non plus de sept cents pièces prêtes à être livrées. Les ordres de mes clients ne peuvent tous supporter des retards probablement supérieurs à une année.

Dans ces conditions, je me regarderais comme lié à vous par un nouveau motif de reconnaissance, si vous consentiez, dans la mesure (que j'ignore) de vos disponibilités en matériel et en fournitures, à vous substituer à moi, intégralement, sans condition ni engagement d'aucune sorte de votre part, dans l'exécution des ordres laissés en souffrance par le sinistre d'hier.

Je prends la liberté, afin de vous mettre à même de me répondre en connaissance de cause, de joindre à cette lettre la liste détaillée de ces marchés avec les cartes des échantillons choisis et les renseignements aussi complets qu'il nous a été possible de les établir, ce matin, sur les livres sauvés par Monsieur votre fils.

Il va sans dire qu'au cas où vous accepteriez, je m'engage à obtenir l'adhésion de mes clients. Je connais l'irréprochable qualité de votre fabrication.

Au reste…

« Monsieur Myrtil ! Allez me chercher monsieur Myrtil ! »

Les vitres grelottèrent du choc de la porte.

Les deux frères restèrent longtemps penchés sur le papier où se lassait l'écriture distinguée de M. Lefombère. Ils se

regardèrent plus d'une fois et hochèrent de la tête. C'est du moins tout ce que la livrée put répéter.

Guillaume, puis Joseph, capitonné de pansements (ses brûlures étaient sans gravité), vinrent les rejoindre. Il y eut des gestes véhéments, et le silence de M. Hippolyte, qui les écoutait successivement sans tourner la tête, les rassemblant tous dans la largeur de sa face. Zeller avait fort à faire pour vaincre la distraction des tisseuses.

Au milieu de la délibération, deux hommes se glissèrent dans le fracas de la salle de tissage, avec les mêmes précautions qu'ils auraient mises à pénétrer dans un salon au milieu d'une conférence religieuse. L'un d'eux, un homuncule emmitouflé dans un cache-nez gris, laissa suinter quelques propos dans l'oreille de Zeller. Le second, à qui son embonpoint de cafetier aurait dû assurer l'autorité, se bornait à faire l'essai de ses divers mentons sur les coins de son faux-col en relevant les sourcils comme un homme qui sort de trop dormir.

Zeller se risqua dans le bureau. Les quatre patrons se tournèrent. Une phrase inachevée resta suspendue à la mâchoire de Guillaume, menaçant de la désarticuler.

Mais l'homuncule et le marchand de fil-en-quatre, trouvant l'huis entr'ouvert, s'étaient insinués dans la place. Le cache-nez se prosterna à la ronde et exposa, en dépliant une feuille grand format, qu'il venait pour le « comité Bernuchon », lequel…

« Donnez », interrompit M. Hippolyte. Il attrapa la feuille. Ses trois parents se penchèrent sur son épaule. Zeller resta, pour voir.

Tout Vendeuvre s'inscrivait déjà sur la liste. Les souscriptions allaient de quarante sous à quatre-vingts francs. Les

quatre-vingts francs étaient donnés par le Maire, qui en avait promis cent autres du Conseil, expliqua le cache-nez. M. de Rauglandre figurait pour un louis, M. des Challeries pour un écu, M. Boulinier, qui s'en était promis de l'honneur, pour une magnifique pièce de dix francs. On se contentait de la moindre obole, commentait l'homuncule, tout satisfait de n'avoir pas encore été mis dehors ; il finissait sa première tournée par les Simler, et n'avait pas confiance. M. Hippolyte ne dit mot, mais regarda par en-dessous, à droite et à gauche, sans tourner la tête, comme pour communiquer sa décision aux vestons qui l'entouraient. Il mit la main sur un porte-plume, qui s'y engloutit, puis, d'une plume anguleuse qui accrochait, tremblait et crachait, il écrivit :

« Nouveaux Établissements Simler, deux mille francs. »

Guillaume se redressa. Joseph fit une grimace de satisfaction sous ses bandages, Myrtil ne dit rien, mais soupira profondément, et ses yeux rentrèrent sous la coque de ses sourcils comme des cornes d'escargot.

« Tenez, Monsieur ! La somme vous sera comptée aujourd'hui, entre deux et quatre. »

Le cafetier ne songea à jeter les yeux sur la liste que lorsqu'il eut constaté le désarroi de l'homuncule. On put redouter une crise du foie chez le petit, du cœur chez le gros. Il fallut les mettre à la porte. Encore laissèrent-ils une longue trace d'humilité verbeuse depuis le bureau vitré jusqu'à la cour, où ils saluèrent la fabrique, la maison, la balance, le pavé, la grille et un cheval bai attaché, à un anneau.

La demi-heure qui suivit fut employée à feuilleter le dossier apporté avec la lettre. On parla moins fort. Le coup des deux mille francs avait jeté une gêne entre eux.

Toutefois, comme Guillaume sortait du bureau pour aller chercher quelques renseignements dans son réduit des apprêts, Zeller put entendre la voix grasse du patron qui disait, sur un ton où ne manquait pas une sorte de colère :

« Il aurait dû pourtant savoir qu'il produisait à dix pour cent plus cher que nous, et que ses clients nous resteront.

Quand Guillaume rentra, Myrtil, penché sur les listes de Lefombère, disait :

« C'est pour moitié drap d'ecclésiastique et d'officier. Il faudra aussi acheter deux métiers pour drap de billard.

Cependant la lettre que voici fut pesée et composée, mot par mot. Ces hommes étaient plus gauches dans le discours que dans l'action.

Monsieur Lefombère,

Monsieur,

Nous vous sommes extrêmement obligés des sentiments dont témoigne votre honorée du 21 courant, et faisons tous nos vœux pour que les dommages que vous avez subis du fait de l'incendie d'hier soir soient vite réparés.

Nous avons pris connaissance des propositions contenues dans votre estimée. Il va de soi que nous mettons nos établissements à votre disposition dans la limite de nos moyens, s'il vous apparaît que nous puissions vous faciliter le moins du monde le règlement des difficultés provisoires que vous traversez. Cette offre n'est, du reste, à nos yeux, que la conséquence naturelle

d'une situation de voisinage, et des relations d'entr'aide qui en résultent obligatoirement. Toutefois, après examen des propositions que vous voulez bien nous faire, celles-ci nous sont apparues comme inacceptables, transformant l'appui momentané que nous pouvons vous prêter en un service direct que nous recevrions de vous, sans motif apparent.

En conséquence, nous avons l'honneur de vous soumettre la proposition suivante : les ordres énumérés dans les documents que vous nous avez soumis seraient entièrement exécutés et livrés par nos moyens personnels, conformément aux cahiers des charges que vous nous avez communiqués ; et nous partagerions par moitié le bénéfice laissé par ce travail, bénéfice calculé sur la base d'un prix de revient dont l'estimation par article vous sera soumise par nous dans le délai de quarante-huit heures.

Si cet arrangement vous agrée, nous nous tenons prêts à le faire entrer en application aussitôt que vous nous l'aurez fait savoir et que nous aurons convenu du détail.

Veuillez recevoir, Monsieur, etc.

HIPPOLYTE SIMLER

Guillaume tint la plume, M. Hippolyte signa. La lettre fut portée, séance tenante, par Zeller à Lefombère, chez qui elle produisit un étonnement considérable.

Hector accourut chez les Simler ; il passa l'après-midi dans le magasin, enfermé avec Joseph, et le quitta en l'embrassant et en pleurant.

Pendant quarante-huit heures les Simler ne sortirent pas de leurs calculs. Il résulta de ce travail qu'on embaucha la moitié des ouvriers de Lefombère, et que Guillaume partit à

l'achat de quinze nouveaux métiers Mercier. Myrtil dut chercher à faire filer au dehors. Sabouret fils, chez qui le travail n'allait pas furieusement, accepta la commande. Ignorant l'arrangement intervenu entre Lefombère et les Simler, il ne sut que penser d'une pareille activité.

M. Hippolyte avait été bon prophète. Lefombère entra en procès avec l'assurance et reconstruisit lentement sa fabrique. Ses clients restèrent aux Simler, qui n'auraient pas eu besoin de ces événements pour réaliser un beau chiffre, mais firent, cette année-là, quinze cent mille francs d'affaires, et en gagnèrent trente-cinq mille.

15

La destruction des deux tiers de la fabrique Lefombère avait ému Vendeuvre. Mais les cent louis des Simler y avaient éclaté comme un coup de tonnerre.

Le feu rentrait dans les hasards courants. L'ancien crédit des Lefombère ni l'existence de Vendeuvre ne s'en trouvaient gravement atteints. La somme souscrite par les Alsaciens inaugurait une situation nouvelle et posait un cas.

« Ces hommes sont diablement forts », répétait l'opinion publique, mélangeant l'aigreur et l'admiration. Elle reprenait ainsi à son compte le propos de M. Lorilleux au capitaine d'infanterie commandant le piquet d'incendie.

Avait-elle raison ? Le silence hérissé de M. Hippolyte, pendant les semaines qui suivirent l'affaire, – chez un autre cela se serait appelé de la tristesse – parut assez grave à Sarah. Et le mutisme que Myrtil gardait par imitation ne lui paraissait pas plus clair.

« Qu'est-ce qui les travaille ? » dit-elle un jour à Hermine. Toutefois le temps agit ; l'inventaire de 73 dissipa les restes de cette amertume mystérieuse.

… Vanité ? Ou générosité ?

Vendeuvre n'achevait pas de résoudre un problème si compliqué. Mais les Simler – hommes forts – l'auraient-ils eux-mêmes résolu ?

Ils ne s'en souciaient pas. Mal informés du bruit qu'ils avaient causé, ils continuaient à vivre, apparemment en ligne

droite, et s'avançaient, avec une puissance irrésistible, vers un avenir qu'ils croyaient prévoir et être seuls à connaître.

Les dames Lefombère vinrent rendre visite à M^me^ Hippolyte. Ce fut une démarche remplie d'apparat. Mais l'entrevue, qui commença par des effusions un peu forcées, finit assez péniblement du fait de la morgue des demoiselles Lefombère et de la glaciale dignité de Sarah. Hermine y contribua de son côté par sa gêne silencieuse, et le petit salon par son étouffement.

Cette visite donna toutefois l'idée à Sarah et à sa bru qu'il pouvait être convenable d'aller remercier M^lle^ Le Pleynier, pour le petit chat.

Il faut se hâter de dire que l'idée ne leur en vint pas spontanément. Après deux dimanches consacrés à cicatriser ses brûlures et à jouer de la flûte devant Hector, puis un troisième, impérieusement dû à Cora, Joseph éprouva de telles contradictions de sentiments en soi, qu'il mit dans sa main celle de son ami Justin et s'en alla en campagne.

Un dur froid de décembre rendait la marche bonne et la route plate. Ils partirent sans but ostensible, mais par la Porte de Nantes.

La barrière du Plantis était ouverte. Rien ne bougeait derrière. Justin guignait l'oncle. Il en fut pour sa malice. Joseph ne broncha pas.

Vers la Buchellerie, un chemin de traverse les attira. Trois cents mètres plus loin, ils naviguaient en plein bois, fagot à cette heure, mais dru et vert.

« Il faudra y revenir cet été, » dit Joseph. Justin ne répondit rien. Il tirait déjà ses plans pour y revenir avant la Noël. Ils

cheminèrent sur le craquant dallage des feuilles mortes. Les pervenches et les violettes, des violettes d'une grosseur monstrueuse, paraissaient et s'éclipsaient. Des genêts encore fleuris concentraient sur eux la lumière éparse dans le sous-bois, et, avec le pâle soleil d'automne, parvenaient à faire des gerbes éclatantes.

Une odeur de miche fraîche se glissa jusqu'à eux. La nature du bois changea. Les troncs d'arbres s'espacèrent, mais ce fut pour laisser au pin sylvestre la place qu'il exige. Le sol se couvrit d'une herbe fine et verte, qui faisait penser au travail de patience des anciens imagiers. Des vols de merles éclaboussaient le silence des basses branches. Des petits oiseaux se dispersaient, par multitudes.

Les écailles de glace, prises entre les aiguilles de pin, remplaçaient maintenant, sous le pied, le craquement des feuilles mortes. Des odeurs rudes et fraternelles couraient à ras de terre. D'autres descendaient du plafond des pins, transformant le soleil en parfums, comme les genêts le transformaient en couleurs.

Justin s'écria. Une fraise, échappée à la gelée, ensanglantait le pied d'un lierre. Jamais il n'avait senti l'homme si loin.

Mais une pâleur entre les fûts des arbres annonça une clairière. Bordé par une haie d'aubépine mêlée d'ajoncs, le bois faisait halte au seuil d'un carré de terres sablonneuses, au fond duquel travaillait un homme en velours taupe.

Le chemin poursuivait. Deux rangées de grands pins sylvestres se détachaient également du bois pour l'escorter. Leurs troncs étaient tourmentés par les vents d'ouest. Ils ne s'élevaient qu'à force de spires, de torsions et de gestes en

hélice. Ils luisaient d'une extraordinaire rougeur vitrée qui ne semblait pas posée sur eux mais sortir d'eux.

Ainsi encadré, le chemin décrivait une longue courbe, pour aboutir à une barrière brune. Justin posa la main sur le loquet de la barrière qui s'ouvrit d'elle-même, comme si elle n'avait attendu que cette invitation.

Une pelouse merveilleuse descendait en s'évasant entre des massifs de lauriers cerises, de pins corses et de pins maritimes. La lumière de neuf heures la baignait de front, et s'y posait avec la délicatesse d'un oiseau sur une branche de noisetier. Un mystère étonnant émanait de cette herbe, de ces massifs, de ce silence.

Au bout de la pelouse, il y avait une maison à volets bruns. Un rang de rosiers, figés dans leur tenue d'hiver, en garnissaient le pied. Un perron moussu menait au rez-de-chaussée.

La pente se prolongeait de part et d'autre de la maison, et s'allait perdre, quelques mètres plus bas, dans une broussaille obscure d'arbres de toutes sortes. Au-delà de ces taillis, des cimes de peupliers traçaient le fond de la vallée, disaient les prés riverains et la fraîcheur des eaux courantes. On entendait bruire le ruisseau entre les joncs d'un petit barrage. Sur la rive en face, une falaise calcaire, ombrée par le contre-jour, dressait un aplomb de cent pieds sous une cuirasse de buis et de chênes verts.

Un grondement se répandit. Un train remontait de Vendeuvre. Le halètement de la locomotive se fit même si proche que Justin se haussa sur la pointe des pieds pour apercevoir la fumée au-dessus des arbres. Mais un mince coup de sifflet

rappela la distance. Le bruit se résorba tout à coup. Le train avait pénétré dans le tunnel.

Nulle sensation n'égala jamais, dans l'esprit de Joseph, le bonheur de cette minute-là. Il sentit que sa destinée resterait incomplète tant qu'il n'aurait pas uni en elle la vigueur du repos à la vigueur du travail. Il découvrit que la terre était aussi indispensable à sa nature que l'eau, l'air et la laine. Il comprit que son existence pourrait devenir son œuvre personnelle, et qu'elle n'avait été, jusque-là, que le produit aveugle du milieu et des circonstances.

Il pensa à l'oncle Blum. Il pensa à Cora et se demanda quelle place cette liaison occupait dans sa vie. Il pensa à Hermine, et rougit de joindre cette pensée à la précédente. Il vit les grands prés inclinés du Plantis, la figure indolente et trop familière d'Hector Lefombère, l'idée fixe de produire et de croître qui se raidissait dans celle de son père. Il entendit résonner le débit haché de son frère, le nasillement imposant de M. Le Pleynier, – et Hélène parut à son tour.

Une voix indulgente, railleuse, grave, un peu retenue, dit : « C'est ici que je dois vivre, ou bien je ne vivrai jamais », et Joseph s'aperçut, comme d'une chose naturelle, que la voix avait exprimé l'essence même de son propre sentiment.

Une joie de jeune animal possédait Justin. Il courait, fouillait, découvrait, plongeait, grimpait, sortait des fourrés, les fesses devant et la figure rouge, aboyait pour faire partir les merles dont les becs jaunes rayaient l'ombre. Sa chevelure était devenue un pré, ses genoux deux buttes terreuses.

Joseph regarda autour de lui. Cet entourage renfermait toute la substance nécessaire à la vie. À quoi bon outrepasser

cette large suffisance où déjà le bonheur se gonflait, prêt à déborder ?

Il n'y avait même pas ici le décor un peu solennel du Plantis. Les choses étaient exactement à sa mesure. Elles avaient juste cette étendue que pouvaient couvrir, en se développant, ses habitudes de bourgeois que le faste effrayait autant que la misère.

Cependant Justin avait déniché un barriau qui ouvrait sur le carré des terres sablonneuses. L'homme en velours taupe était auprès, grattant la terre et tapant dans ses mains.

Joseph rejoignit son neveu. L'homme tourna vers eux une figure de vieille amitié où clignaient des yeux complices. Il était âgé, d'un rose savonneux.

Les préliminaires ne le gênèrent pas. De même que Joseph avait connu de tout temps ces pins, cette herbe, cette maison et cette matinée d'hiver, l'homme ne sembla pas mettre en doute qu'il n'eût de tout temps connu les deux promeneurs :

« Belle journée. Vous venez pour visiter ?

— Non, pour nous promener. Nous n'étions jamais venus de ce côté.

— Ah ? L'endroit n'est pas vilain.

— N'est-ce pas ? » s'empressa de répondre l'oncle, enchanté du renfort.

« On voudrait en dire autant de la terre.

— Pas bonne, la terre ?

— Pour autant dire, c'est rien que du sable. Mais c'est pas mauvais pour le légume.

— C'est à vous, ces champs-là ?

— Non pas ! Non pas, non pas ! Je ne suis rien que le fermier. »

Il examina le questionneur d'un coup d'œil sagace :

« Vous venez pour visiter ?

— Non. Visiter quoi ?

— Ah ! vous ne venez pas pour visiter ? » reprit le vieillard avec un regard extraordinairement gai.

« La maison est à vendre ? » demanda Joseph, sans s'apercevoir que le cœur cessait presque de lui battre.

« Elle est à vendre. Mais, si vous l'achetez, elle ne sera plus à vendre.

— Ah ? » dit gravement Joseph. « Et qu'est-ce qu'on en demanderait ? »

Les yeux du vieillard ne semblèrent plus de taille à contenir la malice qui les remplit :

« Toujours bien plus que j'ai, et bien moins que vous avez. »

Joseph se mit à rire :

« Ne vous engagez pas trop. C'est à savoir. Connaissez-vous le prix ?

— Maît'Bénin, le notaire, vous le dira mieux que moi. C'est qu'il y a du terrain là-dessus ! Voulez-vous visiter ?

Il regarda Justin, en disant ces mots, comme s'adressant au plus raisonnable des deux. Il jouait avec eux, pour la chose assurément, mais pour sa distraction personnelle avant tout.

Quand ils refermèrent la porte derrière eux, emportant aux narines cette odeur unique d'épices, de silence et d'intimité qui imprègne les vieux placards et les maisons inhabitées, l'esprit de Joseph et celui de Justin ne se possédaient plus.

« Tu as envie de l'acheter, dis, nonon Jos ? Est-ce que tu crois que bon papa voudrait ? Ce serait chicnosophe, tout de même ! Regarde cette allée ! Oh ! »

Il détala. Joseph réfléchit : six pièces, une grande cuisine, deux cabinets noirs, cave et grenier, trois hectares de prés, de sable et de bois. Ce cadre posé, il s'étonnait à peine que sa vie s'y installât, sans autre formalité.

Il avait arraché le prix au vieux : maître Bénin parlait de douze mille, ce qui devait s'entendre sept ou huit mille. Il y avait six ans que ***Passe-Lourdin*** était à vendre et le vieux s'ennuyait de n'avoir personne avec qui causer. Il ne dissimula pas qu'en fait de jardin à entretenir… sans parler des légumes qu'il cultivait, de ses lapins, et de sa femme pour la lessive… Il louait le carré de sable trente écus et y trouvait sa vie.

Il indiqua, en faisant sonner les clefs dans sa main, un sentier qui ramenait à Vendeuvre par les bas, en passant l'Auxance juste sous la propriété de M. Le Pleynier. Et il les congédia d'un geste de la main plein de noblesse.

Joseph le quitta, les oreilles bourdonnantes. Justin, s'il avait été un chien, aurait tiré une langue de trois coudées.

« On reviendra avec Laure, dis ? On reviendra cet après-midi ? »

Il était onze heures. Ils longèrent les prés et froissèrent longtemps les herbes gelées avant de trouver la pierre de bornage qui marquait la limite des terres de Passe-Lourdin.

« On aurait un bateau, hein ? Oh ! Chicnosophe ! Un bateau, nonon Jos ! »

Ce qui était pour arriver arriva. Hilaire se trouvait sous le pont de bois, et faisait boire deux chevaux, dont était le demi-sang qui rappelait à Joseph la fâcheuse aventure du break.

Le domestique leva vers les promeneurs un visage illuminé de plaisir (« curieux comme les gens ont de la satisfaction à me voir, aujourd'hui ! » pensait Joseph) et les convia, sans autres formes de procès, à monter à la maison. Monsieur était à ses écritures, Mademoiselle à sa musique : on ne les dérangerait pas.

Vingt ans de vie en commun n'avaient pu persuader Hilaire que l'unique souhait d'un homme qui écrit ou d'une femme devant son piano n'est pas qu'un événement quelconque vienne les arracher à cette corvée.

16

Pour une fois d'ailleurs, il parut avoir raison. Et si M. Le Pleynier n'avait pas estimé naturel que tout le monde aimât ce qu'il trouvait bon, il se fût ébahi de la promptitude avec laquelle sa fille abandonna tout pour recevoir les visiteurs.

Le vent étant à la concorde, Justin se laissa biger sur les deux joues, mais parla de Passe-Lourdin avant de parler du petit chat. Une heure plus tard, Joseph et lui étaient encore là, verbiageant tous deux sans le moindre souci de la convenance des temps. Le visage inquiet de la Francine, la femme d'Hilaire, ne les avait pas troublés, bien qu'il se fût montré trois fois par l'entre-bâillement de la porte.

Enfin Hélène se leva, disparut, et, rentrant bientôt après, sourit d'abord de la mine gourmée que commençait à prendre son père, un œil sur la pendule :

« Voilà qui est fait. Nous vous gardons à déjeuner. »

L'oncle et le neveu se levèrent en tumulte. Mais aucune protestation ne put tenir. M. Le Pleynier, soufflant son mépris par le nez, disait :

« Qu'est-ce que vous voulez f… iche dehors, à cette heure-ci ? Il est midi et demi !

Joseph dut en convenir avec stupeur. M. Le Pleynier mit la tête de Justin sous son bras, et l'entraîna vers la table, pendant qu'un regard d'Hélène faisait, malgré elle, malgré lui, expirer les excuses sur les lèvres de Joseph Simler.

Heureux d'une solution qui accommodait sa distraction à ses habitudes, M. Le Pleynier se montra d'une humeur charmante. Et bien que Sarah fût savante cuisinière, il y avait une certaine façon de servir des œufs durs, pleins (sans qu'on vît le trou) de choses vertes pilées, dans une sauce à la crème, avec le juste dosage de condiments, qui surprit Justin. Les brêmes farcies de l'Auxance lui apprirent à leur tour quelque chose. Un mélange rustique et judicieusement relevé de cèpes et de tomates lui mit le palais à point pour accueillir, comme la terre accueille l'été après le printemps, un quartier de filet de bœuf, longtemps mariné dans un anjou de choix et dans bien d'autres affaires encore. Quant à l'île de chocolat, entourée de tous côtés, selon sa définition d'île, par une mer froide de crème vanillée, il dut déclarer qu'elle mettait son courage au dernier cran, et ne put en reprendre une quatrième fois. M. Le Pleynier couronna le tout en le grisant avec un vieux Beaune d'avant l'Empire et en lui faisant raconter, en dépit de sa fille, des histoires à dormir debout. Joseph n'eut pas le mauvais goût de faire la fine bouche, mais sut écouter autant que manger.

Il avait parlé de Passe-Lourdin.

« Je connais, c'est charmant, » dit Hélène avec animation. Joseph rougit. M. Le Pleynier édicta :

« Vous devriez acheter ça.

— Acheter ? Je ne dirais pas non… Mais c'est une grosse détermination.

— En quoi donc ? » dit l'autre, d'un ton bourru. « Vous n'avez pas l'intention de décamper demain ? Vous voilà ici pour quelque temps, j'imagine ? Ce qui vous a toujours manqué, à vous autres, Juifs, c'est de vous établir quelque part

avec l'idée de vous y tenir, et, pour commencer, d'acheter de la terre. Ayez une fois un coin de pré et une bicoque à vous, les gens ne penseront plus qu'à vous saluer et à vous vendre leur fumier le plus cher possible, en attendant de vous porter avec profit aux honneurs électifs.

— À qui la faute ? » répondit Joseph, qui sentait la force du raisonnement.

« Je ne dis pas, je ne dis pas. Les races ! Cette chose que personne ne définit et au nom de laquelle on tue. Le bibliothécaire de Vendeuvre a écrit des ouvrages bien remarquables sur les théories de monsieur de Gobineau. Il s'affirme capable de reconnaître un aryen au seul aperçu de son angle facial, et propose des rédactions de lois pour bouter le reste dehors. Eh bien, mon cher, sa femme a, sauf votre respect, le plus grand pif israélite qu'on puisse rêver.

« Aussi bien, donnez des preuves, vous, de votre côté. On vous sent toujours prêts à partir. Achetez Passe-Lourdin, vous soulagerez l'opinion. Et ce grand garçon-là, dit le vieillard en tapant du plat des doigts sur le crâne tondu et brûlant de Justin, faites-en un gentleman farmère. (Il prononçait outrageusement, à la française, et prétendait se faire bien mieux comprendre des Anglais qu'en se démanchant le gosier pour imiter leur musique). Justin en était à ce degré de la congestion où l'avenir pèse moins sur nous que le passé, et le passé moins que le présent. Il eut un sourire assez imbécile. M. Le Pleynier se pencha sur le verre de son jeune voisin et en vit le fond. Il en fit à Hilaire des reproches qui plongèrent ce fidèle serviteur dans une gaîté silencieuse.

« Voilà une distraction de mauvais goût », observa Hélène, dans l'espérance de sauver Justin. Mais M. Le Pleynier était déchaîné, et Joseph parti dans les nuées. Celui-ci

s'aperçut pourtant, à la longue, que le déjeuner n'avait rien d'improvisé. Il le dit. Hélène se mit à rire, de ce rire qui était une conversation et une fraîcheur.

« Quand la Francine vous a vu venir, à l'heure qu'il était, elle n'a pas eu de peine à penser que nous vous garderions à déjeuner. Je n'y ai été voir que pour lui faire le plaisir de m'étonner un peu. »

Joseph se sentit pris, une fois de plus, au filet d'un assemblage de coutumes singulièrement serrées, actives et narquoises.

« La machine est bien ajustée, » dit-il en essayant un peu gauchement de s'incliner.

« Ne nous l'enviez pas. C'est tout ce qui nous reste. Que cela au moins soit bien fait.

— Tout ? Oh !… Oh, Mademoiselle ! » s'écria l'Alsacien du fond du cœur, en la regardant.

« Pour Dieu, qu'il ne recommence plus », se dit Hélène, « ou je perds mon sang-froid. Et jamais, ô Victoire Aptère, tu n'en as eu plus grand besoin. »

D'autant plus besoin que la partie adverse en manquait totalement. Cette partie adverse profita même de ce que M. Le Pleynier menait grand bruit avec Justin, pour risquer quelques propos de peu de suite logique, mais de grande clarté intrinsèque, sur ce qu'on aurait appelé, depuis, ses états d'âme. Elle pataugea même assez misérablement dans ce marécage, que ni les fabricants de drap ni les psychologues professionnels n'avaient encore exploré. Et elle se troubla de constater qu'Hélène n'y répondait que par des inclinaisons de tête évasives.

Joseph se souvint alors du surnom donné à M^lle^ Le Pleynier. Et il s'ensuivit en lui diverses résolutions contradictoires.

Toujours est-il que, levé de table, et prenant le café dans le salon qui l'intimidait tant, la première fois, les doigts de sa main droite craquèrent contre la paume de sa main gauche, et, avec un mouvement des oreilles qui fit osciller ses lunettes, il s'approcha d'Hélène. Elle s'apprêtait déjà un petit bastion isolé, avec Justin près d'elle.

« Nous vous avons dérangée, tout à l'heure. Consentiriez-vous à nous faire un peu de… musique ? »

Elle le regarda durement en face.

« Nous savons écouter », ajouta-t-il d'un air humble et soumis.

« Qu'est-ce que je vais *lui* jouer, se dit-elle en détournant les yeux. Quelle musique *saura*-t-il écouter ? »

Elle se dirigea vers une bibliothèque, en tira un cahier fatigué, en pleine toile rouge, s'assit en ramenant sous elle sa jupe de drap marron, et ouvrit sa musique d'un geste agacé.

Un orage éclata brusquement sous ses doigts. Elle commençait la sonate Waldstein.

Joseph n'avait jamais entendu de femme au piano, si ce n'est sa mère qui jouait des valses allemandes sur un petit piano à cinq octaves, avec une politesse et une amabilité des anciens temps. L'attaque brutale d'Hélène le choqua. Son jeu, semblable à son écriture, était dépouillé de ces glissandos, de ces ralentissimos, de ces pianissimos mourants qui font ressembler la musique des demoiselles à une gracieuse partie de balançoire.

Elle jouait nu, avec une dureté presque métaphysique. Ses doigts avaient une frappe virile, que sa nervosité accentuait ce jour-là. Ses sourcils étaient arqués, ses narines gonflées, ses lèvres tremblaient.

M. Le Pleynier s'éclipsa doucement pour aller faire sa sieste.

L'orage eut tôt fait d'emplir le vaste corps du piano à queue. Il gémissait et se tourmentait. Par instants, un éclair déchirait le ciel. Un roulement de tonnerre y répondait, puis un repos mortel mettait toutes choses dans l'attente.

Le grondement nocturne reprenait alors. Des interrogations pressantes soulevaient l'horizon. Plusieurs orages se rassemblaient de différents points de la nuit. Ils mêlaient leurs tonnerres distincts. Un intolérable sentiment d'infini s'épaississait autour de l'homme, et la solitude humaine s'exhalait dans un chant désespéré, dont l'amplitude, un moment, couvrait tout.

Mais les grondements submergeaient cet appel du voyageur égaré. Une lutte s'engageait, traversée de cris et de concessions. Et quand tout sembla pacifié, l'orage reprit avec un bruit de faux-bourdon qui mettait les nerfs hors d'eux-mêmes. Tout était à recommencer.

Cependant l'âme avait recouvré de la vaillance. Les pouvoirs étaient désormais d'égale force. Ils se mesuraient et cherchaient à s'éviter. C'est alors qu'intervenait le mouvement implacable des destinées. La nature préférait la subversion totale au renoncement. Nulle capitulation ne contentait les puissances irritées qui ne trouvent leur compte ni à l'humiliation du vaincu ni au délire solitaire du vainqueur.

Il fallait encore une fois remettre toutes choses en question. Les mourants eux-mêmes rampaient les uns vers les autres pour s'étreindre. Et tout à coup, sans conclusion ni annonce, après un rappel impérieux des champions frappés, la première partie prenait fin.

Joseph ne pensait plus au jeu d'Hélène. Une exaltation et une terreur égales l'envahissaient. Il écoutait s'enfuir les dernières oscillations du combat titanique. Et il épiait, sur le visage dur et absent d'Hélène, l'apparition du dieu inconnu dont l'existence supplantait la sienne propre.

Il ne se possédait plus quand il s'approcha d'elle et lui dit, à brûle-pourpoint :

« Est-ce pour *cela* qu'ils vous appellent la Clandestine ? »

Hélène attachait fixement ses yeux sur son cahier de musique. Elle n'avait pas voulu l'entendre venir. Elle sursauta. Une rougeur sanglante jaillit sur sa figure, autour de son cou et jusqu'au bout de ses doigts.

« Oh ! la brute, la brute ! » pensa-t-elle, et elle détourna le visage dans la crainte de succomber aux sanglots.

Mais Justin s'était levé, lui aussi. Le Beaune lui conférait un aplomb papal :

« Vous savez, mademoiselle Le Pleynier, nonon Jos joue de la flûte… »

Hélène rassembla ses dernières énergies, et dirigea vers Joseph Simler une expression de férocité glacée :

« Ah ? Je suis ravie de l'apprendre ! C'est fort bien, en effet ! »

Et elle éclata de rire.

« S'il me tue, je l'aurai mérité. Mais pourquoi m'a-t-il dit cela ? »

Alors Joseph prit la parole :

« De qui est ce morceau que vous venez de jouer, Mademoiselle ? » Il prononça cette phrase sur un timbre d'implora-tion si paternelle, avec un respect si éperdu et si confiant, que ce fut comme une main amie qui se pose sur vos paupières et vous arrache au cauchemar.

« De Beethoven, dit Hélène, d'une voix expirante.

« Je ne savais pas, » répondit simplement Joseph. « Je ne connaissais pas ce nom-là. »

Elle dut le regarder une seconde fois. Mais ce fut cette fois-là qui décida de tout.

Le coup de trois heures, sonnant peu après, fit bruire M. Le Pleynier dans la pièce voisine :

« Je ne vous mets pas à la porte, jeunes étourdis, mais si on vous attend chez vous pour déjeuner… »

Joseph ne put jamais se rappeler ce qu'il avait dit, pendant les minutes qui avaient précédé ce retour à l'existence. Il se revoyait, debout auprès du piano muet, interrogeant, entre ses mâchoires serrées, une statue inanimée de femme :

« Me permettez-vous de revenir ? » et sachant, au même moment, qu'elle acquiesçait à son désir.

Quand il se retrouva dans le jardin, serrant au fond de la sienne la main de Justin, il eut la force de tourner la tête. Toujours assise devant son piano, rigide et blanche, M^lle^ Le

Pleynier écartait un rideau de la main gauche et regardait s'éloigner Joseph d'un air égaré. Elle ne répondit ni au salut du jeune homme, ni au geste timide par lequel Justin dégrisé touchait son béret marin. L'air froid les saisit. L'oncle et le neveu marchèrent vite, Justin trottant pour conserver l'alignement. Comme ils atteignaient le boulevard du Grand-Cerf, Justin rompit le silence. Il demanda sourdement :

« Tu n'es pas fâché, nonon Jos ? »

Joseph lui serra la main à le faire crier et soupira pour toute réponse. Justin avait sommeil et mal à la tête.

Ils aperçurent de loin un homme maigre et petit, en jaquette noire, et nu-tête en dépit de la nuit tombante. Il marchait de long en large avec agitation, s'arrêta en les apercevant, puis courut à eux.

« D'où venez-vous ? Qu'est-ce qui est arrivé ? glapissait-il en s'étranglant. On vous cherche partout depuis quatre heures. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Mais, rien, » répondit Joseph, sincèrement surpris. Justin, moins abstrait des contingences, sentait venir la tempête et se recroquevillait.

« Ah çà, ah çà ! vous êtes fous ? » cria Guillaume en les atteignant, hors de souffle. Il ne se maîtrisait plus. Joseph protesta :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Allons, Guillaume !

— Pas blessés ? Rien arrivé, alors ? Vous rentrez seulement à quatre heures quand on vous attend depuis midi. Vous êtes… Je pense que vous vous conduisez comme…

— Guillaume ! » interrompit Joseph, que ces cris exaspéraient.

« Comme des misérables. Ta mère est folle de peur. Va la rassurer, un peu plus vite… Mais d'où… »

Il est inutile de reproduire les extravagances que profère un homme en pleine crise de terreur et de surexcitation. Joseph l'écarta et pressa le pas. Une scène ignominieuse attendait les retardataires. Elle n'étonnera aucun de ceux qui connaissent l'admirable force de la solidarité familiale. Hermine n'eut pas plutôt aperçu son fils qu'elle éclata en sanglots. Hippolyte fit deux pas et leva la main sur le gamin. Myrtil, appuyé contre le poêle de faïence, regardait les arrivants et semblait ne pouvoir surmonter son dégoût. Sarah appela Joseph et l'accueillit avec des yeux étincelants de colère. Guillaume s'oubliait jusqu'à saisir son fils par derrière et à lui serrer les épaules entre ses mains en criant. Blum et sa femme assistaient à la scène d'un air de blâme terrifié, pendant que Laure, gagnée par l'énervement général, sanglotait bruyamment, la tête enfouie dans les genoux de sa tante.

La patience n'était pas le fort de Joseph. Le ton général n'eut aucune peine à sauter à un diapason terrible.

« Joseph ! » cria Sarah à son fils, sur une réponse un peu vive à une question touchant l'emploi de leur temps. Hippolyte se tourna :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu réponds à ta mère ?

— Je n'admets pas qu'on me parle sur ce ton, même ici.

— Ne crie pas devant moi. D'où viens-tu avec cet enfant ?

— Je répondrai quand vous serez plus calmes.

— Tu es un insolent, tais-toi, tais-toi !

— C'est à vous à vous taire ! Qu'est-ce que c'est que ces cris ? C'est à croire que je vous l'ai tué !

— Mauvais fils ! » siffla Sarah en se soulevant sur son fauteuil.

— « Où nous étions ? Dans une maison où il y a six mois que vous auriez dû aller, si vous aviez le sentiment de votre dignité.

— Tu t'y plais décidément beaucoup ! » riposta Sarah.

« On y respire un autre air qu'ici, c'est certain. »

Les paroles de Joseph dépassaient probablement sa pensée. Elles mirent Hippolyte hors de lui.

« Va-t'en ! Sors de cette chambre !

— Volontiers, » cria Joseph, ému pourtant de l'état où il voyait son père. Et il sortit en claquant la porte à faire trembler la maison.

Le froid du réduit mansardé qui lui servait de chambre (trois mètres sur trois cinquante) lui rendit son empire sur soi-même. Il se plongea la figure dans l'eau et ne tarda pas à juger sa conduite d'un ridicule achevé. Des bribes de sanglots montaient par moment à travers le plancher. Il se reprocha la sottise d'avoir aggravé le cas de Justin, et resta là jusqu'à l'heure du dîner, essayant de lire à la clarté d'une bougie, la tête en feu et la conscience mal en paix.

Laure vint timidement l'appeler à travers la porte. Il sentit sa rancune renaître à mesure qu'il descendait vers la salle à manger. Il les trouva réunis autour de la table. L'aspect de ces

pauvres gens était si battu, si affaissé, que nulle colère ne pouvait tenir devant tant de misère.

Joseph se rendit compte, une fois de plus, – la scène de l'après-midi n'était pas un fait unique, – que sa violence finissait toujours par les intimider. Il s'assit à sa place, déplia sa serviette et haussa les épaules avec un soupir d'ennui. Les restes de sa colère souffraient de plier devant la pitié, une pitié sans sympathie, mais sans bornes, et difficilement sans faiblesse.

Le dîner se passa dans le plus profond silence. Ils ne mangeaient rien, les uns ni les autres. Ils sentaient que l'épisode délicat ne commencerait qu'après la fin de cette vaine cérémonie.

À ce moment Joseph se leva, alla vers sa mère, lui saisit la main et l'embrassa sur le front. Elle se raidit pour la forme, mais une minute plus tard elle sanglotait sur l'épaule de son fils. M. Hippolyte, le visage agressif, regardait le fond de son assiette et tambourinait avec son couteau.

Sarah opéra la réconciliation des deux hommes qui s'embrassèrent froidement, selon leur coutume dans ces occasions-là. Il y eut une demi-heure de maussade sentimentalité, que Justin interrompit tout à fait opportunément, en donnant les signes d'une violente indigestion.

Restés seuls en société de leurs fils et de Myrtil, les Simler s'entretinrent des Le Pleynier avec calme et bon sens, ce qu'ils auraient pu faire six heures plus tôt. C'est là qu'il fut décidé, avec Hermine redescendue, qu'on irait leur rendre visite, le dimanche suivant, – pour le petit chat.

Puis ce fut l'heure où M. Hippolyte et Myrtil s'en allaient faire leur tour de ville. Joseph ne prit pas sa flûte. Lui et son

frère demeurèrent avec les femmes, devisant à bâtons rompus, et rôdant, chacun à part soi, entre les braises du bûcher où ils avaient pensé périr, les uns et les autres.

Joseph se disait : « Nous ne nous sommes pourtant rien dit ! Je ne connais même pas le goût de sa main sur ma main. »

Pendant ce temps-là, Hélène, les yeux fixés dans l'ombre, au-dessus de la coupole qu'édifiait, dans l'éclairage de la lampe, le crâne de son père, procédait, sans pitié pour soi ni pour autrui, à une avide chirurgie de conscience.

Elle en termina le premier essai à l'heure où Joseph se levait pour aller se coucher. « Que m'est-il arrivé ? Comme il a bien dit : ***Je ne connaissais pas ce nom***. Ce petit enfant ignorant s'est penché vers moi, et sa force m'a tendu la main, avec quelle bonté ! Victoire Aptère, ô Victoire Aptère, tu as eu besoin de bonté, aujourd'hui, faible Victoire sans ailes ; et c'est ce petit enfant-homme qui te l'a donnée. »

17

Joseph s'absenta, le mercredi à cinq heures, pour s'en aller annoncer au Plantis la visite projetée. Il avait fait quelques frais de toilette. Son extérieur n'y gagnait rien. Mieux vaut ne pas parler de son goût en fait de cravates. Mais qu'est-ce, pour une femme, qu'un homme en qui toutes choses sont faites et achevées par avance ? Aussi exactement que Miss Threegan le disait d'une moustache non cirée, c'est un œuf, un œuf sans sel.

Il y avait beaucoup de sel en Joseph. Et il revint, ce mercredi soir-là, dans un état d'exaltation qui ne put échapper à personne, même pas à ses parents.

Le plus grave fut qu'il y retourna, sans aucun motif, le samedi, se donnant à lui-même le prétexte d'éclairer M. Le Pleynier sur quelques particularités de ses proches. Mais M. Le Pleynier, qui ne fut pas surpris de le voir arriver (il n'était jamais surpris qu'on eût du plaisir à venir le voir), lui bâilla au nez et dut à la vérité de déclarer que ce Simler avait, certains jours, des conversations bien extraordinaires.

Il y retourna naturellement le lendemain dimanche, épanoui comme une pivoine et craquant de fierté, en dépit du temps neigeux qui gerçait les lèvres et faisait faire à Laure des sourires hémiplégiques.

Sarah ne pouvait oublier certaines phrases. Elle s'était promis de faire ses observations sur des gens si remplis d'attraits. Une défiance instinctive armait la réserve d'Hermine. Il n'avait pas été possible de déterminer Hippolyte ni Myrtil à cette visite. Le prétexte du petit chat leur paraissait indigne

d'eux. Guillaume allait là comme il serait allé ailleurs, satisfait du dimanche, de la promenade, également prêt à s'amuser et à s'ennuyer selon l'occurrence. Dès qu'il était sorti de la fabrique, il se retrouvait devant la vie comme un écolier docile et timoré. Quant à Laure, jetée dans une curiosité infernale par les récits de Justin et les assiduités de Joseph, elle procédait sournoisement au même branle-bas de combat que les femmes.

Bien que décapitée de ses deux vaisseaux de ligne et précédée d'un pilote radieux, l'escadre des Simler fit donc, en rade ennemie, une entrée pleine de circonspection et de froideur, batteries masquées, mais canons chargés.

Il n'est pourtant pas exagéré de dire que la terre avait pavoisé. M. Le Pleynier se régalait de cette entrevue depuis plusieurs jours. Pour Hélène, il ne lui avait pas échappé qu'il existait, entre Joseph et les siens, un lien énigmatique, qui n'était ni de jugement ni d'entente, mais comme de substance, et qu'elle n'avait jamais vu chez d'autres.

Il était difficile de résister à M^lle^ Le Pleynier. Elle avait mis dans sa tête que les Simler ne lui résisteraient pas. Se fia-t-elle trop à son instinct ? Ou est-ce l'envie de trop faire qui l'emporta au-delà du but ? Ce qui est certain, c'est qu'elle se trompa sur l'espèce de femme devant qui elle allait manœuvrer.

Elle n'eût pas plus tôt embrassé Laure qu'elle eut conscience d'avoir offensé une loi inconnue. Et cet inconnu ne fit que s'épaissir autour d'elle. Elle rit, et rit seule. Elle parla, et ne se vit pas comprise. Elle s'empressa, et ses gestes, d'une grâce à dérider le Groënland, se brisaient contre une hostilité de banquise.

Dépaysée, elle fut prise de crainte, et la crainte outrait chez elle ses impulsions les meilleures mais les plus dangereuses.

« Quand les gens me résistent, je les tue de fatigue, » disait-elle parfois. Elle ne le disait pas pour se vanter, mais pour constater cet entraînement impérieux de sa nature, qui transformait tout en force de vie, même la gêne.

« De quoi ces femmes sont-elles faites ? » se demandait-elle avec anxiété. Elle était comme un sauteur sur un tremplin trop élastique. Elle laissait le but à tout coup loin derrière soi.

Elle ne sut pas avant longtemps ce qu'elle n'aurait pas dû perdre de vue dès cet instant-là. Elle était d'un pays à qui les guerres de la Révolution et de l'Empire ont tué trois millions de ses mâles, les jeunes et les meilleurs, – les malingres étant laissés seuls, pendant vingt ans, pour épouser les femmes et faire les enfants. Que les femmes aient senti aussitôt une écrasante supériorité sur leurs débiles époux, qu'aidées du prêtre elles aient mis la main sur l'éducation de l'enfant, et pris, pour cent ans, le gouvernement secret de la famille, des affaires et de la société, Hélène ne l'ignorait pas ; ni que la France fût encore, à ce moment, condamnée par les meilleurs statisticiens à rester, jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, un pays dominé par les femmes. Elle avait vu et voyait la trace de cet état de choses partout autour d'elle, incessamment.

Mais elle ignorait qu'il y eût aussi, à ce moment-là, en France, un petit groupe d'individus, auquel appartenaient les Simler, doués de sobriété, d'endurance, de subtilité, de passion et d'une force assez fruste, chez qui les réserves mâles étaient à peu près intactes, et qui avaient, de toute antiquité, subordonné la femme dans son obscurité de pondeuse d'enfants et de servante orientale.

Hélène s'avançait vers Sarah, Hermine et Laure en alliée et en égale. Elle ne trouvait en face d'elle que des femmes tirées du gynécée et clignant ombrageusement des yeux à la lumière du dehors. En s'emparant de Laure pour l'embrasser avec un mouvement trop personnel, elle avait violé les droits hermétiques du clan et attenté à l'exclusive dévotion familiale. En parlant librement sur tout sujet, elle hérissait contre elle dix siècles d'ignorance et de crédulité.

Une femme, comme l'étaient celles des Simler, n'appartient qu'à son époux, son père, ses frères, ses fils. Tout ce qui outrepasse le cercle du service domestique est pour elle l'étranger et la menace, au premier rang de quoi Hélène figura désormais comme la somme de toutes les embûches que le vaste monde tend à l'éternelle étourderie des mâles.

Que pouvaient signifier, pour de telles femmes, les termes du pacte que leur proposait Hélène : « Soyons amies, et faisons son bonheur » ? Le bonheur ne se fait pas. Il ***est***, par fonction mécanique, partout où les femmes du clan se trouvent, pour ***leur*** obéir et ***les*** cerner ; c'est une hérésie de supposer qu'il puisse en être question sur un autre terrain.

Hélène passa donc sa journée à abattre son jeu devant des femmes qui ne voulaient y voir que les artifices de Satan et les pièges de l'Occident. Le soir, elle était rompue et entrevit la défaite.

La satisfaction de Joseph, tout cet après-midi là, fut sans ombre. Mais cet indice, à lui seul, terrifia Hélène. Elle reconnut l'emplacement, la nature, la solidité du lien. Elle retrouva l'impression de la fourmi, et se heurta de tous côtés à la présence implacable de la tribu.

« Il semblait pressé de partir pour connaître plus tôt le sentiment de sa mère. »

Hélène devinait trop quel pouvait être ce sentiment. Elle s'obligeait à ne pas penser au moment où le jeune homme s'abandonnerait à cette influence.

Car, d'instant en instant, il lui devenait moins possible de méconnaître l'existence d'un second élément, à quoi elle s'étonnait de n'avoir pas songé : si reléguées qu'elles fussent aux emplois subalternes, les femmes du clan conservaient en propre un domaine où ces hommes d'action se gardaient de venir les inquiéter. Une spécialisation tacite des rôles leur attribuait la haute main sur tout ce qui touchait à l'opinion, – les affaires mises de côté. À elles l'observation et le jugement. L'homme, quel que fût son penchant secret, attendait qu'elles eussent parlé et s'inclinait. Et si l'on prend la peine d'y réfléchir, on verra que l'unité de la famille l'exige ainsi. À l'homme, la décision sur le sentier de la guerre ; à la femme, la garde farouche du foyer, et la sentence sur la femme.

« Il ne doute pas que je leur plaise, mais il ne doute pas moins qu'il ne peut pas épouser une femme qui leur déplaise, » conclut-elle en le voyant passer le bras de sa mère sous le sien et s'éloigner avec elle sur la route d'hiver. Hermine serrait un enfant dans chaque main. Guillaume s'approcha d'elle avec un mouvement analogue à celui qui inclinait Joseph vers M^me^ Hippolyte.

Le soir même, Sarah trouva occasion d'une commande au ***Bon Marché***, qu'elle pria cousine Mina de lui soigner, pour charger Joseph de passer chez les Stern le vendredi suivant. La rédaction de la commande prit un temps anormal et nécessita six grandes pages de ***yidiche***.

Le jeudi, Joseph remonta au Plantis. Jamais l'éloignement de tout n'avait paru si horrible à Hélène. La neige s'était mise à tomber. Hilaire ne descendait même plus en ville.

« Vendeuvre pourrait périr, je n'en saurais rien, » pensait-elle, avec une sorte d'égarement à froid. Elle voyait son père occupé, près du feu, à des correspondances avec ses fermiers : « Le saurait-on même ici, si je périssais ? »

Elle avait attendu, sans espérer ni s'autoriser à attendre, le lundi, le mardi et le mercredi. Quand le pas cria sur la neige durcie, dans la nuit, elle pencha sa tête et s'abîma sur son tricot, dans un compte de mailles.

Il raconta que le travail donnait terriblement. Il avait eu le plus grand mal à se rendre libre. Il était semblable à l'ordinaire. La joie qu'il revînt, quand elle s'était si bien figuré ne plus jamais le revoir, ne put rien contre le chagrin d'avoir dû l'attendre quatre jours. Elle avait redouté de le retrouver froid ou embarrassé ; qu'il fût comme il avait toujours été, sans modification sensible, lui parut, au bout de peu de moments, un symptôme plus menaçant.

Il était de fait qu'il n'avait pu s'empêcher de venir, mais qu'il se ménageait. Entre sa mère et lui, rien n'avait encore été dit, sans quoi il ne fût plus revenu, ou ne s'y serait décidé qu'à bon escient. Mais les galeries étaient ouvertes et l'ennemi avançait dans le travers-banc. Joseph n'avait pas pensé à ne pas se donner le plaisir qu'il trouvait au Plantis. Il s'en serait fallu de rien que ce plaisir se résolût en une intention explicite. Or ce rien avait été dispersé, évaporé, depuis dimanche, et le silence de sa mère y avait suffi.

« Je vais faire quatre pas sur la route, avait-il dit en quittant la fabrique, à cinq heures et demie. Il n'avait pas dit :

« Je vais au Plantis. »

Hélène le savait aussi précisément que si elle avait été près de lui à ce moment-là. Quand il lui annonça qu'il partait pour Paris, le lendemain, il y eut en elle une poussée d'angoisse dont elle essaya vainement de se défendre. Ce n'était pas jalousie. C'était la peur du danger inconnu. Il se précisait dans une hallucination : Joseph, renversé par un omnibus, roulant sous les pieds des chevaux, devant le perron même de la gare, et le verre brisé de ses lunettes lui crevant un œil.

Mais mademoiselle Le Pleynier était mademoiselle Le Pleynier. Joseph ne put emporter d'autre souvenir d'elle, ce soir-là, qu'une bienveillance un peu silencieuse.

Son père et elle dînèrent rapidement de thé, de toasts et de confitures. Il se mit, aussitôt après, à ses ***Souvenirs d'un républicain sur le Coup d'État***, et elle reprit son tricot. Elle se souvint, avec un horrible pincement du cœur, que Joseph lui avait demandé, la semaine précédente, en cédant à son penchant de taquiner, le temps qu'il lui faudrait pour achever de vêtir tous les nouveaux-nés du département. Elle lui avait répondu, sur le même ton, que les nouveau-nés tout nus étaient une graine d'un invraisemblable pullulement, mais que, par ailleurs, le tricot n'était pas ce qu'il croyait.

« Quoi donc ? » avait-il dit.

« C'est notre chapelet de laïques.

— Et quel emploi tenez-vous dans la communauté ? »

Elle se rappelait, en rougissant, lui avoir répondu ces paroles innocentes :

« De sœur tourière, Monsieur, celle qui regarde, comme sœur Anne, ce qui poudroie au loin sur la route. »

En songeant à ce qu'elle n'avait pas dit, mais failli ajouter, elle achevait de rougir de honte :

« Au reste, les cavaliers de la route sont pour lady Barbe-Bleue. Il n'a jamais été question qu'ils soient pour sœur Anne. »

« Sœur tourière, sœur tourière… » Ce mot et cette image faisaient le manège dans sa tête, avec ce vrillement que donne le cauchemar.

Pour y échapper, elle prit, sur une étagère, un volume de *Poésie et Vérité*. Du puits goethéen, elle savait tirer à coup sûr paix sur le passé, courage pour l'avenir.

Elle lut un certain temps, et s'aperçut qu'elle n'était plus à sa lecture. Elle remonta de paragraphe en paragraphe jusqu'à l'origine de cette fuite, et en trouva le principe et la raison quand elle vit monter devant ses yeux les lignes suivantes :

— Être désintéressé en tout, et, plus que dans tout le reste, en amour et en amitié, était mon désir suprême, ma devise, ma pratique. En sorte que ce mot hardi qui vient après : « Si je t'aime, que t'importe ? » fut le véritable cri de mon cœur…

Hélène n'avait peut-être pas besoin de Goethe pour penser une pareille chose. Elle en avait besoin pour la penser à cette heure précise. Et ce n'est pas un des moindres aspects de la lecture.

Or un épisode de leur conversation du jour même pesait comme un pavé sur sa poitrine. Parlant de la visite du dimanche, Hélène se rabattait toujours sur Laure. Avec plus d'intention qu'il n'en mettait d'habitude, Joseph lui avait demandé, à sa façon toute droite de dire les choses :

« Mais qu'est-ce que vous pensez de ma mère et de ma belle-sœur ? »

Ce qu'Hélène avait alors éprouvé ne s'exprime pas dans le vocabulaire des œuvres de paix. Elle s'était exactement sentie enveloppée par le Vent de l'Occasion, qui ne souffle pas deux fois. Un coup d'œil lui avait enseigné son pouvoir sur l'Alsacien, qui se tenait assis, la tête penchée vers elle, comme gonflée d'attente et d'un peu de crainte, le regard franc derrière les verres. Une certitude grisante s'était emparée d'elle.

« Je suis la Victoire. Que je me lève, et, qui me résisterait ? Ne suis-je pas la Victoire ? »

Il lui suffisait de parler, et de parler peu, en termes modérés, de relever une fois le visage, au juste moment. Elle portait à Sarah et à Hermine deux coups pour un, choisissant sa place, et gagnait par une offensive brusque cette victoire décisive que l'homme lui tendait.

Or elle avait tout refoulé en elle, et s'était tue. Du moins les paroles qu'elle avait prononcées n'en valaient guère mieux : compliments, marques de sympathie, banalités affectueuses.

En elle grondait, depuis l'avant-dîner, une colère d'Amazone frustrée de bataille. Et, mesurant l'étendue de l'irréparable, elle était traversée par des vertiges de désespoir.

Il y eut donc, ce soir-là, une âme de plus à qui Goethe rendit la paix. Elle se retrouva, et cessa de douter :

« *Si je l'aime, que lui importe ?* S'il peut être heureux d'une façon qui n'entraîne ni choix ni partage, suis-je à ce point certaine de la supériorité de ce que je lui apporte, pour le lui imposer ? N'est-ce pas assez pour mon orgueil de savoir que je

le peux ? Décide la destinée, périsse ce qui n'est pas pour vivre. Je reste présente et ne lutte plus. Qu'il me rejoigne s'il doit me rejoindre. Cœur fidèle, cœur constant, cœur immobile et brûlant ! Je perds sans doute le seul homme qui se soit rencontré sur ma route. ***Mais si je l'aime, que lui importe ? »***

La chambre de M^lle^ Le Pleynier était blanche, étroite et nue, – cellule de religieuse ou de César. Elle souhaita le bonsoir à son père, et s'y enferma, toute aux soins, selon ce qu'elle écrivit à Chère Bonne Amie, « de plumer cette Victoire Aptère, en cas qu'il viendrait à ses ailes fantaisie de repousser. »

18

« Ce sont de vraiment bonnes gens, » pensait Joseph dans le train qui le ramenait à Vendeuvre, le lendemain soir. Les Stern s'étaient empressés. Il ne put s'empêcher de rire du chuintement d'Élisa. Mais ce fut un rire cordial. Il semblait que la grosse fille eût abdiqué d'un coup ses airs pimbêches.

« Allons-nous à Passe-Lourdin ? » demanda, le dimanche suivant, Joseph à Justin, quand il descendit, rasé jusqu'au lard, fleurant le savon, étincelant d'eau froide. Justin recopiait un thème sous la lampe. Il ne faisait pas encore jour.

Sarah apporta le café au lait, qu'ils prenaient dans de grands bols de faïence à fleurs bleues. Joseph mangeait en outre une moitié de kugelopf, deux œufs, une demi-livre de viande froide et des cornichons à l'eau.

« Pourquoi ne les accompagnerais-tu pas ? » dit Sarah à Guillaume d'un air engageant. Ils partirent quatre, avec Laure. L'aube salissait, sur un coin, le vernis glacé de la nuit.

Guillaume ouvrit de grands yeux, quand ils furent rendus à Passe-Lourdin.

« Est-ce que tu ne trouves pas ce coin charmant ?

— Ou-i. Pour quoi en faire ? »

Joseph eut un petit rire de supériorité :

« Y vivre. »

Le front de Guillaume se mit en accordéon, et il rentra, par un geste nerveux, une pointe de sa moustache entre ses dents.

« Je ne dis pas… Y vivre ? Sans faire rien, alors ?

— Faire ce qui est nécessaire. »

Le nécessaire avait, pour Guillaume, exactement la même frontière que le possible :

« Écoute, tu ne songerais pas…

— Tu sais… bien des idées… Et pourquoi pas, après tout ?

— Mais la fabrique, Choseph, notre tefoir…

— C'est bien, c'est bien. Qui parle de lâcher la fabrique ? On payera les dettes, c'est entendu. Le reste…

— Le reste ? Où vois-tu un reste ? Joseph, je ne comprends de nouveau pas ces idées nouvelles. Ce n'est pas sérieux. Tu penserais vraiment à t'installer ici, dans cette… ? Mais avec quel argent ? Pour y vivre seul ? Non ! Avec qui, alors, Joseph ? »

La question allait un peu droit. Elle surprit Joseph. Il croyait pourtant qu'elle était résolue pour lui. Mais elle ne l'était qu'en nuance, pas en fait. D'autre part Guillaume ne l'avait pas habitué à procéder avec cette sûreté, hors question de bourre ou de peigné. Quelqu'un ou quelque chose le guidait. Joseph en fut inquiété plutôt qu'irrité.

« Va jouer avec Justin, commanda Guillaume à Laure.

« Non, reste. Qu'y a-t-il d'autre à se dire ? D'ailleurs tu as tout vu, à présent. Voici le chemin par où nous rentrons à Vendeuvre.

— Est-ce qu'on s'arrêtera chez monsieur Le Pleynier ? questionna Laure. Joseph fit celui qui n'entend pas, et pressa le pas.

Une lettre de Mina était arrivée, dans l'intervalle, à Sarah. Elle ne fut pas montrée, mais fit la conversation du déjeuner. Hippolyte, sa femme et sa bru ne tarirent pas sur le compte des Stern. Il ne fut pas question de savoir où on avait été se promener, le matin. Seulement, après déjeuner, Sarah se procura un long entretien avec son fils aîné.

Il y a des actions aisées dans le cours de la vie, que la moindre arrière-pensée transforme en initiatives retentissantes.

Ce fut le cas pour la visite que M^lle^ Le Pleynier fit aux Simler, cet après-midi là. Rien de plus simple, en apparence, que de rendre, aux dames du boulevard du Grand-Cerf, leur politesse de la semaine précédente. M. Le Pleynier allant au Cercle, elle se faisait conduire par Hilaire chez les Simler.

Il faut croire pourtant que la chose présentait un peu plus de complication, car Hélène n'entendit pas de sang-froid tinter la sonnette. Et ce fut une apparition exsangue qui fit se lever Hermine en panique et monter le pourpre aux joues de Joseph. Sarah, prévenue par Laure, conclut par un signe péremptoire son tête-à-tête avec Guillaume, et descendit. Il était temps. Hermine, écrasée sous les confidences de sa belle-mère, considérait M^lle^ Le Pleynier comme la propre tête de Méduse. Joseph, mis au supplice par le mutisme de sa belle-

sœur et la pâleur sans voix d'Hélène, conjurait les puissances infernales de le tirer de ce pas.

Quand Sarah entra dans la pièce, avec la majesté d'une épouse proconsulaire qui se dispose à recevoir l'hommage d'une reine indigène, ce fut un soulagement. La provision de bonne volonté qu'Hélène apportait voisinait encore assez dangereusement avec les aptitudes les plus belliqueuses, et l'insignifiance d'Hermine eût donné une crise à un ange.

Mais il ne fallut pas longtemps à Hélène pour être fixée sur l'occasion qu'elle allait avoir de s'employer. Sa voix n'hésita plus qu'un instant entre le timbre aigu de la provocation et la pédale du renoncement. Et ce fut M^me^ Hippolyte qui eut toute latitude pour attaquer.

Il serait faux de dire que celle-ci n'y alla pas de bon cœur. Trouvant le terrain dégagé, son agression devint une charge. Tout ce que la glace, le mépris et la suspicion peuvent comporter, en deçà des limites strictes de l'offense, fut mis en œuvre avec une dignité et une valeur, auxquelles Hélène ne put pas ne pas rendre hommage.

Mais aussi les dames Simler étaient sur leur terrain. Les femmes de cette espèce ne valent que derrière leurs portes et entre leurs meubles. Elles perdent tout au dépaysement.

Ne nous étonnons pas non plus que M^me^ Hippolyte ne se soit pas inquiétée de la surprenante facilité d'une fille dont elle aurait dû apprécier le mérite. Il ne faut pas demander aux gens ce qu'ils ne peuvent pas donner. Si vingt siècles de gynécée arment une femme pour la guerre inexpiable du foyer, en revanche, ils ne prédisposent pas à l'équité.

M^lle^ Le Pleynier était là, seule de son sexe à savoir quelque chose du désintéressement. Qu'elle souffrît jusqu'au

sang, personne ne pourrait en douter. Serait-elle venue, s'il ne lui était pas resté un espoir ? Et la présence de Joseph, témoin éperdu, la remplissait d'une révolte dont le grondement faillit à plusieurs reprises éclater au dehors.

Mais elle baissait le front. Sa voix grave prenait petit à petit cette sonorité mondaine qui couvre tout et nie tout, même la mort.

« Si je l'aime, que lui importe ? S'il le veut, qu'il me retrouve. Cœur saignant, cœur immobile… »

Une fois de plus, mais pour la dernière fois, sans doute, le démon de l'humilité revêtait en elle la défroque de l'orgueil et venait l'abuser sur son propre rôle. Elle qui mettait son bonheur à prix de sang, de quel droit prétendait-elle épargner la lutte au bonheur d'autrui ?

« La Clandestine » comprit-elle le vice interne de sa stratégie, quand, vingt minutes plus tard, le visage souriant, et le froid de l'agonie en elle, elle prit congé de ces dames et regagna son cart, escortée par Guillaume et par Joseph ?

Elle jeta au passage un regard sur la fabrique, et un autre, un peu plus bas, sur Joseph.

Encore qu'ils ne fussent que des hommes, Guillaume, informé, et Joseph n'avaient rien perdu des phases de ce duel.

Mais quand bien même Sarah n'aurait pas agi sous le seul empire de l'instinct, il n'y aurait pas eu pour elle de politique plus efficace que de mettre son fils d'emblée, comme elle venait de faire, dans l'obligation de choisir.

Elle savait qu'il n'y avait pas d'exemple, dans le clan, que l'alternative n'eût pas été tranchée dans le sens exigé par la loi de la famille. S'il y en avait, Sarah prétendait les ignorer.

Au reste, elle y avait pourvu. Elle n'était pas pour rien la femme d'Hippolyte, ***Königin Simler***. Et tout limité que fût son monde, ses prévisions avaient toujours su faire, dans le présent, la part de l'avenir.

Hélène eût, dans les mêmes circonstances, méprisé tout autre homme. Elle plaignit Joseph et oublia de se plaindre. Elle n'avait d'ailleurs conservé que ce droit.

« Le pauvre garçon pouvait-il prévoir cela ? »

Quand le cart s'éloigna, elle regarda l'intérieur de son gant, et tout devint confus et tremblant devant ses yeux.

Joseph sortit aussitôt après, pour retrouver Hector. Guillaume resta entre sa mère et sa femme, qui lui firent le bec jusqu'au soir. Sarah annonça que les Stern arrivaient la veille de Noël, qui tombait le jeudi, et décida que Guillaume s'ouvrirait à Joseph de différentes choses, dès le lendemain.

Il fut épouvanté de la mission. Mais le malheur que sa mère lui avait fait entrevoir l'épouvantait encore davantage. D'ailleurs l'expédition du matin, à Passe-Lourdin, l'avait jeté dans un malaise que la visite de M^lle^ Le Pleynier ne calmait pas.

Il n'en dormit pas de la nuit. Il ne dormait plus une nuit sur trois. Il séchait vivant et prenait une nervosité que rien ne dominait. Tout se consumait en travail. Il devenait le bourreau de son corps et des autres.

À cinq heures, le lundi matin, Joseph qui, pas plus que lui, n'avait fermé l'œil, descendit sur la pointe des pieds, et fut attiré, entrant dans son magasin, par une petite lumière qui errait derrière les vitres de la fabrique.

Il y alla voir de plus près. Il était arrivé à ce point de désordre intellectuel où rien ne surprend plus. Il aperçut par la fenêtre une forme bien connue qui parcourait solitairement la filature entre les machines.

Guillaume portait dans sa main une bougie dont il protégeait la flamme contre les courants d'air avec des doigts de cire rose. La bougie lui coulait sur les doigts et le brûlait. Tout à coup, il tressaillit et faillit lâcher sa lumière : Joseph vit filer par terre quelque chose de noir, un gros rat.

Il n'y put tenir, s'en alla pousser la petite porte et entra dans la salle où s'alignaient les membrures roides des métiers. Un bourdonnement le frappa : Guillaume, à l'autre bout, lui tournait le dos et se parlait à lui-même.

Joseph se dit tout à coup que son frère était fou, et se souvint qu'on tue les somnambules à les réveiller brusquement. Il appela à mi-voix :

« Wilhelm ! Hep, Wilhelm ! »

Mais Guillaume n'entendit pas, et sortit par la porte de l'escalier. Joseph monta derrière lui et traversa à sa suite la longue enfilade du tissage, se rapprochant, puis lui laissant reprendre de la distance.

Parvenu au grenier, qu'encombraient d'innombrables débris de toutes formes, Guillaume sembla s'irriter du désordre. Il posa sa bougie sur le bord d'une caisse, et voulut repousser une vieille tonne à huile, crevée, en cuivre rouge. Au mouvement, la bougie tomba et s'éteignit, tandis que des glissements d'ailes moites s'échappaient de la charpente.

« Wilhelm, qu'est-ce que tu fais donc ? » cria Joseph.

« C’est toi, Jos ? » demanda une voix blanche, sans âge. « Ma bougie vient de tomber.

— Je vois bien.

— Aide-moi à sortir de là. »

Joseph l’entendit buter et grommeler.

« Par ici. Tiens ma main. Qu’est-ce que tu fais là ?

— Je ne pouvais pas dormir.

— Pas dormir, pas dormir, ce n’est pas une raison pour… Est-ce que ça te prend quelquefois ?

— Quoi ?

— De ne pas dormir de cette façon ?

— Quelquefois. As-tu trouvé ma pouchie ?

— Laisse ta bougie tranquille, viens en bas te réchauffer. Rôdes-tu souvent dans la fabrique ?

— Quelquefois, oui. »

Le souvenir d’un désordre énigmatique trouvé, un matin, dans son bureau, arrêta Joseph :

« Dans la fabrique seulement ?

— Pourquoi demander ça ?

— Tu dois savoir. Tu n’es jamais allé dans le magasin ?

— C’est possible. Je vais partout.

— C’était toi, alors ?

— Quoi ?… C'est possible. Écoute, je passe tant d'heures à ne pas dormir, je ne peux pas rester dans mon lit. J'ai beau ne pas bouger, je réveille Hermine et les enfants. Et puis d'être là, seul, assis, à penser, n'importe quoi vaut mieux. Je me lève, je vais voir si tout est en ordre.

— Dans mes livres ? Je n'aurais jamais cru ça de toi. Tu m'espionnes.

— Tu es fou, Joseph ! Moi, je t'espionne ? Où veux-tu que j'aille, la nuit ? Quand j'ai refait dix fois mes prix de revient, et récrit mon courrier, je n'ai plus rien à m'occuper. Si j'ai ouvert tes livres… »

Joseph restait au bord de l'escalier, outré de colère :

« Je ne t'aurais pas refusé. Tu n'avais qu'à me les demander !

— Mais qu'est-ce que tu vas penser là, Joseph ? J'ai ouvert tes livres sans avoir rien dans l'idée, pour tuer le temps, pour voir nos affaires et savoir où nous en sommes. Est-ce qu'il y a quelque chose de secret les uns pour les autres, chez nous ?

— C'est bien à cause de cela. Ton procédé n'est pas franc.

— Sais-tu ce que c'est de passer debout trois nuits par semaine, quelquefois plus ? Je n'ai pas voulu t'offenser. Mais je ne pouvais pas te prévenir. Est-ce qu'on parle de ces choses-là, Jos ? »

Joseph ne distinguait pas le visage de Guillaume. Mais la voix était altérée par l'émotion.

« Trois nuits par semaine ? Tu t'endors, le soir, à neuf heures.

— Je m'endors à neuf heures, mais, à onze, c'est fini. »

Joseph eut honte ou pitié :

— « Alors, quand on te plaisante, sur ta façon de t'endormir…

— Ça n'a pas d'importance, Joseph, du moment que le reste ne se sait pas.

— Est-ce qu'il y a longtemps ?

— Je ne me rappelle plus. Ça a dû commencer à la guerre.

— Et, ça augmente ?

— Oui. »

Joseph commença à descendre :

« As-tu la rampe ? Fais attention. Sais-tu que ce n'est pas bon, ça ?

— Je sais. Quoi faire ?

— As-tu pris des drogues ? Tu devrais consulter.

— Ah ! Nous avons ça dans le sang. Ça nous ronge tous.

— Tu as des soucis ?

— On a toujours des soucis.

— Tu es bien un Simler, toi !

— Et toi ? » répondit Guillaume, dont, à cette occasion, la voix reprit du tranchant. Joseph éluda :

« Oh, moi ! »

Ils arrivaient en tâtonnant au palier du tissage dont la porte était restée ouverte. Une clarté livide flottait dans la salle aux grandes baies.

En bas, le falot de Pailloux chemina dans la nuit vers la machinerie. Guillaume pénétra dans la cage vitrée, et entreprit, d'une main qui tremblait, d'allumer la lampe à huile du père.

Or, il faut savoir que la lampe à huile était celle-là même qui brûlait, depuis leur enfance, sur le bureau de M. Hippolyte. Les meubles de la cage vitrée étaient ceux-là mêmes qui avaient servi, en autres temps et lieux. Et il ne faut pas perdre de vue que les deux hommes qui s'affrontaient, à cette heure, étaient deux Simler, de Buschendorf, implantés par bouturage à Vendeuvre, pour un destin nouveau. De sorte que, lorsque Guillaume releva son profil maigre de roi perse et que ses yeux gagnèrent en hésitant ceux de Joseph, il y avait entre eux quelque chose de considérablement changé.

Aussi bien est-ce d'une voix moins assurée, déjà chargée de fatigue, que Joseph reprit :

« Qu'est-ce qui fait tes soucis ? »

La conviction de Guillaume accomplit alors la chose même qu'une habile politique aurait pu lui conseiller.

« Est-ce vrai ? s'écria-t-il en saisissant le bras de son frère. Est-ce vrai, Choseph ? »

Joseph s'attendait à tout, sauf à être forcé de voir clair en soi.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ha ! C'est frai ! » acheva Guillaume d'un ton désespéré. « C'est frai ! »

Et il lâcha le bras de son frère.

« Mais au nom de Dieu, dis !

— Quoi dire ? Ce que tu sais ? Ce que tout le monde sait ?

— Tout le monde est fin et a bien de la chance. Je ne comprends pas un traître mot.

— Oh ! Choseph ! Pourquoi as-tu fait ça ? »

À force de certitude, Guillaume n'entendait plus, et se répondait à soi-même. Dix minutes plus tard, il ne restait plus un coin obscur dans la conscience de Joseph. Il savait ce qu'il aurait tant souhaité ne pas savoir encore, et la main fiévreuse de son frère écartait, avec une fureur mystique, les lèvres gluantes de la plaie.

« Tu ne peux pas, tu ne peux pas faire une chose pareille. »

La rancune et le chagrin roulaient Joseph à travers la cage vitrée. Son fort cou rentrait dans ses épaules, ses poings ravageaient le fond de ses poches.

« Qui vous a permis ? Pourquoi avez-vous fait ça ? »

Ils ne trouvaient, l'un et l'autre, que les plus vagues expressions : ils avaient ***fait ça***. De quoi s'agissait-il ? Pour Guillaume, de sauvegarder les lois inflexibles du clan. Pour Joseph, de protéger des aspirations intimes, moins faciles à préciser.

« Je ne nie pas que cette cheune fille n'ait beaucoup de mérites, » dodelinait Guillaume, égaré par une ivresse de sacrificateur et terrifié par la colère de son frère.

« Qu'en savez-vous ? La connaissez-vous ? Vous doutez-vous de ce qu'elle vaut ?

— Je ne nie pas, bien que maman, Hermine, ni moi… Mais tu n'as pas pu te tromper entièrement.

— Bien bons ! À quoi en venez-vous, qu'on le sache au moins ?

— À ceci, Joseph : quoi qu'il arrive, quoi que tu éprouves, il y a une chose qui est impossible, c'est de toucher à la famille et à la fabrique. Tu ne peux pas nous quitter, tu ne peux pas jeter la séparation entre nous. »

Que ceux qui pensent que Joseph n'avait qu'à répondre : « j'épouserai mademoiselle Le Pleynier et je ne me séparerai pas de vous », lèvent la tête, regardent autour d'eux, au sein de la République Une et Indivisible, et disent s'il n'y a pas plus de choses hors du Code que dans le texte de la loi.

Joseph n'avait besoin, à ce moment-là, d'aucune Sociologie pour découvrir que trente siècles de commandements pèsent d'un autre poids qu'une inclination vieille d'un mois.

Si c'étaient les trente siècles qui avaient raison contre le mois, ou inversement, c'était là une toute autre histoire. Joseph devait avoir plus d'une année de reste pour se la conter et se la recommencer. Il n'y manqua pas.

Pour l'heure, il ouvrit effectivement la bouche, dans l'intention de répondre :

« Quel rapport ? J'épouserai qui bon me semblera, et ne me séparerai pas de vous. »

Mais il arriva qu'il resta bouche bée, debout, devant la lampe, reconnaissant à mesure qu'il les débrouillait, que toutes choses n'étaient, au contraire que rapports et enchevêtrements.

Guillaume, pendant ce temps, n'avait garde de développer sa pensée. Il jappait en s'étranglant, sans égaler la rapidité ni la précision avec lesquelles s'enchaînaient les conséquences dans l'esprit de Joseph.

« Une fille ***goy*** chez nous ?… Tu sais que c'est impossible… Maman… tu auras beau faire… n'est-ce pas ?… Tu la connais… Et d'ailleurs… est-ce que la… la… est-ce qu'elle consentirait ? Deviendrait-elle ***yit ?*** Non, non… il faudrait partir… partir, Joseph !… alors quoi ?… C'est ça : ***Mâche***… ***Mâche-Bourbin***, cette… petite maison que tu me montrais hier ?… Ça, pour toi ?… Ta vie là dedans, Joseph ?… Et nous ? Nous laisser là, la fabrique, les dettes ?… Vivre petit, faire chichement les choses, quitter le travail…, ce qu'on a entrepris ? le tefoir ?… Et moi ? Quand papa et oncle Myrtil n'y seront plus, je resterais seul, seul… seul ?

Cette idée l'accrochait au passage. Et il s'effarait d'autant plus qu'il n'avait pas tout dit. Il avait gardé pour lui le tableau d'une Hélène uniquement préoccupée de faire de bons catholiques avec les enfants de Joseph Simler. Ce n'était pas faute d'y croire. En fait de connaissance des femmes, rappelez-vous, en effet, qu'Hermine ni Sarah n'étaient faillibles. Guillaume voyait, – clair comme elles le lui avaient montré, – les ruses d'une cauteleuse belle-sœur, enveloppée d'un long voile noir de dévote, menant en tapinois, à la tombée du jour, le

cortège de ses neveux et nièces vers une trappe noire de confessionnal.

Mais d'avoir tourné court devant cet argument, par une secrète pudeur d'homme, augmentait l'épouvante que lui inspiraient les autres perspectives découvertes. En particulier, le faix de sa solitude possible lui rompait les reins. Il en bredouillait d'effroi par avance.

« Seul ! Il faudrait renoncer à tout, à s'agrandir, à prendre des affaires nouvelles. Ou alors, chercher, oui, chercher un associé, peut-être…, Joseph ! Pendant que toi… »

Une idée traversa subitement son esprit ; il l'enfourcha, vaille que vaille, et il se trouva qu'elle était de choix :

« Même Penchamin, eh bien, a quitté, mais pour faire plus, pour travailler. Il a eu une idée du devoir. Je ne la partage pas. Mais une idée de tefoir tout de même. Tandis que, tandis que… Ach ! ça n'est pas possible. »

Au bout de toutes les pistes que parcouraient ses propres pensées, Joseph voyait, de son côté, poindre quelque chose qui ressemblait à cette conclusion. Alors il sortit brusquement de cet état de demi-hallucination, haussa les épaules et tourna le dos.

Derrière lui s'étendait la salle de tissage. Le rayon venu de la lampe se brisait, au seuil de ce grand espace, sur la membrure du premier métier. Le chêne du battant, verni par l'usage, fuyait, en entraînant ce rayon avec soi, vers une obscurité toute hérissée de silhouettes.

Si jamais huileuse traînée de flamme jaune fut parlante pour quelqu'un, ce fut pour les deux hommes qui étaient là. Chacune des fibres de ce silence, nerveux et charnu, avait sa

résonance en eux. L'ancien non-être de la fabrique Poncet, cette mort creuse et muette, ne s'était pas toute seule épaissie, nourrie de forces, chargée de pesanteur, transformée en cette grenade noire. Leurs épaules de travailleurs se rappelaient encore cet effort d'arrachement, et cette violence d'imposer l'ombre, là où l'arbre n'était pas né.

Mais qui, mieux qu'eux, savait que le vide n'était pas encore loin ? Qui, mieux qu'un Simler, sut jamais ce que c'est qu'une planche qui vibre et balance, en porte-à-faux sur le néant ? Aussi Guillaume perdait-il royalement son temps à développer, à tort et à travers, des points de vue que la salle du tissage suffisait à exprimer. Du chaos des contradictions, une conclusion se levait maintenant devant Joseph :

« Est-il possible de conserver ceci en sauvant cela ? »

L'homme de Buschendorf, l'homme du drap, commençait à s'apercevoir qu'abandonner *ceci*, il n'y fallait pas songer. Puis le problème lui parut tout à coup devenu très simple : Passe-Lourdin, – la journée ici, la soirée là-bas, la vie enfermée dans ce cadre d'activité heureuse :

« Et pourquoi pas ? gronda-t-il en se retournant d'un bloc vers Guillaume. Vous me ferez perdre le sens ! En quoi ma vie privée concerne-t-elle mon travail à la fabrique ? Est-ce la fabrique qui me marie ?

— Oui, » cria Guillaume sans se donner le temps d'hésiter. Et il eut à peine dit, que la coupante vérité du mot leur tira le souffle de la bouche. Gêné, Guillaume ajouta, un ton plus bas :

« La fabrique, la famille, il n'y a pas de différence, deux aspects de la même chose.

— Et quelle est cette chose ? » ricana Joseph. Il avait failli oublier le troisième terme de la proposition. L'équation devenait insoluble.

Son frère le regarda avec surprise. Comment pouvait-on ignorer des choses tellement simples, qu'il n'y a même pas de mots pour les exprimer ? L'arrière-grand-père, Mosche-Hertz Simler seelig, avait fondé la fabrique, le grand-père et ses fils l'avaient accrue contre vents et marées, les petits-enfants l'avaient transportée, pièce par pièce. Aujourd'hui, ***Chustin*** était premier dans son lycée, et l'attelage des Simler, étroitement uni dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, entraînait, à la force du licol, le lourd chariot à la conquête de Vendeuvre.

« Quelle est cette chose ? C'est que nous n'avons jamais été qu'un cœur et qu'un esprit, et que, ***chez les nôtres***, il en a toujours été de même. »

Il y avait une heure et demie que ces hommes se torturaient l'un l'autre, et la grande parole venait seulement d'être dite. Mais elle contenait tout. Joseph sentit qu'elle était de ces choses avec lesquelles on ruse mais qu'on ne nie pas. Et comme si ce n'était assez, Guillaume, fidèle à l'esprit d'une race qui ne sait ce que c'est que détruire hors de soi pour construire en soi, tendait vers Joseph deux mains osseuses, deux joyaux d'ivoire brun, et s'écriait :

« Chos ! Mon Chos ! Nous avons tous de la souffrance en nous. Et pourquoi ne mourons-nous pas ? Il faut se sacrifier à quelque chose. Il faut nous dominer. Chos ! Reste des nôtres, ne nous quitte ni du cœur ni de la pensée. Ce n'est pas pour moi que je te le demande, ni même pour maman. Mais il y a le tefoir, il y a notre tradition, nos engagements, il y a – le désintéressement. »

La veille même, à trente pas de là, devant ces deux hommes, Hélène Le Pleynier se répétait ce mot à elle-même. Est-ce qu'elle méritait que, retourné comme un doigt de gant, il servît contre elle ?

Joseph avait mal compris ce qui s'était passé, la veille. Mais il en devinait assez pour que le mot lui parût atroce. Il leva vers Guillaume une figure soufflée et tachetée :

« Ça suffit. Nous en reparlerons. Assez. »

Un pas écrasa le parquet, M. Hippolyte entra. Il avait vu la lumière, et accourait de toute la vitesse de ses jambes goutteuses. Il s'arrêta pour examiner ses fils. Les seuls bruits qui s'entendirent furent ceux de son asthme.

Faut-il croire que l'insomnie l'envoyait à son tour les rejoindre ? Ou, qu'averti par sa femme, il lui fût facile de comprendre ? Les larges traits de sa face se resserrèrent, ses paupières glissèrent à demi sur les hémisphères violacés de ses yeux, et une pitié méprisante disposa les plis de sa bouche. Il ne fit qu'un geste, qui fut de poser sa main sur l'épaule de Joseph. Une voix grasse, haute et contenue, laissa échapper ces paroles étonnantes :

« Nous avons tous connus ça, Choseph. Il faut avoir eu mal une fois tans sa fie. Vous n'afez pas eu crand mal jusqu'ici. C'est triste à dire, mais foici votre tour qui vient. Prends tout le temps que tu feux. Va, voyache, console-toi. Tu reviendras trafailler avec nous quand ce sera passé. »

Puis il lui lâcha l'épaule après l'avoir serrée une seconde entre ses doigts renflés, lui tourna le dos, et s'adressa à Guillaume sur le ton impérieux qui lui était ordinaire :

« À nous deux. Myrtil prendra le macasin pendant l'absence de Choseph. Nous partacherons la filature. Tu pourras ? Pas trop fatiqué ? Pas de peine de cœur ? Non ? Un homme sérieux ? À la ponne heure. As-tu la réponse de Tuchartin pour l'affaire du cylintre te la machine ? »

Et il accompagna ces propos d'une expression rien moins que bienveillante pour son fils aîné.

Quand Joseph se retrouva dans la cour, il se rendit compte de deux choses : la première, c'est que la douceur inaccoutumée de son père n'empêchait pas qu'on l'eût tranquillement mis à la porte de la fabrique pour un temps indéterminé ; la seconde, c'est qu'il n'avait où aller, ni que faire.

M. Hippolyte lâchait pendant ce temps les écluses de sa colère au visage de Guillaume.

« L'impécile ! Il songeait donc véritablement à épouser cette *goy* ? La fille d'un fabricant ruiné ? Cette pimbêche à grands airs ? S'il accomplit une chose pareille, il pourra crever dans son trou, sa mère ni moi ne le reverrons de notre fie. »

Un coup de poing écrasa sur la table un horrible sacrement, et le flux des malédictions fit retentir l'intérieur de la cage vitrée jusqu'au premier coup de la sirène.

Guillaume était trop épuisé, en allant ouvrir la grille, pour remarquer une forme immobile, assise sur une borne malgré le froid, et qui ressemblait à son frère.

Uou-uh ! gémit la grille en décollant ses mâchoires avec effort. Un quart d'heure durant, les pas des ouvriers clapotèrent dans la nuit. Les quinquets à huile piquèrent la longueur des salles de travail.

Joseph assistait à ce spectacle comme s'il ne l'avait jamais vu. Le second cri de la sirène se répercuta sur Vendeuvre. Des galops de semelles coururent le long de l'avenue. La grille se referma avec la même plainte et le même effort. Un grondement sortit du cœur des bâtiments. Le purgeur des cylindres cracha longuement. Les arbres de transmission entrèrent en mouvement. Joseph ferma les yeux : les ouvriers embrayaient la courroie sur la poulie de leurs métiers ; les petits rattacheurs de la filature commençaient leur course devant les rangées de navettes. Les premiers coups sourds du tissage retentirent au premier étage. Plus loin, les foulons se mirent en marche, avec leur bruit de guêpe irritée ; le dégorgement des eaux savonneuses lâcha, avec un murmure vosgien, un torrent aux odeurs chaudes et fades. Une buée écœurante envahit peu à peu la cour. Joseph entendit, par un vasistas ouvert, la toux d'une jeune ouvrière qu'on soupçonnait d'être poitrinaire, et le grincement métallique d'un métier à filer dont une pièce fendue devait être remplacée.

La voix d'oncle Myrtil émietta un instant quelques copeaux de métal, puis fut submergée. Deux cris retentirent au loin. La blouse blanche et le cache-nez de Zeller traversèrent le fond de la cour. Un éclat de rire enfantin jaillit on ne sut d'où, et resta sans écho.

Tout Vendeuvre frissonnait. La façade noire de la fabrique oscillait dans toute sa hauteur. Un train de laminoirs saisissait la nuit par un coin et la tirait à soi.

Alors le cri d'une sorte de sirène aigre et enrouée, plus animale encore, s'il se pouvait, éclata de l'autre côté des murs, près ou loin, on ne pouvait dire. Il en éveilla d'autres, et se propagea jusqu'à l'extrême lointain. Le coq saluait à sa façon la naissance du jour que le travail n'avait pas attendu.

Joseph tourna la tête. Quelque chose de livide et de désespéré débordait le mur de l'est. Les moindres inégalités de la tuile et de la mousse se dessinaient déjà sur cette lueur. Un coup de vent transi se jeta dans la cour, comme en panique. Le jeune homme se leva, regarda de tous les côtés, et se dirigea d'un pas sec vers le Magasin, dont la clé pesait au fond de sa poche droite. Une demi-heure plus tard, les trois autres Simler s'y rendirent. Ils y trou-

vèrent Joseph qui les accueillit par un regard froid, presque

menaçant. Ils ne dirent pas un mot, et s'en retournèrent

chacun d'où il venait. C'est de cette singulière façon

que furent inaugurés, pour la seconde fois, en ce

matin de décembre mil huit cent soixante-douze,

les Nouveaux Établissements Simler,

à Vendeuvre.

3ème partie

1

La journée du 23 décembre 72 resta célèbre dans les fastes de la famille Simler par la disparition d'une énorme tranche de ***dére-fleischl***[35], chef-d'œuvre des recettes de Sarah, et amoureusement marinée à l'intention de la « cliques des Stern » (style Justin). Une enquête diligente en fit trouver les traces, étape par étape, depuis la planche de cuisine où il avait été soustrait, jusqu'au coin de la cour, où ***petit chat*** élisait domicile, en raison des émanations particulièrement répugnantes qu'y répandait la teinturerie.

Petit chat, surpris à l'improviste sur le corps même du délit, s'accusait par là de larcin, tout au moins de recel. Ce fut Laure qui découvrit le pot-aux-roses. L'astucieuse personne se donna le temps de peser le pour et le contre. En définitive l'esprit de clan l'emporta sur l'esprit de corps. Les sentiments de Justin lui-même furent foulés aux pieds du bon droit irrité, et ***petit chat*** violemment dénoncé.

On ne s'attarda pas à rechercher si le complice se confondait avec le larron. Il y avait assez longtemps que grand'mère témoignait de son dégoût pour ***l'horreur***. La provenance de ***l'horreur*** ne lui servait pas de caution ; loin de là. La clameur fut grande. Et ***petit chat***, qui avait eu le temps de devenir un bel angora noir et blanc, fut donné, avec mille

[35] Viande de bœuf salée et marinée.

imprécations, au rempailleur de chaises que le sort amena dans ces parages.

La nouvelle fut déclarée par Sarah, le soir, à dîner. Justin, qui revenait du lycée et ne savait rien, en resta béant de stupeur. Mais ayant jeté les yeux sur nonon Jos, il vit celui-ci rougir très fortement, pincer les lèvres, détourner les yeux, boire un grand coup d'eau et se taire. C'en fut assez pour le neveu. Il parvint à retenir entre ses cils deux larmes brûlantes et donna assez bien la forme d'une quinte de toux au moins mâle des reniflements.

Les Stern arrivaient le lendemain, veille de Noël, par le train de cinq heures.

« Tu viendras avec nous au devant d'eux, » dit tranquillement Sarah à Joseph.

« Moi aussi, » ajouta Justin, qui avait congé. Ce qui lui attira sans tarder cette réplique :

« On ne te demande pas ton avis. »

Il fut cependant de l'expédition, et son absence aurait été vraiment à déplorer. Car on eut d'abord le spectacle d'un singulier nonon Joseph. Au moment de partir, celui ci se retourna, et examina attentivement la fabrique. On n'aurait su dire si son air était plus hostile que respectueux. Cette fine mouche de Laure fut à portée de l'entendre murmurer :

« Ils ont raison. Cette machine-là est plus forte que tout. »

Elle n'y comprit rien, mais, étant femme, elle n'en fut pas moins satisfaite. L'oncle marchait en avant, d'un pas qui ne lui était pas habituel, où il entrait beaucoup de raideur. Les dames Lefombère vinrent à passer sur l'autre trottoir. Il eut un coup de chapeau assez négligent, et, cent pas plus loin, un

geste de main très protecteur pour cet excellent Boulinier. À la vérité même, Justin entendait son oncle siffloter, et siffloter du nez, si telle chose est possible. Parvenue sur le terre-plein qui précède la gare, en haut de la côte, la compagnie se retourna.

Il était d'usage, à cet endroit, d'admirer la vue de Vendeuvre. Le *Joanne* le recommandait et n'avait pas tort.

Les lumières commençaient à s'allumer, dans le brouillard épaissi du soir d'hiver. Une liqueur noire s'étirait entre les deux berges du canal. Les cheminées vomissaient à bouillons. Une clameur confuse surnageait l'entassement des usines, des fumées et de la brume.

Justin et Laure se livraient au jeu habituel de mettre sur les fabriques les noms des propriétaires. L'oncle était le grand départageur des conflits. Laure lui arriva dans les jambes, suivie de Justin, excités tous deux.

« Pas, que c'est la fabrique à M. Huillery, ces deux cheminées, à droite des Halles, là-bas ?

— Pfft ! répondit nonon Joseph, laissez donc Huillery ; lui ou les autres, ce sera blanc bonnet bonnet blanc. Les Établissements Simler vous couleront bas ces bachots vermoulus avant qu'il soit longtemps. Vous n'aurez plus à vous donner le mal d'en chercher les noms. »

Joseph n'avait pas habitué la petite classe à des propos si agressifs, ni à une voix courte, comme cassée du bout, ni même à pirouetter sur un talon et à s'en aller sans prévenir.

On ne le rattrapa que dans la gare où M^me^ Hippolyte pressa le pas en entendant des éclats de voix.

L'employé s'était-il réellement montré grossier, ou était-ce Joseph, dont la question sur le retard du train de Paris avait été faite sur un ton brutal ? Ni l'un ni l'autre des deux hommes congestionnés qui se faisaient face, en criant, au centre d'un cercle, n'en savait plus rien.

« Joseph ! » appelait M^me^ Sarah en accourant. Elle avait une peur héréditaire de tout ce qui attire l'attention. Une casquette blanche défonça le rassemblement :

« Vous, Chaufaille, commencez par vous taire.

— Est-ce qu'on parle à des gens comme à des chiens ? Non ! Avez-vous vu cette espèce de Prusco…

— Si vous ne faites pas taire cet homme…

— Chaufaille, filez-moi à la lampisterie et n'ajoutez pas un mot. S'il y a réclamation, je vous entendrai quand vous serez plus calme.

— L'insolence de ces gens-là…

— Pardon, Monsieur, veuillez me suivre dans mon bureau. Vous m'expliquerez plus facilement qu'ici…

— Merci, merci. Je n'ai pas l'intention de déposer une plainte. Mais qu'il n'y revienne pas.

— Comme il vous plaira, » conclut, en s'en allant, la casquette blanche, exercée, par vingt ans de service, à la diplomatie de contenter le public sans découvrir le personnel, pour deux mille francs par an.

Joseph, du reste, n'était pas plus fier de soi qu'il ne convient. Et lorsque Sarah et Hermine englobèrent à mi-voix la Compagnie du chemin de fer, ses employés, et l'Ouest tout

entier dans un aigre exposé de griefs, il tourna le dos d'un air excédé.

Ce qui lui permit de voir monter, au pas, ses deux lanternes allumées, un dog-cart dont la vue ne lui fit aucun plaisir. Par chance, un sifflet lointain annonçait l'express. Chaufaille partit au pas de course vers l'extrémité du quai, se baissa et bascula un levier.

Un diapason tinta sous toute la longueur du trottoir, et la sonnette entra en danse dans sa cage.

« Je t'avais bien dit que nous étions en retard, nasilla une voix irritée, qui franchit la haie de clôture et perça le brouhaha de la station. Un éclat de rire y répondit, et Joseph souhaita fortement que quelque affaire pressante conduisît le diable et son jeu de trappes sur ce quai de gare.

La Crampton élongea lentement ce quai, suivie d'une dizaine de petits cubes irréguliers, haut perchés sur leurs essieux. Les serre-freins s'arc-boutaient sur les vis sans fin qui descendaient aux roues. Leur effort expulsa hors des wagons une grêle de bonshommes emmitouflés, qui se jetèrent dans les bras du public, en remplissant le trottoir de rumeur.

Nulle créature plus comprimée qu'Élisa Stern, ni plus rebondie, plus fraîche non plus, ne jaillit, ce soir-là, de cet express-là, entourée de son rire en vrille et de sa légère odeur d'huile de noix.

Joseph n'était pas assez intéressé par ce spectacle pour ne pas voir descendre, d'une voiture de première, un grand diable décharné que M. Le Pleynier reçut contre son sein avec les apparences de la plus grande tendresse. Hilaire, parvenu là par ses moyens personnels, surgit avec mieux que son sourire officiel sur le visage, grimpa dans le compartiment, et en

ressortit harnaché d'un sac, d'un sabre dans sa gaine, et de deux élégantes valises en porc.

« Comme c'est gentil de t'être dérangé, » minaudait à l'oreille du cadet des Simler une voix farinée de sucre, pendant qu'il pensait :

« Haha ! Julien ! »

Et le chagrin sans objet qui le serrait à la gorge depuis deux jours faillit le pousser droit sur cet homme. L'œil de M. Le Pleynier n'avait pas manqué Joseph. Quand on se trouva coude à coude, près du portillon de sortie, le Vieux Monsieur en attendit sévèrement un salut, auquel il répondit par un ample coup de chapeau. Le cortège des Simler s'attira le regard étonné, immédiatement désapprobateur, du lieutenant aux dragons.

Joseph eut beau faire traîner les cérémonies, il fallut bien que la politesse de M. Le Pleynier fît place aux dames, et qu'on débouchât pêle-mêle dans la cour de la gare. Le cart était rangé contre le trottoir, et mademoiselle Le Pleynier tenait les guides.

Encore qu'il fût placé là pour les besoins particuliers de l'Octroi et non pour la commodité générale, un bec de gaz éclairait suffisamment le pertuis pour qu'il n'y eût aucune chance de passer inaperçu. Hélène salua les dames Simler avec la plus gracieuse amabilité. Elle n'en reçut en retour qu'une sèche inclinaison des petites aigrettes noires qui surmontaient leurs chapeaux. Joseph passa six mois à se demander, avec des sueurs glacées, s'il avait salué ou n'avait pas simplement tourné la tête, avec une goujaterie à gifler.

Et il fallut encore que M. Hippolyte et Myrtil, venus en surprise, les rejoignissent à cet endroit précis, qu'on levât les

bras, qu'on s'attroupât, qu'on s'embrassât avec de vigoureuses intonations, qu'on donnât à Hélène tout le temps de faire ses observations, et à Élisa celui de fonder, à l'égard de cette étrangère, la plus coriace des antipathies, tout en affichant ses droits de possession sur Joseph.

Le dog-cart, chargé à l'avant du père et de la fille, de Julien à l'arrière, démarra sans que les Alsaciens y prêtassent la moindre attention. Hilaire, entrant et sortant, à sa pleine joie, par les portes interdites au public, s'occupait à rassembler les colis du lieutenant pour les emporter par les propres et privées ressources de son industrie.

Il est d'ailleurs à supposer que deux paires de jeunes yeux avaient largement tiré profit et enseignement de cette scène muette.

Le temps que Julien Le Pleynier était disposé à donner à son père et à sa sœur était à son terme, le lendemain à dix heures du matin. Le lieutenant se trouvait, vers cette heure-là, chez certain monsieur que les brutalités du 4 Septembre avaient rendu à la vie civile et aux humbles fonctions de loueur. M. Antigny était plein de considération pour les hauteurs de M. Le Pleynier le fils, ainsi que pour son indomptable mépris à l'égard du gouvernement républicain. Il ne lui céla donc rien de ce que lui et Vendeuvre avaient sur le cœur.

S'étant muni des renseignements qu'il cherchait, Julien remonta à cheval, et fit un détour pour s'en aller lorgner, pardessus ses moustaches, l'humble fabrique des Simler de Buschendorf. Puis il gagna le Plantis, la tête toute échauffée de déterminations.

Il prit son temps, que son père le menait voir le quartier des chenils – puante corvée de chaque permission, – pour aborder le sujet qui le tracassait, avec une franchise toute militaire.

Au premier mot qu'il en dit, M. Le Pleynier s'arrêta, le regarda, et partit d'un superbe éclat de rire.

Julien eut beau insister, tirer de son portefeuille la liasse des lettres anonymes qui pleuvaient chez lui depuis un trimestre, invoquer la voix de l'opinion publique, jurer que la tête de ces Simler ne lui revenait pas, qu'on ne fréquente pas ces gens-là, il ne tira de son père que des redoublements de rire, et finalement une affirmation pleine de pompe :

« Et pourquoi pas ? Brave garçon tout plein ! Mais sois en paix, ***il n'oserait***. »

« Qu'ont-ils à jaboter de la sorte ? » se demandait Hélène en les voyant, à travers ses carreaux embués, disputer et gesticuler.

« Il faut que j'en parle à ma sœur, » se dit Julien, avec une détermination toute militaire.

Hélène n'espérait plus. Il était dans son tempérament de se compter toujours, et dans son système de ne se compter jamais. Et le système triomphait toujours du tempérament.

Au premier obstacle, elle avait décidé que le sort en était jeté ; conserver la moindre espérance serait plus que folie, serait un crime. Rien de l'orgueil blessé. La rancune, en ces matières, ne chemine ni avec la passion ni avec une haute nature.

Mais comme le suprême de l'attachement consiste à savoir se détacher, elle, qui avait consacré la plus grande part de sa jeunesse et de sa solitude à réfléchir là-dessus, s'était

sentie, avec la même instantanéité et la même puissance, liée à Joseph pour la vie et prête à se délier de lui, si peu qu'elle se crût pesante.

Il faut ajouter qu'elle n'avait encore vu d'homme en proie à un métier. Ces circonstances expliquent ce qu'eut de mortel le renoncement de la créature féminine la plus chargée de vie qu'il y eût sur terre à ce moment.

Sa visite chez les Simler, le simple regard que cette fille de fabricant avait posé sur leur rigide et tenace petite fabrique, avaient tout déterminé. Elle n'avait rien perdu de la rencontre de la veille. Elle connaissait maintenant tout ce qui le séparait d'elle, et à quel prix elle s'imposerait à lui. Dans cette balance féroce, elle n'oubliait qu'une chose : c'est que, d'elle à Joseph, la distance ni les obstacles n'étaient moindres que de Joseph à elle. En effet : « Hélène, à propos, dit Julien, avec une ouverture toute militaire, comme ils prenaient le café, après le déjeuner, sais-tu bien, ma chère, qu'il court en ville un bruit très ridicule et même un peu odieux ? Tu m'autorises, je pense, à cravacher la figure du premier malotru qui s'aviserait de parler devant moi de ton mariage avec un de ces Simler de là-bas ?

— Je ne suppose pas que monsieur Joseph Simler pense à moi, » répondit mademoiselle Hélène Le Pleynier. « Mais le jour où il me ferait cet honneur, je t'autorise tout au plus à m'exposer en particulier les arguments qui s'opposeraient à son mariage avec la fille de monsieur Le Pleynier. J'en serais fort curieuse. »

Ceci dit, elle ferma son livre et se retira dans sa chambre, laissant son frère éberlué, et M. Le Pleynier partagé entre une joie immodérée et l'indignation.

2

« Coupe-moi l'ancre », cria soudain Jonathan le Corsaire avec un horrible sacrement et sans quitter des yeux le jeune chevalier de Lindet, son lieutenant. « Coupe-moi l'ancre, la goélette n'en ira que mieux et ton courage aussi ! »

La manœuvre recommandée en un langage si énergique par ***le Pirate Hollandais*** trouvait en Justin un lecteur d'autant plus enthousiaste, que, depuis quelques années, l'étrange bâtiment sur lequel naviguait le mousse des Simler avait subi pareille amputation. La manœuvre était du reste de bonne guerre. Et bien que la velléité qui avait naguère saisi Joseph de jeter l'ancre à jamais dans un havre du pays ne fût plus qu'un souvenir lointain, l'habitude de couper les câbles avait subsisté dans l'État-Major des ***Nouveaux Établissements Simler***.

Qu'est-ce qui empêchait, d'ailleurs, la flotte tout entière de Vendeuvre d'imiter cet exemple ? Les maîtres-tisseurs aimaient les ancrages en fonds sûrs. Libre à eux ! La goélette des Simler sortait par tous temps, au risque commun de tout l'équipage ; il n'y était pas question de quarts, on n'y quittait pas le pont, on n'y dormait guère, mais on ne rentrait pas avant que l'eau ne passât par-dessus le plat-bord, et que la coque alourdie ne raclât le sable du bassin.

En un autre endroit du ***Pirate Hollandais***, Jonathan le Corsaire faisait la déclaration suivante au chevalier, son intrépide mais élégant et sensible lieutenant :

« Tu veux retourner au pays pour te marier, blanc-bec ? À ta guise. Mais tu cesses à ce jour de figurer sur le rôle de

mon équipage. Chevalier, je t'aurais cru plus de cœur. Un marin ne se marie qu'à une fille des mers, un corsaire n'épouse que la mort. Je ne te connais plus ! »

Y avait-il rien d'étonnant à ce que le ***Pirate Hollandais*** cessât tout à coup d'intéresser son lecteur, à partir de la cent soixante-treizième de ses pages à tranche dorée, c'est-à-dire du moment où, ramené à l'exercice des œuvres pies par Mademoiselle des Saintes-Lunes, le chevalier renonçait à naviguer, et ne s'y décidait plus que pour mener les frégates du roi contre le corsaire, et voir sauter, le blasphème à la bouche, ses anciens compagnons de débauche ?

Les quatorze ans de Justin étaient prêts à jurer que les choses ne se passent pas, dans la réalité, d'une façon aussi suave ni aussi assommante. Il n'avait qu'à lever les yeux de dessus son livre : devant la fenêtre, les bâtiments de la nouvelle filature s'édifiaient sur trois étages de brique et de chaux blanche immaculée. En se penchant un peu, vers la gauche, à deux cents mètres de là, des échafaudages et des gémissements de treuils parlaient d'agrandissements autour de l'ancienne fabrique. Le clipper avait fait bonne chasse ; la barque, partie seule, revenait escadre.

« Justin ! » crièrent des voix d'enfants.

« Utin ! » reprit un miaulement de tout petit : des coups de pied se flattèrent même d'enfoncer la porte. Le chevalier Lindet devenait décidément infréquentable. Justin jeta le livre et ouvrit. Laure, beau chardon élancé aux yeux noirs anxieux, arrivait par le fond, suivie d'une roussotte grasse de trois ans, vivant portrait d'Élisa, qui tira ***Utin*** par la manche dans la direction d'une cour pleine d'ombre.

« Vi-ens jou-er avé mouah. »

Un carré de gravier, entouré de laurier-cerise et de jasmin, s'étendait d'un pôle à l'autre, comprenant, sur cinquante mètres carrés, l'Ancien et le Nouveau Monde, trois ou quatre îles garanties désertes, la jungle indienne, la forêt équatoriale d'Afrique, la Pampa, la steppe sibérienne et l'illimité houleux des Océans. Une porte charretière, – variété du Magellan, – ouvrait sur la cour mitoyenne d'oncle Joseph et de tante Élisa. Tante Élisa n'aimant ni les arbres, qui attirent les moustiques, comme chacun sait, ni les plantes grimpantes qui favorisent l'établissement des souris, sa cour était pavée. Elle représentait la Civilisation, voisine de la Sauvagerie à faire peur.

« 'ega'de ! » proclama triomphalement un petit gars rouge et confiant. Il se coiffa d'un tricorne de papier ; puis, avec une prestesse de chat, un masque transforma sa boule pleine de santé en une horrible surface blanche, percée d'un trou que traversait une langue d'un pied de long.

« Tu vas encore te faire attraper, » dit Justin d'un air mécontent. Il se saisit du tricorne et le déplia d'un geste brusque :

« Petite… bête ! » cria-t-il en voyant apparaître, assez maladroitement dissimulée sous le repli, l'inscription fatidique :

SPÉCIALITÉ DE DRAPS NOIRS
Draps pour Ecclésiastiques,
Officiers, etc...

BUREAUX ET DÉPOT A PARIS
CHEZ A. & J. STERN

7 bis, rue de Cléry

SIMLER & Cie

A VENDEUVRE

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS SIMLER
DE BUSCHENDORF, HAUT-RHIN
ET DE VENDEUVRE

Vendeuvre, le 187

Il ne fallait pas plaisanter avec le papier à en-tête ; et Justin ajoutait au tabou officiel sa dévotion particulière.

Aussi bien n'ignorait-il pas que ces pleins, ces déliés, ces capitales grasses, ces romaines et ces italiques représentaient bien plus de choses qu'une facture chez le lithographe.

Il avait encore dans l'oreille le : ***Ça y est***, en soufflet de forge, que bon papa Hippolyte avait prononcé, un soir de neige, en paraissant tout à coup dans la salle à manger de « la vieille maison », Justin ni Laure n'avaient compris, du premier coup, le contenu du ***ça y est***, mais les conséquences s'en étaient vite déroulées devant leurs yeux : nonon Joseph était sorti du salon, éperdu violet et transpirant, laissant voir, par la porte ouverte, une Élisa effondrée, dont les sanglots avaient rempli la maison tout entière d'une sorte de meuglement bovin. La grosse fille s'était ensuite précipitée dans les bras de tante Mina, dans ceux d'Hermine, puis, avec des mugissements redoublés, dans ceux de bonne maman Sarah, circonspects mais décidés.

Les repas en commun avaient dès lors perdu leur contrainte lugubre. Les conciliabules prolongés avec les Stern avaient cessé.

« C'est maintenant entre nous à la vie et à la mort », avait déclaré Afroum, le soir même, au dîner, en se levant, et en tenant son verre dans sa main. Et ma foi tout le monde s'était mis à pleurer, pendant que Laure perdait la respiration sur la poitrine frénétique d'Élisa.

Pendant quinze jours, Hermine avait mis chaque après-midi sa capote avec un sourire singulier et était sortie en compagnie de la cousine. Elles revenaient, le soir, courbaturées, les paupières rouges, mais pleines à regorger de sentiments

élevés et tendres. Enfin la famille avait été invitée à juger du résultat de leurs recherches. On avait erré, toute une journée, à travers une dizaine de maisons vides, et beaucoup criaillé autour de certains fourneaux de cuisine rouillés, pendant que Joseph mesurait à l'enjambée les dimensions des pièces. Par moments il disparaissait et, des étages venaient des rires étouffés qu'on ne pouvait attribuer qu'à Élisa.

En rentrant, ils avaient trouvé bon-papa, oncle Myrtil et *ces Stern* penchés sur de grandes feuilles de papier à lettres où les mots *Simler et Cie* remplaçaient de diverses façons, en haut des pages, l'ancienne mention : *Établissements Simler*.

Il était fréquemment question, à ce moment, de notaire, d'association, de titres et de société anonyme. Ces mots nouveaux tournaient en ronflant autour des menus somptueux qui caractérisèrent cette période.

Ensuite, il n'y avait plus rien eu de notable, avant le déménagement, si ce n'est la surprise, un beau soir, comme Justin revenait du lycée, de trouver une plaque de marbre noir, toute scintillante de nouveauté, retenue par quatre clous dorés sur un des piliers de la grille, et affirmant, par l'or de ses capitales, qu'ici respiraient et fabriquaient.

Du mariage et du déménagement, les plus grands souvenirs avaient été laissés par le déménagement. Du premier ne survivaient que l'initiation à la glace aux fraises et la découverte des petites corbeilles de nougat caramélisé. Mais en quittant la vieille loge de la fabrique, abandonnée aux grands-parents et à l'oncle Myrtil, pour planter les ***mezouzé***[36], deux cents mètres plus loin, dans un univers de sept pièces, Justin et Laure avaient éprouvé les sensations mêmes de Vasco de Gama doublant le Cap des Tempêtes.

Peu de temps après, avaient commencé les premiers tapages dans la demeure mitoyenne, la série des larmes d'Élisa, ses cris quand son mari rentrait de Paris, et les sorties furieuses de l'oncle, toutes portes claquées. Mais comme ces épisodes s'entrecoupaient d'intermèdes d'un ordre beaucoup plus délicat, – parties de campagne ou soirées de pianotage, – ils cessèrent de présenter de l'intérêt pour la jeune génération.

Élisa remplissait du reste avec scrupule les clauses du contrat et assurait abondamment la perpétuité de la nouvelle raison sociale. C'est ainsi qu'avaient été conçus et mis au monde, à travers nausées, faiblesses et sanglots, mais aussi grâce à un robuste appétit et à une santé imperturbable, la rousse Hermance et le rougeâtre colis de huit livres qu'accablait dès sa naissance le panachage judéo-chrétien des prénoms Moïse-Benjamin-Louis. Il est à peine besoin de dire que le zèle éveillé de la jeune génération n'avait pas laissé passer

---

[36] Petit tube de bois, verre ou métal, cloué à la partie supérieure droite du chambranle des portes de toute maison juive. Il contient sur un rouleau de parchemin certains passages de la Bible, c'est une façon d'inscrire le nom de l'Éternel sur le Seuil.

cette longue suite d'événements sans en tirer une certaine philosophie. Ainsi, le Justin de quatorze ans, qui dépliait le tricorne délictueux d'un geste si offensé, n'était pas sans avoir appris qu'une raison sociale semblable à celle de l'usine Simler suppose la conjonction de nombreuses circonstances, dont la moindre n'est pas l'afflux d'un capital imposant. Ni sans avoir remarqué que la promotion de la grosse Élisa au titre de tante avait eu pour effet une sollicitude redoublée des Stern pour la prospérité des Simler.

Cascades de causes et de conséquences, dont le point de départ ***n'était pas*** une irrésistible inclination de nonon Jos pour sa cousine ; – mais dont le point d'arrivée était : des emménagements bien nécessaires ; une incontestable amélioration du train de la vie ; finalement l'achat, résolu en vingt-quatre heures, de l'usine Huillery, matériel et constructions, le transport des apprêts et de la filature entière dans les bâtiments nouveaux, totalement remis à neuf, et un chiffre d'affaires annuel de trois millions. Le Justin de quatorze ans avait en outre cette supériorité, sur le gamin qu'il avait un jour été, de savoir que la nonchalance du rentier campagnard est incompatible avec une activité virile. L'éclat de rire strident que cousine Élisa avait poussé, avant de devenir ***tante*** Élisa, le jour où nonon Jos, l'ayant emmenée avec Justin, lui avait timidement fait visiter Passe-Lourdin en lui demandant son opinion sur la chose, était de ces indications qu'un esprit attentif ne néglige pas. Cette aventure avait marqué la fin de Passe-Lourdin, la fin aussi des promenades du neveu avec l'oncle.

L'élève de troisième ne pouvait se rappeler sans rire un gamin en bas de filoselle champagne, qui rêvait en ***yidiche*** et à qui un carré d'herbe, de lauriers et de pins faisait perdre la tête.

Plus d'une autre habitude n'avait pas tardé à changer pareillement. À côté d'Hermine, ménagère languissante mais impitoyable, Élisa avait trouvé libre le rôle de jolie femme et s'en était emparé. Ses grossesses continuelles et ses fureurs jalouses ne faisaient que rendre sa tyrannie plus délicieuse. Elle n'avait pas manqué, non plus, à peine devenue tante, de déclarer, un soir, que rien ne l'énervait davantage que le bruit de la flûte. L'instrument s'était tu à jamais, ce soir-là.

La vertu de l'expérience avait de la sorte complété, et utilement redressé, chez Justin, la science dont les dix premières années de sa vie l'avaient déjà chargé.

Comme il n'était pas pour rien un authentique Simler, il ne méjugeait pas, en la mesurant à l'aune de la sienne, la force de travail de ses anciens. Si donc on avait vu les voyages de Joseph, à Paris, s'allonger, par secousses insensibles, au-delà de ce qu'exigeaient les seules transactions commerciales, c'est, de toute évidence, qu'il faut à l'homme manger les fruits de l'arbre qu'il a planté ; et s'il ne les trouve pas en un endroit, il lui faut les chercher en un autre.

Et qui aurait osé affirmer que les transports acariâtres d'Élisa composent tout l'idéal dont un homme de la trempe de Joseph doive se satisfaire, après quinze jours de travail forcené ?

Plaise ou non, au fond de leurs terres, entre leurs quatre portraits de famille, aux anciens occupants d'une petite fabrique éculée, de duper le monde avec des poses impertinentes. Justin contemplait, de sa fenêtre du second, les débris moisis de l'usine Le Pleynier. Il savait que les Simler la rachèteraient, le jour où ils auraient besoin de ce coin pour y installer leur écurie.

Ils rachèteraient bien d'autres choses encore, maintenant qu'ils s'étaient mis en marche sur Vendeuvre. Et qui aurait osé affirmer, devant le Justin Simler de 1876, que de semblables perspectives ne méritent pas qu'on supporte, d'un cœur léger, certaines situations comme celle dont Élisa était l'image vivante ?

Il n'y a qu'une loi, celle d'arriver premier de tous et d'être, en tous lieux, par tous moyens, ***the best man***. Alors le monde devient inépuisablement prodigue de ses jouissances, et la vie vaut la peine d'être vécue.

Justin appliquait d'instinct ces conclusions, bien avant d'avoir fait l'étonnement de son prof' de troisième en les mettant, en vers latins, dans la bouche réprouvée de Coriolan.

L'éveil précoce de cette intelligence à demi vierge, que soutenait l'inextinguible soif d'apprendre, marque de son peuple, désorientait la vieille routine des Normaliens. Le lycée de Vendeuvre regardait croître ce phénomène avec des tressaillements d'orgueil inquiet. L'Association des Anciens Élèves songeait à fonder un Prix que le jeune Simler inaugurerait à sa sortie de rhétorique…

« À quoi jouons-nous ? » demandaient, depuis un moment, Laure et Hermance, en lui retirant des mains le tricorne froissé de Louis.

Ce fut donc avec une entière bonne foi, avec une logique secrète impeccable, que le futur Justin Simler, de Simler et Cie, répondit, en alignant quatre chaises de fer devant lui, et en s'en allant chercher une petite table de jardin :

« Je suis un conférencier, vous êtes mes auditeurs.

Je vais vous parler, hem ! je vais vous parler du Vrai, du Beau et du Bien. »

3

Quand vous avez appris à démonter et à remonter la culasse d'une pièce d'artillerie, quand vous possédez la formule de l'explosif, quand vous avez soupesé l'obus et promené vos mains à sa surface, vous en savez assez pour que le champ de tir ne vous révèle plus grand'chose.

Il n'en était pas autrement des Simler. Leurs quatre énergies une fois mises en batterie, et toutes conditions égales d'ailleurs, l'effet se conforma servilement aux prévisions.

Il en résulte que le détail des cinquante mois qui avaient suivi l'hiver de 1872-73 ne mérite pas le récit, jusqu'au jour où le destin voulut de nouveau sa part du gâteau.

S'ils mangèrent effectivement, pendant cette période, leur pain à la sueur de leur visage, ils ne maudirent pas pour cela l'heure où ils étaient nés, et ne se répandirent pas, sept fois le jour, en lamentations sur le péché originel. Le travail était la moelle de leurs os. Chaque semaine contenait, dans sa plénitude, la ration d'effort, de désir et de résultats qu'il fallait à ces natures.

Il serait du reste faux de prétendre qu'ils omirent d'en remercier Quelqu'un hors eux-mêmes ; ces hommes, qui croyaient adorer le Dieu Sans Face de leurs pères, rendaient en réalité grâces au Dieu de Fonte et de Laine qu'ils servaient du matin jusqu'au soir. Depuis le jour où, s'étant substitués à l'ensemble des créanciers, les Stern s'étaient remboursés en actions de la nouvelle Société Anonyme, et où, par contrepartie, la dot d'Élisa était restée engagée dans leurs affaires de Paris, Vendeuvre avait commencé à se tourmenter, – non

sans raison. L'Ouest ne comprenait rien au mécanisme industriel dont ces Alsaciens lui fournissaient le premier exemple.

« Je me trouve avoir quatre sous en caisse », confia un jour – un diable le poussant – monsieur Lorilleux à monsieur Hippolyte, d'un air détaché. « On me parle d'un bon domaine du côté de M^lle^ Humph ! Si vous aviez quelques valeurs à me recommander, vous devez bien connaître ça, j'aimerais mieux, haam ! oui, je préférerais. »

M. Hippolyte n'y put tenir :

« Des faleurs ? Un tomaine ? Et fous êtes filateur ? Achetez des métiers neufs, monsieur Lorilleux, achetez des ourtissoirs, achetez des cardes neuves, foilà fotre domaine, foilà fos faleurs !

— Ce vieux Juif, il n'y a pas eu moyen d'en rien tirer », dit M. Lorilleux, le soir, à son épouse. Il se résigna à chercher seul un remploi fructueux de ses bénéfices, et s'en fut les confier, en homme sagace, aux soins éclairés de ***L'Union Générale***.

« Ils sont ét-tonnants, ét-tonnants, » disait M. Hippolyte, sans s'expliquer plus longuement. Mais ses regards crépitaient en suivant les contours de sa fabrique. À vrai dire, bien loin d'en soutirer l'argent au fur et à mesure qu'il venait, la méthode des Simler était tout autre. Et Joseph, si on l'avait interrogé, et s'il était remonté quelque peu dans ses souvenirs, Joseph aurait pu faire des récits profitables sur la nature du mortier qu'ils n'hésitaient pas à utiliser, quand l'exigeait la solidité des fondations.

Pourtant, trois mois plus tard, le destin, qui ne fait rien pour rien, remit en présence ce petit chafouin de Lorilleux et son très redoutable confrère du boulevard du Grand-Cerf.

C'était sur la Place d'Armes, d'où toutes choses s'échappent et où toutes reviennent. Vendeuvre passait de la politesse à la prévenance, depuis que les Simler devenaient, sans doute possible, des gens riches.

« Cher Monsieur, me mépriserez-vous beaucoup ? Je n'ai pas suivi vos conseils. J'ai mis ***ça*** à la banque.

— Ha ?… Ha-ah ? » répéta plus lentement le chef des Simler, en s'arrêtant ; il dilata le noyau sanglant de ses pupilles pour mieux examiner son interlocuteur. « Hah ? Eh pien, monsieur Lorilleux, fous n'avez peut-être pas eu tort.

— Allons donc ! » pensa Lorilleux, en le quittant. « Je le savais bien.

— Lorilleux ! » cria la terrasse du ***Café de l'Europe***, « venez prendre un verre de quelque chose et racontez-nous ce que vous a confié l'Hippopotame.

— Messieurs, écoutez ceci que je vais dire, si vous avez des oreilles, et tâchez de le comprendre, si vous avez de l'esprit. Ou bien les Simler ont un magot en banque, auquel cas ce sont de fieffés menteurs, mais nous n'avons qu'à plier bagage et à leur céder la place. Ou bien ils ont tout fourré dans leur affaire, et ils sont foutus. »

La terrasse reçut cet avis avec la défiance que commandaient le caractère de M. Lorilleux et la nature de cette révélation.

« Boniments, tout ça ! Des preuves ! » cria Nicoulleaux, adjoint.

« Voulez-vous, s'il vous plaît, me regarder ce dos-là et me dire si c'est un dos bien triomphant ? »

La terrasse pivota sur ses fesses et suivit du regard les épaules et les reins de M. Hippolyte.

« Incontestable », grommela le chœur.

« Depuis quand voit-on un de ces Simler hors de sa tanière un autre jour que le dimanche ? Pommier et moi nous nous en foutons, d'ailleurs, ajouta l'aimable gentleman. Nous sommes filateurs, vos misères ne sont pas les nôtres. Nous continuerons à filer. Si Vendeuvre ne nous achète plus, Sedan, Louviers, Elbeuf, Roubaix ou le diable nous achèteront. Quant au drap noir, il faut en prendre votre parti, on n'en veut plus que pour les corbillards. M'est avis que c'est une fabrication flambée.

— Fuut ! Flambée, » confirma sentencieusement Boulinier.

« Écoutez Boulinier. Il doit savoir quelque chose.

— J'en sais quelque chose, tsch tsch ! Que ceux qui peuvent mettre un bilan honorable sur ses pieds le fassent, et réalisent.

— Oho ! Quand les rats abandonnent le navire, l'équipage n'a plus qu'à se sauver.

— Sauve qui peut, Messieurs, parfaitement. Si vous voulez le savoir, voilà six mois que je ne prends plus d'ordres et que j'ai cessé d'en passer. Dans huit jours, je n'aurai plus, en magasin, de quoi nourrir une mite, et j'irai faire l'ouverture de la pêche chez mon gendre. Pfft, tk, tk ! Joli local à sous-louer. Y a-t-il amateur ? »

L'apéritif pris, et, cette fois, mal digéré, ces messieurs montèrent lourdement jusqu'au terre-plein qui précédait la gare. Le premier appel des sirènes les trouva encore

accoudés, là-haut, sur la barrière brune, faisant des réflexions espacées au sujet des cheminées vides, du Maréchal Mac-Mahon, et de l'inconstance des temps. Il était de fait que l'activité des fabriques de Lyon, les invasions de la Nouveauté anglaise, et les décrets de la Couture parisienne, mettant à la mode les foulards, la soierie, les draps clairs, et, pour les enfants, l'écossais, venaient de jeter par terre l'hégémonie trentenaire de la fabrication en noir.

Or, c'était là l'unique tour que Vendeuvre eût dans son sac. Et les Simler n'en savaient pas plus long, sur ce point, que les camarades.

Fini, le Pactole quotidien des courriers. La bourgeoisie française sortait tout d'un coup de la redingote noire de M. Guizot. Après six ans de grand deuil, les femmes françaises pensaient avoir suffisamment honoré le courage malheureux. Et il n'est matériellement pas possible de faire trois millions d'affaires avec les seules soutanes des curés.

« Avant un semestre, Morindet, Sabouret, Pommier et moi resterons seuls à travailler », déclamait ce chafouin de Lorilleux sur le terre-plein de la gare, devant deux douzaines de rentiers, de fonctionnaires et de boutiquiers silencieux. « Avant six mois, pfft ! fini, Vendeuvre ! Fini le ***drap de Vendeuvre***. Les Juifs comme les autres, au tas. Regardez bien, Messieurs, vous pourrez dire, un jour : J'y étais, le soir que Lorilleux a prédit la ruine de Vendeuvre. En attendant, si vous tenez à ce que nous ne tombions pas entre les mains des pétroleurs et des partageux, votez pour le Maréchal, et vive n'importe quoi, plutôt que cette pourriture de République ! »

Cependant, M. Hippolyte, sorti seul, ce vendredi soir d'avril, regagnait, sur les cinq heures, en houlant, les murs blancs du Grand-Cerf. La rencontre du chafouin l'avait

indisposé, et il attendait, avec plus que de l'impatience, le retour de Joseph, parti pour Paris.

« Eh pien ? » demandèrent les yeux et la bouche de M. Hippolyte, de Myrtil, de Guillaume, et de l'oncle Wilhelm, quand Joseph entra dans le magasin. Ils piétinaient là depuis deux heures.

« Rien ne va plus. C'est la Commune à Paris avant le mois de mai, et, si quelque chose se vend à ce moment-là, ce sera la soie, l'amazone et la nouveauté. Combien de métiers en marche à la filature ?

— Six.

— Et au tissage ?

— Neuf.

— Hon ! Et pour quinze jours de travail en avant de nous. »

Les jurons ne sont pas des solutions, mais ils font du bien, et donnent le temps de réfléchir. M. Hippolyte, en ce cas, eut tout le temps requis. Joseph poursuivait :

« Mon beau-père ne m'a pas caché qu'ils cherchent de tous côtés. Afroum s'en est allé chez Balzan. Il doit pousser jusqu'à Vienne dans l'Isère, et peut-être, au retour, faire l'Angleterre, en passant par Elbeuf et Louviers. Ils sont désolés, mais il n'y a plus rien à faire avec le noir, ni avec nous.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont conseillé ?

— Conseille-t-on quand on est soi-même dans le pétrin ?

— Vous n'avez pas parlé, pas envisagé…

— Envisagé ? On envisage toujours. C'est plus facile que de trouver.

— Et fous n'avez rien – troufé ?

— Et vous, ici ?

— On te dira… on a pensé…

— Bon, mais dînons d'abord.

— D'abord ?

— Oui. J'ai l'estomac dans les talons, et on ne dit que des bêtises à jeun. »

Le *Schabes Abend*[37] réunissait la descendance dans l'ancien logis commun. Le dîner fut muet. Au bouilli, Hippolyte repoussa son assiette.

« Ach, ça ne passe pas ! » et, les coudes sur la table, il se cacha la figure dans ses mains. Élisa jugea le moment venu d'éclater en sanglots. Hermine et sa belle-mère se regardèrent. Joseph dévorait rageusement. Guillaume grappillait, selon son habitude de dyspeptique. Les enfants n'osaient souffler. Avant que Fanny, la bonne alsacienne, eût desservi, M. Hippolyte se leva d'un bloc :

« Temain ! Temain ! Ch'ai pesoin de – -réfléchir encore. Temain ! » Et il sortit, dans la nuit.

---

[37] Veille de Sabbat.

Une fabrique de draps est une bête singulièrement nerveuse, parce qu'elle participe, comme disent les métaphysiciens, à tous les modes du temps. Le travail s'y exécute d'une année sur l'autre ; le drap que votre tailleur achète pour votre complet d'hiver a été commandé, dix-huit mois plus tôt, et tissé l'hiver qui précède. De sorte que, « si la saison ne s'est pas faite » et si le drap est resté en magasin, le contrecoup mettra un an avant d'atteindre les tissages, et les frappera dans le dos. Mais bien avant que les ordres reçus soient épuisés, l'appréhension de l'avenir se sera glissée le long des courroies de transmission. Une curieuse langueur aura envahi les salles de métiers, et sans même qu'un pli au front ait trahi les inquiétudes du patron, le dernier des court-à-pied qui poussent les chariots de navettes aura entendu dire qu'il sera prudent de se chercher de l'ouvrage pour la saison prochaine.

Si vous ajoutez que le tissage ne jouit en outre d'aucun privilège entre les industries, qu'il vibre comme elles aux moindres tressaillements de l'électricité politique, et aux moindres variations qui affectent le ravitaillement de la vie humaine, vous conviendrez qu'on ne peut guère imaginer d'enregistreur plus sensible, pour autant du moins que vous soyez à même de lire ses indications. La chose avait attrapé la fabrique des Simler au début du présent automne. Une gêne insistante et presque douce, comme ces tumeurs indurées, qui se logent entre cuir et chair, roulent sous le doigt, n'ont l'air de rien et retournent le cœur aussitôt qu'on y touche.

Les jeunes n'avaient d'abord rien senti. Mais, dès les premiers jours d'octobre 1876, les plus vieux ouvriers avaient tendu l'oreille au bruit des ateliers, et dit : « la reprise ne se fait point, cette saison. »

Dans le nombre, beaucoup avaient travaillé chez des patrons jusqu'à l'apposition des scellés. Ils savaient comment s'annoncent ces affaires-là.

Cela avait ensuite traîné pendant trois mois, sans s'aggraver. La confiance revenait. Mais les vieux s'obstinaient : « la reprise ne s'est point faite ; il faut maintenant attendre jusqu'au printemps pour voir. »

Ce n'était pas qu'on eût remercié un compagnon ni arrêté un métier. La fabrique marchait à pleine charge, et M. Joseph, bon marchand, continuait ses allées et venues régulières, entre Vendeuvre et Paris.

Mais le malaise était général. Les fabriques ne cachaient plus la difficulté de tenir jusqu'aux derniers jours d'hiver. Ailleurs, les métiers s'arrêtaient les uns après les autres. Les compagnons sans travail commençaient à errer le long du canal, dans l'espoir d'une péniche à décharger ou d'un bon conseil donné par les hommes qui viennent de loin.

Les premières semaines d'avril étaient arrivées, et, pour la seconde fois, la reprise ne s'était pas faite. L'hiver avait été chaud et pluvieux. Des bruits de révolution grondaient autour de Paris. Gambetta courait la province, la bouche gonflée de colères républicaines. La guerre contre la Prusse était possible. L'argent se cachait.

Joseph multipliait ses voyages, et cela n'était pas bon signe. On y voyait l'inquiétude du bétail qui sent l'étable en feu et heurte des cornes contre la porte. Pailloux savait bien que la machine avait de moins en moins à tirer. Deux semaines encore, et la consommation de charbon aurait baissé de moitié. Des métiers ne travaillaient plus que huit heures, d'autre six, et les tisserands se demandaient, tous les matins,

si c'était ce jour-là qu'allaient commencer, comme chez Lefombère, comme chez Lorilleux, les rondes de contremaîtres : « Momot, Lacroq, Bodin, vous irez trouver monsieur Guillaume, à la sortie. »

Enfin une nouvelle terrible avait éclaté : le drap noir ne se portera plus, la fabrication en noir est morte ! Et tout courage avait déserté les fabriques de Vendeuvre.

Sarah, ce soir-là, attendit son mari jusqu'à onze heures passées. Le petit Blum, Babette et Myrtil lui avaient tenu société, après le départ des enfants. Mais quand, à son côté, le ventre dans la litière, et la face enfouie dans l'oreiller, malgré son asthme, l'homme eut fini par trouver le sommeil, elle put à loisir peser l'horreur du présent à la balance du passé.

C'était d'abord une petite construction blanche sous les marronniers, à peine plus grande qu'un appentis. Son bruit se mêlait aux bruits de la cuisine. Son rythme était domestique. Elle entrait dans la vie de tous les jours comme le souci d'une paire de vaches, d'un cheval, d'une chèvre. Une heure de temps aurait suffi pour dresser son bilan, deux mois d'économie pour tout payer. Puis une galopade lointaine sur la route, deux coups brefs au marteau de la porte, un ordre ni français ni alsacien, et le sifflement de cuir que produit une patrouille de cavalerie qui se laisse glisser à terre.

… Pluie d'automne, ressouvenir des heures moites et découragées, où l'on s'entasse à huit dans la boue d'une infâme loge de concierge, sous la menace d'une haute fabrique étrangère, sans arbres, aveugle et vide. Lentes démarches de cloportes, vaines allées et venues, angoisses, fatigues,

dispositions cent fois reprises, querelles, réconciliations et grands silences accablés entre les hommes.

Voici qu'un matin quelque chose se propage sous terre et fait tout trembler ; bruit grinçant, et si étranger, lui aussi ; la fabrique entre en tournement, la vie reprend.

Les mois viennent se replier sur les mois. L'espoir, d'abord suspendu à chacun d'eux comme une chauve-souris au coin d'un rideau, s'efforce, et finit par gagner le temps de vitesse. L'appréhension de l'échéance franchit les trimestres. Elle atteint l'année, et c'est le moment où, – Joseph sauvé de la vipère *goy*, – l'argent des Stern s'en vient couler à flots dans les veines de la fabrique. Les camions apportent métiers et machines. Le bruit s'enfle. Le foyer, qui réglait autrefois tout à son rythme, n'est plus qu'une planche ballottée au gré de la houle. Un tapage surplombe l'univers. L'urgence de la sécurité commune veut qu'il ne cesse ni ne s'affaiblisse un seul instant.

Et c'est l'heure précisément où l'oreille attentive surprend un jour la première défaillance. Le mari ni les fils n'ont encore rien dit. Mais l'instinct guette. Et, depuis six mois, la vieille femme sent fuir la vigueur du grand corps.

Ô Weh ! [38] N'avoir tant fait que pour avoir plus à redouter !

Elle sent bien que l'échéance qui approche est la dernière. L'homme qui dort près d'elle, et dont l'asthme siffle entre les

[38] Douleur.

côtes, a suffisamment vécu. Elle sait que sa paupière gauche est lasse de se soulever. Sa force a donné ce qu'elle pouvait. Elle fuit par les mêmes sentiers que celle de la fabrique. Mais la sienne ne retournera plus.

Ô Weh ! La vieille femme se remet sur son séant, au fond de la nuit, attire sa veilleuse à soi, rajuste son bonnet blanc sur ses mèches, serre son châle autour de ses épaules, sort ses lunettes de leur étui, rouvre le Livre, et ses lèvres commencent à s'agiter au-dessus des caractères anguleux et des mots indestructibles.

« L'Éternel est mon rocher, ma forteresse et mon libérateur…

« Je crierai à l'Éternel, et je serai délivré de mes ennemis…

« Les corbeaux de la mort m'avaient environné, et les torrents des méchants m'avaient épouvanté ;

« Les corbeaux du sépulcre m'avaient environné, les pièges de la mort m'avaient surpris ;

« J'ai crié à l'Éternel, j'ai crié à mon Dieu ; il a entendu ma voix, et le cri que j'ai jeté devant lui est parvenu à ses oreilles…

« Aie, pitié de moi, ô Dieu ! aie pitié de moi, car mon âme se retire vers toi ! »

4

Le lendemain matin, les ouvriers eurent de quoi se renseigner sur le sort qui les attendait. La face de Guillaume se tenait auprès de la grille avec une couleur de lampion déteint au bout d'un fil de fer. Et quand les patrons, désertant les ateliers l'un après l'autre, se furent réunis au magasin, les contremaîtres tentèrent inutilement d'affecter une autorité qu'ils ne se sentaient plus.

Le petit oncle Wilhelm, qu'on avait recueilli un instant avant sa déconfiture, doublait Joseph. Son pied bot s'activait du haut en bas des échelles. Ils furent donc cinq, ce matin-là, – lui, un peu en retrait des quatre autres, – quand Hippolyte, debout, et gardant par inadvertance son chapeau de soie sur la tête, comme au temple, ouvrit la séance :

« Che crois que nous n'avons pas crand chose à nous tire, et ce sera le mieux. Les affaires déclinent. Le trap noir a cessé de se fendre. C'est une période de tix ou te quinze ans avant que cette fabrication-là reprenne, si elle doit chamais reprendre. Vous le savez comme moi ; tout le monde le sait, en France, ce matin. Nous n'afons pas les moyens, nous n'afons pas le goût d'attendre tix ou quinze ans, – n'est-ce pas ? »

Ce ***n'est-ce pas***, ne quêtait ni avis ni approbation. M. Hippolyte regarda chacun et continua :

« Persévérer, afec un outillage comme le nôtre, serait une folie. La ruine, avant deux ans. Che n'y aurais pas consenti lorsque mon archent seul, et celui de Myrtil, étaient dans l'affaire. Il n'en sera même pas question auchourd'hui.

— Rran ! » fit la gorge de Myrtil. Son frère lui jeta un regard singulier.

« Alors, foici ce que ch'ai técité de fous proposer. Nous allons liquiter. »

Et comme le groupe des quatre auditeurs avait oscillé, il reprit, un ton plus haut, en devenant livide, tandis que sa main gauche aidait une de ses paupières à se relever sur l'hémisphère sanglant de l'œil :

« Ch'ai tit : nous allons liquiter. En travaillant trois ans avec le quart de notre matériel, nous aurons achevé d'amortir. À ce moment-là, nous arrêterons tout à fait, et la fabrique sera ven-endue. »

On entendit claquer les dents de Myrtil.

« Dès maintenant, Myrtil et moi, nous allons nous retirer. Guillaume et Choseph suffiront pour tiricher les affaires. Et si la liquitation se fait dans les conditions que ch'ai préfues, che leur achèterai, à ce moment-là, une charge d'agent de change, à Paris. Foilà. »

Personne ne prenant immédiatement la parole, il ajouta presque aussitôt, en laissant retomber sa paupière et en rougissant des fanons à la nuque :

« Che me pornerai à constater ceci, que je vais me retirer des affaires, en mil huit cent septante sept, plus pauvre qu'en l'an septante. Mais – mais comme chacun a fait son tefoir, – depuis, – je n'atresserai de reproches à personne, et che n'en parlerai plus. L'Éternel me l'a donné, l'Éternel me l'a retiré, que son saint Nom soit péni. »

Il leva son énorme main, et on vit cet étrange homme sourire. Il se passa également un incident inattendu. Ayant

heurté de la main le rebord de son chapeau, il s'aperçut qu'il était resté couvert ; son sourire disparut, il posa le haut de forme sur la table d'un mouvement brusque, et, pinçant les sourcils, il contempla ses fils avec l'expression d'un mépris sans bornes.

Ceux-ci avaient suivi ses gestes avec des regards d'hallucinés. Ils ouvrirent la bouche pour le même mot :

« Pas à y penser !

— Quoi ?

— Pas à y penser, » reprit Joseph avec plus de force.

— « Lâcher la fabrique ? » gronda cette soupape de Guillaume, « pas à y penser, papa ! »

De toutes les phrases que des gens avaient combinées, dans le cours de leur vie, pour flatter Hippolyte, nulle n'y parvint comme celle-là. Aussi était-il hors de soi en répondant :

« Tu constates, Myrtil, le cas qu'ils font de nous ? »

Myrtil figura immédiatement la statue même de la dignité offensée. Joseph s'emballait :

« Les solutions extrêmes ne sont bonnes que pour faire, pas pour défaire. Voulez-vous me permettre ? J'ai causé avec les Stern, n'est-ce pas ? Et nous deux Guillaume sommes peut-être intéressés dans la chose ? »

L'Hippopotame se détourna avec un grognement, et fit un signe que Joseph interpréta à sa guise, comme c'était son droit. Mais ce fut pour s'exprimer courtement :

« Le drap noir ne se vend plus ? Bon. Faisons du drap de couleur. Et si l'*Amazone*[39] ne suffit pas, faisons de la Nouveauté. »

Hippolyte se retourna vivement et Myrtil se redressa de toute sa hauteur. Quant à Guillaume, il n'avait pas formé d'autre projet qu'une lutte fiévreuse autour des situations acquises. De porter la guerre chez l'ennemi le fit devenir livide :

« Des folies ! Je te croyais moins sot, » répondit l'Hippopotame, aussitôt qu'il put parler.

« Et pourquoi ne le ferions-nous pas aussi bien que Balzan, Roubaix ou les Anglais ?

— Il n'y a pas de pourquoi. Ce n'est pas notre fabrication.

— Ça le deviendra.

— Che ne sais pas faire.

— Nous apprendrons.

— Che refuse de tout risquer d'un coup.

— Eh bien, il faut risquer. Wilhelm et moi sommes jeunes, et pour ce qui est de faire de nous des coulissiers, autant vaut n'y plus penser.

— C'est tire que fous nous chetez à la porte, fous deux ? » gronda M. Hippolyte en reprenant son chapeau et en regardant son frère.

---

[39] Drap uni, noir ou de couleur.

« Qui est-ce qui parlait de se retirer ? » demanda Guillaume, qui se remettait. « Le projet de Joseph demande qu'on l'examine et nous ne serions pas trop de nous tous pour…

— Stern t'a parlé de ça ?

— Stern, » reprit Joseph, « achète la moitié de notre fabrication en teint et nouveauté pendant deux ans, à titre d'essai.

— Non. Che ne sais pas faire ça ! » cria derechef M. Hippolyte. Joseph jeta sur la table une vingtaine d'échantillons multicolores :

« Est-ce difficile à fabriquer, ça ? Peuh ! »

Qui eût vu les quatre autres se pencher sur ces lambeaux de drap froissés eût compris plus d'une chose. Il y eut un silence coupé de respirations fortes, au cours duquel des doigts affamés palpèrent, détirèrent, effilèrent, fouillant le drap brin par brin, arrachant le secret de la fabrication rivale à l'entrecroisement des chaînes et des trames.

« Du sergé, » souffla Myrtil en faisant céder, sur le dos de son pouce, un échantillon bleu foncé.

« Eh bien, ô fabricants, avez-vous bien tout vu ? Est-ce trop fort pour vous ?

— Et teindre ? » siffla Myrtil en regardant Joseph comme il aurait examiné un objet de collection un peu répugnant.

« Il y a des teinturiers.

— Ça ne doit pas être le plus délicat, » murmura le petit oncle. M. Hippolyte releva soudain la tête et se retourna vers son beau-frère :

« Qu'est-ce que tu ferais, toi, à ma place ?

— Je les croirais, ***eux***, » répondit Blum tout uniment. Hippolyte montra de l'humeur :

« Ch'm'en doutais ! »

Et à part soi il grommela : « Lorrain, fils de chien, âpre au gain… »

« Allez, s'écria Joseph en faisant sauter le tas des échantillons d'un coup du plat de la main, « gardez le noir pour vous, laissez-nous pousser notre chance, Guillaume et moi. Si, dans deux ans, nous ne faisons pas quatre millions, traitez-moi de mazette.

— Il s'agit de l'Uni, seulement ? » répliqua son père, ébranlé.

« Il s'agit de tout ce qu'il faut entreprendre pour nous tirer de là et ne pas devenir changeurs et usuriers, papa. »

« S'ils croient que nous allons rester sur l'Amazone comme une vache sur son fumier ! » dit Joseph à son frère en fermant la porte derrière les vieillards. Pas l'heure de s'arrêter en route. C'est maintenant tout ou rien. Comme papa l'a dit, ce matin toute la France le sait. Il y a trois cents fabriques qui délibèrent, à l'heure qu'il est, sur leur ligne de conduite. Il y en a cinquante qui se décideront à sauter le pas. De ces cinquante, dix qui réussiront. Il faut être de ces dix. Le marché sera aux premiers parés. Dis que ça a été bien enlevé, Guillaume ! Est-ce que tu t'attendais à ce coup-là, vieux ? »

Un sang chaud rajeunissait le teint jaune de Guillaume. Et le petit oncle Blum, s'il n'était pas le plus raisonnable des trois, ne fut pas d'un conseil à dédaigner dans l'élaboration du plan.

La fabrique avait vu sortir les deux anciens du magasin. Leur air soucieux et embarrassé n'avait rien laissé conclure de bon. M. Hippolyte s'absenta aussitôt qu'il le put, et alla s'enfermer avec sa femme. Tout Vendeuvre sut, à la sortie de onze heures et demie, que les Simler ne faisaient pas les malins plus que d'autres, et que tout le monde devait se préparer à souffrir également.

Il y eut néanmoins trois grands jours de palabres avant qu'Hippolyte se rendît, trois jours qu'Élisa employa de son mieux à passer des scènes d'amour pâmées entre les bras de Joseph aux crises de sanglots dans ceux d'Hermine. Quant à Justin, il maigrit d'émotion.

Jacob Stern fit lui-même l'aller et retour de Vendeuvre. L'ère des délibérations secrètes se rouvrit. Des bandes de gens commençaient à sortir de terre, les mains dans les poches et les yeux faméliques. On parlait de difficultés à la Banque de l'Ouest, et les 363[40] se virent imputer des mœurs et des vices dont la seule énumération les eût fort étonnés.

Quand l'omnibus du Service-de-Ville vint chercher Joseph, un matin, il y eut autant de larmes qu'au bon vieux temps. Joseph ne partit que dûment *gebenscht*[41]. Pour la seconde fois, le destin des Simler s'en allait courir les grand'routes.

---

[40] Est-il besoin de rappeler aux Français de 1947 qu'il s'agit des 363 députés républicains, gambettistes, dont la réélection, au scrutin législatif, mit fin à la crise du Seize Mai et décida le Maréchal Mac-Mahon, président de la République, à démissionner ?

[41] Béni.

Guillaume rôdait par là en se rongeant la moustache. Il ne lui entrait pas dans la tête que l'opération fût valable sans lui. Il saisit un instant pour s'approcher de son frère :

« Tu es sûr que je ne peux te servir à rien ? » dit-il d'une voix qu'assombrissaient l'inquiétude sur soi-même et le découragement.

« Tu me serais bien utile, Wilhelm. Mais un de nous est indispensable ici ; les anciens ont perdu la tête. »

Les doigts de Joseph glissèrent le long d'une main déjà parcheminée, et se chargèrent d'exprimer le reste.

Les roues n'avaient pas dansé plus de quatre cents mètres sur les pavés que Joseph se jeta hors de l'omnibus.

« Arrêtez !

— Monsieur Hector n'était pas encore descendu, » dit le concierge, accouru au coup de cloche impérieux. « Mais si monsieur Joseph… »

M. Joseph fut d'un saut en haut du perron, et escalada quatre à quatre le feutre épais qui garnissait l'escalier. La porte lui était familière ; il tourna le bouton en toute candeur d'âme :

« Hector, mon cher… »

Hector Lefombère était assis, immobile, les jambes nues hors du lit, perdu dans une étrange contemplation : le bras droit replié, le coude collé au corps, l'avant-bras horizontal, il examinait avec attention les mouvements de sa main qui pendait hors de la chemise. Il leva un instant, sans une ombre d'étonnement, sa figure régulière et chevaline, et retomba dans son examen :

« Elle ne tremble pas, la vôtre ? »

Joseph demeurait soufflant et interdit.

« Elle ne tremble pas ? Estimez-vous heureux, mon cher. Regardez-moi cette loque. Une demi-heure que j'essaie, à force de volonté, de la maintenir im-immobile. C'est comme des dattes. Je suis un homme foutu, mon cher. »

La main, une jolie main claire et allongée, grelottait en effet au bout du poignet, d'un mouvement presque imperceptible mais ininterrompu, vite intolérable.

« Aha ! C'est que vous n'êtes pas un Lefombère, vous ! Sang bleu. Sang demi-bleu. Regardez ce bougeottement. Hé ? Eh bien ! J'offrirais toute la fortune de Vendeuvre, ce matin, que personne ne l'arrêterait plus. Suis sain, jamais de maladie, pas de Fine, me soigne depuis le Collège comme un petit vieux, tout ça pour en arriver là. Mais mon père a fait le gandin avec Barbey d'Aurevilly, et mon grand-père était le plus faraud des Cent-Gardes. Ah ! Le petit-fils peut être fier. Regardez, regardez ! Curieux, hein ? Elle ne tremble pas, la vôtre ? Vous n'avez que du sang de Simler dans les veines, vous. »

Il n'avait plus relevé les yeux sur Joseph, et ne quittait pas sa main du regard. Joseph fit un geste comme pour tâter sa propre main au bout de son poignet, mais en eut honte, et la fourra dans la poche de son pardessus.

« Hector, Hector, mon vieux, laissez ces histoires-là. Notre main à tous a tremblé une fois dans notre vie. Vous avez fait la fête.

— Parole, » cria le jeune Lefombère, en le regardant vivement aux yeux, cette fois. « Pas ***ça***, depuis… vous savez bien. »

Joseph rougit.

« Oui. Enfin, ce n'est pas ce chevrotement qui vous empêchera de vivre un siècle et de suivre votre route. La main du père Simler tremble comme…

— Elle ne tremblait pas à vingt-huit ans.

— Possible, mais ça devait faire un dur charpentier, je vous en réponds. Levez-vous tous les jours à cinq heures, et sciez-moi une demi-corde de bois avant d'aller à votre fabrique. Dans un mois vous ne penserez plus à ces affaires-là. »

Hector haussa les épaules et se mit tout à coup à glapir :

« Vous ne savez donc pas ce qu'il veut dire, ce petit signal-là ? Vous ne savez donc rien ? C'est le cabanon ou la petite voiture dans dix ans, et un domestique en casquette pour m'essuyer la bouche. Il y a la vérole de mes fringants aïeux, là dedans, les parties fines de la Restauration, le bal de Sceaux et les dîners truffés du Second Empire. Je suis fadé, » ajouta-t-il en se calmant un peu. « Bah, n'y pensons plus. C'est désagréable. Mais qui s'en souviendra dans cent ans ? Asseyez-vous donc, mon cher. Je vous fais tenir sur vos pieds. Et dites-moi quel bon vent vous amène à cette heure insolite. »

Il alla prendre Joseph par le bras, le lui serra amicalement et lui montra une chaise. N'était qu'il fût vêtu du costume le plus ridicule dans lequel un fils d'Adam puisse s'exhiber, ses deux genoux et ses deux longues jambes, blondes et poilues, sortant du vaste jupon d'une chemise de nuit, l'affabilité de ses manières aurait fait honneur au plus exigeant des salons.

« Je ne m'assieds pas. Merci. Je venais… Je crois bien que ce n'était pas le moment.

— Quel singulier homme. Asseyez-vous là, et parlez.

— Vite alors. Mon rongeur est en bas.

— Vous partez ? Un lundi matin ?

— Oui. Pour Londres.

— Cette bêtise !

— Êtes-vous calme ? Eh bien je vais vous confier quelque chose… C'est de moi à vous et à personne autre, ni ici, ni ailleurs : Vendeuvre est coulé.

— Voilà une grande nouvelle.

— Bon. Attendez : nous changeons de fabrication.

— Ha ?… O-ah !… Très bien. Vous avez raison. Vous êtes toujours les mêmes. Il n'y avait que ça à faire. Encore fallait-il le pouvoir.

— Le vouloir.

— Précisément.

— Écoutez, mon cher ami, finissons-en. Ces airs détachés m'ennuient et… m'intimident. Comme dit mon ancien : « Che ne sais pas faire ça. » Je me suis arrêté afin de vous annoncer que je pars pour l'Angleterre, que nous voulons essayer de nous tirer du pétrin. Cela ne se peut qu'en tentant l'Uni, la Nouveauté, le diable et son train. Je m'en vais ramasser une petite collection d'échantillons anglais, dénicher un particulier entendu et débrouillard pour le montage, et faire tout ce que comportera la situation. Voulez-vous en être ? Il y a place pour deux, et… et ça m'ennuie de vous voir faire le plongeon. »

Hector Lefombère se leva.

« Mon vieux Simler, vous êtes mieux qu'un chic type et qu'un galant homme. Quant à la discrétion, soyez tranquille. J'y penserai toujours, et je n'en parlerai jamais. Sérieusement, allez à Londres, ne vous occupez plus de nous. »

Joseph ne sut pas s'il était l'heure de se vexer ou de s'indigner.

« Vous rêvez !

— Du tout. C'est fort simple et vous allez comprendre. Vous êtes jeunes…

— Jeunes ? » s'écria Joseph en enveloppant son mince cadet d'un coup d'œil.

« Oui, mon cher, tout ***jeunes***, extrêmement ***jeunes***, le père Simler comme vous, et l'homme à figure de persienne rouge – le bon Dieu me garde de l'oublier, – tout autant que votre frère, le sombre Guillaume. Vous suivez votre chance. Vous avez raison. Sans plaisanterie, c'est admirable à voir. Faites-le, pendant que vous êtes en haut de la roue. Vous avez même raison de vous hâter. Vous ne savez pas pour combien de temps vous en avez. La roue tourne. Mais votre tour est incontestablement venu. Seulement, ne vous encombrez pas de nous. Les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets ici et là. On dit une bêtise quand on affirme qu'une puce haute comme un homme sauterait par-dessus les tours de Notre-Dame. Une puce de notre taille, à vous et à moi, ne sauterait pas trois pieds, et en suant. Il y a un état et un moment où les corps donnent leur maximum. Quand cet état et ce moment sont passés, tout se débilite. C'est ce qui se produit chez nous, et chez le reste de nos voisins. Voilà un siècle, un demi-siècle que nous dépensons l'argent que nous gagnons, et quelquefois l'autre. Aussi vous avez vu ma main. Je n'insiste pas. Et

je suis le seul mâle de la jeune génération, mon cher. Il y a deux de mes sœurs qui veulent se faire clarisses. La troisième n'a pas une figure à se marier sans dot. Vous n'avez pas idée de l'état exquis, raffiné, qu'atteignent leurs sentiments. C'est de la fine fleur de civilisation. Mais ça n'a rien à voir avec la libre concurrence commerciale. Mon « gouverneur » a été le plus grand dandy des années quarante. Bien qu'il soit devenu triste et digne comme un bonnet de nuit, c'est encore le plus grand idéaliste du temps présent. Vous ne le connaissez pas. Ses formules commerciales ont le grand style de son coup de chapeau, et il tient à ses vieux métiers comme à son Montaigne de poche. On a rebâti, après l'incendie, exactement sur les plans anciens, et nous nous faisons des bosses juste aux mêmes bons vieux coins noirs. N'allez pas lui parler de changer sa fabrication. Il vous écouterait jusqu'au bout avec la plus grande politesse, et vous tiendrait pour l'homme le plus dangereux qu'il ait jamais rencontré.

— Mais, bon Dieu de bon Dieu », s'écria Joseph en touchant ses lunettes, « vous êtes là, vous !

— Moi ? Tiens, il serait opportun que je misse une paire de caleçons, ne trouvez-vous pas ? Moi ? J'en ai pour quinze ans, en me ménageant, plus probablement pour dix, et, d'ici là, une crainte incoercible de tout désordre, de tout ennui. Franchement, suis-je un homme à faire seul ce que vous allez faire à quatre, et à quatre Simler ?

— Vos sous-ordres…, » commença Joseph d'un ton moins tranchant. L'usine Lefombère nourrissait une hiérarchie de fonctionnaires presque aussi pullulante qu'une administration d'État.

« Depuis quand fait-on quelque chose ***avec*** ces gens-là, et non plus ***contre*** eux ? Laissez-nous sombrer tout doucement,

tout doucement, les uns portant les autres. Mon père n'y verra que du feu et aura la satisfaction d'accuser la République de tout le mal. Moi je suis assez riche pour finir sans honte, ce que je ne pourrais pas faire si je remettais tout en jeu. D'ailleurs nous allons prendre le thé au Plantis cet après-midi… Au revoir, mon vieux, il va être sept heures, filez, et bonne chance. »

5

La chance fut bonne. Et l'entrain de Joseph l'eût égalée, si la désagréable évocation du Plantis n'avait gâté sa première journée de voyage.

Il y a des choses qu'un homme de valeur ne se rappelle pas impunément. Joseph passa cette journée à se demander si, comme Rodrigue, il avait du cœur, et faute de pouvoir répondre à une question si mal posée, il se traita de brute, d'ignoble brute, en se rencognant dans le drap bleu du wagon et en ramenant sa casquette sur ses yeux.

Mais les grâces équivoques et encore fraîches de Gustave Droz, ainsi que l'enchantement de la traversée de Newhaven, suffirent à ranimer un esprit neuf, pour qui le monde était encore un vaste assemblage de merveilles.

Une fois en Angleterre, sa trace se perd. Lui-même ne parla jamais de ce temps-là qu'avec une infinité de réticences et de gaîtés contenues. Il est certain qu'il poussa jusqu'à Leeds et jusqu'à Manchester, qu'il ne voyagea pas toujours en première, qu'il ne hanta pas exclusivement les grands hôtels, mais qu'avec la complicité d'un fabricant de métiers de Newcastle, il força, sous l'accoutrement de Herr Mitmacher, monteur allemand, les portes de plusieurs grands tissages, et les visita minutieusement. Il est certain, également, que son ignorance radicale de la langue anglaise ne semble pas avoir été un obstacle aux multiples relations qu'il noua ; qu'il pénétra dans maint bar en compagnie de mainte société ; qu'entré, par exemple, dans un petit salon de vin de Tottenham avec un personnage à dégaine de commis voyageur, il en sortit peu

après, portant un respectable ballot sous son bras et un air de plein contentement sur le visage. Toujours est-il qu'il eut la joie, comme il regagnait Vendeuvre, de tomber fortuitement, sur les quais de Boulogne, dans les bras de son oncle par alliance Afroum Stern. Ce qu'il dit et montra à cet honorable commerçant, en partance pour Folkestone, intéressa celui-ci au plus haut point.

Six jours plus tard, trois grosses valises, desquelles deux, toutes neuves, portaient la marque de la coopérative ***Army and Navy***, firent plier les tables du magasin. Quand il les ouvrit, elles apparurent combles de bouts de drap multicolores, montés sur carton ou non, reliés en ouvrages de bibliothèque ou non. Le portefeuille de Joseph, quand il se décida à le produire, ne fut pas moins fécond en surprises. Trente pages se couvraient de sa petite écriture nerveuse et bouclée. La lecture de ces notes exigea deux pleines journées, où la tempête souffla, s'il fallut en croire les éclats de voix de M. Hippolyte, mais au bout desquelles le bruit commença à se répandre, à Vendeuvre, que les Simler ne débauchaient pas, et qu'on était en train d'y tout chambarder.

En réalité, les cartes d'échantillons, tant qu'elles sont dans leur primeur, ne font pas l'objet de tractations publiques. Car il va de soi que leur examen attentif équivaut à se promener parmi les secrets du voisin et permet aux gens avisés d'en tirer des conclusions extrêmement rapides. Les tisseurs le savent et se défendent. Mais allez donc empêcher qu'il y ait des consciences accessibles au punch, au whisky et à d'autres arguments encore ! Une semaine plus tard, débarquait un étrange camarade, hermétique et fort bref, que Joseph s'en fut attendre à la gare avec grande considération, mais qu'on chambra aussitôt dans une petite pièce des apprêts, débarrassée à la hâte des appareils de lainerie. Joseph et Guillaume y

passèrent plus d'une journée en colloques. M. Hippolyte et Myrtil s'y rendirent même plus souvent qu'on ne s'y serait attendu. Puis Zeller, l'oncle Blum et deux ou trois autres se virent convoqués.

Une heure de liberté était octroyée, matin et soir, au camarade. Il l'employait à fumer, en casquette, une pipe courte sur les bords du canal, avec les dehors d'une grande indifférence pour tout ce qui lui tombait sous les sens. Il s'était fait confirmer, le premier jour, l'inexistence d'aucune espèce de bars dans ces contrées sauvages. Sa curiosité privée n'allant pas au-delà, il avait fait « oh ! », et on n'avait plus entendu le son de sa voix.

Fanny lui portait directement une nourriture choisie dans la pièce où il couchait. Justin, s'y étant glissé à sa suite, était tombé sur deux métiers à main, de largeur ridiculement insuffisante, mais de hauteur anormale, encadrés de châssis de bois épais ; les fils de chaîne passaient dans des cartons quadrillés et percés de trous ; le tout présentait un air barbare et rudimentaire. Il devait se familiariser dans la suite avec les mystères du montage de Nouveauté, et apprendre que le bon papa Hippolyte avait manqué tout casser, de folle colère, la première fois qu'il avait été admis en présence du monteur à la courte pipe.

Celui-ci, du reste, soulevait autant de curiosité à Vendeuvre qu'il en ressentait peu. Il travaillait avec une ponctualité d'automate, réclamait beaucoup d'eau pour ses ablutions de corps, et se saoulait à mort chaque samedi soir que Dieu lui donnait.

Cinq semaines plus tard, Joseph, un peu maigri, déballait devant les Stern un lot d'échantillons de sa composition qui fit tressaillir d'étonnement le cœur de ces vieux durs à cuire.

Une tournée rapide de clientèle le chargea d'un nombre honorable de commandes d'essai, tant Nouveauté qu'Amazone. Les Simler se mirent à l'ouvrage d'arrache-pied, et ne s'aperçurent du Seize Mai qu'après que fut passé cet orage sans grêle.

La première pièce d'Amazone et la première pièce de Nouveauté sortirent de la presse à peu près au même moment, vers les grosses chaleurs. Le lilas de l'une, œuvre personnelle de Guillaume, était sans doute d'une variété remarquablement acide. Le gris terne, traversé de soies rouges et vertes, de la seconde ne réalisait peut-être pas l'idéal en matière de ***drap anglais***.

Elles n'en jouèrent pas moins le rôle de vraies fontaines d'attendrissement. Tout ce qu'il y avait d'Alsaciens dans la fabrique descendit peu à peu au magasin. Chacun prit le drap, le tordit, et le froissa entre ses doigts d'un air entendu. On fut prier M. Smith de bien vouloir se montrer. Ses cheveux plats et blonds complétèrent le cercle ému qui s'arrondissait autour de la famille Simler.

Sur ces entrefaites, Guillaume se sentit doucement tirer par la manche, et la voix du petit oncle Blum chuchota à son oreille : « Che crois que tu ferais bien… emmène le papa, Wilhelm. »

Guillaume tourna la tête vers son père. Le masque de la mort était tombé sur la figure du vieux fabricant. La paupière gauche pendait sur la joue comme une bourse de viande. Un sourire vide faisait bâiller un côté de la bouche. Une couleur analogue à celle qu'on obtiendrait en broyant ensemble de l'argile et de la craie inondait sa nuque et ses tempes. Enfin

l'œil droit restait fixement attaché sur quelque objet d'épouvante, tandis qu'un coin de la pièce lilas se mettait lentement à glisser entre les spatules de ses doigts.

« Emmène le papa, ch'te dis. »

Sarah ni personne n'avait rien remarqué. Guillaume lui-même voyait ce visage sans y croire encore.

Il passa de l'autre côté de la table, et toucha le bras de son père. M. Hippolyte ne parut pas s'en apercevoir, mais le sourire immobile de sa joue gauche se grava plus fortement.

« Papa, papa !

— Ab, ab, ab… » fut toute la réponse du fabricant. Sarah leva les yeux sur son mari. Elle ne poussa aucun cri, mais elle tendit ses deux mains en avant et, s'arc-boutant de tout son poids, parvint à empêcher que la tête ne vînt donner contre l'angle de la lourde table.

« Ohoho ! Qu'est-ce qu'il y a ? » cria Myrtil. À peine Hippolyte fut-il étendu sur le grand fauteuil de cuir, qu'un sifflement sortit de ses lèvres au milieu d'une tempête de râles et de plaintes. On avait poussé les enfants dehors, et ils se tenaient immobiles, dans la cour, à écouter mourir et reprendre une sorte de meuglement coupé de gargouillements courroucés.

Madame Hippolyte, livide, relevait, en la serrant contre elle, la tête volumineuse de son mari. Un contremaître faisait sauter la cravate et le col. Les fanons tremblants du cou et le haut d'une redoutable poitrine brique se gonflaient et se vidaient par secousses. L'œil droit restait ouvert et fixé sur l'objet de son épouvante.

« Il faut l'emporter hors d'ici, » dit quelqu'un. Joseph et Guillaume avaient perdu toute présence d'esprit. Ils se penchaient sur le fauteuil en offrant leurs mains inutiles et en émettant de rauques syllabes.

Les bras disponibles s'y mirent tous. Et tandis que la voix aiguë d'Élisa commençait à piauler : « oh mon Dieu, mon Dieu ! » la pesante enveloppe mortelle d'Hippolyte Simler franchit le seuil. Les porteurs de tête ayant un instant ralenti le pas au défilé de la porte, les genoux du moribond remontèrent fortement, une des mains tomba et se mit à traîner par terre. Guillaume se précipita, la ramassa et la pétrit entre les siennes, en jetant à droite et à gauche des regards interrogateurs. La tête ballottait lourdement sur le bras de Kapp.

Master Smith avait retiré ses poings de ses poches. Il se tourna vers le petit oncle :

« Oh ! dit-il, je pense le vieux gentleman est pas tout à fait bien, » et il hocha le front d'un air de perplexité.

Une même poussée jeta le personnel aux fenêtres, un cri courut le long des étages, et le bruit de la fabrique décrut tout à coup. Mais il suffit à Myrtil de relever ses sourcils en visière de casquette, pour que les femmes se dispersassent comme une volée de moineaux, et pour que le grondement des métiers remontât à son diapason. Quelques contremaîtres se détachaient au pas de course dans la direction des bâtiments.

L'agonie de M. Hippolyte commença au fond d'une ombre suffocante. La chaleur de juillet venait ronfler sur le bois des volets clos. Le corps gisait à moitié nu sur le grand lit d'acajou verni, et les assistants dirigeaient la tête avec stupeur vers la place démesurée qu'il remplissait. Les portes restèrent

ouvertes, il rôda des crissements de semelles discrètes, et un écœurant mélange d'odeurs pharmaceutiques vint porter dans les moindres recoins la nouvelle qu'une vie était arrivée à son terme.

Au milieu d'ordres chuchotés, des ustensiles furent apportés. On entendit presque la pesée du bistouri dans les chairs, et, une à une, des gouttes grasses et lentes tombèrent au fond d'une cuvette de métal, comme les premières gouttes d'orage résonnent sur le zinc d'une véranda.

Puis, faible comme le *cuic* d'une petite souris, un « chi chi chi », que personne ne reconnaissait, s'éleva près du lit. C'était Sarah qui se mettait à pleurer.

« La médecine terrestre est au bout de sa science », murmura le médecin à Wilhelm et Hermine, en jetant des regards curieux autour de lui. « Le corps est resté robuste, mais c'est la vie qui est usée en lui. Ne vous effrayez pas trop. Il se pourrait que l'agonie fût lente. Je reviendrai. »

Alors, pendant que s'établissait partout le silence prescrit, et que le grondement de la fabrique restait seul à faire vibrer la maison, commença le dernier combat :

« Hahaha ! Lumière ! Éteignez la lumière ! Sarah ! Éteins la-la-la faprique. Il faudra pourtant exé-cuter les ordres. Jacob a-t-il écrit ? Myrtil ! Myrtil ! A-t-on pien inscrit Bâle sur les caisses ? Pourfu qu'ils ne découfrent pas que c'était pour l'armée de Bourbaki, pour l'arki de Barmée, à-à-à-Llyon. Paufre Jacob ! Est-il refenu ? Che n'ai rien fu, messieurs les Allemands ! Huit cents pièces ? Mais c'était pour Pâle, pas pour Baki, messieurs les officiers, pas pour Baki. Sarah, dis à ces messieurs que Chacob a écrit et qu'il est arrifé à-à-à-Llyon !

Pour-l'armée-de-Bour l'armée de Bour… ach ! Voici : Marmée, pourki ? Mârmée… che suis pien fatigué. »

Puis le ***yidiche*** se substitua doucement au français, et une voix fraîche d'enfant sonna aux oreilles d'Hippolyte avec le frisselis d'une brise d'aube dans les peupliers.

« Mon trésor, mon Hippolyte, » gémissait Sarah, en contenant d'une main timide le dormeur qui s'agitait et grondait. Mais il ne sentait rien, car son âme s'était éloignée et luttait, en descendant vers la racine des choses.

« Mâma, ô Mâma, pourquoi Myrtil a-t-il mangé les cerises ? Il faudrait l'empêcher, il faudrait… Clémentine, le cheval blanc, le grand cheval blanc que papa a acheté est pour Myrtil et pour moi. Nous irons à Colmar sur le cheval blanc, voir tantele, et Clémentine restera ici. C'est moi qui mancherai les ***griebe***. La lumière ! oh, la lumière ! Foulez-fous l'éteindre ? Pâpa se fâchera. Elle fait si mal aux yeux. Elle danse. Je danserai aussi le soir de ***Hâgada***[42]. Je sais dire toute ma ***pârché***[43]. »

Le nasillement des textes hébraïques se glissa en place du ***yidiche***. Les plus lointaines prières revinrent à la suite l'une de l'autre, la lamentation aux clameurs désespérées de Kipour, le chant aigu de ***Péçar***[44], qui célèbre la délivrance d'Égypte, le

---

[42] Pentecôte.

[43] Section de la ***Thora*** (livre de la loi) que le jeune israélite monte lire, à la Synagogue, le jour où il est admis dans la communauté.

[44] Pâques.

plain-chant ronflant de ***Rochéchôné***[45], jusqu'au moment où le ***Kadiche***[46] retrouvé ramena l'âme déçue à Buschendorf, et où l'ombre irritée du père vint tourmenter le fils. Clémentine, la sœur morte jeune, la parenté compliquée et les courses à pied dans la neige d'Alsace apparurent tour à tour, et s'éteignirent, à la façon de cette lumière qui se rallumait sans cesse et blessait si cruellement l'œil gauche. Mais aucune de ces images n'apportait la solution. Et l'âme savait pourtant que l'heure pressait.

« Hippolyte, mon chéri, oh sois en paix, » sanglotait Sarah, comme le corps geignait et tentait de se retourner. Elle se penchait sur lui, mais les paroles du moribond restaient une confidence impénétrable. « Il souffre, il cherche, il veut quelque chose. Est-ce que vous savez quoi, vous ? » murmurait Sarah à ses fils. Le soir vint. La sirène n'appela point, ce soir-là. Les ouvriers sortirent sans bruit. Ils stationnèrent par groupes devant la maison et se dispersèrent lentement. À peine le temps du dîner passé, il en revint un certain nombre. La nuit les trouva là, et les enveloppa avec le reste, une chaude nuit douce et apaisante où passaient des odeurs de glycine.

« Il s'inquiète, il s'inquiète, » dit Sarah au médecin. « Je le sens qui s'inquiète. De quoi donc, docteur ? Il a pourtant acquis le droit de mourir en paix.

— Aucun de nous ne l'a acquis, Madame. Vous lui donnerez trois gouttes de cette formule dans une cuillerée à café

---

[45] Jour de l'an.

[46] Prière des morts.

d'eau sucrée, Madame, aussitôt qu'il se réveillera. La mort n'est pas une chose bienveillante ni reposante, Madame. Avez-vous la glace ? La glace pour la tête ? Bien, merci. Vous la renouvellerez d'heure en heure, s'il vous plaît, Madame. Je reviendrai sur les deux heures du matin. Il n'y a que les enfants qui meurent doucement, Madame.

— Mon Dieu, pourquoi souffrir encore quand déjà il y a eu la vie ?

— Si le pouls venait à dépasser cent vingt, vous me feriez chercher de suite. Madame, il y a une balance à établir. Il faut le faire avant de mourir, sinon l'âme ne meurt pas en paix, et il faut que l'âme meure, Madame, pour que le corps puisse mourir à son tour. Ce que je vous dis là n'est pas très orthodoxe, mais c'est ainsi que les choses se passent, Madame. Veillez à ce que le malade ne se découvre pas. Une suée ne ferait pas de mal, mais il faudrait le changer de linge aussitôt. Votre mari pèse le pour et le contre, en ce moment-ci, Madame. S'il peut arrêter son compte avant de mourir, il mourra plus heureux. C'est pourquoi nous avons à prolonger la vie autant qu'il est en notre pouvoir. Le second lavement à dix heures, Madame, c'est très important. »

M. Hippolyte n'arrêta pas son compte avant le second lever du soleil. Alors, après deux jours et deux nuits de recherches, désespérant sans doute de trouver ce qui manquait pour équilibrer la balance, il soupira après un asile pour sa lassitude, et s'en remit au courant qui l'entraînait enfin où il fallait.

Ce fut le moment où les portes se rouvrirent précipitamment. Guillaume surgit au pied du canapé où les enfants avaient trouvé un sommeil plein de cauchemars.

« Venez vite embrasser votre grand-père. Pas de bruit. Pas de bruit. »

Ils s'assirent, effarés, et furent surpris de ne plus entendre passer dans toute la maison l'appel de cor rauque et courroucé, qui mourait et reprenait comme une pompe mal amorcée.

Le haut du corps redressé sur une pile d'oreillers blancs, M. Hippolyte les regardait venir. Son crâne était nu et miroitant, la tête tombait sur la poitrine, et la lèvre inférieure pendait sur le menton dégonflé, avec un air d'infinie commisération. La pompe ne s'entendait plus que faiblement, par doubles pulsations essoufflées que séparaient de longs silences. Des personnes reniflaient dans les coins. Sarah, l'œil sec et fiévreux, ses cheveux exactement coiffés sous le bonnet noir, se tenait debout à côté du lit et contemplait son mari.

Lui, l'œil baissé, regardait venir les enfants par en dessous. La chemise empesée s'agita tout à coup, et la main droite, d'où la viande pendait de part et d'autre des os, se dirigea vers eux.

« Hin' – Hin' – Kin'[47]… »

L'œil devint anxieux et une nappe jaune noya sa cornée. Sarah se penchait. Enfin les mots suivants se frayèrent la route :

« Kinder – Fabrik – Myrtil – Honnêtes – Pons enfants – Trafailler – Riches… pas, pas pesoin – Prendre pien garde –

---

[47] Kinder, enfants.

L’ârchent – pas – pas pesoin, – non, pien garde ! – Ach ! Sârah, – mon – mon âmourrh ! »

Il y eut comme une bousculade. « Sortez ! » fut-il crié à l’oreille des enfants et ils se trouvèrent sur le bord de l’escalier.

L’âme d’Hippolyte Simler, ayant sans doute trouvé ce qu’elle cherchait, arrêta brusquement son compte, et laissa au corps la liberté de rentrer à sa guise dans le vaste flux des apparences.

6

« Hé mais, ils n'ont pas seulement laissé au macchabée le temps de refroidir ! »

Ce fut le scandale, à Vendeuvre, le lendemain de l'enterrement de M. Hippolyte. Il était dit que la destinée des Simler était de toujours surprendre leurs concitoyens. Ce jour-là, ils surprirent leur mère elle-même. Quand le cri de la sirène déchira le silence, les mains de la vieille femme couvrirent sa face devant le sacrilège. Quand Joseph et son bien-aimé Guillaume vinrent toquer à sa porte pour le Kadiche, ils trouvèrent un visage glacial aux lèvres serrées :

« Ho ! Indignité ! N'avoir même pas prié douze heures sur leur père mort ! »

Mais quand, réunis tous trois, au magasin, front brûlant et gorge nouée, les Simler, oncle et neveux, se disposèrent à gagner la fabrique, ce fut le tour des neveux d'être surpris. Myrtil se dirigea d'un pas sec vers le tissage, et, après un signe à Zeller, commença, ce matin-là, la tournée de M. Hippolyte.

À la sortie de onze heures et demie, ils le trouvèrent assis dans le fauteuil même du mort, au fond de la petite cage vitrée. Il plissa le triple auvent de son profil, avança la main, saisit sur la table une liasse de lettres, et, leur jetant un regard acerbe :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Verneuil écrit que deux pièces de la dernière commande étaient mal rentrayées. Qui est chargé, ici, du rentrayage ? »

Mais aucun des deux jeunes Simler n'ignorait que l'heure était pressante. Question de vie ou de mort. L'outillage mis sur pieds n'avait plus de mesure commune avec les épisodes de la vie familiale. Ou les commandes rapportées de Paris par Joseph seraient exécutées à l'heure dite, ou les Simler n'auraient plus qu'à retourner les clés à M. Gabard, agent d'affaires.

En réalité, ils étaient aussi pénétrés d'horreur que M^me^ Hippolyte. Qu'une fois le père mort, la terre continuât de tourner, il n'y avait à cela aucun prodige. Que la fabrique continuât de marcher, ils en restaient frappés d'angoisse.

S'ils avaient saisi cette occasion et s'étaient alloué une journée pour méditer sur ce phénomène, les Simler en seraient sans doute sortis armés contre plus d'un étonnement, dans l'avenir. Il est même probable qu'ils auraient compris plus d'une chose. Ils ne se donnèrent pas cette journée. Ils ne se la donnèrent ni cette semaine ni les suivantes, ni cette année ni les suivantes. On n'avait pas pour habitude de parler de vacances, chez les Simler. Tout au plus Guillaume tournait-il la tête avec effort, certains après-midi, quand, seul dans son réduit de la filature, il sentait vaciller autour de lui les plafonds, les murs et les planchers, sous le va-et-vient des métiers.

« Si je me tuais, ici, cette ***chose*** s'arrêterait-elle ? »

Il se jetait sur son fauteuil, penchait la tête, laissait tomber les bras, faisait le mort, au guet à travers les grandes décharges de son cœur. Mais l'imperturbable tumulte – une sphère de cuivre roulant sur un chemin de tôles – ne trahissait aucune pitié. Guillaume sortait alors de son bureau, rouge de honte et d'effroi, courait à travers les ateliers, essoufflant les contremaîtres, noyant sa substance dans une vie qu'il

découvrait plus durable que la sienne. Et quand, le soir, ses yeux tombaient sur Justin, il ne pouvait se tenir de répéter :

« Dépêche-toi, Justin. Ta place est prête. Nous avons besoin de toi. »

Il n'en faut pas plus pour qu'un blanc-bec de quinze ans prenne une haute opinion de sa raison d'être. Dès 79, le chiffre prestigieux d'avant la crise s'était retrouvé à l'inventaire. Justin y puisa les meilleurs arguments du monde pour se faire désirer, et pour continuer à promener sa précieuse personne à travers les baccalauréats, avec un succès éclatant.

Le 10 juillet 1880, l'inventaire révélait un bond en avant de douze cent cinquante mille francs. Le chiffre d'affaires franchissait le cinquième million, écornait d'un quart le sixième.

Le 12, Guillaume rentrait inopinément à huit heures du matin, tenant entre ses mains un papier clapotant. Justin, en pantalon de toile blanche, veston d'alpaga clair, un irréprochable canotier sur sa tête un peu forte et accusée, se préparait à aller faire une journée de canotage avec des amis de son choix, – pâle réplique des fameux canotages de la Marne. Laure achevait son déjeuner avec des airs de jeune chatte au bord d'une assiettée de lait trop chaud, et jetait sur son frère des regards passablement caustiques. Hermine accourut en robe de chambre et pantoufles, un chiffon de flanelle au bout de son bras.

« Écoutez, » criait Guillaume hors d'haleine. Voici la lettre que j'ai trouvée au courrier. Elle est allée à la fabrique par erreur. Et il lut avec emphase, sans omettre une ligne du texte imprimé ou manuscrit :

LYCÉE DE VENDEUVRE

Cabinet de M. Le proviseur

Vendeuvre, le 11 Juillet 1880.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations les plus vives à l'occasion du brillant succès par lequel votre fils, l'élève Simler (Justin), clôture ses années de scolarité. Il a enlevé son troisième baccalauréat avec le maximum des points obtenus jusqu'à ce jour dans notre Académie. Monsieur le Recteur veut bien me communiquer la note hautement élogieuse que Monsieur le Doyen de la Faculté des Sciences a consacrée à notre ancien élève dans le rapport qu'il a présenté à M. le Ministre à la fin de cette session.

Il me serait particulièrement agréable, Monsieur, de vous remettre moi-même la copie d'un document qui fait honneur à l'Établissement que je dirige, et restera pour lui pièce d'archives.

M. Justin Simler nous a, du reste, habitués à le regarder comme un des meilleurs motifs que nous ayons eus, jusqu'à ce jour, de croire à l'excellence des méthodes qui forment la tradition de l'Université de France. La triple consécration qui a couronné les trois dernières années de sa présence parmi nous, et la variété d'aptitudes dont témoignent ses succès, dans la branche des Lettres comme dans celle des Sciences, nous feront regretter à jamais le départ d'un sujet dont nos élèves apprendront à connaître le nom, en le voyant gravé en lettres d'or, dès la rentrée prochaine, sur le grand Tableau d'Honneur de notre vieux parloir.

Mais le but de ma démarche ne sera pas seulement, Monsieur, de vous apporter mes félicitations personnelles ; nous

considérons tous que Monsieur votre fils appartient aux Études pour lesquelles il vient de prouver des dispositions si remarquables. Quel que soit l'ordre de spécialité qui le tentera, nous croyons pouvoir lui prédire une carrière brillante. L'École Normale Supérieure l'attend. Je me flatte d'obtenir sans peine votre assentiment à une décision si pleine d'importance. Voyez dans cette espérance la principale des raisons qui me font désirer d'obtenir de vous le rendez-vous que je sollicite.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

Un Juif vendrait sa chemise pour apprendre à lire, et se passe de pain pour faire instruire ses enfants. Si l'on songe que le seul prestige devant lequel ces gens-là se soient jamais inclinés est celui des lettrés, qu'ils n'ont pas de prêtres, mais des docteurs, que leurs livres sont, pour les trois-quarts, des ouvrages de disputes historiques et philologiques, enfin qu'habitués par nécessité à tout acheter, ils savent que la science est la seule chose qu'on ne puisse obtenir à prix d'argent, on se représentera le coup de tonnerre que produisit cette lettre.

Le soir même, tout Vendeuvre, déjà informé depuis dix ans des mérites croissants de monsieur Simler (Justin), avait lu, relu et commenté le papier. À onze heures du matin, Joseph était arrivé, le visage éclatant d'orgueil, les deux bras ouverts, et un filet de noble triomphe glissa des prunelles profondément abritées de l'oncle Myrtil.

Quant à Laure, elle fut portée au comble des découvertes, en retrouvant, dans les regards de la rousse Hermance, l'expression même avec laquelle tante Elisa dévisageait nonon Jos, – il n'y avait pas si longtemps de cela.

Justin fut impassible, « britannique » à souhait. Mais son âme ingénue crevait de contentement.

Cette lettre ne lui apprenait rien, sinon que la niaiserie solennelle du style académique ne connaît pas de bornes. Et l'importance noyée de graisse du proto, éternel recalé d'agrég', remettait toute chose au point.

Pourtant le proto ne jouait là qu'un rôle d'intermédiaire plus ou moins neutre. Derrière lui, il y avait l'Inspecteur d'Académie, médiocre personnage encore, le Recteur, homme plus considérable, les deux Doyens (Lettres et Sciences), l'Inspecteur Général, qui avait attentivement retourné le néophyte sur sa fourchette lors de ses deux dernières inspections, le Directeur de l'Enseignement Secondaire, le Conseil Supérieur, le Cabinet du Ministre, enfin Jules Ferry lui-même, c'est-à-dire le grand engrenage administratif français de la base jusqu'au sommet. Chacun de ceux-là, sans compter les pions, censeurs, secrétaires, commis, sous-chefs et chefs de bureau, avait appris le nom de Simler (Justin), et l'avait inscrit quelque part, pour le retrouver et s'en souvenir. Justin n'était pas un garçon à se méprendre au sourire qui avait éclairé le visage de ses examinateurs, hommes affables et circonspects, quand la « tangente » l'avait appelé par son nom, avec un clin d'œil de vieille connaissance, lors de ses deux derniers oraux ; ni au ton de causerie mondaine et savante où les interrogations s'étaient maintenues. Le Préfet le reconnaissait pour l'avoir plus de dix fois couronné de ses mains, aux distributions de prix, et le vieux Président de la Cour d'Appel répondait à son coup de chapeau par un plissement cordial de sa figure de grime, pour une raison analogue.

Justin n'était pas non plus sans avoir des oreilles pour entendre. Il avait ouï dire que la République cherchait des

hommes. Il ne mit pas en doute qu'elle n'eût jeté les yeux sur lui.

L'École Normale l'attendait. Mais Normale n'est un but que pour les naïfs. Justin ne se sentait aucun goût pour enseigner les vers latins et l'admiration analytique de ***Cinna*** à trente promotions de jeunes Français. Quant à propager, du haut d'une chaire magistrale, un idéalisme rationaliste, conciliant définitivement Janet, Taine et Cournot (il allait jusque-là), c'était à voir. Du reste les Facultés conduisent à plus d'un port. Guizot, Sainte-Beuve, oui, ou même ce bon monsieur Duruy, en sont la preuve. Il faut dire que ces réflexions étaient scandées par l'énergique ***une-deusse*** du chef de nage, tandis que Justin tâchait de barrer au plus près, la question étant de s'entraîner contre le record français du « mille lancé avec virage » établi par la Basse-Seine.

Toutefois, un esprit positif, qu'aucune idéologie n'embarrasse, sait se garder froid en toute circonstance. Ses camarades avaient reconnu cette qualité en faisant de lui leur barreur. C'est à elle qu'il résolut de remettre sa destinée.

« Étant donné qu'il y a lutte partout (voir identité des contraires), la question se ramène à celle-ci : de quel côté la lutte sera-t-elle la plus efficace ? J'entends par là : le plus rapidement et le plus efficacement utile. Utile à quoi ? À deux fins. Primo : à moi, Justin Simler, triple bachelier, décidé à ne pas m'ennuyer sur terre (laissons de côté tout ce qui n'est pas la signification spirituelle des mots dont nous faisons usage). Secundo : à la France qui est ma patrie, à l'État républicain qui m'a fait libre citoyen, et à la Société actuelle qui me protège dans ma personne et dans mes biens. Je leur dois gloire, force et richesse, en retour de ce qu'ils m'ont donné, me donnent et me donneront. Et ***comme*** c'est de cette manière que je

m'ennuierai le moins sur cette terre, nous réduisons ainsi à l'unique la dualité de la fin proposée, ce qui facilite toujours les choses, ce qui est le signe d'une question bien posée, et qui est conforme à la meilleure logique. Je crois que je sais raisonner. »

Arrivé là, Justin Simler éprouva un contentement de lui-même infiniment plus vif que ne lui en avait apporté la lettre du proto. « Ceci posé, il est clair comme le jour que, si le petit Chavasse continue à nager comme une bonne femme qui écume son pot, nous tournerons la bouée à trois largeurs au moins. Que cela me soit une leçon, et me détourne d'une activité où le succès serait fonction des aptitudes d'autrui. Cette dépendance caractérise précisément le professorat. La réussite d'un professeur ne dépend uniquement de son talent ni de ses soins. Il y a bien des années maigres pour une année grasse. »

Ici, M. Simler junior enveloppa d'un coup d'œil ceux de ses contemporains qui faisaient l'équipage du « Huit », et se remémora, à sa satisfaction, différentes circonstances de son passage au lycée de Vendeuvre.

« Du reste, comptons : cagne, un an (je compte ***un*** an de préparation) ; Normale, trois ans ; volontariat, un ; professorat de lycée, préparation et soutenance de thèse : trois… quatre… cinq… cinq ans. Cinq et un, six ; et trois, neuf ; et un, dix. Dix-huit et dix font vingt-huit ans. Je commencerais à vivre à vingt-huit ans. Deux ans au moins pour établir la valeur » (il n'osa pas dire la renommée) « de mon cours, c'est trente ans. D'ici là, trois mille francs par an comme professeur, plus tard cinq mille, je suppose, comme maître de conférences. Je crois que je sais compter. » Le « Huit » ayant manqué de chavirer au virage de la bouée, la logique du

barreur en fut légèrement bousculée. Mais l'énergique ***une-deusse*** du chef de nage le remit en train.

« Or, Joseph, » (il ne disait plus ***nonon***) « aimait mademoiselle Le Pleynier, et il a épousé Élisa qu'il n'aimait pas. Mais ils ont fait cinq millions deux cent cinquante mille francs. Dans quatre ans, on double, et ***ils*** pourraient faire plus. Le père Le Pleynier s'était ruiné, les Stern ont maintenant plus d'un million. Tout Vendeuvre est venu à l'enterrement de bon-papa, et ils l'avaient reçu comme un chien en 1871. Si j'entre à la fabrique en octobre (je vais commencer par me garder mes vacances), ***ils*** me feront passer deux mois à la filature, trois mois au tissage, un mois à la teinture et au reste, que je connais aussi bien qu'eux ; ensuite six mois au magasin avec Joseph, et aux achats avec l'oncle Myrtil, ce qui est moins nauséabond. Le premier octobre 81, je prendrai les apprêts et la teinture, avec un fixe de cinq mille francs par an et un pourcentage sur les bénéfices. Je sais. Dans cinq ans on peut me reconnaître ***tant*** d'actions, et j'entre au Conseil. De toutes façons, dans dix ans, je touche vingt ou vingt-cinq mille francs par an, je suis à la tête d'un capital de soixante à soixante-quinze mille francs. Je n'ai pas de besoins. Je suis quelqu'un. » C'était la stricte vérité. Toutefois, il convient de dire que l'absence de besoins dont Justin s'enorgueillissait comportait déjà un ensemble d'habitudes qui aurait constitué un tissu de voluptés orientales pour trente millions de ses concitoyens. Simple affaire de plan social. Il est surprenant que cet aspect de la question ait échappé à cet esprit incisif.

Justin avait l'habitude d'écrire. Si ses manuscrits étaient brefs, ils étaient expressifs. Sa méthode consistait à établir en regard les avantages et les inconvénients de toute décision. Il était assez fier de cette méthode, où le Simler se retrouvait plus qu'il pensait. Une fois rentré, il monta s'enfermer dans sa

chambre. Il avait du caractère, mais il n'avait pas d'ordre. Le jeune et irrespectueux Louis Simler trouva plus tard ce papier. Et déjà plus intrigué par ce qu'il ne comprenait pas que par toute autre chose (méthode déplorable, au point de vue positif), il le plia et le mit de côté, dans l'espérance d'y trouver un jour l'occasion d'une niche à son cousin.

Voici ce curieux document, par lui-même peu compréhensible :

RAISONS POUR	RAISONS CONTRE
L'ACCEPTATION PROTO	L'ACCEPTATION PROTO
a) Raisons négatives.	*a*) Raisons négatives.
Risque de crise. *(Risques de grèves ? ?)* *(L'oncle Blum ?)* *Existence inquiète, agitée, aucune vie intellectuelle (c'est à voir !)*	*Passe-Lourdin.* *Joseph et Mᵉˡˡᵉ Le Pleynier.* *Père Le Pleynier, fabrique de la venelle Saint-Hilaire.* *Vie sédentaire, pédantisme, fesse-mathieu, écolier limousin, les Stern.*
b) Raisons positives.	*b*) Raisons positives.
Travail hyperintéressant. *Influence certaine, quoique tardive et indirecte.* *Imprégner les études théoriques d'un point de vue positif.*	*Vie active.* *Influence presque certaine, rapide et directe.* *Rôle social. Action sur l'évolution positive de la politique municipale, départementale, parlementaire.* *Exemple de l'Angleterre, des Pays-Bas.* *Imprégner les occupations matérielles d'un point de vue idéaliste.* *Contribuer à la constitution d'une forte classe de bourgeois cultivés.*

« Rugh », dit-il en se redressant, je crois que Normale en a dans l'aile. »

Ce fut le diable, le soir, pour tirer au clair le récit de Guillaume. Il avait couru, tout chaud, tomber dans les bras du

Proviseur, et il apparut, avant toutes choses, que ces messieurs s'étaient abandonnés à d'infinies congratulations.

Justin, agacé, coupa net au travers de cette « galantine familiale », comme il eut le mauvais goût de nommer cet agglomérat de nobles sentiments. On apprit alors que le Proviseur avait réitéré avec insistance les objurgations de sa lettre.

Guillaume confondait, dans son récit, de la façon la plus touchante, École Normale et Collège de France, analyse mathématique et grammaire comparée. Ce qu'il y avait de certain c'était que Justin était appelé à de hautes destinées, et que la France (officielle, à vrai dire ; – mais était-il question d'une autre ?) l'attendait.

Si toute autre personne que son père lui avait rapporté ces déclarations formelles, Justin aurait sans doute pris son temps. Mais le jappement et le vague des propos paternels lui inspiraient un besoin maladif de faire valoir un ton froid, sec et décidé, comme ils en ont en Angleterre. Ce ton avait fait discrètement sourire plus d'un vieux Normalien du lycée, et avait impressionné de façon mémorable les surveillants, le concierge et l'opinion publique, depuis l'année de troisième, où Justin l'avait adopté. Et puis quel gamin a résisté jamais au plaisir d'étonner une tablée de famille ? Or ils étaient sept, ce soir-là, sans le compter.

« Je sais tout cela aussi bien qu'eux », interrompit donc Justin avec un grand flegme. « Je n'ai pas attendu qu'ils veuillent bien m'y inviter pour me poser la question. Je peux faire une carrière – heu ! honorable dans l'Université. D'autre part, hum ! Louis n'a que cinq ans. Combien de temps ferez-vous la besogne, à trois là-bas ? » (son pouce indiqua une direction par-dessus son épaule). « Tout dépend de ce que vous pouvez me proposer.

— Bou-ou ! Il va bien, mon frère ! Ce toupet ! »

Et Laure dirigea sur lui des yeux arrondis par une sereine indignation. Guillaume pataugeait dans les fondrières de la délectation paternelle. Hermine sentait ses yeux se mouiller de pure fierté. Le mari d'Élisa se leva et vint ouvrir ses bras à son neveu :

« Tu as raison, Justin. Tu es un garçon courageux, et tu choisis la meilleure route. Reste avec nous, nous te ferons la situation à laquelle tu as droit.

— Pien, pien, » approuva Myrtil, en pliant par saccades les tendons de son cou. Quant à Sarah, une gêne légère l'avait effleurée au passage. Mais Justin était son petit-fils, et il restait dans la fabrique. Il ne faut pas trop demander à la nature humaine.

7

Du Plantis, le 24 décembre 1882.

CHÈRE BONNE AMIE,

Voici passés, depuis une heure, les dix ans que je m'étais imposés pour n'en pas parler. J'ai tenu parole. Et au moment de rompre ce long silence, je me demande si ce que j'ai à raconter maintenant me mènera jusqu'au bout de cette page. Vaut-il seulement la peine qu'on en parle encore ? Si je voulais faire de l'esprit, je dirais qu'il en est de cette histoire comme d'un manuscrit qu'un auteur a gardé trop longtemps au fond de son tiroir ; quand il le retrouve, c'est une misère éventée. Je ne suis pas morte de chagrin. Mais Hélène Le Pleynier ne meurt pas de chagrin. Alors regardez cette lettre comme d'une vieille femme à une vieille femme. Le caquet des veuves a partout le privilège d'être respecté.

Il y a dix ans et une heure, j'ai su que cet homme n'était pas mon lot. À ce moment, l'intérêt personnel que je portais à la vie a pris fin. Dieu soit loué, et vous, – et moi aussi, parbleu ! – j'en nourrissais un autre, qui s'est élargi d'autant. Sera-ce fronder le destin si je dis que la portée générale de l'existence ne m'était pas apparue avant cet instant ? J'ai beau m'interroger, aujourd'hui, je n'arrive pas à me persuader que cette substitution du tout à la partie n'ait été qu'un triste subterfuge. Subterfuge ? Peut-être. En ce cas la nature est une fameuse actrice, car j'y ai été prise et dupée, comme la dernière petite spectatrice du poulailler. Triste ? Assurément pas ; tant qu'il reste une goutte de vie quelque part, la tristesse n'y a pas droit de cité.

Est-ce à dire que ce fut sans chagrin ? Je suis demeurée dix ans muette. C'était de quoi m'assurer que je ne forcerais pas les termes de la vérité en avouant, maintenant, que la peine fut grande. Et elle demeure telle qu'au premier jour. Je vous ai dit que cette lettre était d'une veuve à une veuve. Quelle femme pourra regarder sans reculer d'horreur le jour qui a fait d'elle une vieille femme ? Mais on peut vivre sans tristesse en portant un chagrin. La chose en tout cas méritait l'essai. Je n'ai que dégoût pour les inconsolables. La vie serait trop commode si l'on pouvait changer sa peine contre une monnaie de lamentations, et vraiment trop abjecte si chaque épreuve ne pouvait se compenser, et au-delà.

Du reste je suis en train de vanter la médecine au barbier. Vous enseigniez déjà le dernier mot de cette sagesse, quand je n'apprenais pas encore mes lettres. Il vaut bien mieux que je vous informe que ma stupide inflammation des reins n'est pour rien dans notre retour. Elle est bien dûment restée noyée dans les eaux de Vittel. Au bout de sept années, il s'en faisait temps. Mais nos derniers dix-huit mois d'hôtels nous ont tout à coup pesé, à mon père et à moi, et nous sommes rentrés ici, avant-hier, tout courants.

Qui m'aurait dit qu'il m'arriverait de voyager cinq ans d'affilée avec cet homme, sans me précipiter cinquante fois au fond de la mer, de pure exaspération ? Depuis le seul jour de ma vie où il lui a passé par la tête de me faire un affront, en prétendant, inspiré par mon bon frère, que ma conduite avait autorisé un Simler à me manquer de respect, et où je vous l'ai si vertement remis à sa place, le cher homme a pris de lui si grands remords et de moi telle peur, qu'il est devenu, ma foi, un père tout mignon. Vous l'avez vu à l'œuvre, il y a un an.

Vous vous doutez bien d'ailleurs, que ce n'est pas simple accident si l'envie du Plantis nous a visités précisément aux

alentours de la Noël. Il fallait que je me retrouve ici pour que fût complet le fruit de ces dix années.

Mais vous n'imaginerez jamais l'amitié que mon pays m'a témoignée. Ce matin, au lever du jour, ma sœur murmurante l'Auxance, mes grands frères les arbres, mon noueux grand-père le plateau, et les belles prairies planes, vernies par le givre, m'ont fait accueil et fête à défaut de vous, je me suis senti toute la compagnie désirable pour franchir ce jour anniversaire.

Et comme le hasard fait ce qu'il faut sans qu'on ait à l'en prier, voici que je l'ai vu aujourd'hui même, lui que je n'avais point revu.

Le lieu n'y fait rien. J'étais assez près, tout à mon aise, parfaitement invisible.

C'était si hors de toute prévision, mais si à point, que j'en suis demeurée saisie, et incapable, un bon moment, de profiter de la rencontre. Puis je me suis vue sur le point d'aller à lui, de lui prendre la main, et de lui dire : asseyez-vous là, causons et dites-moi quel homme vous êtes devenu durant ces dix ans.

Qui sait ? Il subsiste sur sa figure assez de sa simplicité ancienne pour qu'il l'eût trouvé bon. Mais il était en famille, et l'escorte attirait aussi mon attention.

Il n'a pas l'air d'un homme malheureux. Il est gai et bien portant, avec une lassitude répandue sur tout le fond. Je m'interroge : mon orgueil a trop d'intérêt à découvrir en lui cette lassitude d'homme qui n'aurait jamais connu le bonheur, ne se satisferait pas de l'ignorer et chercherait à s'étourdir. Hélas non ; je n'ai pas rêvé ; elle y est, durement étalée. Dieu sait dans quels chemins il l'aura promenée ! Sa jeunesse, qui ne s'en ira jamais de lui, a une petite fêlure, par où bien des choses précieuses ont dû s'écouler. Sa femme s'en doute. La pauvre créature serait

même malheureuse si elle n'avait pas une épaisseur animale où tout doit se fondre par la charité de quelques caresses et la consolation de la bonne nourriture. C'est une bien gélatineuse personne, de l'espèce qui fait les jalouses plaintives, criardes et persécutées. Mais la paix soit sur elle. Elle lui a donné des enfants. Je les ai vus. L'aînée est une roussotte aux yeux carrés qui perpétue, vaille que vaille, l'image de la mère. Le dernier doit avoir dans les cinq ans ; je pense qu'il se contente dans le boire et le manger, avec quelques mirages de gloriole qui ne trouveront que trop facilement leur aliment dans le commandement et l'argent.

Mais que vous dire, Bonne Amie, de la créature qui est entre la roussotte et le rempli, sinon qu'elle nous était due, à lui, et à moi ? Vous devinez bien que c'est à cela que je songeais, tout à l'heure, quand je parlais de compensation !

La maigreur nerveuse, ardente et élancée du fléau de la balance ; une chose sans sexe et sans âge à force de les rassembler tous ; les bras trop longs et le petit ventre maigre de qui est voué aux malédictions de la chair ; mais la poitrine haute, un teint, un geste à vivre centenaire, et, au fond des yeux, l'Expérience, toute l'Expérience, l'humaine et l'autre, à l'état inhumain encore, brute, comme un minerai avant la fonte, dure, méprisante et triste, toute traversée de joies d'enfant et de cette grave puérilité devant laquelle il verra, pendant cinquante ans, les cuistres hocher du crâne.

Celui-là, il est nôtre. Qu'il vienne un jour à moi ou que je ne le revoie plus, il suffit qu'il soit, et que je me sois assurée, un jour, de son existence. C'était lui le petit violoniste dont l'archet acide et décidé nous avait clouées sur place, vous et moi, la seule fois que nous sommes passées devant leur maison.

Ha ! Qu'importe, à celui-là, que les Simler soient devenus des gens riches et soient destinés à de devenir toujours

davantage ! Qu'après avoir attiré à eux toute la vie qui se mourait dans ce pitoyable Vendeuvre, ils ne sachent en faire qu'une mort plus faisandée ! Celui-là échappera à eux, à cela, et au reste. Il nous est destiné, et il remboursera pour tous les autres. Il me sera plus léger de mourir, puisque ce petit-là est venu, comme il fallait qu'il vînt. Je ne m'étais donc pas trompée sur cet homme ! Ô vous, la prudente amie qui ne lui pardonniez pas, lui pardonnerez-vous, maintenant qu'ayant fait cette créature il a achevé son rôle, et que moi, ayant écrit cette lettre, je suis au bout du mien ?

À ce moment-là, de nouveau, je me suis vue sur le point d'aller prendre l'homme par la main, et de lui dire, cette fois : Mon frère, l'œuvre est bien commencée, retirons-nous maintenant, de peur d'y rien gâter ; nous n'avons plus que faire.

Jamais morceau d'entrailles ne fut des miennes plus que cet enfant. Louez Dieu, Pimpleton ! Ma joie est si ailée que j'en viendrais à dire des sottises. Toujours bien la vie est-elle une miraculeuse chose, trouvez-vous pas ?

Un mot des autres. Vous souvenez-vous de Justin ? C'est à présent un Monsieur qui suce la pomme de sa canne d'un air tout à fait fashionable. Il y avait de l'étoffe dans ce petit Simler. Mais elle avait besoin d'être foulée et refoulée, échardonnée, tondue de court. Le tissu est resté lâche. La vie lui a plaint le pain sec et les coups de trique après lesquels sa nature bramait. Elle n'en a fait qu'un fat, le fat intelligent, qui se connaît, qui a de l'argent, du bien-dire, un certain goût de faire, mais, plongé dans un milieu trop faible, triomphe trop vite, ne sait où accrocher son ambition et devient doucement un malheureux.

Sa sœur m'a étonnée. Serait-ce le violoniste qui la tire déjà à soi ?

Il en serait capable. Nous verrons bien d'autres choses, pour peu que nous vivions. Elle m'était restée dans le souvenir comme une âme de femme de chambre toute prête à humilier la femme en elle, avec un peu mieux que de l'insignifiance pour y réussir. Je m'étais trompée. Elle est devenue assez belle, et elle a pris un certain air qui, autant que j'ai pu en juger, n'est pas sans cousinage avec l'Autre et ménage de la surprise à qui s'y attend le moins.

Le père de ces deux-là est resté ce même Voyant tout jaune qui me faisait penser aux Petits Prophètes de leur Bible. Mais la vie a achevé de passer sur lui avec les sept rouleaux du cylindre. Elle n'en a laissé qu'une ombre plate. Sa femme est cette Harpie morne dont la vue me donne des envies de marcher dessus pour savoir le bruit que ferait sous mon soulier son âme d'esclave et de frotteuse.

Ma journée fut-elle perdue ? Vous ne le pensez pas. Je n'ai plus besoin des grandes routes. Le Plantis m'a paru d'une divine antiquité, après Rome, la Sicile et la Grèce. Mon père replonge dans ses fermiers comme un canard dans sa mare natale. Je suis entourée, depuis avant-hier, d'une tempête de cris, de disputes et de bouteilles débouchées qui me rajeunit de la tête aux pieds. Venez, chère Bonne Amie, nous vous attendons. L'âme est reconnaissante et pacifiée à jamais.

HÉLÈNE LE PLEYNIER.

« P.S. – Les Lorilleux, ayant tout mis à l'Union Générale, sont dépouillés jusqu'à leur dernier sou. On a gardé l'homme trois jours à vue de peur qu'il n'allât se tuer. En attendant qu'on ose apporter à la femme des écus enveloppés de papier de soie, on lui envoie des bouillons, et des oranges aux petits. Du reste il n'est bruit ici que de ruines et de faillites. Ces gens sont si croupissants que l'orage a éclaté sur eux avant même

qu’ils se soient aperçus que le ciel se couvrait. On accuse naturellement les Simler, qui n’ont d’autre crime que d’avoir prévu, mais qui, se trouvant à portée, raflent tout. Encore y mettent-ils de la discrétion et de l’intervalle. »

8

CAFÉ DU CHEMIN DE FER

MARTIN-NOISETTE

Vins et Spiritueux

Vins de pays

Spécialité de bière au tonneau

REPAS À LA CARTE

On garde les valises

Vendeuvre, le premier mai 1886

Citoyen Jules Guesde, à Paris.

CITOYEN GUESDE !

Je m'autorise d'avoir été un des auditeurs de la belle conférence que vous êtes venu faire il y a trois ans aux Halles de cette ville de Vendeuvre ainsi qu'un des plus anciens lecteurs et propagateurs de vos écrits pour vous envoyer aujourd'hui quelques renseignements au sujet des derniers événements touchant la lutte sociale et la concentration capitaliste dans cette région industrielle ! Le premier point sur lequel je crois utile d'attirer votre attention est la rapidité avec laquelle se vérifient dans notre cité les principes du communisme scientifique tels que le génial Karl Marx nous les a révélés ! Vous avez pu en observer vous-même les premiers effets lors de vos deux passages. Mais la crise qui a affecté l'industrie

lainière et drapière en l'année 1877 n'avait pas achevé de produire ses résultats ! Voici où nous en sommes actuellement : En 1870, les établissements industriels du canton de Vendeuvre étaient au nombre de 26 occupant 7.300 ouvriers et ouvrières sans compter un nombre assez considérable de travailleurs à façon, femmes filant aux champs et tisserands des campagnes, le chiffre d'affaires annuel de ces 26 établissements s'élevait à 31 millions.

À l'heure présente le canton de Vendeuvre (je tiens ces chiffres d'un ami de notre camarade secrétaire du syndicat ouvrier le camarade Vursant employé au secrétariat de la Chambre de commerce bourgeoise !) ne compte plus que 14 établissements industriels occupant 5.430 ouvriers et ouvrières et plus aucun en campagne ! Chiffre d'affaires annuel : environ 19 millions !!!

Comme vous voyez, Vendeuvre est bien tombé depuis les années prospères d'avant 70 !! Mais le plus remarquable est que sur ces 14 établissements six manufacturent d'autres produits que le drap ; nous possédons en effet une chemiserie, deux tanneries, une brasserie, un atelier de constructions mécaniques et une usine consacrée au traitement des peaux d'oies. Restent donc huit tissages seulement dans une cité qui fut autrefois la reine des draps français ! Eh bien, et c'est là citoyen Guesde ! où je voulais en venir, sur ces huit fabriques de drap une seule les établissements connus sous le nom de Société ***Simler et Cie*** occupent dix-huit cents ouvriers et ouvrières et font un chiffre d'affaires qui ne doit pas être éloigné de la dizaine de millions !!!

Aussi il faut voir la transformation que cette concentration si rapide a occasionnée dans notre ville ! La plupart des anciennes fabriques sont silencieuses et tombent en ruines !

Il y a des quartiers entiers qui donnent l'impression que l'inondation, l'incendie ou la peste ont passé par là et je vous assure que ces longs murs muets n'égayent pas notre ville ! Par contre les quartiers bas (vous vous souvenez peut-être de la disposition des lieux d'une ville où à notre regret vous n'avez passé que si peu d'heures !) regorgent d'activité et de bruit ! car c'est là que se sont développés les établissements de ***Simler et Cie !***

Ces faits sont peu connus hors de notre contrée. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il y aurait intérêt à les porter à la connaissance de nos camarades du P.O.F. [48] par votre entremise ainsi qu'à la vôtre qui saurez en tirer un merveilleux parti pour votre propagande ! Vous me demanderez maintenant la cause de cette concentration.

Là je serai moins précis mais je vous résumerai les on-dit qui courent à ce sujet ! Je me souviens fort bien que lorsque les Simler sont arrivés à Vendeuvre venant d'un petit pays d'Alsace tout de suite après la guerre et amenant avec eux quelques ouvriers de leur pays c'étaient encore de bien petites gens ! et la fabrique où ils se sont d'abord installés et qu'on peut voir encore (ils y ont laissé une partie de leur filature) n'est guère reluisante !! Mais c'étaient des gens très travailleurs et d'ailleurs comme tous les Juifs ils étaient puissamment soutenus par la Haute Banque de Paris ! les Rotchilde et autres ces gens-là s'aidant entre eux ! L'ouvrier n'était pas plus maltraité chez eux qu'ailleurs. Mais les patrons étant toujours sur les lieux le rendement exigé de chacun était

---

[48] Combien de Français sauront encore, en 1947, que ces initiales désignent l'ancien Parti Ouvrier Français, fondé par Guesde, en 1880 ?

forcément plus grand, ce qui est un inconvénient d'un sens mais qui se retrouve d'ailleurs en ce que les contremaîtres et autres sous-offs et garde-chiourmes peuvent commettre de moins grands abus de pouvoir que quand ils trafiquent à l'aise loin des yeux des patrons ! L'argent donc des Rotchilde aidant, ils étaient arrivés à une situation assez forte quand la Grande crise de 1877 a éclaté, jetant par terre la moitié des plus anciennes fabriques locales. Ils ont su faire face et ayant introduit à temps le drap uni de couleur et la fantaisie qu'on appelle nouveauté dans leur fabrication ils ont résisté et n'ont pas cessé depuis de faire des progrès en avant d'autant plus grands que toute concurrence avait pour ainsi dire disparu sur la place ! Les fabriques subsistantes ne tiennent pas devant eux et la banqueroute de l'*Union Générale* a considérablement achevé de les affaiblir, ce qui est curieux quand on voit comme ces capitalistes se tirent les uns sur les autres, se grugent et se volent sous le régime qu'ils ont baptisé celui de la paix et de l'ordre public !!

Vous ayant ainsi résumé la situation je tiens à vous indiquer les conséquences qui en découlent quant à ce qui est du développement du Socialisme parmi nous. Il est malheureusement moins rapide qu'on devrait s'y attendre vu les conditions ! Et cela tient à plusieurs causes dont la première et assurément la plus forte est que la grande crise, celles partielles qui l'ont suivie en cascade et l'état de marasme qui en est résulté ont jeté sur le pavé un nombre considérable de sans-travail ! La population de notre ville a baissé de deux mille habitants en cinq ans, beaucoup d'anciens ouvriers ont ouvert un débit ils se font entre eux une concurrence d'autant plus déplorable qu'ils se mettent par là sous la coupe de la police et deviennent très timides quand il s'agit de prêter à nos réunions corporatives ou éducatives l'abri de leurs établissements ! En outre l'abondance de chômeurs sert les intérêts

des patrons qui font marcher l'ouvrier et le terrorisent, sacrifiant sans scrupules les ***meneurs***, c'est-à-dire nos plus courageux militants ! En cela nous vérifions une fois de plus à nos dépens ce Grand principe de Marx d'après lequel plus une classe capitaliste serait forte et prospère plus le socialisme aurait chance de se développer en face d'elle !

En second lieu, il y a chez ces Simler un grand nombre d'Alsaciens tous juifs et protestants arrivés avec leurs « maîtres » en 1871, qui leur sont dévoués comme des caniches et se montrent absolument réfractaires à notre propagande ! Il faudra attendre que cet élément néfaste se soit éteint pour espérer d'obtenir des résultats effectifs et développer un véritable esprit de classe.

Enfin les Simler exercent cette espèce de charité privée que tous les socialistes ont si justement dénoncée comme étant le contraire même de la justice égalitaire et retardant l'appropriation collective des richesses sociales ! Ils ont comme on dit la pièce facile (je parle tout au moins des anciens car les jeunes semblent résolus à adopter le genre « grand seigneur » ce dont nous nous réjouissons !). Et vous savez si rien fait de l'effet sur l'ouvrier comme ces charités humiliantes qui l'asservissent et le rendent flexible et rampant ! Nous essayons le plus souvent en vain ! d'ouvrir les yeux de ces pauvres moutons sur la disproportion qu'il y a entre un louis de vingt francs lâché de-ci de-là ou une visite de ces dames apportant en calèche un pain ou un bon de viande à une accouchée, et les gains fantastiques réalisés annuellement par ces Capitalistes à l'aide du Travail Humain payé 0,30 de l'heure, à raison de 11,12 et 13 heures de travail par jour !

Pourtant la situation est devenue à ce point intolérable que nonobstant tous ces motifs de désespérer il s'est produit l'an passé dans notre classe ouvrière un sursaut de révolte ! Vous avez appris la grève de trois semaines que nous avons subie du 8 novembre au 2 décembre derniers. Je n'ai pas trouvé le temps de vous informer à ce moment, je le fais aujourd'hui. Les fileurs de la maison Simler demandaient 40 centimes de l'heure pour les hommes, 35 pour les femmes, 30 pour les enfants, les rentrayeuses 30 centimes et les tisserands respectivement 35 et 45, avec la journée de huit heures pour les enfants de moins de seize ans et dix heures pour tous les autres. Les patrons ont accepté les demandes des rentrayeuses qui avaient déclenché le mouvement et celles formulées pour les enfants. Ils ont rejeté toutes les autres et la grève a éclaté ! Mais que voulez-vous faire avec un prolétariat inconscient, inorganisé, comptant à peine 200 membres inscrits et cotisant au Syndicat ? Nous avons essayé de parer au plus pressé ! Nous sommes arrivés tant bien que mal à alimenter nos soupes communistes, à distribuer quelques vêtements et cinquante centimes par jour à chaque gréviste. Mais en quatre jours notre caisse était à sec ! Si nos camarades de Paris, de Vienne, d'Elbeuf, de Troyes n'avaient pas obéi au devoir de solidarité, la misère aurait été affreuse, le temps s'étant mis brusquement au froid ! Finalement il a fallu céder et reprendre le harnais de servitude. Nos ennemis en ont profité pour faire des coupes sombres dans nos rangs ! ils ont refusé de reprendre vingt et un de nos camarades qui ont dû pour la plupart quitter le pays, laissant leurs meubles en gage et affaiblissant d'autant notre petit bataillon de militants.

Vous voyez, cher citoyen Guesde ! que la situation est loin d'être favorable et que la classe ouvrière de nos régions doit s'attendre à de longues années d'oppression et de misère avant de voir luire le jour où triompheront le droit de chacun

à la vie, le pouvoir réorganisateur du Travail et la République prolétarienne !!

Pourtant si vous voulez mon avis il n'y a pas, à mon sens, lieu de désespérer entièrement. Plusieurs considérations doivent nous donner courage et je les expose souvent à nos camarades quand je les vois enclins à céder au découragement.

La première c'est que la grève de l'an dernier, toute désastreuse qu'elle a été, a mis au jour des énergies et des dévouements bien remarquables ! Elle a créé un lien entre beaucoup d'entre nous qui se connaissaient mal et se jalousaient, broussistes, proudhoniens, blanquistes et libertaires, que le danger imminent a solidarisés dans l'action. Ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron. Bien loin que l'échec d'une grève si mal préparée ait démoralisé les prolétaires nous avons profité de toutes les occasions qu'elle nous offrait pour répandre parmi eux la doctrine socialiste, le souffle révolutionnaire et les adjurations les plus véhémentes en vue d'une puissante organisation de classe. Enfin la grande formule de l'Internationale Ouvrière : « l'Émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » n'est pas restée sans écho dans la conscience du prolétariat vendévoriate et notre petit bataillon sort de l'épreuve plutôt aguerri que découragé !

J'ajoute que du côté patronal aussi nous verrons bientôt du nouveau ! Les établissements ***Simler et Cie*** ont dû leurs grands succès à leur activité et à leur souci de tenir sans cesse leur outillage au courant des progrès de la science. Or il semble bien que cette activité soit en voie de diminution, la fortune acquise et la réussite facile les endort à leur tour. Quelques camarades venus ici de Roubaix et d'ailleurs nous ont déjà informés que les méthodes employées par nos

industriels commencent à dater ! Qu'une maison plus jeune vienne à s'établir et les Simler connaîtront le sort qu'ils ont fait subir à leurs concurrents ! Permettez à un modeste apiculteur de trouver dans son occupation préférée une comparaison pour exprimer sa pensée : on dirait que la fortune porte avec elle les mêmes dangers que ces abeilles qui enferment sans le savoir dans le même nid leur propre œuf et l'œuf d'un parasite qui est leur plus cruel ennemi ! Le désir de jouir des biens si vite acquis s'est glissé chez ces fiers bourgeois ! Nous les avons vus en quinze ans changer trois fois de logement, abandonner la petite maison qui les abritait tous à leur arrivée pour se répandre petit à petit dans les plus somptueuses demeures de la ville ! Ces gens qui usaient autrefois leurs semelles comme le vulgaire, roulent maintenant équipage, ont chevaux et voitures ! Si les plus vieux ne s'en servent guère, en revanche les jeunes ont perdu toute habitude de se mêler au commun des mortels. Leurs carrosses nous éclaboussent au passage ; M. Justin Simler, entré dans la fabrique il y a cinq ans à peine, y fait prévaloir des airs d'insolence qu'on n'y connaissait pas encore. C'est à lui surtout que nos camarades imputent l'échec de leurs revendications. Ce jeune bourgeois quitte son travail à quatre ou cinq heures de l'après-midi quand ceux qui lui procurent ces loisirs peinent sur les métiers jusqu'à la nuit tombée ! Il s'est lié avec la jeunesse la moins recommandable qui mène une vie scandaleuse, débauche nos jeunes ouvrières et porte la honte et le déshonneur au sein des familles prolétariennes !!! Mais nos camarades ne laissent rien échapper de ces agissements et si même nous ne voyons pas luire le jour du juste règlement de comptes, l'évolution des Réalités Sociales ne tardera pas à s'exercer sur la tête de nos oppresseurs ! Souhaitons que, lorsqu'en sera venu l'instant, la Classe Ouvrière soit devenue assez forte pour ne plus laisser

tomber en d'autres mains que les siennes les instruments de la richesse publique !

Agréez, cher citoyen Guesde ! mon salut socialiste et fraternel,

FOURNIER AUGUSTE,

Ancien mécanicien de la Société Simler et Cie

renvoyé pour faits de grève !

spécialiste apiculteur,

secrétaire de la section du P.O.F.

ÉPILOGUE

1889

1

Certes en superposant, par un ingénieux procédé, toutes les images de Benjamin collectionnées dans la mémoire des différents Simler, on n'aurait pas obtenu le Yankee vif et replet qui déboula, au sauté du train, dans les bras de Guillaume.

Un mois plus tôt, Afroum avait envoyé une coupure du *Temps*, encadrée au crayon bleu par ses soins. On y lisait, qu'entre les passagers de marque débarqués de la *Champagne*, au Bassin de l'Eure, il convenait de signaler M. Ben Stern, multimillionnaire américain, *« La fortune considérable de M. Ben Stern, rapidement acquise dans les chemins de fer, le coton et l'industrie mécanique, ne constitue pas la seule originalité de cette figure éminemment américaine. À l'encontre de ce qui se passe pour un certain nombre de ses concitoyens, la source de cette fortune semble exempte de toute tache, et la libéralité magnifique de son propriétaire fait honneur à cette classe de businessmen dont nous sommes redevables à l'activité fiévreuse du Nouveau-Monde. M. Ben Stern est arrivé pauvre à New-York, en 1872. C'est donc un self made-man dans toute l'acception du terme. Ajoutons que ce représentant remarquable de l'énergie américaine est de souche française. Originaire de nos provinces perdues, M. Ben Stern aurait combattu dans les rangs de notre armée pendant l'Année Terrible, et reçu le baptême du feu sur le champ de bataille de Gravelotte. Le père de M. Ben Stern ne serait autre qu'un commerçant des plus estimés du quartier Bonne-Nouvelle. M. Ben Stern est attiré chez nous, comme quantité de ses compatriotes, par le désir de visiter notre grande Exposition Universelle. »*

« Hallo, Will ! On ne se reconnaît donc pas ? »

Le mélange du nasillement alsacien et du nasillement américain produisait un étrange résultat.

« La femme ? Les petits ? Le business ? All right ! presto ! J'ai faim, et envie de voir toutes ces vieilles bonnes têtes. Ce Will ! Hum ! Pas changé ! »

Guillaume, sautillant pour se mettre au pas de M. Ben, trouvait, en son for intérieur, que le cousin non plus n'avait pas changé.

Sarah fut un peu troublée de se voir embrassée sur les deux joues par un aussi considérable étranger. Mais l'étranger se sentait chez lui et tout à son aise. S'il ne put retenir un accès de franche gaîté en retrouvant dame mûre l'Élisa de ses premiers rêves, il fut plein de déférence enjouée vis-à-vis des femmes, et de cordialité nullement protectrice envers les hommes. Myrtil dut convenir que les millions, les multimillions, ne détruisent pas forcément le sens du respect.

« Le vieil homme est resté solide », dit Benjamin à Guillaume, en aparté, montrant la silhouette dictatoriale de Myrtil. « Toujours aussi solennel, je suppose, et aussi creux, hein ? Ça conserve. En Amérique, peuple jeune, nous aimons les vieux hommes. Eh bien, mon oncle, vous allez me montrer votre usine, ce tantôt ? Ça doit avoir fameusement changé, depuis le temps. Vous voilà les rois du pays.

— Guillaume te conduira », dit le vieillard en brunissant sous l'éloge. « Je suis fite fatigué, et il y a en effet à recarder, quand on ne veut rien laisser échapper. Tout s'est tant perfectionné que les vieux ne s'y retrouvent plus.

— Nous verrons ça, » pensa M. Ben, au souvenir de deux ou trois aperçus recueillis entre la gare et la maison.

Justin, retenu à la fabrique jusqu'à ce moment, non sans quelque complaisance pour tout ce qui pouvait marquer l'étendue de ses occupations, fit son apparition.

« Tiens ! Voici mon vieux camarade du char-à-bancs ! Était-ce bien un char-à-bancs, Jos ? Mais, vrai Dieu, le cheval était un fier étalon, et il nous en a fait voir de rudes ! Que je vous examine de plus près, Master Justin. Bien. Voici ma main. Elle est à serrer. Merci. Tu ne jouerais plus aux barres, toi, dans le bois là-haut ? Moi j'y jouerais encore. On dit que tu es devenu un gentleman très brillant. Ho, vous êtes une vieille bête, il ne fallait pas vous formaliser. Je suis revenu dans ce vieux pays pour voir la famille et me réjouir avec elle d'être encore en vie. Je ne sais que ce qu'on m'a dit, et mon habitude a toujours été de bavarder pour apprendre. Mais où est le reste ? »

Les petits yeux rouges de l'exubérant cousin couraient de l'un à l'autre, et Jos recommençait, comme au bon vieux temps, à se sentir, devant eux, l'âme douloureuse d'une pelote à épingles.

« Tu n'as pas vu mes enfants, » dit-il.

« Non. Montre-moi ça, fabricant.

— Laure est partie les chercher, » dit la voix blanche d'Hermine. Le déjeuner avait lieu chez Guillaume, où logeaient Sarah et Myrtil.

« Vous n'avez pas le téléphone ? » demanda Benjamin en se retournant brusquement vers Guillaume.

« Pas encore, pas encore, » répondit celui-ci avec un sourire.

« Et à la fabrique ? *Pas* à la fabrique ? oh ! – pourquoi ? »

Le même sourire mystérieux plissa la tache de vin de Myrtil.

« S'il fallait adopter toutes les infentions…

— Assurément oui, il faut.

— Et le prix que ça coûte ? » siffla l'ancêtre, de sa vieille voix de commandement.

« Mais c'est du cent pour cent – et de la vie. Ha, voici la jeunesse. »

Ce fut une véritable inspection, dont le double résultat se consigna en vains propos publics, et en observations muettes d'un ordre plus intime.

« Qu'est-ce que c'est d'abord que celle-là ? Oh, la rousse, amour du père et de la mère Stern. Pardi, un vrai museau gras. Dieu m'a sauvé de la mère, il sauvera bien quelque autre de la fille. Hou ! la mâtine n'a pas ses yeux dans sa poche, mais elle ne sait qu'un rôle et le récite tout le temps. Il faudra varier votre jeu, ma fille. Au tour de ce libre citoyen. Ma parole, Jos les a plantés en graisse. Si la Société Simler and C°compte sur toi pour entrer dans la voie du progrès… Pas un mauvais garçon, du reste. Allons, il sait à peu près donner la main à son aîné. Dès que ce gamin bien nourri aura en poche l'argent gagné par son père, ce pays-ci commencera à se venger. Triste

contamination. À ce compte, la ***Judengasse***[49] et la balle du colporteur valaient mieux. Bast ! Leurs petits-fils seront proprement plumés par les premiers ***yits*** de Galicie qui viendront chercher leur pain dans ces parages, et la nécessité vous nettoiera tout ce clinquant. Aha ! Ouhou, frr ! Voici autre chose ! Qu'est-ce que c'est que ces deux-là ? Je savais bien que cela finirait par arriver. Phâh ! Mon voyage n'est pas perdu. »

Laure entrait joyeusement, suivie d'un éclat de rire vivant qui s'arrêta net au seuil du couvent familial et devant les lunettes d'or du Yankee.

« Le Bon Dieu protège mes quarante-trois ans ! Judith, Ruth et Rebecca, ah, femmes de ma race ! Mais pourquoi n'y en a-t-il pas eu de semblables auprès de mes vingt-cinq ans ? Vieux pécheur, du calme, et sachons regarder, puisque aussi bien nous sommes venus dans cette intention. Ma foi, l'ancienne Laure qui me clignait des yeux sur le char-à-bancs (était-ce bien un char-à-bancs ?) ne laissait pas prévoir… Mais qui donc a tiré le diamant de sa gangue ? Serait-ce ce petit maître aux yeux brillants et un peu doucereux, – le nommé Louis, je suppose, – qui travaille hypocritement à dissimuler la vie qui lui sort de partout ? Mon garçon, faut de l'hypocrisie, mais pas trop n'en faut. J'augure que vous vous occupez consciencieusement à nier le monde tel qu'il vous est produit. C'est fort sage. Encore bien conviendra-t-il que vous ne vous attardiez pas trop longtemps à ce nécessaire et stérile exercice. Et puis, il y a plus de langueur qu'il ne conviendrait, au coin de vos longs yeux. Vos quatorze ans sont-ils assez lavés ? Mais encore une fois je reviendrai à vous, mon jeune

---

[49] ***La rue aux Juifs*** des anciennes villes.

maître. Que se rassasient vos prunelles inquiètes ; je vais maintenant m'adresser avec politesse à tous ces vieux portraits, ainsi qu'à cette jeune fille avec qui vous riiez de si bon cœur, de l'autre côté de cette porte. Car elle est la seule, ici, avec moi, que votre présence ne transforme pas en chromo à deux dimensions. – Hallo, Élisa, tes enfants sont superbes. Et ces cornichons, Hermine, ces cornichons ! Il y a dix-sept ans que je n'avais senti le cornichon salé fondre dans ma bouche, si ce n'est une fois, dans une ***Gar-Kiche***[50] de Chicago où les fourchettes et les cuillers (on était libre de se servir de son couteau de poche) étaient attachées à la table par de petites chaînes vu l'incomparable qualité de leur fer battu. La ***Gar-Kiche*** existe encore. Il faudra que je vous y offre à dîner quand vous viendrez me rendre ma visite. Car je compte bien que vous viendrez. Du reste, vous n'allez pas laisser plus longtemps les Allemands inonder la place, là-bas. Il y a de quoi occuper dix gros garçons comme toi, Charlie. Quant à Justin, je pense que de prendre l'air de là-bas pendant six mois ne lui fera pas de mal. Je t'emmène, si tu veux, vous doublez vos affaires en cinq ans. Mais nous reparlerons de tout ça. Tante Sarah, je t'ai apporté un grand châle en laine du Massachusett. Si tu continues à ne pas vieillir, on dira en nous voyant passer ensemble : tiens, regarde donc le père et la fille. »

Les soixante millions de dollars que le bruit public accordait à Benjamin rendaient ces propos plaisants aux oreilles. Les hommes étaient un peu vexés de n'être pas pris suffisamment au sérieux, du moins d'en avoir l'impression. Quant à Sarah et à Myrtil, ils retrouvaient dans le neveu tant de

---

[50] Restaurant juif.

souvenirs, qu'ils souriaient devant lui à leur jeunesse ressuscitée, et sa cordialité réchauffait les plus vieilles brumes.

« Il a tout à fait la voix de son grand-père. L'as-tu connu ? Le père de Mina, Ludwig, le petit Ludwig de Dannemarie. ***Ach***, mon Dieu, je crois le voir encore, quand il dansait avec ma sœur Palmyre, le jour de mes noces. Aha ! »

Un flot de larmes roula hors des vieilles paupières, en les rongeant comme lave fondue. Chacun baissa un instant la tête sur son assiette pour laisser aux spectres des absents le temps de s'éloigner. Puis les généalogies revinrent sur l'eau, et l'Alsace s'entrelaça avec la Lorraine, la Sarre et le Comtat en de multiples et anciennes épousailles.

« Et la tante Babette, que je n'ai pas vue, » s'écria Benjamin, en reposant soudain sa tasse de café. « La tante Babette, l'oncle Wilhelm, où sont-ils passés ?

— Babette est depuis longtemps sur son fauteuil et n'en bouge plus, » répondit Sarah en faisant aller sa tête.

« Oh, la pauvre ! » dit Benjamin. « Je cours l'embrasser. Est-ce qu'elle demeure toujours Place… Place… dans cette petite cave noire ? Et l'oncle, comment va-t-il ?

— Tu… hum ! tu le verras à la fabrique, » dit Myrtil avec une certaine raideur qui pouvait être de l'embarras.

Il fallut, sans perdre un instant, suivre le pétulant cousin vers la maison du plan Saint-Simplicien.

« C'est gentil à toi de t'être souvenu des vieux impotents, » dit Babette de sa voix aiguë et musicale. L'hydropisie la clouait au fond de son siège, et sa figure poupine souriait avec bienveillance. « Quel beau monsieur tu es devenu ! Où est le petit Benjamin d'autrefois, qui jouait avec ce pauvre

Lambert dans notre petite cour près de Colmar, pendant les vacances ? Est-ce que tu te rappelles encore notre petite maison d'Alsace, Benjamin ? Il en est survenu des choses, depuis, et comme tout est loin, à présent !

— Tante Babette, voici une babiole comme en fabriquent les sauvages au milieu desquels je vis. Je l'ai apportée pour t'amuser. »

C'était une curieuse boucle en argent émaillé, soigneusement choisie de façon à écarter toute idée d'humiliante générosité.

« Merci, mon petit Benjamin. Tu as toujours été un brave garçon. Viens plus près que je t'embrasse. Je ne suis plus guère ingambe, sais-tu bien ? Il faut maintenant que les autres se dérangent pour moi.

— Voilà un aspect de la question qui ne respire pas précisément l'opulence. Pourquoi diable avaient-ils tous cette mine de chiens fouettés, chez la ***tantelé*** ? » se disait Benjamin, en remorquant les Simler mâles vers la fabrique à une vitesse de locomotive.

Jos, suffisamment énervé pour un jour, alla s'enfermer au magasin. Justin se trouva les motifs les plus excellents pour disparaître, et Myrtil fit bonjour de loin, poussé par un domestique, sur son fauteuil à roulettes, le long des salles de tissage.

Guillaume servit, donc seul de but, pendant quatre heures, à un feu roulant de questions. Il avait beau en laisser tomber les trois cinquièmes par belle inconscience, il en entendait assez pour en éprouver à la longue de la fatigue. Aussi Benjamin cessa-t-il les opérations.

« C'est donc ça la fameuse fabrique ? » grommelait le cousin, pendant que ses souliers à bout rond, ses lunettes d'or et son veston à carreaux bruns, d'ample coupe anglaise, excitaient la curiosité. « Hum ! D'un entretien douteux, la fameuse fabrique. M'est avis qu'ils n'ont pas une seule équipe de laveurs, ni de balayeurs. Rasch ! » (ils entraient dans la salle à carder). « Il y aurait de quoi vêtir tous les moutons d'Australie avec la bourre de laine qui flotte là dedans. Nourrissant, pour ceux qui avalent ça du matin jusqu'au soir, je suppose. Voilà qui doit fameusement vous tapisser les bronches et l'œsophage. Jamais ces carreaux n'ont entendu parler d'un coup d'éponge. On n'y voit goutte à trois heures au mois de juin ; qu'est-ce que ça doit être en janvier ? Pas utile, sans doute, de lui poser une question touchant l'éclairage électrique. Il en tomberait sur le derrière. Il faut pourtant que je m'informe. Dis-moi, Will, la manutention des matières, d'un étage et d'un bâtiment à l'autre ?

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, vous faites ça à bras d'hommes ?

— Bien sûr.

— Hah ! Et tu es certain qu'il n'y aurait économie de temps ni de main-d'œuvre à… à faire ça autrement, par un procédé mécanique, par exemple ?

— Mécanique ?

— J'entends des monte-charges, des transporteurs à toile sans fin, ou de simples glissières en hélice. »

Guillaume haussa les épaules :

« À quoi bon ? Si tout était à refaire, je ne dis pas. Mais la fabrique s'est agrandie morceau par morceau, et les choses ne vont pas mal comme ça.

— Justice divine, » soupira Benjamin, « voici les gens qui furent dix ans à la tête du progrès. Leurs perfectionnements mêmes sont tombés dans la routine. Acrr ! » s'écria-t-il tout à coup, en retenant son chapeau qu'une courroie attrapait au passage, « les transmissions ne sont donc pas protégées chez vous ! Avez-vous beaucoup d'accidents ?

— Il s'en fait bien pincer quelques-uns, » dit Guillaume avec une commisération sans feinte. « Mais qu'y faire ?

— Évidemment, qu'y faire ? Et je parie que sur les trois mille galériens sales, poitrinaires et terrifiés qui travaillent ici, il n'y en a pas trente capables de se laver les mains, d'endosser un veston, et d'aller dire aux patrons : « Nous venons, délégués par l'***Union*** de vos ouvriers, nous entendre avec vous pour fixer les conditions de notre travail. Nous voulons… » Montre-moi le vestiaire et les lavabos, » demanda-t-il brusquement à Wilhelm.

« Le vesti… Il n'y en a pas.

— Ni de salle de douches, je suppose, pas plus que de balayeurs dans les cours. Que font ces gaillards qui grattent le drap, et ces autres qui le tapent à tour de bras ?

— C'est l'apprêt velours. Veux-tu voir ?

— Merci, merci. J'ai vu ça, ou quelque chose d'approchant, au village soudanais, si je ne me trompe. »

Le bruit infernal des métiers empêcha Guillaume de goûter cet intéressant rapprochement.

« Combien avez-vous de générateurs ? – de machines ? » corrigea-t-il en s'apercevant que Guillaume ne comprenait pas.

« Sept.

— Sept ? Bonté de Dieu ! Mais vous devez manger sept fois gros comme vous de houille et d'énergie perdue ! Qu'est-ce qui vous empêche de construire une Centrale ? Elle vous coûtera quatre-vingt mille dollars, mais vous économiserez cinq mille dollars par an, combustible et personnel. Je commence à me faire une idée de ce que devaient être les usines qu'ils ont coulées ! Vous ferez bien de prodiguer votre bienveillance à votre corps de douaniers. Car décidément l'argent ne met pas de mauvaise volonté à se laisser gagner, en France. »

Il décida, en conséquence, de renvoyer à des jours meilleurs les questions plutôt naïves qu'il avait préparées sur la force effective absorbée par métier-heure, celle qui se perdait en transport d'énergie, les raisons profondes qui avaient dicté la disposition des ateliers, et le système financier qui avait présidé à la construction des cottages ouvriers. Ayant même aperçu, par-dessous ses lunettes, d'infects carnets maculés, qui devaient être des livrets de paye, il retrancha de sa curiosité tout ce qui touchait à l'organisation du travail, au club ouvrier et au restaurant coopératif. Ces réflexions n'étaient peut-être pas de toute indulgence. Il y avait, après tout, un ruban de route depuis la petite fabrique sous les marronniers alsaciens. Mais M. Ben avait nourri, en d'autres pays, un certain idéal de décence industrielle et humaine, que la bonne vieille routine ne satisfaisait plus.

« Étonnant comme le milieu a déteint. Ce qu'on appelle le mimétisme, je crois. »

Il jeta un coup d'œil sur son guide.

« Hum ! ils ont vieilli diantrement vite, dans le pays, et ce pauvre Will plus que personne, je m'en aperçois maintenant. Il ne faut tout de même pas que je le persécute de mes scandalisations. Qu'est-ce qu'il a ? Dis-moi donc, Will (ça je pense que je peux en parler), tes ouvriers ont-ils formé une ***Union*** ? »

Il précisa de nouveau, pour l'ignorance du fabricant :

« Un Syndicat ? »

À l'air terrifié de Guillaume, il connut qu'il avait mis le pied dans un guêpier.

« Aha !… Grèves ? »

Guillaume ne répondit pas, mais le reste de la visite se ressentit de la hâte avec laquelle il semblait pressé de se décharger d'un fardeau.

Ils avaient pourtant marché quatre heures, et sans tout voir, quand un homme soucieux et harassé se jeta dans le fond de son fauteuil à roquillards, seul emblème de la dignité patronale dans un petit réduit de la filature.

Et, tout à coup, le sourd satisfait de tout à l'heure revint subitement aux questions éludées en chemin.

Oui, Benjamin, oui, il y avait un Syndicat. Et sitôt votée la loi néfaste de 84 ! Ces ouvriers qu'on aimait comme des fils, qu'on appelait par leur nom, avec qui on partageait le travail, les soucis, qu'on allait visiter, qu'on aidait à franchir les mauvais pas, ils n'avaient pas plutôt vu s'entr'ouvrir la porte ingrate… Dès l'automne de 85, en pleine saison, ils avaient

délégué, sans prévenir, posé des conditions, demandé des comptes, – eux, six pauvres diables qui n'auraient pas osé élever la voix, si un beau parleur de mécanicien, récemment embauché, n'avait pas tenu le crachoir et récité la leçon des agitateurs parisiens. Toujours la même comédie, pas vrai ?

Alors, quoi ? On avait consenti aux demandes légitimes, et de suite ils avaient crié victoire, péroré en réunions publiques et dressé une liste de revendications insensées. Le travail avait cessé. Les métiers des Simler s'étaient tus, pour la première fois depuis la guerre. Guillaume reconnaissait ses ouvriers, dans la rue, pendant ces trois semaines, à ce qu'ils étaient les seuls à lui refuser le coup de casquette. Mais ils devaient, pour s'en empêcher, serrer leurs poings au fond de leurs poches. Et, quatre jours après le commencement de la grève, ils venaient, dès la tombée du jour, sonner à la petite porte de service et demander du pain, acceptant les reproches et les semonces pour une pièce de dix sous.

Alors lui, Guillaume, avait voulu tout lâcher, et Myrtil, éperdu par cet aspect inattendu de la catastrophe, criait qu'il fallait liquider et les neveux se faire agents de change. Sans Joseph, sans Justin surtout (ici, brusque redressement des reins), qui sait ce qui se serait produit ? Trois semaines plus tard le syndicat capitulait. Patrons et ouvriers réintégraient la fabrique, l'oreille basse. Que Benjamin dise si c'était là la récompense d'une vie de travail ? Et s'il était bien nécessaire de troquer la douceur patriarcale du passé contre le train envahissant du monde ?

Comme si cela n'avait pas suffi, deux ans plus tard, l'année dernière, dans le plein coup de feu des commandes d'Exposition, nouvelles injonctions. Le syndicat avait gagné, par sourds cheminements. Confiants et stupides, les Simler

fermaient l'oreille aux avis. Une délégation, conduite par un monsieur étranger, en melon et les mains blanches, avait déposé une feuille sur la table et s'était retirée, sans mot dire, avec des airs stupéfiants de sarcasme. Joseph leur avait couru après et jeté à la figure la feuille en morceaux. Il avait fallu garder les enfants à la maison. La rue se faisait insultante. Les Simler avaient transporté leurs lits à la fabrique, avec une poignée de contremaîtres alsaciens ; et une compagnie d'infanterie avait finalement montré l'éclair de ses baïonnettes entre les barreaux des grilles. Tout s'était borné à quelques carreaux cassés et à des cris. Mais Benjamin pensait-il que les choses allaient mieux, aujourd'hui, où Guillaume se sentait un étranger dans sa propre fabrique, surprenait des regards glaçants pour une âme de bonne volonté, et se réveillait en sursaut, la nuit, au moindre reflet dansant sur ses vitres ? Oui, que Benjamin dise si de semblables procédés étaient conformes à l'intérêt de tous.

Mais Benjamin demandait les salaires des ouvriers, et, les ayant notés sur un petit calepin de poche, en tirait des conclusions qu'il se gardait de communiquer à son cousin. Puis Ben s'informait de ce qu'étaient devenus les chefs du mouvement, une fois terminées les deux grèves. Ayant appris qu'ils avaient été, comme de juste, remerciés à la première occasion, il tétait son crayon d'un air impénétrable, et considérait la plinthe des murs.

Sur quoi Guillaume, éperonné, ajoutait que le recrutement de trois mille ouvriers devenait le point menaçant. Comment s'assurer contre les éléments de désordre et conserver au personnel cette unité familiale qui faisait la béatitude des anciennes façons de travail ? Ah, qui rendrait l'Alsace, ses ateliers domestiques, la paisible autorité du bon riche sur le pauvre confiant ? S'évanouissait la gaîté du gain

laborieusement acquis. L'ouvrier tirait sur sa tâche vers le moindre rendement, il méprisait le métier, et l'assentiment joyeux de tous était détruit à jamais au sein du travail moderne.

Ainsi apparaissait, devant les yeux écarquillés de M. Ben, et devant sa figure hersée par l'attention, une image amère de l'industrie, patrons égarés au creux d'un océan de jalousie et de volontés mauvaises, réduits à la condition d'épaves, sentant croître leur impuissance au gré de chaque vague nouvelle. Benjamin avait-il vu cette fabrique, qu'une marche de quatre heures ne suffisait pas à parcourir toute ? qui faisait quatorze millions d'affaires, en progression d'un million par année ? Se doutait-il que chacun de ces millions alourdissait sur les épaules le poids de l'énorme fardeau ?

Qui respirait à l'aise, une fois enfermé dans la fatalité de ses murs ? Que pesait l'homme, au regard de cette masse en mouvement ? Vingt heures après l'enterrement du père, les métiers étaient remis en marche, et Sarah criait à l'indignité. Mais arrête-t-on le trafic des chemins de fer parce qu'un homme a glissé sous les roues ? N'étaient-ils pas destinés à glisser de la même façon, en pleine marche, les uns après les autres ? Et quand le dernier Simler viendrait à disparaître, Ben croit-il que, même alors, la fabrique pourrait être librement arrêtée ? L'État n'ajoutera-t-il pas, un beau matin, à toutes ses usurpations, le droit de signifier au fabricant le chiffre de sa production, celui de sa vente, celui de son bénéfice, réglementant le repos de l'ouvrier et interdisant à jamais celui du patron ?

Travaille ou crève ! Travaille même après avoir crevé, par tes fils, par tes héritiers, par la puissance agissante de ton nom…

C’est à ce moment que Ben avait interrompu :

« De quoi te tourmentes-tu ? Tu peux te retirer dès que tu le voudras : tu as un fils et des neveux… »

Mais il était demeuré coi en constatant l’effet surprenant produit par ses paroles. Guillaume s’était brusquement tu et abîmé dans une méditation amère, en balançant sur l’autre une de ses jambes croisées.

Puis, cinq heures ayant gravement sonné, il s’était levé, et, sans regarder le cousin, avait dit :

« C’est l’heure où nous nous retrouvons au magasin. Veux-tu venir ? »

Au bas de l’escalier, un dos rond, une démarche chaloupée et un furtif regard avaient rappelé quelque chose à Ben :

« Oncle Wilhelm ! » s’était-il écrié. Le pied bot, qui attendait ça depuis le matin, s’était retourné et avait ouvert les bras :

« Mon Benjamin, mon petit Benjamin ! »

Ben l’avait serré sur son veston.

« Qu’est-ce que tu fais-là, oncle Wilhelm ?

— Tu vois, je bricole, je bricole, » disait l’oncle en dandinant, et en essayant de cacher un marteau derrière son dos.

« Il a la poche pleine de clous, de la sciure de bois sur les épaules et les mains crevées. Ils emploient le pauvre vieux à faire des caisses. »

Plantés sur leurs pieds, à la porte du magasin, Joseph et Justin avaient assisté à la scène, de loin. Quand Ben fut à

portée, Justin le regarda droit dans les yeux, et lui dit, dans un excellent anglais :

« Il se peut que vous vous imaginiez certaines choses et je ne m'en soucie pas. Nous lui avons offert dix fois de se retirer, avec une pension honorable, il a toujours refusé.

— Oh ! nobles cœurs !

— Est-ce que vous ne me croiriez pas ?

— Je crois, » répondit Ben en lui serrant le bras au-dessus du coude et en plissant sa figure derrière ses lunettes, « je crois que vous m'avez communiqué toute la vérité qui peut maintenant tenir en vous. Vous parlez d'ailleurs un fort bon anglais, avec l'accent du Yorkshire, dont il faudra peut-être vous défaire. »

Quand le fauteuil à roulettes de Myrtil eut été poussé là par le domestique, le conseil de famille fut au complet, et M. Ben eut une heure pleine pour donner leur tour définitif à ses remarques. Son crayon se livra, pendant la durée de la délibération, à un petit travail discret, dont Simler junior chercha vainement à se rendre compte.

Quand tout le monde se fut retiré, Justin rentra dans le bureau, gratta une allumette, et resta indigné du vandalisme : sur l'en-tête de toutes les feuilles de papier à lettres que contenait le classeur, le cousin avait biffé le nom des Simler, et réduit la raison sociale à une seule, absurde, énigmatique mention :

… & C^{ie}.

2

Le lendemain comme il sortait de classe, Louis eut la surprise de voir ses camarades bâiller devant un Yankee à lunettes d'or, qui était plongé dans une conversation animée avec le proto. Le Yankee fit à Louis un imperceptible geste de la main, qui épargna à ce dernier toute apparence d'avoir quelque chose de commun avec le phénomène. Puis, le phénomène se fit présenter par le proto au professeur de seconde, lequel en fut bien étonné. Louis attendait, inquiet et furieux, dans les environs du ***bazar***. Benjamin finit par en sortir. Il se sépara cérémonieusement du prof', vint prendre son cousin par le bras et l'entraîna sans mot dire. Une fois qu'ils furent parvenus en campagne, il rompit le silence : « J'ai d'abord à m'excuser de m'être introduit dans vos affaires. » Le vous anglais consterna Louis, qui ne s'y attendait pas.

« Mais je ne fais que passer, j'avais besoin de savoir quelque chose, il n'y avait pas d'autre moyen. Je serai content le jour où vous me direz que vous ne m'en voulez pas.

« J'ai le regret de vous dire, continuant à empiéter sur votre domaine particulier, que votre patron et votre maître ne se louent pas de vous sans réserves. Vous êtes : fantaisiste, irrégulier, distrait, à l'occasion dissipé, et vous ne travaillez que les matières qui vous conviennent. Votre proviseur déclare que vous êtes un sujet infiniment moins brillant que Justin, et il a moins de confiance dans votre avenir. »

Benjamin arrêta là ce discours, et coula son regard vers son interlocuteur. Il ne vit qu'une figure durcie et goguenarde où la colère plaquait deux grandes marbrures livides. Il ajouta

simplement : « Mais je pense, pour mon compte, que votre patron et votre professeur ne sont que deux vieilles bêtes. »

À un tressaillement de sourcils près, la physionomie de Louis ne changea pas. Comme encouragé par cette constatation, Benjamin poursuivit :

« Ce n'est pas dans le but de vous rapporter ces sornettes que je fais cette promenade en votre compagnie. J'ai à vous parler de choses infiniment plus graves… de Laure. »

Louis releva brusquement la tête. Benjamin appuya :

« Oui, de Laure. Elle a vingt-deux ans, elle n'est pas mariée, elle n'en prend pas le chemin. J'estime que votre responsabilité est engagée dans cette affaire-là. »

Louis s'arrêta tout net :

« Ma responsabilité ?

— Chut ! Vous allez comprendre. Vous n'ignorez sans doute pas que votre cousine a refusé deux ou trois propositions de mariage ? »

Louis fit un signe de la tête :

« All right. Ces propositions n'étaient pas convenables pour son caractère, je suppose ? »

Même signe.

« Oui. Eh bien, c'est votre faute. Ne vous récriez pas. Et ne vous en allez pas non plus, non. Je suis très pressé, je ne fais que passer, c'est pourquoi je suis forcé d'être un peu brutal, si du moins la chose vous intéresse. »

Voyant le jeune garçon se remettre en marche à son côté :

« Mon ami, la première règle, en ce monde, pour diminuer dans la mesure du possible le mal que l'on peut faire, est de savoir exactement ce qu'on est et ce dont on est capable. Vous resterez inutile à vous-même et dangereux pour les autres, tant que vous vous obstinerez à ignorer cette chose, qui est actuellement la seule essentielle à connaître pour vous : c'est à savoir que vous êtes une force. Oui, oui, mon cher, et la seule force qu'il y ait, pour l'heure, chez les Simler. Du reste vous le savez. »

Louis était devenu pourpre foncé, et ses oreilles le brûlaient comme si elle eussent été en train de se décoller.

« Vous acquiescez », reprit le Yankee avec un certain tremblement dans la voix ; « vous ne pouvez faire autrement à moins de vous diminuer d'une façon misérable. Mon cher garçon, il y a, chez nous autres, – c'est des Juifs dont je parle – deux courants. Ils se sont souvent mêlés sans se confondre. Ils sont en tout cas antagonistes l'un de l'autre. Vous êtes de l'un, les autres Simler présentement vivants sont de l'autre. Il y a eu des Simler, autrefois, et des Blum, des Stern, des Lévi, des Haas, qui, dans leurs petites communautés, ont été de votre bord. C'est pourquoi vous en êtes à votre tour, et il y en aura toujours dans la suite des temps. Vous savez ***exactement*** de quoi je parle. »

Pour la dixième fois, la nature du silence de Louis changea, et donna à Benjamin la réponse qu'il attendait.

« Je ne vais pas vous faire de pronostics sur votre avenir, comme votre grand'mère ou votre proviseur le feraient, d'abord parce que c'est votre affaire personnelle, en second lieu parce que nous allons y revenir dans un instant. Donc, étant ce que vous êtes, c'est-à-dire du bord que, faute d'un meilleur mot, j'appellerai – heu ! que je n'appellerai pas du

tout, mais du bord enfin, qui fait qu'il y a honneur à être Juif, vous avez attiré à vous une nature plus incertaine mais qui ne demandait qu'à se développer. Ne protestez pas. C'est Laure. Je ne dis pas qu'elle vous aime, ni que vous l'aimez. S'il vous plaît, nous laisserons ces balivernes à la porte. Elle est une généreuse et saine fille de vingt-deux ans, et, vous, un gentleman de quatorze. Mais vous avez agi sur elle. Elle a cherché, – cherché, comprenez-vous ? Et elle ne s'est pas mariée. »

Une boule placée en travers de sa gorge étranglait Louis. Benjamin ne fit pas mine de s'en apercevoir. Il poursuivit :

« Cette situation vous crée un devoir. Pas de privilège sans charge afférente et proportionnée, vous entendez. La fonction de la femme est de s'unir à l'homme, de faire des enfants, de les élever et de les nourrir. N'en induisez pas le rôle de l'homme, vous feriez ça par raisonnement, et c'est encore un peu compliqué pour les quatorze ans de votre cage physique. Donc, songez à sortir promptement d'un milieu où on ne rencontre personne qui ne se soit donné comme but de s'enrichir le plus vite et le plus mesquinement possible. »

Benjamin n'avait encore entendu qu'une fois le son de la voix de son cousin, mais n'en paraissait pas moins satisfait.

« La direction que vous choisirez importe peu – du moins vous importe à vous seul. Vous pouvez devenir ouvrier ajusteur, ou crieur de journaux, ce à quoi je ne verrais nul inconvénient, – la question n'étant pas là, – mais ce qui risquerait de vous désorienter dans les tout débuts et augmenterait les difficultés de mise en train. Car il est remarquable que, dans ce damné pays, il soit plus facile, pour un élève de seconde classique, de devenir Président de Cour d'Appel que balayeur sur la voie publique. Mais si je me réfère à ce que m'a dit votre professeur, je pense que vous êtes assez bien doué pour la

philologie. C'est une belle science. Les Juifs y apportent d'ordinaire des aptitudes. J'ai entendu parler de votre goût pour le violon. Vous avez ramassé une petite collection de minéraux qui a dû vous valoir bon nombre de moqueries. Vos préférences privées vont sans doute encore à autre chose. Je ne vous les demande pas. Le seul but positif de mon discours, – il faut toujours avoir un but positif quand on se mêle de haranguer, – est de vous informer que, si vous rencontrez la moindre difficulté dans la recherche de votre véritable voie, vous devez compter sur moi. Si même il vous vient un jour le désir d'aller étudier en Amérique, où l'on est plus fort sur nombre de questions que vos bons Européens ne s'en doutent, je ferai le nécessaire vis-à-vis de vos parents et de vous-même. Je vous dis encore ces choses, parce qu'ils estiment que trois Simler ne seront pas de trop dans la boîte, – ce qui est juste, à leur point de vue. En conséquence je sais qu'ils entendent bien vous garder, et qu'il ne faut de ça à aucun prix, vous entendez, Louis, à aucun prix. »

La nuance autoritaire de la voix ayant de nouveau durci le visage du jeune homme, Benjamin lui toucha l'épaule :

« Je me suis informé. J'ai regardé. L'apparence est irréprochable. Mais le bâtiment est vermoulu. Il fait eau de partout. Votre père et vos oncles mourront sans se douter de rien, rassurez-vous. Mais les aspirants ne seront pas plutôt à la barre, que le navire sombrera, mon cher, corps et biens, à moins que l'équipage ne prenne l'héroïque décision de se délester de son état-major, ce dont je le crois bien incapable. Or, non seulement cette affaire ne vous concerne en aucune façon, mais vous avez déjà contracté des obligations suffisantes… ailleurs, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. »

Louis respirait à peine. Au moment où il relevait la tête, peut-être pour parler, Benjamin fit un geste de la main et reprit :

« Je vous demande pardon, j'oubliais ceci : quand je vous disais que vous deviez compter sur moi, – ha ! cela voulait dire : l'argent excepté. Cela encore doit vous rassurer. Mon argent, personne ici n'en verra la couleur. Mon ami, quand j'ai vu que la maison Stern faisait sa pelote, je suis parti. Mais quand je me suis rendu compte que, là-bas, au lieu de faire ma pelote, je devenais simplement un homme très riche, je me suis dit : Halte-là, mon garçon : pense à ce que tu fais. C'est alors que je me suis fait citoyen américain. Le papa avait ce qu'il lui fallait. J'y veillais d'ailleurs, vous comprenez. Mais le reste ne devait pas tomber entre des mains d'hommes. L'argent les brûle, elles ne valent plus rien ensuite pour le travail. Avec votre sacrée loi française, il n'y avait pas moyen. Tout ce que je laisserai est déjà divisé en deux parts. Une va à un Institut de philosophie, expérimentale et autre, – vous n'avez rien de pareil ici, avec votre métaphysique de beaux parleurs. C'est en Amérique. Si tu veux venir voir ça, un jour, ce ne sera pas du temps perdu. L'autre moitié est destinée à Pasteur, pour son Institut, à Paris ; car il n'y a rien de comparable dans le monde. Et toutes ces œuvres-là passent l'individu, n'est-il pas vrai ? »

Ce fut au tour de Louis de parler, avec une voix rauque et saccadée d'abord.

« Je crois… je pense qu'il n'y a eu aucun inconvénient à ce que ***vous*** ayez parlé aux cuistres de la boîte. Pour ce qui est de Laure, je voudrais bien que vous vous trompiez, je… j'examinerai. En ce qui me regarde, ce que vous avez dit m'intéresse. Mais je désirerais savoir d'abord ce qui vous a conduit

à porter sur la fabrique… et sur la famille le jugement que… oui.

— Aha. C'est ici que nous touchons au point critique. ***Culmen, discrimen***[51], comme disait le père Glotz au collège de Schlestadt. Vous êtes un Français, un Bourgeois et un Juif. Les autres hommes ont à résoudre une équation du second degré ; pour nous, elle est du troisième. Voulez-vous que nous y regardions ensemble ? Français et Bourgeois, ça va. Français et Juif, j'y vois plutôt moins de difficulté qu'à toute autre association de la même espèce. Quant à Juif et Bourgeois…

« Vous me demandez, n'est-ce pas, ce qui m'a conduit à porter sur la fabrique et sur la famille un jugement qui ne vous étonne pas, au fond ? C'est que j'ai encore vu, dans le passé, une espèce de Simler sans rapports avec ceux qui vous ont donné le jour et cherchent si honnêtement à vous le reprendre : c'était les Simler d'Alsace, c'est-à-dire des hommes du peuple qui auraient été des aristocrates. Vous comprenez ? Une force, des moyens, des mœurs, une honnêteté populaires, et une pensée, une civilisation, une instruction d'aristocrates. Vous n'avez pas connu votre grand-père. D'ailleurs il aurait été trop tard. C'était là-bas qu'il fallait le voir.

« Quand je suis parti de France, je ne jugeais pas bien l'oncle Hippolyte ; je me disais : voilà un homme pour qui il n'y a que des faits, et que les faits de sa vie. Mais, depuis, j'en ai tant vu de son espèce, que j'ai fini par comprendre : les faits, pour lui, n'étaient qu'une apparence. Il ne vivait pas en réalité au milieu des faits, il les transformait d'abord en idées,

---

[51] Traduit du latin : Sommet, séparation (***Note du correcteur – ELG.***)

et c'était alors seulement qu'il commençait à agir, sur une ligne droite, en vrai idéaliste. Il fabriquait du drap comme un docteur de la Kabbale et pas comme un tisseur. C'est là une grande différence, mon cher Louis, et la marque d'une grande force. Il accomplissait quelque chose de bien plus difficile que d'aller s'établir tout de go dans l'idéal avec ses années d'Université, son ***Encyclopædia Britannica***, son ***comfort***, et d'y excursionner tout assis, les pieds au chaud, en pelant des oranges, comme on traverse les Rocheuses en ***Pullmann***. Seulement voilà, Hippolyte est mort, et vous avez vendu l'épée pour en dorer le fourreau. »

Louis était de ceux qui ne croient pas utile de signaler publiquement l'instant où ils ont compris ce qu'on veut leur dire. Il pensa que ce que Ben pourrait ajouter serait plus nouveau pour lui que ce qu'il avait à lui répondre, et continua à marcher en se taisant. Ben en parut ravi.

« Je ne vous ferai pas plus bête que vous n'êtes. Vous m'avez parfaitement compris. Pourtant, excusez-moi, j'ai deux ou trois petites affaires à ajouter pour ma satisfaction personnelle. Ici, c'est un vieux et beau pays où les gens se sont arrangés pour vivoter sur les restes d'une grande chose. Ces gens, vous m'entendez, ce sont ces enfants de commis ou de paysans qui se croient des puissances venues du fond du passé parce qu'ils ont acheté des lots de parcs ou des ailes de châteaux, et qu'ils font sordidement travailler à de durs salaires. Le difficile n'était pas de les surpasser, mais de les surpasser en restant soi-même, et non pas en devenant de simples gens riches, semblables à tous les parvenus du monde. Quand on est, sur toute la terre, le plus ancien des ouvriers et le plus ancien des aristocrates, on ne se permet pas de déchoir. Et comme le bourgeois de ce pays a tout de même pour lui quelque chose que vous n'avez pas, l'habitude

de vivre parmi les hommes de sa civilisation (une vieille et belle civilisation), de sa religion, de ses usages, de son parler, vous n'êtes, auprès de lui, que de faux bourgeois, des bourgeois diminués et ridicules, dont ils ont raison de se moquer et vous d'avoir honte. »

Ici Ben éclata de rire :

« Ça me rappelle que je me suis livré, hier, dans leur bureau, à une petite plaisanterie dont je n'ai pas lieu d'être très fier. Mon cher ami, au cas où tout ce que je vous ai dit vous troublerait si peu que ce soit pour honorer vos père et mère, oubliez-le. Mais je ne le suppose pas. Honorez vos père et mère, honorez le nom de Simler. Il ne s'agit même plus d'honorer, il est temps de sauver. « Vous savez bien ce qu'il y a sur le papier à lettres de la fabrique, hé ? Deux termes, deux forces : d'abord ***Simler***, bon – et puis la ***Compagnie***. À l'origine de tout, il y a eu ***Simler***, – seul, comme Dieu. Et puis ***Simler*** a grandi, et, ayant senti sa solitude, comme Dieu, il a créé la ***Compagnie***, comme Dieu le monde. Alors, la ***Compagnie*** a grandi à son tour. Et il est arrivé à ***Simler*** ce qui arrive à tous ceux qui fondent des affaires, l'affaire mange l'homme, ***& Cie*** mange ***Simler***, et, si vous n'y veillez, vous, il n'en restera bientôt plus rien. Vous entendez ? Plus rien. »

Louis s'était arrêté et regardait Ben :

« Me feriez-vous le plaisir de me dire ce que c'est, à votre sens, que cette… que la ***Compagnie ?***

— Allons, votre esprit a le droit d'être rassasié. Deux hommes font, à grande dépense d'énergie et de force, un tas de grosses pierres. Le tas monte, les dépasse, les domine, les surplombe. Et comme ils n'ont pas autre chose dans l'idée que d'édifier un gros tas, le plus gros de tous les tas, ils ne perdent

leur temps ni à choisir les pierres, ni à les tailler, ni à les cimenter. Si bien qu'à un moment donné, le vent venant à s'élever, l'édifice commence à branler. Ils accourent, s'y appuient. Mais que faire ? Le vent souffle de plus en plus fort. S'ils lâchent, ils n'auront pas fait un pas que la construction leur tombera dessus. Et les voilà qui se demandent à quel genre de mort ils sont condamnés, à périr écrasés ou à mourir sur place d'inanition et d'épuisement.

« Le diable m'emporte, vous m'avez excité le cerveau. Je crois que je viens de faire une parabole. Notre monde a douloureusement créé quelque chose de plus fort que lui-même. Le tas, c'est ce quelque chose, et, en outre, tout ce que les gens oublient quand ils pensent à leurs affaires, c'est-à-dire les ouvriers, les femmes des ouvriers, les enfants des ouvriers, les parents des ouvriers, leurs logeurs, leurs marchands d'eau-de-vie, leurs prêteurs à gages, ce sont les chemins de fer, les bateaux, les employés des chemins de fer, des bateaux, des mines, et du reste, c'est… c'est cette chose-ci, mon garçon. »

Ben, ayant fouillé dans sa poche, fit sauter de la monnaie dans le creux de sa main :

« C'est ça, la *Compagnie*. »

Il ajouta d'un ton avantageux :

« Il y a toute l'histoire de la société moderne, dans ma parabole.

— Elle est gaie. Comment en sortira-t-on ?

— Ça ne vous regarde, vous ni moi. Faisons notre métier. Cela regardera les ouvriers quand l'esprit leur en sera poussé. Commencez par vous tirer d'affaire, vous.

— Moi ? Et comment ?

— Vous. Et précisément en faisant votre métier.

— Qui est ?

— De jeter le fourreau et de reprendre l'épée.

— Contre ?

— Contre tout ce qui voudra s'opposer à ce que vous redeveniez vous.

— Et qui ce sera-t-il ?

— Pardi, qui serait-ce, sinon tous ceux qui en auraient un besoin urgent ? »

Louis resta silencieux. Puis il ajouta :

« Je vous avoue que je ne comprends encore pas.

— C'est très bien. La faute n'en est pas à l'esprit, mais à la modestie. »

Après un silence, épais et tendu comme un câble, Benjamin reprit, d'une voix changée et assez basse :

« J'ai vu le Nouveau-Monde, les États-Unis, le Grand Creuset, j'y ai tracé ma piste et j'en ai croisé quelques millions d'autres. J'ai circulé du Colorado à la Nouvelle-Angleterre. J'ai été vingt fois effrayé de sa grandeur, et stupéfait de son unité. J'y ai coudoyé le citoyen d'hier, le citoyen d'il y a vingt ans et le citoyen du siècle dernier. Derrière leurs jargons j'ai reconnu que l'Amérique avait posé sur eux tous sa marque, et qu'elle en avait fait, au même titre, ses enfants et ses serviteurs. J'y ai appris la loi de l'effort maxima obtenu par les moyens minima, du rendement ordonné et fiévreux, de la

coordination de tous dans la lutte de chacun contre chacun. L'Amérique est un grand et noble pays.

« Et puis je suis rentré sur cette vieille terre que j'avais délaissée et où tu viens de naître. Ah ! mon cher garçon, ceci est le pays que nous aimons, ceci est la patrie qu'on a le goût de servir. Vos chemins de fer vont mal, vos usines sont vieilles, vos hommes d'État mesquins, votre politique ne songe, au dedans et au dehors, qu'à l'oppression de l'un par l'autre. Voilà ce que j'ai vu, pendant les huit premiers jours. Mais tout cela n'est que l'enveloppe, et il faut la soulever. J'ai été rechercher les réalités là où elles se trouvaient autrefois. Elles y étaient encore, Louis ! Et, auprès, quantité d'autres qui n'y étaient pas, il y a vingt ans, ou que je n'avais pas su voir. Et quand je me suis retourné, alors l'Amérique n'était plus qu'une confusion sans idée, sans direction, sans héritage, sans beauté, un moustique géant qui s'époumonerait autour d'un vieux bœuf blanc.

« Écoute : l'Amérique a encore autant besoin de vous autres, les Français, que vous avez besoin d'elle. Ce qu'elle a à apprendre de vous est la matière d'un siècle. Ce qu'elle a à vous enseigner, en industrie et en business, sera l'affaire de dix ans, du jour où les gens d'ici s'y mettront. Est-ce là une tâche qui mérite que les Simler, tous les Simler de France, y sacrifient ce qu'il y a en eux de forces éternelles ?

— Vous en parlez à votre aise, » dit âprement Louis. « Mes parents n'ont pas fait rien, en quittant Buschendorf.

— Il ne s'agit pas de ne pas faire rien, il faut faire tout, quand on est un… un Simler. Sont-ils sortis de Buschendorf pour servir leur pays ou pour s'y corrompre ?

— Je crois qu'ils ont fait… presque tout ce qu'il était en eux de faire pour servir.

— Il fallait qu'ils aillent jusqu'au bout de leur voie, et ne pas s'arrêter en chemin, à gauler les noix avec les dandies locaux et à tâcher de raisonner à leur mode.

— Selon vous, il fallait rester Allemands ?

— Non. Mais ce n'est pas la peine de sauver la main droite, si on laisse la gauche se dessécher. Vous savez de quoi je parle.

— Oui.

— Je ne pense pas, cependant, que les… nôtres aient été tout à fait inutiles à ce pays. Il se peut même qu'ils lui aient été nécessaires. Nous apprendrons cela un jour, et bien d'autres choses avec. Mais maintenant, basta ! Vous ne voyez pas tout. Vendeuvre n'est qu'un aspect de la question. Les Simler n'en sont qu'un autre. Je viens de traverser votre Nord, votre Est. Il y a de singulières découvertes à y faire. Et, ici même, cette civilisation profonde et intime, qui ne meurt pas, elle, qui dort peut-être…

« Vous ne pouvez encore comprendre ça. Quelqu'un de votre famille, à ce qu'on raconte, s'est approché, un jour, de cette vieille civilisation, mais le courage lui a manqué. Quoi qu'il en soit, j'augure que, dans vingt ans, ce vieux pays se sera secoué et qu'il se retrouvera, s'il le veut, trafic et pensée, un des plus jeunes du monde. Il aura peut-être fait son salut par vous. Vous pouvez faire, à votre tour, votre salut par lui. »

Pour toute personne qui aurait assisté à cet entretien, Louis aurait paru animé, d'une hostilité inexpiable envers le

cousin. Mais Ben n'ignorait pas l'effet que produit, sur une nature habituée aux longs reploiements intérieurs, la première bouffée de grand air. Il ne s'émouvait pas, et continuait, avec une certaine hâte, toutefois, d'en finir. L'heure avançait, et il commençait à sentir – à cause du ridicule, d'abord, et ensuite d'une fatigue, du côté de la nuque, – qu'il y avait longtemps qu'il parlait sans quitter la moelle du sujet.

« Papa distribuera ses biens aux pauvres, et nous irons, en chemise, sur la Place d'Armes, faire la confession publique de nos péchés ?

— Ce serait une cérémonie d'un goût excellent, mais sans aucun profit, je le crains. L'argent qu'on distribue aux pauvres n'a jamais servi à les rendre moins pauvres. Et l'affaire de la chemise prouve que vous avez de l'imagination, ce dont je ne doutais pas.

« Mais pourquoi n'iriez-vous pas faire cette promenade à l'intérieur de vous-mêmes ? Il y a longtemps que vous n'y avez mis les pieds. Ça doit être devenu diablement désert, là-dedans. Vous savez bien, ce côté où il y a la raison profonde de ce qui nous fait durer parmi les peuples, – les professeurs appellent ça ***notre mission***, ce qui n'est pas une explication bien illuminante. Il y a de plus profitables trouvailles à faire là que vous ne vous en doutez. Enfermez-vous une couple d'années en vous. Redevenez un peu solitaires. Un pays n'a jamais rien pensé de grand que par ses solitaires. Ce n'est pas en ressemblant aux gens qu'on leur sert, mais en différant d'eux. Un pays a besoin de ses dissidents autant que de ses conformistes. Retrouvez le sens de votre durée, Louis, reprenez la notion personnelle de ce qu'est votre esprit. S'il faut rompre avec les vôtres, rompez. Quand on veut sauver un homme qui se noie et ne pas se laisser noyer par lui, on commence par

l'étourdir d'un grand coup sur la tête. Quant à l'opinion publique, vous vous doutez qu'elle ne facilitera pas votre évasion, prévoyant trop bien qu'un homme qui se rend libre est un axe autour duquel tout vient tourner. Il se peut qu'il y ait bagarre… »

Ici, Ben attrapa le bras droit de Louis entre ses doigts, et, avant que l'autre eût pu se défendre, il le palpa un court instant.

« … Faites-vous des poings, homme libre ! »

Louis se dégagea, sans trop de raideur pourtant :

« Et Laure, dans tout ça, faut-il aussi qu'elle se fasse des poings, femme libre ? »

Ben se mit à rire. Louis, qui gardait un sourd espoir de le blesser, en resta légèrement déçu.

« Frayez le passage, elle suivra. Et une fois sortis de la bagarre, ici cela cesse de nous regarder, mais elle et le destin. Vous aurez acquitté votre dette. »

De sentier en sentier, et marchant à l'aventure, ils étaient arrivés sur un grand rocher en encorbellement qui surplombait le tunnel de la voie ferrée, la plaine entière et Vendeuvre, cloué sur ses falaises par la lance d'argent de son canal. Un soleil de mai claquait joyeusement sur l'étendue. Les fumées de Vendeuvre s'élevaient dans l'espace comme une écharpe violette. Une rumeur diffuse se répandait à la manière d'une semaille. Toutes les voix y trouvaient leur place, depuis l'insecte taraudant la branche morte, sous leurs pieds, jusqu'au chien isolé dont l'aboiement s'entendait, dans une ferme, à une lieue de là. Un train franchit le canal, et le viaduc

métallique fit son bruit. Les cinq usines Simler semblèrent saisies par un vertige d'activité, un fleuve terreux se dégorgea de leurs cheminées, un tumulte plus net traversa, comme une affirmation, le brouillard des rumeurs, et monta jusqu'aux deux hommes.

« Vous avez, l'air très renseigné, » dit Louis, de sa voix qui ne voulait pas être vaincue. « ***Ma mission*** est-elle de détruire ça ou de le sauvegarder ? Côté patron ? ou côté ouvrier ?

— Une fois encore ceci ne me regarde pas. Côté justice. À vous de démêler la part qu'il y en a chez l'un et chez l'autre. Si vous y arrivez avant le jour de votre mort, vous pouvez vous vanter de n'avoir pas rendu un faible service à vos semblables. Si vous n'y arrivez pas, je vous réponds : côté souffrance. »

Louis laissa glisser entre ses deux pieds sa serviette de lycéen, qu'il avait portée jusque-là et qui l'embarrassait. Il déboutonna le haut de son veston, attira un portefeuille de cuir glacé, et finit par en sortir un papier qu'il tendit à Ben sans mot dire.

C'était la feuille que Justin avait couverte de ses laconiques inscriptions, le jour où il avait pris son parti. Louis l'avait découverte et gardée pour en faire une farce à son cousin. Il est à présumer qu'il y avait trouvé, dans la suite, matière à des réflexions d'autres sortes, car le feuillet était usé, froissé, comme un papier souvent manié.

L'enfant examina la figure rousse de Benjamin pendant que celui-ci prenait connaissance de l'étrange document. Puis il mit le doigt, sans y regarder, sur l'endroit où, associé au nom, d'Hélène Le Pleynier, figurait celui de son père.

« Et celui-là, Ben, a-t-il trouvé, ce jour-là, le sens de sa mission ? »

Ben se troubla :

« Je ne pensais pas que cet épisode aurait été jusqu'à vous. Ici, Louis, ***je ne sais plus rien***. Et qui saurait ? Honore tes père et mère. Si Joseph n'avait pas épousé Élisa, serais-tu de ce monde ? Tu n'as pas autre chose à considérer. Tu n'as pas, là-dessus, un jugement à prononcer. Ton père est celui dont je parlais, qui s'est approché, un jour, de cette vieille civilisation. Qui sait si tu ne dois pas à cela d'être ce que tu es ? Va, va, ne fais rien pour te mettre sur le chemin de qui que ce soit, et garde soigneusement ta voie libre. Toutefois… si ***elle*** n'est pas morte, et si tu viens à la rencontrer, demande-lui… demande-lui sa bénédiction. Celle-là ne te la refusera pas. Comme toute la vie doit passer à travers la femme pour se perpétuer, la femme sait quelque chose de plus que nous, dans le domaine obscur. »

Il y eut ici, un silence, – le dernier de cet entretien.

« En attendant, si j'étais de vous, je ne promènerais pas plus longtemps ce cilice sur ma poitrine. Laissez le passé se détruire lui-même. Ne jugez pas. Agissez. Vos actes contiennent l'unique sanction valable. Vos actes seront le jugement de vos jugements. »

Louis ne dit rien, mais retira le document des mains de Ben. La pulpe du papier était réduite à une telle minceur, qu'il suffit d'un geste insignifiant du pouce pour la transformer en poussière.

Une sorte de duvet gris se balança un instant devant les deux hommes ; puis une légère brise d'Est le saisit, et les flocons allèrent, l'un après l'autre, se perdre au-dessus de Vendeuvre, dont les longs toits tressaillaient au soleil de mai, comme sous l'effort d'une souffrance intérieure.

La Mérigofe, août 1911.

Florence, février 1914.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https : //groups. google. com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
https : //www. ebooksgratuits. com/

—

Mai 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, MichelB, Coolmicro.

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.